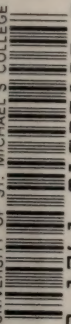


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE



3 1761 01927859 7



18
695-171

FRANÇOIS LAURENTIE

Sur

Barbey d'Aurevilly



PARIS

ÉMILE-PAUL, ÉDITEURS

100, Rue du Faubourg Saint-Honoré (Place Beauvau)

1912



Sur
Barbey d'Aurevilly

ÉTUDES ET FRAGMENTS

FRANÇOIS LAURENTIE

Sur

Barbey d'Aurevilly

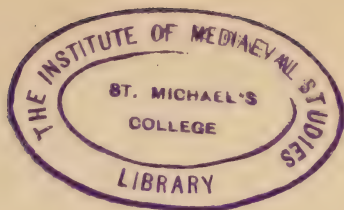
ÉTUDES ET FRAGMENTS

PARIS

ÉMILE-PAUL, ÉDITEURS

100, RUE DU FAUBOURG-SAINT-HONORÉ, 100

—
1912



JUN 16 1933

5971

A MADEMOISELLE LOUISE READ

Mademoiselle,

Je sais par expérience qu'on ne peut rien dire d'exact sur Barbey d'Aurevilly sans consulter vos manuscrits, votre mémoire et votre cœur. Je vous rends votre bien.

F. L.



AVANT-PROPOS

On ne peut pas aujourd'hui, on ne pourra pas d'ici longtemps écrire la biographie complète de Barbey d'Aurevilly : trop de personnes auxquelles des vivants tiennent de trop près seraient en cause. Saurait-on, par exemple, s'exprimer en toute liberté sur M^{mes} et M^{lles} A., A. D. M., A. D. M., C. D. S., D., D. B., D. M., E. B., L. V., M. B., O., P., P. D. M., etc., qui ont eu ou passent pour avoir eu ou se sont vantées d'avoir eu de l'influence sur lui¹? Sur M^{me} du Vallon elle-même tout n'a pas été dit. M^{lle} Read enfin permettrait-elle qu'on révélât dans toute son étendue le dévouement passionné qui l'honore ?

1. Je prie instamment le lecteur de ne pas me faire dire plus que je ne dis et de ne pas donner à ma réserve un sens qu'elle n'a point.

L'œuvre de Barbey d'Aurevilly, cependant, n'est pleinement intelligible que si sa vie est connue dans tous les détails, puisqu'il l'a dit souvent lui-même, son œuvre, ce sont ses souvenirs.

Il faut donc attendre que les années s'écoulent...

Encore est-il dès maintenant possible, et d'empêcher quelques légendes de s'accréditer, et d'éclairer certains points obscurs de la vie et de l'art de Barbey. Le présent volume n'a pas d'autre objet. Nous y réunissons quelques études sur Barbey d'Aurevilly, son entourage et ses historiens. Ce sont des pierres d'attente, de provisoires mises au point.

Septembre 1911.

SUR

BARBEY D'AUREVILLY

BARBEY D'AUREVILLY

Celui-là, c'est un grand écrivain
(DÉSIRÉ NISARD.)

Quand on lit présentement Barbey d'Aureville, on ne croit guère possible qu'un esprit et un style si originaux, si extraordinaires, n'aient pas, dès la première heure, soulevé des enthousiasmes — ou des colères furieuses. — Cet homme-là devait passionner. Qualités et défauts, tout se voyait en lui, tout brillait, tout éclatait. On pouvait d'emblée le prendre pour un croisé, pour un artiste ou pour une espèce de démon : n'avait-il pas une âme de chevalier et de révolté, une plume ardente et colorée en même temps que légère, exquise ? — Or, quelles que soient les légendes, répandues surtout depuis sa mort ou vers la fin de sa vie, et qui font de lui un « original » renommé, Barbey d'Aureville n'a pas seulement été,

pendant la majeure partie de sa carrière, un méconnu ; il a été très généralement un ignoré. Il a eu des peines infinies à « percer ». Né pour créer, bien plus que pour juger, il a dû passer le plus clair de sa vie à rédiger des critiques, et ses grands romans, venus tard, sont demeurés peu nombreux. Non seulement ce « succès des cabinets de lecture », qui lui paraissait la véritable gloire, il ne l'a pas obtenu de son temps, mais il ne l'a pas encore. Est-ce, à vrai dire, la preuve d'une destinée littéraire manquée ? non pas ! car une nature aristocratique comme la sienne, et qui joignait à la vigueur toutes les finesses, inaccessibles au vulgaire, ne pouvait qu'accidentellement se trouver ou se mettre à la portée de tous. Mais ce qui est plus grave et plus inexplicable, c'est le long dédain d'un certain nombre de lettrés et de raffinés.

On compte les hommes qui, de son vivant, lui ont rendu, je ne dis pas même hommage, mais justice. Sans doute, de petits groupes successifs d'amis ont entretenu le culte de cette divinité. Il a été, dans sa jeunesse, fort goûté, encouragé, soutenu par Maurice de Guérin. Dans son âge mûr, il a rencontré en Trebutien un prophète et un fanatique. Vers 1860 enfin, il paraît avoir plu, non seulement comme homme, mais comme auteur, à un groupe de poètes et d'artistes, — dont la plupart, d'ailleurs, ne jouissent même pas de la renommée. — Quelques femmes et quelques

salons — non, certes, des plus illustres — ont cru à son étoile. Mais, après tout, l'estime de Roger de Beauvoir, d'Hector de Saint-Maur, de Paul de Saint-Victor, d'Arsène Houssaye et de Baudelaire n'équivaut pas à la gloire méritée. Les grands critiques qui, avant 1875, ont fait l'éloge de Barbey d'Aurevilly, et surtout son éloge complet, où sont-ils ? Dans quels recueils littéraires, dans quelle grande revue de son temps trouverait-on l'indice qu'il ait existé, — qu'il ait existé comme grand écrivain ?

Je sais que Sainte-Beuve a écrit sur lui quelques mots aimables, ou, plus proprement, quelques mots inquiets. C'est qu'ayant eu sans doute de fuyantes et imprécises visions de cette renommée posthume il n'a pas voulu qu'on pût le compter parmi les aveugles ou les injustes, au cas où l'avenir proclamerait immortelles certaines pages ou certaines œuvres de ce contemporain.

M. Barbey d'Aurevilly, qui a fait dès longtemps ses preuves dans le roman et dans la presse quotidienne, homme d'un talent brillant et fier, d'une intelligence haute et qui va au grand, a une plume de laquelle on peut dire sans flatterie qu'elle ressemble souvent à une épée. Cette plume, si appréciée de ceux qui s'attachent à la véritable distinction, *le sera également de tous* le jour où lui-même voudra bien consentir à en modérer les coups et les étincelles. La pensée, chez lui, naît tout armée, les images éclatent d'elles-mêmes : il n'a qu'à choisir et à en sacrifier quelques-unes pour faire aux autres une belle place, la place qui paraisse la plus naturelle.

Ces lignes sont du 9 février 1856, et comme, à cette date, Barbey d'Aurevilly avait déjà publié *l'Amour impossible* (1841), *la Bague d'Annibal* (1843), *Du Dandysme et de George Brummell* (1845), *les Prophètes du Passé* (1851), *Une Vieille Maîtresse* (1851) et *l'Ensorcelée* (1854), l'éloge pouvait être moins bref et moins enveloppé de réticences ¹. Mais Sainte-Beuve restait plus ébloui que ravi par ce talent fulgurant, dont on se détournait faute d'oser le regarder en face, et demeurait incertain, lui aussi... En sorte qu'avant la plaquette de M. Alcide Dusolier (Dentu, 1862) ²,

1. Quatre ans auparavant, Sainte-Beuve avait déjà dit : « Un critique de beaucoup de finesse, mais dont il faut détacher les mots piquants du milieu de bien des fatuités et des extravagances, M. Barbey d'Aurevilly... »

2. En voici quelques passages :

« M. Barbey d'Aurevilly est un écrivain. — Rejetez-le on arrière, jusque dans le xvii^e siècle, sa phrase aura les mêmes caractères. Je ne sais personne à qui la définition, « le style, c'est l'homme », puisse mieux s'ajuster. Pour qui connaît M. d'Aurevilly, cela saute aux yeux — ou plutôt aux oreilles. Ecoutez un moment cette conversation de tant d'éclat et de vivacité, abondant en traits et en aperçus, en images neuves et toujours merveilleusement appropriées ; où l'emphase et la familiarité, la subtilité et la violence se mêlent et s'entrelacent si originalement ; et vous reconnaîtrez tout de suite dans celui qui parle celui que vous aurez lu. L'homme et l'écrivain, c'est tout un... »

« Quand donc la réputation de M. d'Aurevilly égalera-t-elle son talent ? Equation qui se fait bien attendre. Nous l'avons dit, la critique s'obstine à tenir ce romancier enfermé dans la tour du silence, lui coupant, au lieu de les lui faciliter, les communications avec le dehors ; mais il en sortira, en dépit de tout et de tous. *Le Prêtre marié*, un roman près de paraître, *le Chevalier Des Touches* (série de *l'Ensorcelée*) qui viendra bientôt après, seront les deux leviers avec lesquels il fera sauter la porte ! Le public alors le vengera de

personne n'a osé proclamer, dans une étude de quelque étendue, la maîtrise de Barbey.

Assurément, ce diable d'homme, qui se prononçait, lui, sur les hommes et sur les œuvres avec un aplomb, une sûreté, une violence impardonnables, avait, par son obstination à flageller les médiocres, encouragé à son propre endroit la vengeresse coalition du silence. Il était noble de dédaigner ce « pamphlétaire », ce Zoïle (Brunetière dira : « ce vieux paradoxe ambulante »), si bien armé de lanières ! De plus, sa hautaine indépendance, l'intransigeance de ses doctrines, et jusqu'à sa fierté aristocratique, jusqu'à sa dignité d'écrivain pauvre, tout contribuait à le maintenir dans un isolement nuisible à la célébrité. Quand on ne quête pas ou qu'on ne paye pas la louange, il arrive qu'on soit peu loué. Barbey donc était oublié.

A la fin de sa vie, les jeunes, ou quelques jeunes, lui vinrent. Vingt ans après la publication de *l'Ensorcelée*, le vieillard, toujours beau, toujours vert, de la rue Rousselet eut sa petite cour de débutants, qui

ce mauvais vouloir prolongé en lui donnant un tabouret à la droite du trône de Walter Scott. — Mais « la justice du peuple » est souvent tardive, surtout en matière littéraire, et je ne l'attendrai certes pas pour saluer en M. Barbey d'Aurevilly un critique très sûr, celui de tous peut-être qui trouve le mieux et le plus vite le *bouton* qu'il faut pousser ; un romancier pittoresque d'une richesse de détails incroyable et d'une puissance dramatique hors ligne ; un écrivain original et, quoi qu'on dise, tout à fait dans le courant français ; enfin — ce qu'on ne doit pas négliger en cette époque déshonorée — un caractère ! »

se mirent à célébrer insolemment sa gloire. Ces juges, qui n'avaient pas encore été jugés, dirent leur estime pour le Maître avec une liberté pleine d'enthousiasme et ne laissèrent pas s'éteindre en eux ce feu sacré de l'admiration. C'est un phénomène remarquable, d'ailleurs, que nul n'a jamais pu cesser d'aimer Barbey, après l'avoir aimé une fois. Tous ceux qui ont passé dans sa chambrette et qui ont pu causer avec ce noble « laird », depuis M. Paul Bourget jusqu'à M. Ranc, ont gardé le culte et de l'homme et de son art. On le comprenait une fois pour toutes, — ou on ne le comprenait jamais.

Il en est ainsi aujourd'hui encore. Sans doute, le nombre de ses fidèles s'est singulièrement accru. Le magnifique spectacle de sa production posthume, ininterrompue depuis vingt ans, soulève les applaudissements d'un public chaque jour plus vaste. On ne peut plus parler d'un cercle restreint d'adorateurs. Mais le culte populaire, les mânes de Barbey l'obtiendront-ils ? N'y a-t-il pas, d'autre part, beaucoup d'esprits réputés délicats et fins, — et non seulement fins, mais dilettantes, — qui restent fermés au prestige de son art ? Parmi les grands critiques de notre temps, quels sont ceux qui aient équitablement traité Barbey d'Aureville ?... Chacun s'empresera de nommer M. Paul Bourget. Il n'est même pas le seul. Mais son avis est loin d'être universel. Que

d'autres ont affecté de considérer Barbey comme négligeable ! que d'autres encore ont déclaré qu'ils ne connaissaient rien de lui, ou bien que son attitude et ses idées leur demeuraient inintelligibles ! que d'autres enfin, et surtout les plus renommés virtuoses, n'ont pas hésité à fonder sur des historiettes, que leur dignité se refusait à contrôler, des jugements qui manquaient de sérieux¹ ! Il est vrai que ces silences, comme ces essais agréables, où se manifestait surtout un étrange besoin de ridiculiser le grand artiste, ont eu leur contrepoids dans des études, — déjà nombreuses, souvent brillantes, et dues à des plumes plus modestes et plus consciencieuses, — sur l'homme, l'écrivain, le journaliste, le romancier et le critique. On commence vraiment à connaître Barbey d'Aurevilly autrement que par son pantalon à bande d'or et les potins de la rue ou du boulevard. Parmi ce que l'on conte de sa personne, de ses habits ou de ses habitudes, il y a même beaucoup de détails qui, fussent-ils exacts, ont désormais perdu tout intérêt et toute saveur pour une génération plus habituée à l'étudier dans ses livres.

Le temps dissipera-t-il les légendes ? ce n'est pas

1. Sur l'ensemble, ne citons qu'un texte : « Il m'est plus étranger qu'Homère ou Valmiki », écrivait, il y a vingt ans, M. Jules Lemaitre, — qui était pourtant dès cette époque un écrivain très patriote, comme le fut Barbey, et d'un scepticisme très superficiel auquel, seuls, les lecteurs rapides pouvaient se laisser prendre.

sûr. Mais ce que l'on peut désormais garantir, après l'épreuve de vingt années, c'est que la postérité — j'entends : les lettrés de l'avenir n'hésiteront pas à placer très haut l'auteur des romans sur la chouannerie, des *Prophètes du Passé*, des *Diaboliques*. On peut le dire aujourd'hui, sans crainte d'être démenti par le temps qui vient : Barbey d'Aurevilly doit être inscrit sur la liste des grands écrivains du XIX^e siècle. Si une inquiétude reste désormais au critique, c'est celle de ne pas mettre assez de force dans cette affirmation.



Dans une certaine mesure, cependant, les dernières hésitations de l'opinion s'expliquent. L'écrivain, l'artiste, le philosophe ne se laissent pas comprendre d'emblée. L'homme, seul, est relativement aisé à saisir.

On y relève de suite une nature aristocratique¹.

1. Sur les sentiments aristocratiques de Barbey, on n'en finirait pas. Non seulement sa politique, mais son art repose — au moins en partie — sur une conception aristocratique de la société. Il y a des nobles dans tous ses romans, et d'authentiques, de grandes dames en particulier comme on n'en verra plus (la marquise de Flers, M^{me} d'Artelles, M^{lle} de Percy, etc.). La chouannerie le séduit parce que c'est la lutte des blancs contre les bleus, etc. « Ah ! vous autres seigneurs, — dit la vieille Clotte dans *l'Ensorcelée*, — qu'est-ce qui peut effacer en vous la marque de votre race, et qui ne reconnaîtrait pas ce que vous étiez aux seuls os de vos corps, quand

Barbey d'Aurevilly, c'est premièrement et essentiellement un aristocrate, et non pas seulement du fait de la naissance, mais d'instinct, de tempérament et de conviction raisonnée. Il est invariablement *pour l'ordre par la hiérarchie*¹. — C'est aussi un traditionaliste et un fervent du pouvoir « fort », qui se retrouve ou, plus exactement, se découvre dans les œuvres de Joseph de Maistre ou de Bonald. Pessimiste dans le présent, comme tout « prophète du passé », il est optimiste dans les temps écoulés et le serait même volontiers dans l'avenir. C'est encore un catholique, presque un ligueur, admirateur absolutiste de l'unité de doctrine. C'est, d'autre part, un artiste très sensible à toutes les beautés et fougueusement résolu à défendre tous les droits de l'art. C'est une imagination bouillonnante et enfiévrée. C'est

ils seraient couchés dans la tombe? » Barbey d'Aurevilly eût souhaité que cette parole fût vraie absolument. — Il ne s'agit pas, d'ailleurs, de commérer sur sa noblesse personnelle, incontestable, mais récente et achetée. Peu importe, si du moins il a eu de cette aristocratie un sentiment profond. On peut être roturier, du reste, et haïr la démocratie; mais tout conspirait, chez Barbey, — naissance, tempérament, observation, — à lui donner cette horreur. Matérialisme et démocratie, pour lui, c'était tout un, il les enveloppait dans le même dégoût. « Nous devenons des charcutiers ! — dit-il en parlant du *Ventre de Paris*. — Cela s'appelle le réalisme, cette idée, et cela sort des deux choses monstrueuses qui s'accroupissent, pour l'étouffer, sur la vieille société française : le Matérialisme et la Démocratie. »

1. « Moi à qui la fierté républicaine a donné le goût de l'humilité monarchique, et qui adore le despotisme sous toutes ses formes » (*Mémoires historiques et littéraires*, article sur Rémusat, p. 323).

enfin et surtout un homme d'action, qui ne se consolait pas, au soir de son existence, de n'être point devenu « le maréchal d'Aurevilly », et qui, en effet, était né pour combattre. — Ses aptitudes à l'action expliquent même ses contradictions apparentes : personne n'a mieux parlé de la discipline, condition nécessaire de l'activité en commun, personne n'a prôné plus âprement la soumission aux pouvoirs religieux et civil, — mais personne n'a été plus résolument indépendant. C'est au point que sa race tout entière, race de vigoureux, d'obstinés, de violents, se condense en lui, comme elle s'y achève¹.

1. On connaît le prodigieux portrait qu'il a tracé de son oncle, Jean-François-Frédéric Barbey d'Aurevilly, le frère aîné de son père (1778-1829) : « Mon oncle était un hercule blond, au regard bleu et « couvert, au teint fouetté comme celui d'un Anglais, et aux plus « belles jambes que j'aie jamais vues, — un Hercule campé sur des « jambes d'Apollon. C'était le Normand pur, le *Rob-Roy* du Coten- « tin, bouvier, agriculteur et conduisant parfois sa charrette avec « ses mains de gentilhomme qui auraient cassé celles de tous les « paysans d'alentour. S'ils avaient eu l'imagination et les coutumes « arabes, ils l'auraient appelé, comme les Arabes appelaient Kléber, « le *Sultan juste*. Il était fort sultan, en effet, fort despote, fort « bourru, mais il était juste. Sa mairie fut une royauté, et il l'a « exercée durement, mais irréprochablement, dix-sept ans... Quand « je l'ai connu, il était à plein dans la vie ! Les cheveux blancs « étaient tombés sur le sommet de cette tête brûlante et sanguine, « comme sur la tête de Charles XII, dont il n'avait pas la sobriété, « s'il en avait l'incredibile audace. Il buvait le bourgogne comme « un prieur de Templiers, et il fallait boire à sa table, sinon il vous « allongeait de grands coups de couteau dans les cuisses. Quand on « dînait chez lui, on pouvait craindre que cela ne finit comme entre « Lapithes et Centaures... Il faisait de ses chevaux des chevaux de « Diomède. Il était obligé de se battre avec eux pour les monter : « cela durait une heure, mais l'homme finissait par mettre le joug

Quand on a un peu étudié cet homme-là, c'est-à-dire quand on n'a pas cru devoir s'arrêter au dandy superficiel ou au gandin du jeune âge, on peut se croire assuré de l'avoir compris. Mais le poète, le romancier, le critique laissent plus longtemps incertain. Il faut « s'y faire », comme on a bien été obligé de se faire à Delacroix ou à Manet. Ce style si dense et si lumineux, où les pensées et les images s'entassent et s'enchevêtrent, épouvante presque, au premier abord, de sa plénitude et de sa richesse. « Tant d'éclairs m'éblouissent, — aurait dit Fénelon ; — je cherche une lumière douce qui soulage mes faibles yeux. » On ne s'habitue que peu à peu à cette scintillation, et c'est seulement quand l'habitude est prise que les autres styles paraissent gris et noirs. Toute vibrante, d'ailleurs, et tout étincelante qu'elle soit,

« de ses cuisses de fer sur le dos vibrant du rebelle. Figurez-vous
« que ces chevaux, enragés par lui, ne se laissaient monter ni avec
« la sangle, ni avec la croupière. L'homme, de son poids, devait
« leur fixer la selle aux reins!... Il est mort grandiosément, —
« comme il avait vécu. Son cheval l'a tué en s'abattant sur lui sans
« pouvoir le désarçonner et en revenant lui piler, sous ses pieds,
« cette tête qui, à moitié écrasée, alla jouer le *whist* chez mon
« père, le soir, à l'horreur et à l'admiration de tous. Dix jours après,
« un dépôt horrible éclata dans ce front que les sabots du cheval
« n'avaient pu briser, et il mourut, ferme, après quatorze heures de
« *bouillon*, — comme ils disent si effroyablement du râle des mou-
« rants, en Normandie. C'est le premier homme que j'aie vu mourir.
« Après sa mort, cette nature *hémorragique* attesta encore sa puis-
« sance. De sa maison, assez éloignée du cimetière, une rivière de
« sang marqua sa route, en coulant par les jointures de son cer-
« cueil... » (A Trebutien, 23 avril 1856).

la langue de Barbey n'en conserve pas moins une noble tenue classique. Sa prose est admirablement « française ». — Mais ses idées, quelle estime en doit-on faire ? Cet enthousiasme chauffé à blanc, ces colères, cette religion même qui intervient sans cesse, tout cela est-il sincère et profond ? Y a-t-il dans l'œuvre de Barbey d'Aurevilly autre chose qu'une série de feux de paille ? On le voit sans cesse ravi sur les ailes d'or de son imagination, et c'est un plaisir pour les yeux ; mais une pensée forte règle-t-elle ses mouvements ? C'est ce que se demandent ceux qui n'ont lu de lui que quelques pages isolées. Ils le prennent pour un téméraire ou un exalté, qui, comme Icare, tombera dans la mer, laissant le souvenir d'une équipée inutile et de quelques beaux coups d'aile, qui ne valaient pas une idée.

C'est une impression que la lecture suivie et attentive de Barbey d'Aurevilly détruit complètement. Oui, cette imagination emportée tolère le frein de la raison. Oui, ce romantique s'interdit les effets purement verbaux. Non, Barbey d'Aurevilly ne se contredit pas. Sous le flot fougueux qui passe, entraînant les images ou les jetant en cascades diamantées, il y a un lit de rochers. Un évêque, M^{sr} Bertaud (de Tulle), appelait Barbey d'Aurevilly « une théologie naturelle et certaine ». Sa science du dogme et de la morale catholique est étendue et sûre, et, si les condamnations

qu'il assène à toutes les hérésies et à tous les « libéralismes » manquent de douceur, la solidité de son catholicisme ne s'en trouve pas atteinte. Les pensées et les raisonnements sont rigoureux, dans tous les sens du mot. Ce « Templier », comme M. Anatole France et vingt autres l'ont appelé, sait admirablement ce qu'il dit et ce qu'il fait.

De même en politique. Si outrancièrement conservateur, monarchiste et partisan de l'autocratie qu'il soit, il ne dit pas autre chose que M. de Bonald, par exemple. Il le dit autrement, avec une éloquence richissime, avec une passion qui surprend notre scepticisme, mais il dit cela précisément. La seule question donc que puissent légitimement se poser ceux qui partagent ses opinions politiques et religieuses, c'est de savoir s'il est toujours opportun et sage de procéder avec cette généreuse emphase, si même les excès du verbe ne nuisent pas à la vérité du dogme et des doctrines. Barbey d'Aurevilly, pour énoncer crûment la demande, est-il un ami gênant ?

Telle semble être, en ce qui concerne la politique, l'opinion des doctrinaires de *l'Action française*. Mais, à leur point de vue même, il semble qu'ils se trompent. C'est méconnaître la puissance de l'art. Les idées aristocratiques et le monarchisme absolu peuvent être servis beaucoup mieux par un artiste que par un théoricien exact et froid. Sans l'artiste, l'idée

demeure dans le Saint des Saints, encensée et gardée par les initiés seuls. C'est le poète qui élève les portiques du temple et qui fait pénétrer jusqu'au tabernacle les foules que la beauté rassure et passionne. A lui seul, le spectacle de cet énergique Barbey d'Aurevilly, de ce maître, de ce magicien, de cet artiste opulent et délicat, dont la phrase est de feu, émeut bien autrement que des déductions savantes. Et c'est pourquoi Barbey d'Aurevilly est véritablement un grand écrivain politique.

C'est aussi pourquoi on doit voir en lui un grand écrivain catholique. Il ne l'est pas uniquement par ses protestations, — qui pourraient être ou d'un romantique désheuré ou d'un snob avant la lettre ; — ni encore par ses tirades d'une richesse voulue sur le dogme et jusque sur les pratiques, comme la confession ou l'observance du vendredi. Il l'est surtout par l'importance essentielle que gardent pour lui, dans le roman et dans l'histoire, les notions fondamentales du catholicisme.

Pour Barbey d'Aurevilly, l'homme est déchu. Il est racheté, sans doute, mais son âme reste un objet de lutte entre les puissances mauvaises et la grâce. Ni la vie humaine ni l'histoire ne sont donc intelligibles ou fouillées à fond, si l'on néglige cet éternel corps à corps. Ainsi, le « satanisme » de Barbey d'Aurevilly est théologique. Le diable agit réellement, son

influence se fait véritablement sentir, ses entreprises sont saisissables. Et la sorcellerie même n'est pas un vain mot. Rappelons-nous cette profession de foi que fait l'auteur de *l'Ensorcelée* :

J'ai toujours cru, d'instinct autant que de réflexion, aux deux choses sur lesquelles repose en définitive la magie, je veux dire : à la tradition de certains *secrets*, comme s'exprimait Tainnebouy, que des hommes initiés se passent mystérieusement de main en main et de génération en génération, et à l'intervention des puissances occultes et mauvaises dans les luttes de l'humanité. J'ai pour moi dans cette opinion l'histoire de tous les temps et de tous les lieux, à tous les degrés de la civilisation chez les peuples, et ce que j'estime infiniment plus que toutes les histoires : l'irréfragable attestation de l'Église romaine, qui a condamné, en vingt endroits des actes de ses Conciles, la magie, la sorcellerie, les charmes, non comme choses vaines et pernicieusement fausses, mais comme choses RÉELLES, et que ses dogmes expliquaient très bien. Quant à l'intervention de puissances mauvaises dans les affaires de l'humanité, j'ai encore pour moi le témoignage de l'Église, et d'ailleurs je ne crois pas que ce qui se passe tout à l'heure dans le monde permette aux plus récalcitrants d'en douter.

Parmi les âmes, celles donc qui, peut-être, l'intéresseront le plus, ce sont celles qui seront devenues définitivement la proie des passions démoniaques. De ses héros, les plus vigoureusement taillés et campés sont des « ensorcelés ». Dans plusieurs de ses romans, il y a des sabbats, des « sorts », des sorcières. Le mot « diable » est un mot courant dans son œuvre. Et le problème de la destinée humaine y est

si constamment posé et résolu à la manière catholique que, sans le catholicisme, l'art de Barbey d'Aurevilly s'effondre. Voilà pourquoi tous ceux qui, comme Armand de Pontmartin, n'ont retenu de ses romans que les fragments osés, scabreux, les situations incroyables et indicibles, n'ont pu débiter sur son compte que des enfantillages. Leur courroux est comique. Si Barbey d'Aurevilly a vraiment *osé* quelque chose, c'est de transporter dans le roman ce que les artistes du moyen âge montraient sur les portails ou sur les vitraux des cathédrales, la lutte des démons et des anges, le conflit de Vénus et de Dieu. Il est dans la tradition catholique, et, s'il a fait peur aux bonnes âmes, c'est d'abord que les bonnes âmes sont ignorantes. Voilà peut-être le sens, ou un nouveau sens, qu'il convient de donner à son mot célèbre : « Je ne suis peut-être qu'un mascarón dans la cathédrale littéraire : mais je suis dans la cathédrale. »

Il a le droit d'y être : la morale ne saurait se dire offensée de sa présence, car de toute cette œuvre où tant de passions effroyables se heurtent, une haute moralité se dégage. Sa plume accomplit ce miracle de rester chaste en décrivant parfois les scènes les plus libres. De plus, la prétention qu'il a souvent affichée d'épouvanter ses lecteurs sur les conséquences des passions qu'il étale, se justifie ou peut

se soutenir¹. Dès l'année 1851, il écrivait à Trebutien, que le titre même d'*Une Vieille Maîtresse* effarouchait et qui se disait scandalisé de quelques chapitres :

Il faut renoncer à peindre le cœur humain ou le peindre tel qu'il est. Subversive, elle, *Vellini* ! Mais je condamne Marigny ! Mais Marigny se condamne ! Mais sa femme ne lui pardonne pas ! Trouvez-moi un romancier qui ait été plus le Torquemada de son propre héros que je ne l'ai été !... Prenez garde, mes amis : ce que vous dites de *Vellini* atteint l'art même, à travers elle. Prenez garde ! je vous rappelle à l'ordre de Dieu et au respect des facultés humaines. Voulez-vous tuer le roman, oui ou non ? C'est de cela qu'il retourne. S'il faut qu'il vive, vous savez qu'il mange du cœur humain, qu'il ne se nourrit que de cette moelle. Cœur impur, moelle gâtée. Ai-je dit que tout cela était sain ?

Plus tard, dans la *Préface* de cette même *Vellini*, Barbey d'Aurevilly écrivait pareillement :

Le catholicisme n'a rien de prude, de bégueule, de pédant, d'inquiet. Il laisse cela aux vertus fausses, aux puritanismes tondus... On trouve dans plus d'une cathédrale de ces choses

1. Voir la préface des *Diaboliques* : « Bien entendu qu'avec leur titre, ces DIABOLIQUES n'ont pas la prétention d'être un livre de prières ou d'*Imitation chrétienne*... Elles ont pourtant été écrites par un moraliste chrétien, mais qui se pique d'observation vraie, quoique très hardie, et qui croit — c'est sa poétique, à lui — que les peintres puissants peuvent tout peindre et que leur peinture est toujours assez morale quand elle est tragique et qu'elle donne l'horreur des choses qu'elle retrace. Il n'y a d'immoral que les Impassibles et les Ricaneurs. Or, l'auteur de ceci, qui croit au Diable et à ses influences dans le monde, n'en rit pas, et il ne les raconte aux âmes pures que pour les en épouvanter. »

qui auraient fait couvrir les yeux d'un protestant avec le mouchoir de Tartuffe...

Enfin, on lisait dans l'*Introduction* de *l'Ensorcelée* :

Quant à la manière dont l'auteur a décrit les effets de la passion et en a quelquefois parlé le langage, il a usé de cette grande largeur catholique qui ne craint pas de toucher aux passions humaines, lorsqu'il s'agit de faire trembler sur leurs suites. Romancier, il a accompli sa tâche de romancier, qui est de peindre le cœur de l'homme aux prises avec le péché, et il l'a peint sans embarras et sans fausse honte. Les incrédules voudraient bien que les choses de l'imagination et du cœur, c'est-à-dire le roman et le drame, la moitié pour le moins de l'âme humaine, fussent interdits aux catholiques, sous le prétexte que le catholicisme est trop sévère pour s'occuper de ces sortes de sujets... A ce compte-là, un Shakespeare catholique ne serait pas possible, et Dante même aurait des passages qu'il faudrait supprimer.

Rien de moins hypocrite que de pareils morceaux. Non seulement Barbey a voulu rester moral, mais j'estime que son œuvre, imprimant à la débauche et à l'orgueil le sceau de la réprobation éternelle, respire la moralité. *Un Prêtre marié* : c'est un titre à scandaliser les dévots, mais c'est un roman beaucoup plus orthodoxe qu'*Atala* et d'une conception aussi saine que *René* est malsain.

On pourrait insister longuement sur ce point. Mais il faut le dépasser même et dire que la morale de Barbey d'Aurevilly est catholique jusqu'au bout,

jusqu'aux extrêmes limites, qu'elle l'est dans son essence, parce qu'il la lie au dogme et qu'il fait dépendre son maintien et sa pureté de la fixité dogmatique. M. Grelé, dans sa thèse de doctorat ès lettres sur Barbey d'Aureville, expose que son héros est assez « jésuite » de manière. Il entend par là que Barbey voit des accommodements possibles avec le ciel ou, plus exactement, attache moins d'importance à la stricte observation des règles morales qu'à la stabilité de la puissance doctrinale. Il serait pratiquement moins chrétien que catholique. C'est mal le comprendre (et je ne veux pas, d'ailleurs, me demander ici si c'est mal comprendre les « jésuites » : laissons-les). Barbey d'Aureville, dont la conduite a pu n'être pas toujours exemplaire, n'a jamais dit, ni insinué, ni pu donner à entendre que la morale était souple ou de peu d'intérêt. Son opinion est justement opposée à celle-là. Seulement, il est catholique en ce sens que, selon lui, l'organisation forte et inflexible d'un pouvoir religieux, constitué pour fixer la doctrine et transmettre les pouvoirs dogmatiques, était nécessaire à l'immutabilité de la morale. De là l'importance logiquement primordiale de la doctrine catholique et de l'organisation hiérarchique qui en garantit l'intégrité. Barbey d'Aureville est « pour cette doctrine » avant tout.



Avec le catholique et l'aristocrate, est-ce, comme on le dit souvent, le Normand qui domine en lui ? Ces trois qualités sont-elles en quelque sorte au même niveau chez ce petit-fils des Vikings ou des iarls scandinaves ? Je ne le crois pas. Sa Normandie natale n'impose pas à sa pensée des formes essentielles. Il n'est pas « normand » comme Carlyle est « anglais ».

Entendons-nous bien. Que Barbey d'Aurevilly soit de souche solidement normande, personne ne le nie. Et si les pages somptueuses qu'il a écrites pour Trebutien — et pour la postérité — sur ses aïeux les pêcheurs-pirates ne sont que de brillants exercices d'imagination et de style, il n'en appartient pas moins à une race terrienne. C'est, de plus, à Saint-Sauveur-le-Vicomte et à Valognes que toute son enfance, toute sa jeunesse se sont déroulées. Il a ressenti de très bonne heure et pour toujours la poésie de son pays, des falaises, des grèves, de la mer normande, — « ma mer, disait-il, que je pourrais orthographier *ma mère*, car elle m'a reçu, lavé et bercé tout petit ». — Il a aimé les prés qui bordent la Douve, les landes du Cotentin, les ormes d'Aurevilly. Fort jeune, il recherchait déjà les légendes locales. Il parlait le

patois¹. Quant aux histoires de la chouannerie, elles ont dû le bercer, elles aussi, dans son enfance, puisque tout l'entourage des Barbey et quelques membres de leur famille avaient été mêlés aux révoltes de l'Ouest.

Le calme se faisait à peine lors de la naissance de Jules-Amédée (2 novembre 1808), qui suivit de quelques mois seulement l'assassinat de d'Aché. On sait que d'Aché fut trahi en Normandie même par M^{me} de Vaubadon, et que cet événement avait fait du bruit dans la noblesse normande. Voici comment Créteineau-Joly, au quatrième tome de son *Histoire de la Vendée militaire*, raconte la trahison :

Une femme, dont il [d'Aché] avait été l'amant, le perdit : elle

1. Aussi a-t-il cru devoir, malgré l'opposition de Trebutien, semer de mots patois ses romans normands. On y trouve les mots : *bruman* (fiancé), *buhon* (brouillard), *moi* (moi), *mielle* (grève), *hamet* (hameau), *viper* (siffler, faire la vipère), *vère! ma finquette! vécy*, etc., etc. « Quoi! ce sont des Normands, — des Normands! — qui ne veulent pas qu'on parle le normand, la langue qui sent le terroir de notre fière province, et qui s'opposent à ce qu'on introduise dans la langue littéraire des dialectes de province que l'Angleterre et l'Ecosse ont bien introduits dans la leur! Que le diable m'emporte dans le côté d'enfer où cuit le vieux Rollon, si je vous comprends, mes amis. Normands infidèles, traîtres au pays et à son patois! » (A Trebutien, 31 octobre 1851). — Barbey d'Aurevilly invoquait sur ce chapitre l'exemple de Walter Scott, de Robert Burns, son « favori » Burns, le célèbre *poète laboureur* d'Ecosse, qui, en effet, avec son sentiment à la fois profond et paysan de la nature, était fait pour lui plaire ; de Balzac même, « un maître et un grand maître ». Et il ajoutait : « Est-ce que les paysans, dans Molière, n'ont pas autant de style que les autres personnages, et ils parlent tous les patois, jusqu'au suisse. »

se nommait M^{me} de Vaubadon. Son habitation était voisine de l'endroit où il espérait s'embarquer. Il croit que M^{me} de Vaubadon favorisera son dessein. Le proscrit frappe à sa porte. On l'accueille avec reconnaissance ; on met un vif intérêt à le seconder. Quelques jours se passent. M^{me} de Vaubadon avait alors des relations fort intimes avec le conventionnel Pontécoulant, préfet sous l'Empire, pair de France sous la Restauration. Elle annonce enfin à d'Aché que ses dispositions sont prises et qu'il peut maintenant échapper à ses ennemis. Un guide lui est offert. A peine d'Aché a-t-il fait vingt pas sur la route qu'il reçoit dans le dos un coup de pistolet qui le laisse sans vie. Le guide était un gendarme déguisé nommé Foison, et M^{me} de Vaubadon, qui l'avait procuré, avait mis à profit les trois jours d'hospitalité, accordés par elle, pour traiter de la vie de son amant avec la police.

Tels sont les récits tragiques que Jules Barbey, enfant, dut écouter ¹. En agitant devant lui de pareils souvenirs, alors tout récents, ses parents, qui sans doute ne se faisaient pas faute d'y joindre l'expression de leurs espérances tenaces, devaient enflammer, certes, sa jeune imagination. Aussi comprend-on que la peinture du pays, de l'époque, du milieu, se soit comme imposée plus tard à Barbey d'Aurevilly « converti », dont le parisianisme épidermique n'avait pu être qu'une erreur, une illusion de jeunesse. Peut-être, d'ailleurs, sentait-il alors tout le parti qu'il pouvait tirer, lui tout seul, de ces vieilles histoires qu'il avait été appelé à connaître mieux que personne, et qu'on

1. Il a longtemps projeté d'écrire *Une Tragédie à Vaubadon*.

n'entendrait jamais plus. N'aperçut-il pas enfin tout le charme que devait présenter, dans un siècle de déracinés, le spectacle d'un « provincial » ou d'un « régionaliste » fidèle et exalté?...

Aussi, dans l'ensemble de ses romans, est-ce la partie normande qui satisfait le plus. *L'Ensorcelée*, *le Chevalier Des Touches*, *Un Prêtre marié*, même, sont à mille piques au-dessus des coquetteries de boudoir que narre et analyse *l'Amour impossible*. Dans *Une Vieille Maitresse*, c'est la seconde moitié, la seule normande, qui reste la plus parfaite et la plus attachante. *Les Diaboliques* enfin doivent souvent une part de leur sauvage et cruel attrait à la peinture, savamment brossée, de mœurs et de paysages normands. De toutes ces œuvres supérieures un parfum local, très caractérisé, très pénétrant, se dégage. Le parler normand s'y élève à la dignité littéraire. Les intérieurs normands, les costumes normands, les qualités et les défauts normands, tout s'y décrit avec une fidélité digne de Walter Scott. « Il était enveloppé dans sa limousine aux grandes raies rousses et blanches, espèce de manteau qui ressemble au cotillon d'une femme qu'on s'agraferait autour du cou » : c'est ainsi que Barbey — il semble parler de lui-même — dépeint le costume de maître Louis Tainnebouy, l'herbager. Les coiffes de son pays, les « pieds de frêne » de son pays, les supers-

titions de son pays (les mille-lorraines, la blanche Caroline, le criard, les bergers), toutes les localités de son pays (Carteret, Lessay, Blanchelande, Saint-Sauveur, « cette bourgade jolie comme un village d'Écosse », Valognes, Barneville, le Bas-Hamet, le Mont-de-Rauville, etc.), les noms de son pays (Talaru, Des Touches, Percy, Ravalet, Feuardent, Dainnebouy ¹), et même de sa famille (Lucas la Blairie, Mesnilgrand), tout le Cotentin, en un mot, revit dans ses romans. Et avec quelle intensité ! avec quel pittoresque ! En particulier, le langage des paysans, des pêcheurs, des cabaretiers, des gens du peuple, est rendu avec une vérité où Balzac n'a pas su atteindre,

1. Les Dainnebouy, dont le romancier altère à peine le nom, étaient d'anciens fermiers des Barbey. — D'autres noms propres sont un peu plus modifiés, mais reconnaissables encore. Ainsi, « le baron de Fierdrap » s'appelait M. de Beaudrap, « M^{lles} de Touffedelys » s'appelaient de Touffreville. (« Je vous remercie de votre commencement de détails sur Des Touches, écrit Barbey à Trebutien le 19 septembre 1850... Pourriez-vous savoir exactement où les Douze ont tenu leur dernier conseil avant l'enlèvement ? J'ai entendu dire dans mon enfance que c'était chez les dames de Touffreville, qui m'ont, vieilles comme des carpes, donné des pralines quand j'étais petit, à Valognes. Y aurait-il une paroisse de Touffreville, près de Coutances ? Touffreville étant ailleurs, quelle paroisse ces dames habitaient-elles, si c'est de chez elles que sont partis les conjurés ? ») — Une foule de noms, répandus à Saint-Sauveur ou aux environs, sont transcrits plus ou moins exactement dans les œuvres de Barbey : le Hadouey, Causseron, etc. Quand on arrive de Valognes à Saint-Sauveur, la première auberge qu'on rencontre est tenue par un Coquoin (cf. *Cocouan*) ; la maison suivante est habitée par un Mauduit, teinturier. Dans l'église de la « bourgade », une inscription concerne M. Lefèvre du Quesnoy, évêque de Coutances, propriétaire du château, mort le 11 septembre 1764. Et ainsi de suite.

où Maupassant, lui seul, est parvenu deux ou trois fois.

Barbey d'Aurevilly, si même il n'avait écrit que la conversation du père Griffon et d'Hermangarde (dans *Une Vieille Maîtresse*) ou les dialogues de Nônon Cocouan et de Barbe Causseron, de la Mahé et de la mère Ingou (dans *l'Ensorcelée*), serait déjà un excellent peintre des mœurs provinciales et paysannes. Mais les tableaux d'intérieur ; les larges fresques où la mer normande, les côtes, les prairies, les collines normandes s'étalent ou surgissent ; les détails précis et vifs sur les usages ou les sentiments locaux, foisonnent et fourmillent dans son œuvre. Ce Normand, normand « du faite à la base »¹, ne burinait donc pas une phrase vaine lorsqu'il écrivait dans le *Memo-randum* de Caen (1856) :

Romans, impressions écrites, souvenirs, travaux, tout doit être normand pour moi et se rattacher à la Normandie. Il y a longtemps² que j'écrivais à Trebutien : « Quand ils disent de partout que les nationalités décampent, plantons-nous hardi-

1. Il a dit cela de Millet et aimait bien qu'on le redit de lui-même. Soit ! mais c'est un peu exagéré.

2. C'était l'année précédente. Mais Barbey se trompe de bonne foi : car il avait pris une résolution semblable avant 1850. — Voir également le très curieux prospectus-programme de la *Revue de Caen*, dont le numéro unique est du 30 octobre 1852. « Notre ambition, — disait Jules Barbey, — c'est de lui rendre un souffle de son ancienne et puissante vie, à cette province qui conquérait autrefois des royaumes et dont la gloire littéraire rivalisa avec ses gloires nationales et ses illustrations guerrières, etc. »

ment, comme des Termes, sur la porte du pays d'où nous sommes et n'en bougeons pas ! »

J'entends donc bien faire la part belle au « normandisme » de Barbey. Je constate pourtant, d'abord, qu'après les irrévocables résolutions du romancier, il a su parfois sortir de son pays. Ni *le plus bel Amour de don Juan*, ni *la Vengeance d'une Femme* ne se passent dans le Cotentin ¹. On peut convenir encore que ce « retour à la terre » a été, dans l'art de Barbey d'Aurevilly, le signal d'un grand renouveau. Mais n'oublions pas qu'en 1850, et longtemps après, ce « normandisme » fut *un système*. Barbey l'a commandé à son imagination, plus peut-être que son imagination ne le lui commandait ². Aussi les descriptions les plus *réalistes* d'apparence — si ce mot ne devait faire bondir dans sa tombe le Titan qui s'est forgé tant d'armes contre l'art des Zola — ont-elles été faites de mémoire ou d'après des renseignements envoyés par correspondance.

S'il est une page fameuse dans les romans de Barbey, c'est celle où il peint la lande de Lessay,

... ce désert normand où l'on ne rencontrait ni arbres, ni maisons, ni haies, ni traces d'hommes ou de bêtes, que celles du pas-

1. Non plus que la première partie d'*Une Histoire sans nom*, etc.

2. « J'ai la coquetterie du normandisme », écrivait-il à Trebutien. Une autre fois : « Je dois être un de ces jours le Walter Scott de la Normandie. »

sant ou du troupeau du matin dans la poussière, s'il faisait sec, ou dans l'argile détrempée du sentier, s'il avait plu... La lande, disait-on, avait sept lieues de tour... Dans l'opinion de tout le pays, c'était un passage redoutable... On s'associait plusieurs pour passer la terrible lande ; et c'était si bien un usage, qu'on citait longtemps comme des téméraires, dans les paroisses, les hommes, en très petit nombre, il est vrai, qui avaient passé seuls à Lessay de nuit ou de jour. On parlait vaguement d'assassinats qui s'y étaient commis à d'autres époques... L'étendue, devant et autour de soi, était si considérable et si claire qu'on pouvait découvrir de très loin, pour les éviter ou les fuir, les personnes qui auraient pu venir au secours des gens attaqués par les bandits de ces parages, et, dans la nuit, un si vaste silence aurait dévoré tous les cris qu'on aurait poussés dans son sein. Mais ce n'était pas tout. Si l'on en croyait les récits des charretiers qui s'y attardaient, la lande de Lessay était le théâtre des plus singulières apparitions. Dans le langage du pays, *il y revenait...*

Eh bien ! cette lande, dont la topographie est ensuite assez nettement fixée, a été décrite à Paris, par Barbey d'Aurevilly *qui ne l'avait jamais vue*, d'après les indications, d'ailleurs minutieuses, que lui adressait Trebutien. Dès le 1^{er} mai 1850¹, Barbey lui avait mandé :

Pensez à ma question : Êtes-vous allé à Blanchelande ? avez-vous traversé la terrible lande de Lessay dont j'ai tant entendu parler dans mon enfance et qui, de *tous* les points de mon département, que je connais, est le seul que je ne connais pas ? Je suis bien sûr que je l'imagine telle qu'elle est, mais pourtant, pour me rassurer à cet égard, je voudrais bien quelques détails *topo-*

1. *L'Ensorcelée* ne parut que quatre ans plus tard.

graphiques. Je suis persuadé qu'avec des impressions comme celles des récits de mon enfance, et de l'imagination, on arrive à une espèce de somnambulisme très *lucide*¹, mais je voudrais que la lucidité du mien me fût attestée par une expérience. Si vous connaissez une description de cette lande, envoyez-la-moi.

De semblables procédés de composition — très légitimes, au demeurant — n'empêchent pas l'impression donnée d'être normande, ni la lande fameuse d'être idéalement « rêvée », mais ils suffisent à prouver qu'on ne doit pas toujours se servir des romans de Barbey comme de guides en Basse-Normandie.

De plus, si l'ermite de la rue Rousselet n'est, dans son œuvre, qu'un Normand, que deviennent ses travaux critiques ? Ce monument massif que constituent *les OEuvres et les Hommes*, et qui n'a guère à redouter, par sa richesse et sa variété, que le voisinage de Sainte-Beuve, est-il Normand, à son tour ? J'y trouve bien, çà et là, des ressouvenirs de la petite patrie, de rapides esquisses de ses légendes², et quelques cris de tendresse pour le Cotentin ou la Manche, poussés par l'arrière-neveu de Rollon. Mais

1. M. Paul Bourget a finement relevé ce « somnambulisme lucide » dans la conférence qu'il a donnée, au printemps de 1909, sur Barbey d'Aureville.

2. Voici un exemple, entre vingt autres : « A moins d'être la Marie Bucaille des vieilles chroniques normandes, qui pouvait être en deux endroits en même temps... » (*Théâtre contemporain*, I, p. 192).

il serait par trop paradoxal de vouloir relever cet accent de terroir. C'est aux lettres de Barbey, plutôt, qu'on pourrait trouver une couleur normande. C'est dans sa correspondance qu'il a si brillamment parlé de Valognes, « la ville de ses spectres », de Saint-Sauveur, etc. Mais, ici encore, on verserait aisément dans l'exagération. Et, comme une partie même de l'œuvre romanesque ou historique de Barbey d'Aureville (*Du Dandysme, l'Amour impossible, Amaïdée, la Bague d'Annibal*) ne peut passer pour normande, on risque, en appelant toujours ce romancier et ce critique « un écrivain normand », de le fausser et de le diminuer. Barbey d'Aureville appartient, non à une province, mais à la France. Son influence littéraire qui, de son vivant, a peut-être été moindre encore sur son petit pays que sur le grand, n'a pas plus de chances et en a même moins de s'accroître là qu'ailleurs.

*
* *

C'est comme romancier que Barbey d'Aureville est le plus connu. Et la première impression, comme la plus générale, que donnent ses romans, c'est que nul art n'a été plus éloigné du réalisme, au sens que les écoles de romanciers ont attribué à ce mot. Outre que les détails mesquins et bas de l'existence et des

personnes, il les ignore systématiquement, il a toujours eu, en art, le mépris de l'humanité moyenne, dont l'étude fait le fond, la raison d'être du réalisme. Déjà les héros de *Germaine (Ce qui ne meurt pas)*¹ ne sont pas « ordinaires », et l'histoire imaginée touche même à l'anormal et au diabolique. Ce jeune homme, amant successivement, sinon simultanément, de la mère et de la fille, cette fille jalouse d'une mère qui s'est donnée par simple pitié, — sentiment *immortel* au cœur des femmes, — leurs singulières théories morales à l'une et à l'autre, le tragique froid de l'aventure, tout cela nous sort de l'humanité moyenne. Quant aux analyses psychologiques auxquelles Barbey, jeune, se complaisait trop pour pouvoir y renoncer jamais², et qui, plus ennuyeuses dans *l'Amour impossible*, sont plus subtiles et plus âpres dans *la Bague d'Annibal*, ne dénotent-elles pas, chez Barbey d'Aurevilly, une conception du roman aussi éloignée que possible de celle que s'en faisait Flaubert?

Les personnages de ces bluettes ou de ces tragédies de boudoir, avec leur cœur usé, leur sensibilité

1. *Ce qui ne meurt pas*, roman publié en 1884, avait été écrit près de cinquante ans auparavant et portait alors le titre de *Germaine*.

2. Voir *Une Page d'histoire* (1885), reconstitution historique des amours incestueuses de Julien et de Marguerite de Ravalet au château de Tourlaville (fin du xvi^e siècle).

émoussée, leur recherche exaspérée de délices raffinées et neuves, sont pris dans un milieu spécial, point commun, factice. Encore, dans ces romans de la première manière, ne trouve-t-on pas précisément de ces drames et de ces héros, dignes de Shakespeare ou de Corneille, dont l'apparition signale chez l'auteur l'époque de la vraie maîtrise, et qui nous transportent dans l'idéalisme le moins contestable.

A partir de 1850 environ, Barbey d'Aurevilly n'a plus de goût que pour les histoires extraordinaires. Sans doute, cette préférence se manifeste encore dans *Une Vieille Maîtresse* sous une forme purement romantique. L'influence ensorcelante que Vellini la Malagaise garde sur son ancienne victime, Ryno de Marigny, après le mariage de celui-ci ; le mélange de poétesse et de mégère qui forme cette exotique courtisane amoureuse ; ses superstitions farouches et sanglantes, ses cris de bête fauve et ses tirades de sibylle ; le décor même, fantastique et irréel, de certaines scènes, où la nature, avec ses orages, ses rochers, ses solitudes, se fait, comme dans Chateaubriand, complice des passions tumultueuses, — tout, jusqu'à la veulerie consciente et ignoble de cet intelligent et faible Marigny, vrai jouet dans les mains des dépravés supérieurs, nous reporte aux constructions les plus chimériques de l'âge romantique. Mais c'est déjà le fanatisme de l'extraordinaire qui s'est

emparé de Barbey d'Aurevilly. Il ne veut plus de ce que l'on voit, de ce que l'on côtoie sans cesse. Il se plonge dans l'exceptionnel et dans l'unique. Il y restera¹. Désormais, soit qu'il écrive des romans fidèlement historiques (c'est-à-dire où tous les traits inventés restent conformes à la vérité de l'époque et des faits généraux), comme *le Chevalier Des Touches* ou comme *l'Ensorcelée*; soit que, travaillant sur un canevas véritable, comme celui du *Prêtre marié*, il groupe avec un art « endiablé » autour de cet événement élémentaire des épisodes idylliques ou épiques; soit que, curieux de difficultés, il épuise, comme dans *l'Histoire sans nom* et *les Diaboliques*, toutes les ressources de son art à raconter des aventures qui sembleraient à d'autres presque indicibles, c'est toujours l'attrait du rare, sinon de l'invraisemblable, quoique du possible, qui le séduit :

Aimez ce que jamais on ne verra deux fois.

Aussi ne peut-on refaire aucun de ses romans ou de ses contes. Même *le Chevalier Des Touches*, le plus classique de tous, ne condense-t-il pas tout le romanesque, à jamais perdu, de l'époque de la chouannerie normande? Et les épisodes dont il est chargé, dans sa brièveté, ne voisinent-ils pas avec les histoires

1. Il s'appelait un « cosaque indiscipliné »; il a eu l'horreur des freins, des conventions, des humiliations de l'art.

les plus extraordinaires que les romanciers les plus romanesques aient jamais édifiées ? Le combat des Douze, l'assaut de la prison de Coutances, les traversées nocturnes de la Manche dans une coquille de noix, enterrée le jour, tout cela est épique, unique, — et *infaisable*, quoique réel. — Dans *l'Ensorcelée*, le fond est plus miraculeux encore et plus grandiosement sombre. Comment rencontrer jamais autour de soi de pareilles tragédies, une passion aussi subite, aussi malheureuse, aussi osée, aussi folle, chez une paysanne de grande race, pour un moine-soldat, ancien suicidé, converti en apparence et chouan impénitent, — alors que seule, absolument seule, l'époque de la chouannerie a vu de semblables faits et rend explicables ces mystères de l'âme humaine ? — Quant à *l'Histoire sans nom*, elle n'est bien, comme le disait en épigraphe Barbey d'Aurevilly lui-même, « ni diabolique, ni céleste, mais *sans nom* ». Une jeune somnambule, victime pendant son sommeil d'un moine de passage, et payant de sa mort, lentement volontaire, un égarement inexplicable ; une série d'énigmes atroces pesant sur toute une maison chaste, — payée par les événements pour ne plus pouvoir croire à une chasteté, cependant indéniable, — ces mystérieuses angosses et ces horreurs sont-elles de tous les jours ? Et, pour prendre enfin, parmi *les Diaboliques*, une de celles qui semblent choisies dans la vie la plus

commune, *le Bonheur dans le Crime*, peut-on traiter de réalisme la sérénité inviolable dans l'amour coupable et meurtrier, le sourire inaltéré sur les lèvres d'une assassine heureuse, que le remords ne frôlera jamais? Il faut, en un mot, du prodigieux à Barbey d'Aurevilly, de ces événements superbes ou épouvantables qui permettent de voir, une fois pour toutes, l'humanité dans sa profondeur, dans sa splendeur d'héroïsme ou d'ignominie. Entrer dans cette histoire souterraine des âmes, pénétrer les abîmes du cœur et, d'un sublime coup d'épaule, les mettre au jour, — voilà son œuvre, voilà son art.

Les héros donc de ses plus beaux romans n'ont pu être que des héros surhumains. Ce que visiblement Barbey d'Aurevilly a aimé chez l'homme, ce sont les qualités de force et d'énergie, c'est la volonté indomptable¹, c'est, en général, la supériorité. Les médiocres, les moyens, il les laissait aux autres. Déjà, dans son petit volume, si exquis et d'une délicatesse si savante, sur *le Dandysme et Georges Brummell* (1845), Barbey s'évertuait joliment à analyser et à prouver la « supériorité » du dandysme. Ce qui l'attirait ou le sédui-

1. On sait que les hommes qui plaisaient à Barbey d'Aurevilly, quelles que fussent leurs erreurs ou leurs crimes, étaient ceux qui ne se rendaient pas. « La garde meurt et ne se rend pas » : c'était comme la devise de ce fils de chouan devenu bonapartiste. Il n'admettait pas même que la vieillesse fût une excuse au repos ou à l'indulgence.

sait chez Brummell, c'était son attitude constante de détachement hautain et total. L'ami de Georges IV s'isolait ainsi des autres hommes et devenait une perfection dans son genre. Ses dédains le faisaient presque grand.

On ne se lassera point de le répéter : ce qui fait le dandy, c'est l'indépendance... Son indolence [à Brummell] ne lui permettait pas d'avoir de la verve, parce qu'avoir de la verve, c'est se passionner, c'est tenir à quelque chose¹, et tenir à quelque chose, c'est *se montrer inférieur*... Ses mots crucifiaient... Il ne les lançait pas, mais il *les laissait tomber*.

De même, tous les personnages des romans de Barbey l'emportent sur le vulgaire, s'en distinguent éminemment. Ils sont exceptionnels par leur courage (Des Touches), par leurs vices, par la violence de leur amour (Aimée de Spens, Jeanne le Hardouey, Néel de Néhou), par leur orgueil (Sombreval, la Croix-Jugan, le moine Riculf)², par leur capacité de haine ou de vengeance (la duchesse de Sierra-Leone, M^{me} de Ferjol), etc. Tous sont épiques et colossaux. Parfois leur aspect physique lui-même les isole du

1. « Pour un homme qui aime le dandysme, il a l'air de faire trop attention à ce qu'il dit », écrit Barbey d'Aurevilly à Trebutien, le 31 octobre 1851. (Il s'agit de Louis Enault.)

2. Comment, dans le « satanisme » de Barbey d'Aurevilly, l'orgueil n'eût-il pas occupé une place éminente ? Le *non serviam*, le péché de l'esprit, infiniment plus grave que le péché de la chair, c'est la faute damnable de ses héros les plus puissants.

reste du monde. Ainsi, le masque de Jéhoël de la Croix-Jugan, cette face informe et hideuse qui proclame les résolutions désespérées du partisan, le grandit encore de sa monstruosité. Et ce qui les marque, avant tout, c'est leur énergie. Tous ces êtres-là sont de bronze. Inflexibilité : c'est leur devise, et aussi : puissance. Est-ce que Jéhoël se rendra jamais ? Est-ce que les *demi-soldes* qui causent « à un dîner d'athées » ne sont pas à la fois de tristes gredins et d'indomptés gaillards ?

S'il fallait examiner, une à une, toutes les figures que Barbey d'Aurevilly a voulu dresser devant nous, on leur trouverait, jusque dans leurs crimes, dans leurs passions les plus sauvages, dans leurs révoltes anti-chrétiennes, cette force d'âme, cette volonté de fer, satanique ou non. Les femmes mériteraient une étude toute spéciale. Ce ne sont pas des femmelettes que le romancier met en scène. Les unes sont des parangons de vertu, de dévouement, de raison même : — peut-on être plus « raisonnable » que la marquise de Flers, la grand'mère d'Hermangarde¹ ? Les autres sont des serpents, des Phèdres, des furies, des sorcières. Quelle virago que Louisine-à-la-hache ! et quelle puissance de perdition chez la Clotte ! En sorte qu'on ne peut pas toujours dire de Barbey d'Aure-

1. Dans *Une Vieille Maîtresse*.

villy comme de Corneille qu'il peint l'humanité telle qu'elle devrait être ; mais il sait, du moins, ne la présenter que dans ses types les moins fréquents et les plus complets. La mollesse, l'indifférence, les sentiments bourgeois, la platitude, le *quelconque*, tout cela lui est étranger.

Et c'est par là que Barbey d'Aurevilly est un grand professeur d'énergie. Si l'on veut chercher la moralité de ses romans ¹, il faut considérer ce fait, et non

1. Ainsi que l'a fort bien montré M. Emile Baumann dans un travail sur *le Catholicisme de Barbey d'Aurevilly* (1909), le romancier semble avoir atteint la perfection dans la mesure exacte où son catholicisme se précisait et s'affirmait. Les premiers romans ne sont que d'une psychologie assez fine et mondaine. Ils manquent de force, la pensée n'a ni unité ni véritable consistance. Il en est ainsi tant que Barbey se croit, sinon dandy, du moins libéré des attaches ancestrales. Lorsqu'il se reconnaît intimement dépendant des traditions de sa famille, son art monte, et nous avons les belles peintures normandes d'*Une Vieille Maîtresse*. Puis, il atteint aux chefs-d'œuvre, lorsque sa foi s'affirme avec vigueur. — Cette progression est particulièrement sensible dans la morale que les romans de Barbey défendent ou supposent. C'est, sans doute, apercevoir un Barbey d'Aurevilly faux que de parler de sa morale romantique. La morale de tous les grands romans ou contes de ce prétendu gandin est chrétienne. Mais on peut faire de ses premières œuvres, et encore une ou deux fois d'*Une Vieille Maîtresse*, des extraits qui sembleraient relier ses principes de vie aux maximes théâtrales et creuses, aux antithèses verbales et verbeuses des romantiques. Nous avons alors un Barbey qui se force, qui se trompe lui-même. Quand la Vellini, pour éprouver Ryno de Marigny, son ancien amant, se pose au dernier bord de la falaise, prête à se laisser choir : « Elle tourna le dos au précipice, avec une insouciance du danger qui la rendit sublime », dit Barbey d'Aurevilly, qui joue encore le romantique. « C'était un être fort que Ryno de Marigny », dit-il ailleurs, alors précisément que Ryno vient de succomber. — Voilà ce qu'on ne trouvera plus dans les dernières œuvres. Déjà dans la préface de la seconde édition d'*Une Vieille Maîtresse*, préface qui contient, nous

pas se demander toujours s'ils ont été écrits pour les jeunes filles. *Une Vieille Maîtresse*, *les Diaboliques* et *Une Histoire sans nom* sont incontestablement des romans hardis. Mais leur hardiesse n'est pas déprimante, ce qui reste, au dire de la Bruyère, le caractère des ouvrages « mauvais », c'est-à-dire malfaisants. Si le roman n'est autre chose que la peinture des mœurs et des vices des hommes, il a besoin de n'être pas timoré, et sans doute risque-t-il toujours de rendre trop charmants des héros vicieux. Mais il est un vice suprême auquel un romancier idéaliste comme Barbey d'Aurevilly ne pouvait laisser le moindre élément de séduction : c'est la faiblesse d'âme. Tous ses héros de premier plan sont maîtres d'eux-mêmes. Ceux qui intéressent, ceux qui en imposent, ce sont ceux-là. Même dans le crime, ce n'est pas la chair qui commande à l'esprit. Dans le monde des âmes, — car il y a des âmes, — ce n'est pas le matérialisme qui est la loi. Ce sont au contraire les volontés fortes qui la font, la loi, et qui, servant ou dirigeant les passions fortes, divines ou diaboliques, arrivent à constituer tout l'être fort. Voilà comment Barbey d'Aurevilly est idéaliste.

L'avons vu, des pages très fortes sur les rapports de la religion et de l'art, Barbey affirmait que le catholicisme « permet tout, pourvu que l'art ne fasse pas du bien le mal et du mal le bien ».



Parler de son idéalisme, ce n'est donc pas dire que ses romans ou ses contes soient *impossibles*. La preuve qu'ils ne le sont pas, c'est que les plus invraisemblables, les plus atroces, ceux qui hérissent les cheveux sur la tête, et qui sembleraient *a priori* sortis tout entiers d'une imagination hantée de visions infernales, ceux-là même sont vrais, au moins dans leur trame, ceux-là même sont « arrivés ».

La Vengeance d'une Femme, cette histoire d'une duchesse espagnole qui, outragée par son mari, traîne son nom dans les bouges, se vend à tout venant pour une pièce de cent sous, débite à tous les libertins son odyssée, et, rongée enfin d'une maladie infâme qu'elle a souhaitée, meurt dans un hôpital d'incurables et se fait faire en grande pompe, sous des draperies à ses armes, un service funèbre dans la chapelle de l'hospice, — cette histoire, en partie, est vraie. *Le Dessous de cartes d'une partie de whist*, récit d'amours hypocrites où, finalement, un cadavre d'enfant se laisse entrevoir dans une jardinière de résédas, relate un drame noir, que connut ou soupçonna le Cotentin. Cette tragédie lugubrement et froidement farouche défrayait encore, à l'époque où Barbey d'Aurevilly la

raconta pour la première fois ¹, les salons bas-normands : un parent de l'auteur, peu ami du scandale, le philologue Edelestand du Ménil, crut même devoir, à cette occasion, se brouiller pour quelque temps avec lui. Voyez plutôt cette lettre à Trebutien :

Ce que vous me dites d'Edelestand me peine... Ne voilà-t-il pas qu'il s'est blessé de ma nouvelle de *la Mode*? Mais, mon Dieu!... dans cette nouvelle où des larves de réalité se sont mêlées à des inventions, il n'y a rien que je puisse croire devoir blesser Edelestand. J'ai pris mon bien où il se trouvait. Des figures m'ont frappé, je les ai peintes, mais je n'ai pas dit : « Voilà les noms de ces portraits! » Le roman! mais c'est de l'histoire, toujours, plus ou moins; des faits souvenus, agrandis, modifiés, arrangés selon l'imagination, mais en restant dans la vérité de la nature. Il n'y a pas de romancier au monde qui ne se soit inspiré de ce qu'il a vu et qui n'ait jeté ses inventions à travers des souvenirs! « L'alphabet m'appartient », disait Casanova. Et à moi aussi! Ah! que d'histoires qui touchent plus ou moins à des personnes de ma connaissance et qui sont des blocs de roman équarris dans mon atelier! L'idéal a ses pieds dans le sang que nous avons vu couler ou dans les larmes que nous avons dérobées, et tout est moisson pour l'artiste. Si on savait toutes les *réalités* que les plus grands livres nous cachent!...

Le Rideau cramoisi n'en cache-t-il pas une, à son tour? et ne fut-il pas *réel*, ce vicomte de Brassard que Barbey d'Aurevilly a rendu si vivant, et chez qui,

1. Dans *la Mode* (1850), sous deux titres, — celui qu'elle a gardé et le titre général de : *Ricochets de conversation*. — Avant de figurer dans le recueil des *Diaboliques*, *le Dessous de cartes* avait été de nouveau publié en même temps que *l'Ensorcelée*, à la suite de ce roman.

dit-il, « esprit, manières, physionomie, tout était large, étoffé, opulent, plein de lenteur patricienne, comme il convenait au plus magnifique dandy que j'aie connu, moi qui ai vu Brummell devenir fou et d'Orsay mourir¹ ! » Sait-on bien que ce cœur d'enfant, qu'un major et sa femme se jettent à la tête pendant la guerre d'Espagne, ainsi que Mesnilgrand le raconte

1. On en pourrait dire autant de ce comte Ravila de Ravilès, à qui, dans *le plus bel Amour de don Juan*, Barbey d'Aurevilly a donné ses propres prénoms de Jules-Amédée.

Sur « d'Orsay », peut-être quelques mots sont-ils nécessaires. C'est le fameux dandy, qui, après une vie brillante et scandaleuse à Londres, avait repassé le détroit, en 1849, suivi de sa fidèle comtesse de Blessington. Ruiné, criblé de dettes, il faisait toujours le vieux *lion*, s'habillait comme personne, et sculptait avec quelque talent. Lady Blessington s'était tuée deux mois après son débarquement à Paris. — Voir sur ce couple bizarre M. Jacques Boulenger, *les Dandys*. — Barbey d'Aurevilly semble avoir changé plusieurs fois d'opinion sur Gédéon-Gaspard-Alfred de Grimaud, comte d'Orsay et du Saint-Empire. Dans son *Brummell* (2^e édit., 1861), il écrivait : « D'Orsay n'était pas un dandy... C'était une nature infiniment plus complexe, plus ample et plus humaine que cette chose anglaise... C'était un nerveux sanguin aux larges épaules, à la poitrine *François I^{er}* et à la beauté sympathique. Il avait une main superbe, et une manière de la tendre qui prenait les cœurs et les enlevait ! Ce n'était pas là le *shake-hand* hautain du dandysme. D'Orsay plaisait si naturellement et si passionnément à *tout le monde*, qu'il faisait porter son médaillon jusqu'à des hommes !... » Or, en 1845 (19 septembre), il écrivait à Trebutien que *Dorset* (*sic*) « est à Brummell ce que Pradon est à Racine ». Enfin, on lit dans une autre des *Diaboliques* (1874) : « d'Orsay, ce dandy taillé dans le bronze de Michel-Ange, et qui fut beau jusqu'à sa dernière heure ». (*Le plus bel Amour de don Juan*).

Le comte d'Orsay était parent de Lamartine et avait fait son buste. Il « m'avait sculpté à mon insu un jour d'émeute, en 1848, sur le boulevard », raconte le poète à M^{me} Charles Nodier. (Lettre du 23 octobre 1861, publiée par M. Michel Salomon dans le *Journal des Débats* du 7 mars 1906.)

dans la « diabolique » *A un dîner d'athées*, sait-on que ce cœur d'enfant repose aujourd'hui au cimetière Montparnasse¹? Le héros d'*Un Prêtre marié*, Gourgue-Sombreval, avait pour modèle ou pour prototype un prêtre de la Révolution que les parents de Barbey d'Aurevilly purent voir encore au château du Quesnoy². Et peut-être aussi, en écrivant ce récit effrayant, le romancier s'est-il rappelé les malheurs de la famille Barbès. On sait que le père d'Armand Barbès, étant prêtre, s'était sous la Révolution émancipé de ses obligations sacerdotales. Retiré à la Guadeloupe, il y exerçait avec succès la profession de médecin. C'est là que la fille d'un riche planteur, soignée et guérie par lui, devint sa femme : mariage d'amour, dont plusieurs enfants naquirent. On revint à Carcassonne, pays d'origine du médecin, et toute la maison fut longtemps heureuse. Mais, soudain, la mère, bonne catholique, apprit la vocation primitive et les engagements sacrés de son mari : elle mourut de douleur. Sa fille allait se marier : le mariage fut rompu. Alors le défroqué se tua... Les analogies sont

1. Sait-on aussi que l'*Histoire sans nom* est une « histoire » et non un « conte »? Sait-on que la *Messe de l'abbé de la Croix-Jugan* rapporte, avec quelques modifications, la légende d'un vicaire de Saint-Sauveur qui *revenait* dire la messe dans son église? Etc., etc.

2. Il s'appelait Jean Lebon, du diocèse de Coutances. Il s'était marié à Paris pendant la Révolution. Il habitait bien le château du Quesnoy et avait un fils, qui était bossu et cul-de-jatte.

vraiment trop frappantes entre cette lugubre histoire et la plupart des épisodes du sombre roman ! Barbey d'Aurevilly, si renseigné sur les hommes et les choses de son siècle, a dû mettre à profit cette « réalité ». — Ainsi, les *sources* de ses romans et de ses contes sont historiques. Ses récits sont véritables ou, si l'on préfère, véridiques, et l'étrange ou le satanique de ces aventures n'en ébranle pas la stricte possibilité.

* *

J'ai jusqu'ici, comme tout le monde, appelé Barbey d'Aurevilly un romancier. Mais je me demande si le terme ou le titre de conteur ne lui conviendrait pas mieux. Il est en tout cas l'un et l'autre, et dans la meilleure partie de son œuvre romanesque, celle qui est postérieure à 1851, il est surtout conteur.

D'abord, les *Diaboliques* sont des contes. Et aussi *Une Page d'histoire*. *Le Chevalier Des Touches* et *Une Histoire sans nom* se rangeraient également, presque sans conteste, dans cette catégorie. Même les romans les plus développés de Barbey, *l'Ensorcelée* et *Un Prêtre marié*, sont courts. Le fond du drame, d'ailleurs, n'occupe dans toutes ces œuvres qu'une place assez restreinte : ce sont ou les descriptions préliminaires et préparatoires, ou les hypothèses explicatives, ou l'exposé des conséquences, ou, bien entendu, quelques

épisodes qui étoffent et allongent le récit. Or cette espèce de nonchalance, ce laisser-aller, ces douces lenteurs du coin du feu, ces méandres autour d'un rien poétique, épique ou dramatique, rentrent précisément dans l'art du conteur¹. Un conte, bien souvent, c'est à la fois bref et longuet.

On reconnaît aussi le conteur chez Barbey d'Aurevilly à ce qu'il donne constamment à ses récits un caractère d'enquête. Dans *l'Ensorcelée*, dans *le Chevalier Des Touches*, dans *Un Prêtre marié*, il y a tel détail, tel fait primordial qui a excité sa curiosité et qui l'a incité aux recherches : — car, d'habitude, il est lui-même l'enquêteur. — Aux émotions que donnent les péripéties du drame s'ajoute donc l'intérêt des péripéties de l'enquête. Pour trouver l'explication de cette « rougeur » qui colore Aimée de Spens chaque fois que devant elle est prononcé le nom de Des Touches, Barbey d'Aurevilly a dû aller visiter le vieux Des Touches dans son hôpital de fous. Et c'est une scène poignante. — Au début de *l'Ensorcelée*, l'auteur, qui traverse de nuit avec l'herbager Tainnebouy la vaste lande de Lessay, entend des

1. « Ses récits, dit M. Emile Baumann, s'échappent involontairement vers les digressions et les incidences, analogues par là aux narrations populaires, dont l'essentiel est souvent dans l'à-côté des faits : ils « s'égaillent » à la manière des chouans dans leur stratégie fantaisiste. Tout, jusqu'aux négligences, laisse l'impression d'un improvisateur impétueux, dupe lui-même de ses inventions. »

coups de cloche. C'est la messe de l'abbé de la Croix-Jugan qui sonne, lui dit son compagnon... Et la narration commence, compliquée ou enrichie par une investigation en règle. — Parfois, ce procédé conduit Barbey à des erreurs. Tout le début d'*Un Prêtre marié* est inutile : le récit se passait fort bien de la causerie qui l'amène.

C'est que ce « causeur » étonnant semait d'instinct ses livres d'entretiens personnels, de dialogues où il avait sa part. Que de *Diaboliques* ne sont ainsi que des fragments de mémoires privés ! Il y a là des « choses vues » ou entendues, des bribes ou des « ricochets de conversation ». Si ce n'est pas Barbey lui-même qui parle, il y a, dans ses plus belles œuvres, quelqu'un toujours qui raconte.

Cette façon de « conter », qui donne à ses récits beaucoup de charme, lui permet aussi de les présenter avec le ton fataliste de l'histoire. « Je n'invente pas, — semble-t-il dire sans cesse et dit-il, en effet, quelquefois, — je raconte ce qu'on m'a appris et ce que je sais. » Il prétend ainsi qu'il se dispense des analyses. Et lui-même, au cours de *l'Ensorcelée*, il déclare :

Que si, au lieu d'être une histoire, ceci avait le malheur d'être un roman, je serais forcé de sacrifier un peu de la vérité à la vraisemblance, et de montrer au moins, pour que cet amour ne fût pas traité d'impossible, comment et par quelles attractions

une femme bien organisée, saine d'esprit, d'une âme forte et pure, avait pu s'éprendre du monstrueux défiguré de la Fosse. Je me trouverais obligé d'insister beaucoup sur la nature virile de Jeanne, etc... Dieu merci, toute cette psychologie est inutile. *Je ne suis qu'un simple conteur.* L'amour de Jeanne, que je n'ai point à justifier, qu'il fût venu à travers l'horreur, à travers la pitié, à travers l'admiration, à travers vingt sentiments, impulsions ou obstacles, possédait le cœur de cette femme...

Les « conteurs » ont ainsi le goût des mystères, la passion de l'*inéclairci*, ou des choses relativement obscures qui, lors même qu'elles sont racontées, laissent encore du champ à l'imagination. C'est pourquoi les conteurs refont très souvent leurs contes, les remanient toujours, les publient en différents états. Le choix de leurs sujets est une grave affaire (voyez encore les *Lettres à Trebutien*) : il faut que l'aventure soit rare, et pourtant possible. S'ils adoptent des thèmes historiques, « la vérité exacte, *pointillée*, méticuleuse, des faits » n'importe pas, mais il est nécessaire que « les horizons se reconnaissent, que les caractères et les mœurs restent avec leur physionomie, et que l'Imagination dise à la Mémoire muette : « *C'est bien cela !* »

Mais si le conteur prétend mettre en scène « des hommes qui ont des proportions grandioses et nettement déterminées par l'histoire, comme Cromwell,

1. Préface de *l'Ensorcelée*.

Richelieu, Napoléon », il ressent toute « la difficulté de les faire parler dans le registre de leur voix et de leur âme ». Barbey d'Aurevilly explique donc excellemment que le sujet des guerres de la chouannerie, dont il projetait de traiter de nombreux épisodes ¹, se prêtait à merveille aux fantaisies du conteur, — il dit : « du romancier », mais j'estime qu'on doit lire : « du conteur ». — Le « malheur historique » des chouans, c'est-à-dire l'obscurité qui les enveloppe, tourne au bénéfice de leur poète :

L'imagination de l'auteur ne trouve pas devant lui une imagination déjà prévenue et renseignée, moins accessible, par conséquent, à l'émotion qu'il veut produire et plus difficile à entraîner.

Voilà les raisons de sa préférence littéraire pour les héros tels que Des Touches et d'Aché. Tous les personnages, même historiques, de ses romans, il les souhaitait initialement peu déterminés. Son cahier de notes, — ce fameux « crachoir d'or », enluminé d'encre polychromes, semé des flèches fameuses, où Barbey d'Aurevilly résumait ses lectures et fixait ses pensées, — contient un fragment significatif sur M. Jacques, ce chouan mystérieux auquel fut unie Aimée de Spens. Un chercheur l'a identifié, ce

1. Deux seulement ont été achevés, *l'Ensorcelée* et *le Chevalier Des Touches*. Un *Gentilhomme de grand chemin* et *Une Tragédie à Vaubadon* sont restés à l'état de projets.

« monsieur Jacques », raconte Barbey, qui s'en montre désolé. Il semble préférable au conteur qu'une certaine imprécision subsiste. « La Poésie, fille du Rêve, attache son rayon » à « ces grandes choses obscures. »

*
*
*

Ce romancier idéaliste, ce poète qui souvent côtoie l'épique et nous taille des héros d'Homère, ce tragique dont la hardiesse, la profondeur et les effets d'épouvante atteignent Shakespeare, ce conteur ami des coudées franches et du merveilleux, avait pourtant le sens artistique assez libre pour que le mérite vrai, chez les romanciers, quels qu'ils fussent, lui apparût toujours. — C'est peut-être que, selon sa manière critique la plus habituelle, il se reconnaissait, malgré tout, ou se retrouvait en eux.

Citons un exemple, et le plus illustre.

De tous les romanciers, c'est, semble-t-il, Balzac que Barbey d'Aurevilly préférerait. Il a écrit sur lui des pages étincelantes, émues, et qui touchèrent aux larmes M^{me} de Balzac. Cette prédilection, chez un romancier idéaliste, est singulière. Quoi ! ce Balzac qui a mis tout son art à ne pas embellir l'humanité, qui l'étudie avec âpreté dans ses difficultés matérielles, — expliquant parfois les résolutions les plus

hardies ou les plus grandes fautes par des raisons mesquines, — c'est celui-là, le romancier de la question d'argent, des procès et des comptes de notaire, qui plaisait le plus au moins réaliste des hommes ! C'est qu'il y trouvait la hardiesse des artistes, la cruauté du vrai, en même temps qu'un labeur herculéen et une abondance sublime¹. La puissance de Balzac excusait, aux yeux de Barbey, et idéalisait sa manière. Aussi ne doit-on pas parler d'une admiration mesurée ou relative : c'était un culte. Il ne supportait pas même que l'on critiquât devant lui le style balzacien. Tout y était savoureux, « jusqu'aux verrues ».

M^{me} Ackermann, que Barbey d'Aureville rencontrait fréquemment chez M^{lle} Read et dont le *bas-bleuisme* aurait pu l'irriter, — mais il arrangeait la difficulté en l'appelant un homme, et même « un brave homme de génie », — M^{me} Ackermann lui disait parfois : « Comment se fait-il, mon bon monsieur d'Aureville, vous qui lui êtes si évidemment supérieur, que vous disiez tant de bien de Balzac et de son style, alors que... — D'abord, je ne suis pas bon ! » interrompait Barbey d'Aureville. Et il se mettait à tempêter sur l'éminence des vertus littéraires de Balzac et sur la « perfection » de sa langue. Sur

1. Il le dit « tellement colossal que la critique en est accablée ».

ce sujet, il était intarissable et l'incomparable causeur qu'il fut lançait en tous sens des fusées admiratives.

Aussi bien possédait-il son Balzac comme personne ne le possédera plus. Mémoire merveilleuse, il pouvait citer à longs jets des passages du grand romancier. Le recueil qu'il avait patiemment composé des « pensées de Balzac », et qui n'a paru qu'en 1909¹, prouve même qu'en observation, en morale, souvent aussi en politique et en religion, il voyait en lui, non seulement un maître, mais son maître... Et cela encore explique le cas qu'il faisait de la *Comédie humaine*.

Voici, entre mille ou, plus exactement, entre cent vingt-trois pensées, quelques extraits de ce recueil :

Les idées religieuses ont des féeries morales qui enchantent tous les jeunes esprits.

Les protestants ont fait à l'art autant de blessures qu'au corps politique.

Le suicide doit être le dernier mot des sociétés incrédules.

En perdant la solidarité des familles, la société a perdu cette force fondamentale que Montesquieu appelait l'honneur. Elle a tout isolé pour mieux dominer, elle a tout partagé pour affaiblir. Elle règne sur des unités, sur des chiffres agglomérés comme des grains de blé dans un tas. Les intérêts généraux peuvent-ils remplacer les familles ? — Le temps a le mot de cette grave question.

La famille ! Je nie la famille dans une société qui, à la mort du père ou de la mère, partage ses biens et dit à chacun d'aller de son côté. La famille est une association temporaire et fortuite,

1. Une plaquette, chez Lemerre.

que dissout promptement la mort. Nos lois ont brisé nos maisons, les héritages, la pérennité des exemples et des traditions. Je ne vois que décombres autour de nous.

La révocation de l'édit de Nantes est le dénouement de cette immense épopée allumée par l'imprudence de Charles-Quint. Cet acte grand et courageux est une chose à la hauteur de toutes les choses de ce règne colossal.

Que de sottises humaines dans le bocal étiqueté *liberté* !

On soumet une aristocratie féodale en abattant quelques têtes, mais on ne soumet pas une hydre à mille pattes. Non ! l'on n'écrase pas les petits : ils sont trop plats sous le pied¹.

Ne dirait-on pas du Barbey ? Et l'écrivain qui lui fournissait ces maximes ne devait-il pas lui paraître digne de toutes les prédilections² ?

1. Cf. la phrase de Chateaubriand : « Il est difficile d'écraser ce qui s'aplatit sous les pieds » (*Mémoire sur la captivité de M^{me} la duchesse de Berry*).

2. Parmi les romanciers peu semblables à lui que Barbey d'Aurevilly appréciait fort, il conviendrait aussi, et au premier rang après Balzac, de citer Stendhal. Celui-ci donne « l'impression la plus raffinée et la plus noble de ce matérialisme radical et complet dont Diderot fut le philosophe et le poète... » (*Les Romanciers*.) « C'est ajoute-t-il, un étrange esprit qui ressemble au serpent, dont toute imagination sera l'Ève. » Il a été pris lui-même aux séductions du tentateur, dont il louait surtout *le Rouge et le Noir*. Il y aurait, d'ailleurs, beaucoup à dire sur les raisons profondes de cette admiration. La phrase suivante, tirée de Stendhal (*Les Cenci*), pourra, dans sa rouerie calme, en laisser entrevoir quelqu'une : « Ainsi, c'est à la religion chrétienne que j'attribue la possibilité du rôle satanique de don Juan. » — Voir tout le passage. Je suis sûr que Baudelaire, qui se permettait d'appeler toujours Barbey d'Aurevilly « ce vieux mauvais sujet » aurait aimé à le déguster avec lui. — De Flaubert, Barbey n'a vraiment goûté que *Madame Bovary*. Quant à Zola, il ne faut pas s'étonner qu'il l'ait traité comme le dernier des derniers. Jamais on ne vit plus absolue incompatibilité de natures. — Est-il nécessaire, en revanche, de signaler l'évidente influence exercée sur Barbey d'Aurevilly par Walter Scott ?



Dans l'œuvre de Barbey d'Aureville, la partie critique est de beaucoup la plus considérable. Mais cet ensemble imposant (plus de trente volumes), ce fut longtemps une mode ou un mot d'ordre de le regarder comme évidemment destiné à périr. On reprochait au « juge » du *Pays* et du *Constitutionnel* ses sorties violentes, le caractère frénétique de ses exécutions. Il était couramment représenté comme un possédé, à peine amusant à contempler au passage, et sans valeur en qualité de « critique ».

Nulle opinion n'est plus inique ni plus fausse. Je veux bien que, dans ces longues séries de jugements sur *les OEuvres et les Hommes*, il y ait des lacunes assez importantes. Peut-être aussi Barbey d'Aureville a-t-il, trois ou quatre fois, parlé avec trop d'indulgence de certains de ses amis : il serait injuste, d'ailleurs, de l'accuser alors de complaisance, — il en était incapable, et les poésies de son ami Coppée, qui lui déplaisaient, ne sont pas mentionnées dans ses articles ¹; — mais l'amitié, peut-être, lui enflait

1. Barbey d'Aureville ne s'est occupé que de Coppée poète *dramatique*. Il a consacré un « filet » à *Madame de Maintenon* dans le *Triboulet* du 19 avril 1881. — On trouve aussi dans le *Nain Jaune* du 13 janvier 1869 un jugement sur *le Passant*, qui est plutôt cruel. Mais Coppée était si incapable de rancune que son amitié pour le critique date à peu près de cette époque.

le mérite de quelques-uns. Enfin, dans quelques articles, datant surtout des débuts du second Empire, les passions politiques (on sait qu'il était alors, quoique résolument indépendant, fort bonapartiste par amour de l'ordre) l'ont incidemment rendu ou trop indulgent ou trop sévère. Mais cette partialité est si fugitive que les plus avertis ont peine à la saisir, ou, pour mieux dire, à la deviner... Faisons toutefois, si l'on y tient, ces concessions et ces réserves. Ce ne sont pas de si imperceptibles mouvements passionnels qui ruineront un pareil édifice.

En général, les œuvres sont examinées avec une magistrale sûreté de goût. Sur la poésie de Sainte-Beuve, sur quelques œuvres de Victor Hugo, sur le plus grand nombre des travaux historiques, moraux ou religieux du XIX^e siècle, Barbey d'Aurevilly a laissé des pages d'une justesse, d'une *mesure*, d'une pénétration inégalées. Mais ce ne sont pas quelques exemples qu'il faudrait choisir, c'est une centaine. Qui donc a mieux mis à leur rang Lamartine, Vigny, Musset, Joseph de Maistre, Lamennais, M^{me} de Staël, Baudelaire même ou Huysmans ou M^{mo} Ackermann, etc., etc. ? Dans ses arrêts, Barbey d'Aurevilly ne s'est guère trompé : rare et singulier mérite, que peuvent lui envier tels et tels critiques contemporains, pour qui l'auteur des *Diaboliques* est inexistant...

C'est que sa lecture était immense, sa mémoire impeccable¹, et qu'ayant de bonne heure tenu sous ses doigts tout le clavier littéraire, il était merveilleusement apte à situer, à classer, à comparer les œuvres². Ajoutez un sens esthétique ferme et frémissant, l'intuition de l'histoire³, une puissance peu commune d'admiration ou d'antipathie⁴, le lyrisme enfin, le don d'émouvoir après avoir été ému. Ses jugements, à la fois si spontanés, si raisonnés et si sûrs, ressemblent donc à un jaillissement de réminiscences, de rapprochements, de comparaisons. Tout se choque et s'entre-croise dans cet esprit d'artiste si informé. De là le premier intérêt de ses travaux critiques : ils sont à la fois d'une extraordinaire plénitude et d'une admirable pureté de goût.

Ils ont un autre mérite : c'est la sincérité et la

1. Il prétendait qu'il n'avait *jamais* rien oublié. Il savait Byron par cœur. Il travaillait presque sans livres. Ce qu'il avait lu une fois était retenu.

2. Les titres même qu'il a adoptés pour ses volumes de critique (*les Poètes, les Romanciers, les Bas-bleus, Littérature épistolaire*, etc.) prouvent ce goût et cette habitude du classement. — De semblables groupements, d'ailleurs, constitueraient une fière imprudence si l'extrême richesse intellectuelle de Barbey ne lui permettait — phénomène unique — de dissenter pendant 400 pages sur des sujets si voisins les uns des autres sans presque jamais se répéter.

3. Barbey d'Aureville a été, et aurait surtout pu être un très grand peintre d'histoire, — c'était l'opinion de M. Albert Sorel.

4. « C'est précisément cette *puissance d'antipathie*, rare aujourd'hui, qui donne aux écrits de M. Barbey d'Aureville, même à sa critique, une extraordinaire saveur. » (Edouard Rod. *Revue contemporaine* du 25 juillet 1885.)

vigueur. L'homme d'action s'y révèle. Nul n'a moins craint de dire sa pensée, toute sa pensée, avec une sorte d'intempérance. Pour Barbey d'Aurevilly, la Critique (respectueux envers elle, il en écrivait ainsi le nom, avec un C majuscule), la Critique, c'est la bataille : aussi ne peut-on s'étonner que tant d'écrivains, sans excepter Sainte-Beuve, aient appelé sa plume une épée. Dans le moindre article bibliographique, d'Aurevilly est le paladin de l'Art. Qu'on le lise aujourd'hui, et l'on comprendra le flot de haines qu'une pareille véhémence et une liberté si héroïque ont soulevé contre lui. Voyez comme, auprès de lui, Sainte-Beuve est prudent ! Ce sont surtout ses notes posthumes qui sont fielleuses. Mais avec quelle discrétion, en somme, il a parlé de ses contemporains ! quelle adresse il a mise à disserter surtout des morts ! C'est au contraire les écrivains de son époque que Barbey d'Aurevilly a trouvé le plus de volupté à étudier, à scalper, à disséquer.

Sans doute, on souhaiterait parfois des éloges ou des blâmes — des blâmes en particulier — moins véhémentement assésés. (Le pauvre Zola, par exemple ¹ !...)

1. Exemples : — « Louis XIV disait du Régent : « C'est un fanfaron de vices. » M. Zola, c'est un fanfaron d'ordures. Il y en a tant « dans ses livres qu'il est impossible de ne pas croire qu'il brave « l'opinion en les y mettant. Il les y entasse. Il les y décompose. Il « les y flaire. Il les y met sur sa langue, comme un chimiste... » — « On peut dire hardiment qu'il n'y a plus là de littérature. Il n'y en

Si même on partage l'avis de Barbey sur Michelet ou sur Renan ou sur vingt autres, une méthode plus moderne de discussion scientifique paraîtrait porter des coups plus certains. Mais, dans l'ensemble de l'œuvre, on ne peut s'empêcher d'admirer la noble indépendance du critique et son courage. Cet aristocrate, ce superbe, ne prenait le mot de personne, et c'est toujours une résonnance de fière solitude qu'on perçoit dans ses arrêts. Voilà pourquoi la postérité lui sera sans doute plus indulgente que les contemporains. Ses grands ennemis, les « entrepreneurs » (*sic*) de la « maison Buloz », les « bas-bleus », le naturalisme, le théâtre contemporain, ne nous semble-t-il pas, neuf fois sur dix, qu'il fallait, au nom de la morale ou au nom de l'art, les juger comme il les a jugés ? Et, d'ailleurs, la rencontre d'un homme qui s'est toujours refusé à subir les engouements de son époque ne présente-t-elle pas un attrait historique spécial ? Or, c'est là ce qui distingue Barbey d'Aurevilly : quelles que fussent ses sympathies passagères, il a su se tenir à l'écart du romantisme, du réalisme, du Parnasse, de tous les courants littéraires, de toutes

« a qu'un oripeau, planté sur l'épaule, pour l'orner et non pour
« le cacher, de ce crapuleux matérialisme, qui nous pousse tous à
« l'égoût où vont pourrir les vieilles nations... » — « M. Zola ne
« vidange pas : il assainirait ! et il n'assainit pas : il se contente
« d'empêster... » — « On sort de la lecture de ce livre (*l'Assommoir*)
« comme, du borbier, sortent les cochons. »

les académies¹, de tous les cénacles. Non seulement ce « Connétable » de la littérature n'a pas eu d'armée à sa solde, mais il ne faisait partie d'aucune armée. Dans le parlement de la République des lettres, il siégeait « au plafond » : — noble attitude, que peuvent seuls se permettre les vaillants et les forts, et que la postérité contemple et admire.

Car, dans l'œuvre critique de Barbey d'Aurevilly, — tel est son dernier attrait en même temps peut-être que son principal caractère, — c'est toujours et surtout Barbey d'Aurevilly qu'on voit. Il n'est pas critique à la manière d'un historien dilettante, d'un hésitant sympathique, il ne se fonde pas éternellement dans les autres, il n'épouse pas ses lectures, ce n'est pas la flexibilité de son génie qui se laisse louer. Au contraire, Barbey vaut par sa rigidité. Quand il étudie ou qu'il juge un ouvrage, il se définit par contraste et les travaux d'autrui ne servent qu'à lui faire dégager plus nette, plus vigoureuse, plus intense, sa propre personnalité. Pour sa biographie et sa psychologie, rien donc de plus utile, de plus nécessaire que sa critique. C'est de là que sort un portrait en pied de Barbey, tel que ni sa correspondance, où un lyrisme exubérant le déforme, ni les frémissantes causeries

1. Il a pourtant appartenu à l'Académie des Goncourt, — mais il ne l'a pas su.

que sont ses romans et ses contes, n'en fourniront jamais de pareil.



Romans et critique, toute cette œuvre, donc, vivra¹. Si certains esprits en doutent encore, c'est que, pour une raison ou pour une autre, l'homme leur déplaît et qu'ils ne savent ou ne veulent isoler de lui son œuvre. Les uns se souviennent de l'avoir rencontré dans un costume qui, sans doute, n'était pas commun, et qui leur interdit — ô logique ! — de prendre son art ou ses idées au sérieux. D'autres ont lu des ouvrages ou des historiettes où l'on fait de Barbey un pur dandy ou même une espèce de *clubman*, — le contraire exactement de ce que fut ce sauvage. — Il a tout une légende.

Cette légende, peut-être la publication des premiers *Memoranda*, si utiles documents pour l'histoire psychologique de Barbey, a-t-elle contribué quelque peu, sinon à la créer, du moins à l'entretenir. C'est à cette source, en effet, qu'ont largement puisé tous ceux qui ont voulu le caricaturer en gandin. Ils ont affecté de ne pas savoir ou ont réellement ignoré que

1. Je veux bien excepter certaines élucubrations de jeunesse et deux ou trois volumes de critique, — jeux de pamphlétaire ou de journaliste.

tout ce qu'écrivit Barbey d'Aurevilly lorsqu'il traite de lui-même doit être soumis à une critique rigoureuse : son imagination l'abusant sans cesse, il est, dans sa propre peinture, perpétuellement sincère et faux. Les fragments donc des *Memoranda* — ils sont légion — où Barbey parle de sa toilette, prend des poses byroniennes, adopte l'ironie sèche de Brummell et l'allure des habitués du Café de Paris, ne doivent être utilisés qu'après avoir été passés au crible. Il en est souvent de même des *Lettres à Trebutien*, autre document somptueux. A l'en croire, Barbey aurait bu de l'éther, de l'eau de Cologne, etc., il aurait été un Verlaine anticipé et, sans l'heureuse rencontre de « l'Ange blanc ¹ », il serait mort comme Edgar Poë. Une fois, il serait allé « jusqu'au pistolet de Clive ». Mais non ! mais non ! Il exagère si bien qu'il a dû réclamer, parfois avec aigreur, contre ceux qui — l'ayant peut-être pris à la lettre — colportaient sur ses habitudes des propos calomnieux. Ce qu'il nous offre n'est pas toujours de l'argent comptant. On dirait que ce « superbe » a travaillé à se diminuer : c'est faire la part trop belle à ses obstinés détracteurs.

Ajoutez tous les intérêts qui, sur son compte, sont encore en jeu. Si l'on néglige même de rappeler ses plus illustres ennemis, que n'a-t-il pas dit du *Journal*

1. Madame de B...

des Débats, des Quarante de l'Académie, du Parnasse, des « Vieilles baraques » ? Ces coups de fouet ou de massue, peut-être quelques-uns les ressentent-ils encore.

Mais le temps fait sa besogne, et devant cette imagination phénoménale, devant cette vigueur de pensée et de plume, qui ne s'inclinerait à la longue ? Il n'est certes pas mort : de quel littérateur parle-t-on aussi souvent ?

C'est qu'il est unique¹. Il ne ressemble à personne. Mieux encore, il est une protestation contre tout ce qui n'est pas lui, ou, si l'on préfère, contre tout ce qui n'est pas conforme à son idéal d'art, de religion, de politique. Rien, rien au monde ne l'a fait dévier de cet idéal, ni les dédains, ni les rebuts, ni la pauvreté. Son habit même était une protestation théâtrale : cette attitude de lutteur armé et solitaire le grandit à distance.

Elle lui vaut aussi les complaisances de camps opposés. Catholique et « réactionnaire », il est agréable aux révolutionnaires eux-mêmes, qui sont protestataires comme lui et à qui il offre le spectacle déjà connu depuis Chateaubriand, de ces « conservateurs » qui sabrent beaucoup de choses, par fierté, par hauteur, ou pour le seul plaisir.

1. Il est même, selon l'expression d'Eugénie de Guérin, « un beau palais où il y a un labyrinthe ».

A ceux enfin qui n'ignorent pas les souffrances intimes de sa vie, sa dignité hautaine apparaît comme héroïque. Dès lors, ce sont même les cœurs qui lui sont gagnés. Dans son œuvre, si fréquemment personnelle, et où des volumes entiers (*Memoranda*, correspondance) ne parlent que de lui, il a trouvé le moyen d'être discret. Il a résolument caché certaines douleurs, et ses opulents bavardages, sur quelques points, sont laconiques. Il suffit de savoir le détail de son existence pour estimer que ces silences sentent vraiment leur gentilhomme et leur galant homme. Barbey d'Aurevilly a eu quelques passions ; mais la première, celle qui cause le désespoir des premiers *Memoranda*, et qu'on soupçonne à peine en lisant le début des *Lettres à Trebutien*, a été de beaucoup la plus vive et la plus malheureuse. Je crois bien que dans les autres il n'a cherché que l'ombre de celle-là¹. Au cours d'une lettre, écrite après 1880, et qui, pour des raisons particulières, ne sera sans doute jamais publiée intégralement, Barbey d'Aurevilly s'exprime ainsi, en parlant d'un mariage : « Je les hais tous parce que j'ai manqué le mien... » Une douleur si

1. Une récente étude, d'ailleurs très consciencieuse, de M. Fernand Clerget (voir plus loin le chapitre qui lui est consacré) « signale encore, à propos des poésies de Barbey (*Poussières*), trois inspirations successives » : Clary, marquise du Vallon et baronne de B... Mais « Clary » n'est même pas une *personne*, c'est un nom passe-partout.

longtemps ressentie et bien d'autres chagrins encore doivent ennoblir à nos yeux sa vie, d'ailleurs si pleine, et n'ont pas dû nuire au développement de son talent. La douleur a été son maître. Il ne nous manque que des confidences moins voilées : « Pour moi, — écrivait-il à Trebutien le 16 septembre 1846, — le talent est un écho des plus grands sentiments qui ont passé dans ma vie. »

LES INFLUENCES DE FAMILLE

Plus on étudie Barbey d'Aurevilly et son œuvre, plus on se convainc que ce fougueux lutteur, ce « cosaque indiscipliné » de l'art, ce créateur d'une si originale puissance exprime en quelque sorte et résume toute sa race. Les influences familiales sont chez lui extrêmement marquées. Les plus forts de ses goûts, la plupart de ses opinions, de ses affections ou de ses haines, il les tient de ses parents ou de ses aïeux. En vain, pendant les premiers temps de son séjour dans la capitale, dont il a dit faussement — et peut-être pour se tromper ou se consoler lui-même — qu'elle était « la *patrie* anonyme de tous les hommes qui ont brisé le lien de la famille et qui ont quitté la province pour éviter le regard qui tombait de trop près sur eux », en vain s'est-il cru libéré de ces attaches si fortes. Les impressions, les souvenirs de l'enfant, les sentiments de toute sorte qu'il

devait à sa famille se sont imposés à lui et ont scellé ses œuvres. Lui qui croyait « que les sociétés les plus fortes, sinon les plus brillantes, vivent d'imitation, de tradition, de choses reprises à la même place où le temps les interrompit », il est bien tel que les siens l'ont formé. Indépendant, superbe, isolé, unique, déroutant, soit ! On peut voir cependant en lui l'aboutissant et la synthèse d'une race.

Ses ancêtres sont des bourgeois terriens, qui ne voient que leur monde, — d'ailleurs honnête, élégant et fermé, — qui se serrent donc les coudes et qui admirent presque d'instinct une organisation politique et sociale où l'autocratie et la hiérarchie ont assuré leur indépendance, leurs progrès, leur fortune, et les ont mis à la fin dans un noble rang. Les Barbey, de Saint-Sauveur-le-Vicomte, qu'ils fussent Barbey d'Aurevilly, Barbey du Motel, Barbey de Taillepied, des Tesnières ou du Roncey, ne se mariaient qu'entre eux, j'entends dans leur milieu social, dans leur province normande, souvent même dans leur famille.

Ainsi, le père de Barbey d'Aurevilly, Théophile Barbey, a épousé en 1807 Ernestine-Eulalie-Théodose Ango, d'une race bien normande, illustrée¹ dès

1. Si, du moins, cette lointaine filiation n'est pas une légende.

le xvi^e siècle par le célèbre navigateur et corsaire Ango, vicomte de Dieppe. Le grand-père de Jules, c'est-à-dire le père de Théophile ¹, s'est lui-même marié avec une demoiselle Lucas de la Blairie (Marie-Françoise-Louise-Jacqueline), dont la famille était de noblesse cotentinaise. Dans *l'Ensorcelée*, Barbey d'Aurevilly nomme ces la Blairie parmi les seigneurs locaux qui menaient grande et libre vie : ils étaient solidement attachés au sol et Normands de pied en cap. La grand'mère maternelle de l'écrivain, Marie-Anne-Françoise Belloy, femme de Louis Ango, « lieutenant général civil et criminel du bailliage à Saint-Sauveur », est Normande, elle aussi, et d'une famille alliée déjà aux Barbey... Bref, on trouverait de toutes parts des racines normandes à l'arbre généalogique de Barbey d'Aurevilly. A peine les chercheurs signalent-ils qu'un des bisaïeux du romancier, Jacques-Pierre Ango, avait épousé, le 22 août 1737, M^{lle} Julie Dalleron, de Versailles. C'est, semble-t-il, le seul « croisement » que ses Normands aïeux se soient permis dans le siècle qui précédait sa naissance.

Rien donc de plus « terrien », de plus assis que ses ancêtres. Quoique fils lointains des Vikings, ils n'ont pas été ballottés à tous les vents. Ils sont restés attachés à leur glèbe. Bourgeois ou de petite

1. Il s'appelait Vincent-Félix-Marie Barbey du Motel et avait, en 1765, acheté une charge d'écuier.

noblesse, ils ont eu aussi les principes de conduite les plus stables, les idées les plus invariables en toutes choses, et même en matière matrimoniale. J'ajoute que tous étaient, non seulement catholiques de fait¹, mais catholiques zélés, rigoureux.

Jetons, d'abord, un coup d'œil spécial sur les Barbey, qui doivent nous intéresser tout particulièrement, puisque aussi bien Jules Barbey d'Aurevilly devait porter et continuer leur nom. C'étaient de grands propriétaires, ayant hôtel dans leur petite ville, s'occupant de chevaux, tenant le rang de seigneurs (qu'ils fussent ou non dispensés de la taille). A Saint-Sauveur-le-Vicomte, où il y eut, au xviii^e siècle, une garnison et un haras, ils se trouvaient précisément dans le milieu qu'ils eussent élu. Le loyalisme militaire était leur fait, à ces solides bourgeois normands, naturellement éloignés de toute idéologie ; l'air de la cour qu'apportaient les officiers grands seigneurs plaisait aussi à leur noblesse naissante et à leur distinction native ; enfin, cette race gaillarde de cavaliers intrépides et infatigables trouvait sans doute quelque attrait au luxueux voisinage des étalons du Cotentin.

Je ne crois pas, certes, avoir encore complètement caractérisé ou défini les Barbey. Mais ne semble-t-il

1. On signale seulement un Barbey protestant, qui s'exila en 1685.

pas qu'en esquissant ces premiers traits, quelques-uns de ceux de Barbey d'Aurevilly se dessinent, si l'on n'oublie pas, surtout, l'estampille normande de toutes les alliances de sa race.

Il est possible, en effet, que le « normandisme » de l'écrivain ait été exagéré¹. La qualité de « normand » n'est pas chez lui aussi essentielle que la qualité de catholique, par exemple, ou d'aristocrate. En d'autres termes, la Normandie, tout en s'imposant d'ordinaire à son imagination descriptive ou constructive, n'intervient pas à proprement parler dans la formation profonde de son goût ou de sa manière artistique. Mais si le conteur — et surtout le critique — est intelligible pleinement en dehors des qualités, des instincts ou des tournures d'esprit que la Normandie peut, j'imagine, imposer à un écrivain normand comme l'Angleterre à un écrivain anglais, il n'en reste pas moins que, dans son sentiment intime, dans le fond de son être, Barbey d'Aurevilly n'est rien moins qu'un déraciné. L'âme de ses aïeux provinciaux est en lui. C'est d'eux qu'il tient le goût des paysages normands, de la Manche grise, des falaises de Carteret, des costumes, des coutumes, des ciels normands, du patois, des héros locaux, des légendes locales. C'est d'eux aussi qu'il tient, non seulement

1. Voir le chapitre précédent, pages 20 et suivantes.

ses sentiments, en général, mais une certaine manière de les éprouver.

Ainsi, il est catholique à la façon des Barbey. Tous ses biographes parlent de *conversion*, et la date qu'on assigne à cet événement, ou du moins au premier *retour* bien net de Barbey d'Aurevilly à l'idée religieuse et à la doctrine catholique, c'est l'année 1846. Mais, à cette époque, l'auteur de *Germaine*, d'*Amaïdée*, de *l'Amour impossible* et du *Dandysme*, n'avait encore que trente-huit ans, et si ces premières œuvres trahissent, en effet, un scepticisme au moins relatif, le « retour », en tout cas, n'a pas été tardif. J'estime, d'ailleurs, que, même dans cette période d'agitations mondaines et de difficultés matérielles, Jules Barbey, malgré certaines phrases révoltées ou ironiques, a beaucoup moins renié qu'oublié sa foi... A peine revenu au catholicisme, il l'expose et le défend avec toute la fougue, avec toute l'intempérance de sa race, qui semble bien avoir été intransigeante et rude. Si les Barbey furent plutôt jansénistes et Barbey d'Aurevilly plutôt enclin à soutenir la politique religieuse des Jésuites, on retrouve pourtant chez le fils le goût qu'avaient ses pères de pousser, en certaines matières, les principes jusqu'à leurs conséquences extrêmes. Il n'est ni plus flexible, ni moins rigoureux que ses ancêtres.

Il est bien clair aussi que d'Aurevilly a hérité d'eux

son goût des temps passés, cette passion implacable et sauvage pour ce qui « a été ». Quand on appartient à une famille aussi anciennement honorable, on est porté à idéaliser les époques disparues, à médire du présent et à rêver pour l'avenir un retour en arrière. On prophétise le passé. Si Barbey a tant combattu son temps, si la violence de certaines de ses critiques¹ est telle qu'on ne peut, en le lisant, se le représenter qu'armé de matraques, de lanières et de cravaches ; si, jusque dans les élégances archaïques de son costume, il apparaît, le fier paladin, comme chevauchant éternellement contre son siècle, c'est qu'il a été héréditairement disposé, formé, élevé à le haïr ; c'est que, pour cet ennemi de tous les réalismes, il n'y a de beau et de satisfaisant que les récits des temps héroïques, c'est-à-dire des temps où vivaient ses aïeux et où, lui, il ne vit pas. Ah ! s'il était venu au monde avant les démocraties haineuses et sottes ! Ah ! si son enfance même avait pu se prolonger toujours ! Qu'il était doux, le temps des fiefs ! Comme les sociétés hiérarchisées sont heureuses ! Tous les Barbey ont toujours dit que ce qui perd les rois, et avec eux les nations, ce ne sont ni les coups d'État, ni les révocations de l'édit de Nantes, ni les Saint-Barthélemy même, mais les lâches concessions aux démagogues toujours prêtes à

1. *Les Ridicules du temps, les Vieilles Actrices, le Théâtre contemporain, les Bas-Bleus.*

naître. Cette race de provinciaux loyalistes et vaillants n'a aimé que la force et l'a vénérée dans un somptueux passé imaginaire... Ils ont été aristocrates d'instinct et de tradition, comme Barbey d'Aurevilly le fut de tempérament et d'expérience.

Et il est aisé de prolonger l'exposé des similitudes. Ceux qui connaissent mal Barbey d'Aurevilly se le représentent volontiers comme un « artiste », dans le sens « rapin » ou « bohème » du mot. Ce grand homme qui vivait dans un garni semble aux rentiers avoir été un incapable, un impratique, un panier percé, etc. Et l'hérédité ? disent-ils. Que devient la légende d'après laquelle les Normands « savent compter » et tenir leur ménage ?

Ce raisonnement serait bon si la proposition initiale était vraie et si Barbey d'Aurevilly s'était réellement montré désordonné dans ses finances et résolument inapte à diriger une maison, si petite qu'elle fût. Mais ce n'est pas cela du tout. Barbey n'a pas été si « mauvaise ménagère ». Entraîné par des amis, il a fait des spéculations malheureuses, dont il a longtemps supporté les conséquences. Mais, obligé de vivre avec le maigre salaire dont on payait ses articles de critique (quatre ou cinq cents francs par mois à la belle époque), il atteignait toujours le bout de son mois et s'offrait pourtant des cravates en point d'Angleterre, et avait « grand air », après tout.

Bohême, dépensier, coureur, ribaud, que sais-je ? Il a dit qu'il fut tout cela, mais en le disant il a fait de belles phrases et n'a pas su couper le jet d'une imagination trop puissante. Si nous l'en croyons, nous manquons de critique. Sa vie habituelle a été rangée, son « ménage » n'augmentait pas ses dettes, et la race bourgeoise des Barbey normands se retrouve encore ici. Non, le *connétable* n'avait pas de notes chez la fruitière !

Je sais que très justement d'Aurevilly a dit qu'il était né pour être riche. Il était de ceux qui aiment à laisser glisser l'or entre leurs doigts ouverts. Mais, trompé par le sort, il eut le mérite de ne satisfaire cette espèce de passion que dans les intérêts de la charité. Sa générosité est demeurée jusqu'à ce jour proverbiale à Saint-Sauveur. On ne sait pas, dans le peuple, quels livres il a écrits, mais on sait qu'il y a trente ou trente-cinq ans un original venait de temps à autre loger chez le menuisier Vindard, — en face de l'hôtel Barbey, vendu à la famille Delisle, — et que les mendiants se donnaient le mot pour lui extorquer chaque matin, sans le moindre effort, une moyenne « de quinze à dix-sept francs ». C'était sa joie, de donner ! Trait de famille encore. Cette générosité était héréditaire. Les Barbey anoblis avaient des allures de grands seigneurs et prodiguaient leurs libéralités. Les descendants de leurs fermiers continuent

de célébrer l'heureux temps où *on ne payait pas les fermages de M. Théophile...*

Il est certain, d'ailleurs, que chez Barbey d'Aurevilly le sentiment chrétien élevait et ennoblissait cette manière de faste. Il agissait un peu comme son frère Léon, l'Éudiste, qui donnait aux pauvres la somme destinée à l'achat de ses bas et allait nu-pieds dans ses souliers. Le même recevait annuellement de Jules un billet de cent francs, avec l'injonction de se payer une soutane, mais conservait toujours sa vieille loque verdâtre et faisait profiter les misérables de son aubaine...

Quand on a parlé des sentiments catholiques et aristocratiques de Barbey, de sa fidélité au sol natal, de ses habitudes généreuses, et qu'on l'a montré sur tous ces points héritier des ancêtres, il semble bien qu'on n'ait plus guère à insister pour prouver que ce traditionaliste vérifiait en sa propre personne les lois d'hérédité.

Certaines précisions sur quelques-uns de ses ascendants aideront cependant à l'expliquer mieux encore.

De son grand-père Ango, le lieutenant du bailliage¹, d'Aurevilly lui-même a tracé dans une lettre

1. Voir plus loin, au chapitre intitulé *Aurevilly-ana*, ce qui le concerne (*Barbey d'Aurevilly avait-il du sang Bourbon?*).

à Trebutien (26 février 1855) un portrait magnifique :

Il fut envoyé aux États généraux, et le roi Louis XVI qui l'aimait lui donna, comme souvenir, le jour de l'ouverture des États, la poignée du cierge qu'il avait tenu à la main pendant la Messe du Saint-Esprit..... Mon grand-père fut de ceux qui ne reconnurent pas la constitution insolente du Jeu de paume et qui s'en retournèrent fièrement chez eux avec l'idée terrible et nette que la monarchie française avait fait assez de fautes pour périr. On dit (je ne l'ai pas connu) que c'était un homme d'un génie profond, mais d'une intolérable fierté. Et il en a bien l'air : son portrait est dans la salle à manger de mon père et je vous répons qu'il a, des deux côtés des lèvres et dans l'arcure de ses sourcils, le plus implacable mépris qui soit jamais tombé sur cette plate misère qu'on appelle la vie. Il n'a rien laissé qui prouve son génie, mais les *ratures silencieuses* qu'il avait faites à son exemplaire de l'*Esprit des lois* de Montesquieu montrent bien que son mépris était une grande intelligence. Jamais arrêté de lui (et il jugeait *seul* et *souverainement*) n'a été cassé par le parlement de notre province. C'était d'ailleurs un homme qui se communiquait peu. Tout en réflexion, tout en pensée, l'oiseau non pas hagaré des quatre tourelles de Mirabeau, mais un hibou tranquille et enchaperonné, toute sa vie, dans la plus sourcil-leuse attitude. On tremblait devant lui et il n'élevait pas même la voix. Il dédaignait les livres et les plumes, et il a passé dix ans de sa vie à se promener de long en long dans ses appartements en enfilade, les mains derrière le dos et sans dire un *seul* mot, pendant que sa femme, une sainte qui l'adorait comme Dieu, tricotait ou brodait dans une embrasure de fenêtre, et ne se serait pas même permis de respirer un peu haut.

Ce « génie », cette « fierté », ces dédains silencieux, cette contempion souveraine des entreprises démocratiques et même constitutionnelles, toute cette

vigueur concentrée et terrible, n'est-ce pas un peu son petit-fils?

Quant à la grand'mère Barbey, née La Blairie, quelle influence ne dut-elle pas exercer sur Jules enfant ! c'est peut-être elle qui l'a marqué intellectuellement de la plus forte empreinte. Je l'imagine, je la vois charmante. Dans la « chambre bleue » où elle filait « son petit rouet de bois de rose », elle ravisait ses petits-enfants avec ses histoires ¹. Elle avait connu Des Touches, elle avait plus ou moins *chouanné*. Sur les guerres du temps elle était intarissable, et mouvementée, et vivante. D'une famille qui ne craignait pas grand'chose, elle avait aussi des souvenirs épiques de temps plus anciens. Elle savait l'ancien régime, la Révolution, l'histoire et les historiettes de la province. Elle disait les sorcelleries, les maisons hantées, toutes les choses terrifiantes qui, à peine transformées ou embellies, figurent dans *l'Ensorcelée* comme dans tous les romans ou les contes de Barbey, et les font si pathétiques. C'est à elle que le romancier catholique doit d'avoir eu le sentiment direct de la présence et de l'action du diable dans le monde. C'est à elle qu'il doit son goût des aventures héroïques et l'exaltation toujours jeune de sa magnifique imagination. La grand'mère, d'ailleurs,

1. Voir la lettre de Barbey d'Aurevilly à Trebutien (12 septembre 1856).

pleine de fougue en toutes choses, était follement joueuse, capable de tout perdre pour satisfaire cette passion, alors si répandue dans son Cotentin. Pour comprendre tout ce qu'il y a de superbe, de passionné, d'indompté, dans la vie du petit-fils, comme de vivant dans son art, il faut connaître la grand'mère. Elle lui a donné le sens et la vision du grand et elle lui a transmis bien des gouttes de son sang ardent.

La mère de Barbey d'Aurevilly (M^{lle} Ango) scandalise rétrospectivement les mijaurées provinciales. Les bonnes langues du pays disent qu'elle avait une grande liberté de langage. Faut-il, comme je le pense, voir dans ces sévérités l'expression maladroite de la jalousie locale qu'inspirait une femme trop intelligente ? Elle avait sans doute de trop pittoresques trouvailles de style... D'Aurevilly aurait eu alors de qui tenir, et cet artiste à qui les mots ne donnaient point d'effroi aurait été, dès son enfance, habitué par sa mère à n'en pas concevoir... Physiquement, il lui ressemblait beaucoup¹. Et n'avait-elle pas, elle aussi, l'habitude des toilettes légèrement surannées ? Sous le second Empire, elle portait encore le turban cher à M^{me} de Staël².

1. Des quatre frères Barbey, l'aîné (Jules) et le troisième (Edouard) rappelaient leur mère. Le second (Léon, l'eudiste) ressemblait au père. Quant au quatrième (Ernest), il était, dit-on, tellement laid, qu'il ne ressemblait qu'à lui.

2. Le goût de Barbey pour la « toilette » serait-il un goût nor-



C'est enfin du père même de l'écrivain qu'il faut parler. En lui dédiant *le Chevalier Des Touches*, d'Aurevilly lui disait :

Vous avez passé votre noble vie comme le *Pater familias* antique, maître chez vous, dans un loisir plein de dignité, fidèle à des opinions qui ne triomphaient pas..... Je n'ai pas eu cette calme et forte destinée. Au lieu de rester, ainsi que vous, planté et solide comme un chêne dans la terre natale, je m'en suis allé au loin, tête inquiète.....

D'Aurevilly accuse ici les différences, mais le père et le fils, au total, se ressemblaient fort. « Homme solitaire, égoïste et dur, dit M. Grelé de Théophile Barbey, il n'y avait, paraît-il, rien de plus terrifiant que son air taciturne et irrité, rien de plus implacable que son regard, quand il voulait condamner une attitude ou un simple geste. » Plus loin, il l'appelle « homme dur, mécontent des hommes et des choses, de tout le monde sauf de sa propre personne ». Eh bien ! c'est inexact, et si Barbey d'Aurevilly, longtemps séparé de sa famille après sa première fugue à Paris, a laissé, à différentes reprises, échapper sur son père de semblables ou d'analogues

mand ? Je note dans le discours prononcé par M. Jacques de Biez à l'inauguration du monument de Saint-Sauveur le passage suivant : « Normand, il le fut... même par ses allures extérieures. Le vieil historien Guillaume de Malmesbury n'a-t-il pas écrit des Normands de France que, peu dépensiers dans leur maison, ils étaient soigneux dans leurs habits jusqu'à la recherche ? »

esquisses, il se trompait lui-même. Ceux qui l'ont connu s'accordent à le louer. On le préférait en général à sa femme. C'était un homme « d'autrefois », qui ne transigeait ni avec l'honneur, ni avec la religion, ni avec la politique, et qui, chouan de cœur puisqu'il s'était trouvé naître trop tard pour pouvoir l'être de fait, entendait n'approuver que les chouans¹. Il se ruina — ou plutôt acheva la ruine commencée par sa mère — lors de l'équipée de la duchesse de Berry (1832), et si, après la phase, intolérable pour lui, de l'orléanisme, il sembla plus volontiers accepter la politique vigoureuse et le gouvernement personnel du second Empire débutant, il mourut comme il avait vécu, en chouan.

Barbey d'Aurevilly a été moins ferme en politique. Mais n'a-t-il pas eu, en face de la démocratie et de la « Révolution », la même attitude que son père ? n'a-t-il pas éprouvé le même dédain et la même haine pour les faiblesses des rois ? et n'est-il pas, à sa

1. C'était même un homme « charmant », m'a-t-on dit à Saint-Sauveur. Charmant, entendons-nous : ce n'était tout de même pas un père commode. Les longues absences que Jules Barbey d'Aurevilly fit de Saint-Sauveur le prouvent, après tout. Mais c'était un parfait gentilhomme, « pas fier du tout ». Il tenait même beaucoup plus à son vieux nom de Barbey, très honorablement connu, qu'à sa noblesse récente. Ses compatriotes — j'entends les vieux, car voici plus de quarante ans qu'il est mort — m'ont fait beaucoup plus volontiers son éloge que celui de sa femme. Il est vrai que j'ai eu l'occasion d'interroger plus de femmes que d'hommes.

manière, comme son père, un exemple de résistance et de fidélité ?

Ainsi, l' « isolé » Barbey est un gentilhomme étroitement dépendant de sa race et qui ne se comprend complètement qu'en elle et par elle...

Reste son génie, sans doute. Les éléments qui le composent peuvent, à la rigueur, être héréditaires : mais le composé ne l'est pas, et je ne prétends pas que la race explique tout. Certes, non ! Le génie, c'est le don divin, et il est individuel. Dieu envoie son ange, dont l'aile irisée et céleste ne frôle que la tête désignée...

LES LETTRES A TREBUTIEN

Tous les « barbeyistes » (car il y en a) connaissent l'existence des cinq gros volumes in-4° où s'enferme la copie, faite par Trebutien, des lettres que lui adressa Barbey d'Aurevilly. Les originaux ont été brûlés en grande partie. Mais pour quiconque sait la minutie qu'apportait Trebutien dans les copies calligraphiées dont il avait la douce et heureuse manie, il ne saurait subsister aucun doute sur l'authenticité du texte, sur son exactitude la plus scrupuleuse. Trebutien poussait souvent sa conscience de copiste jusqu'à reproduire fidèlement les ratures de la lettre originale, en sorte que son manuscrit, dont le papier est superbe, l'écriture étincelante, la méthode impeccable, reste — sans valoir évidemment celui de Barbey — un des plus vivants, des plus précieux et des plus beaux du XIX^e siècle.

Il est aujourd'hui la propriété de M^{lle} Louise Read, l'exécutrice testamentaire de Barbey d'Aurevilly, si connue pour son dévouement éclairé à la mémoire de l'écrivain, et qui a poursuivi avec le zèle le plus désintéressé et le plus intelligent l'édition complète de ses œuvres.

Or, M^{lle} Read a autorisé, assez souvent déjà, les érudits, les critiques et les travailleurs à consulter ce somptueux recueil. Aussi, dans son étude intitulée : *Barbey d'Aurevilly, impressions et souvenirs*, et qui parut au lendemain de la mort du maître, Charles Buet publiait-il déjà quelques-unes de ces lettres. Puis vint M. Eugène Grelé qui, dans les deux volumes de sa massive thèse sur *Barbey d'Aurevilly*, en cita un très grand nombre, — par fragments d'ordinaire assez courts, mais qui laissaient désormais soupçonner nettement l'importance de cette correspondance, unique en son genre. Ensuite, M. Jacques Boulenger, dans son étude pittoresque sur *les Dandys* (Paris, Ollendorf, 1907), publia tous les passages des *Lettres à Trebutien* qui concernaient le célèbre ouvrage de Barbey d'Aurevilly sur *le Dandysme et George Brummell*. C'était, de plus en plus, fixer sur le recueil l'attention des lettrés, et comme, d'autre part, à telle ou telle occasion, quelques journaux en avaient également fait paraître des extraits remarquables, l'opinion se trouvait, en novembre 1908, lors du cente-

naire de Barbey d'Aurevilly ¹, très disposée à bien accueillir les publications partielles ² annonçant et préparant la publication complète, — ou à peu près, — entreprise en janvier 1909 ³. Elle était mieux prête encore à goûter celle-ci.

Les lettres de Barbey d'Aurevilly à Trebutien sont, en effet, de nature à satisfaire bien des curiosités. Nous n'avons pas là une correspondance occasionnelle, ne portant que sur des points précis, ni encore des bribes éparses, des épîtres capricieuses et isolées. C'est toute une suite, c'est une série régulière et de grande étendue. De 1832 environ à 1857 ou 1858, Barbey s'est donné le plaisir d'envoyer à Trebutien, non des billets d'amitié ou des souvenirs en trois lignes, mais des *lettres* dans toute la force du terme, des vraies lettres « du genre épistolaire », tout à fait dignes de l'ancien temps par leur abondance, leur grand air et leur sérieux.

Or, en 1832, Barbey d'Aurevilly a vingt-quatre ans ; en 1857, il en a quarante-neuf. Ce quart de siècle est donc pour lui l'époque de la formation der-

1. Jules Barbey d'Aurevilly est né à Saint-Sauveur-le-Vicomte (Manche), le 2 novembre 1808.

2. Voir notamment : *le Bulletin de la Semaine*, du 4 novembre 1908, *le Correspondant* du 10 novembre, *la Revue bleue* du 28 novembre ; *la Revue de Paris*, du 1^{er} décembre ; *la Nouvelle Revue*, de janvier 1909 ; *la Revue générale* (de Belgique), du 1^{er} janvier, etc.

3. Deux volumes, in-8°, chez Blaizot, Paris.

nière et de la maturité. Il est plus apte que jamais à créer et à juger. Mais que d'événements littéraires, pendant cette période ! 1832, c'est l'année même d'*Indiana*, de *Stello*, du *Spectacle dans un fauteuil*. Victor Hugo donne *le Roi s'amuse*. Nous ne sommes qu'à deux ans d'*Hernani*, et plus proches encore des *Feuilles d'automne*. Théophile Gautier vient de débiter. Alfred de Musset, qui n'a que vingt-deux ans, est déjà en pleine gloire. Balzac écrit ses chefs-d'œuvre. Le romantisme touche à son apogée. En 1857, par contre, Chateaubriand sera mort, Lamennais aussi, Sainte-Beuve aura presque achevé son *Port-Royal*, Lamartine sera à la retraite, et Leconte de Lisle, Taine, Renan, se seront déjà fait connaître... Oui, cette période littéraire est assez pleine, et ce qu'a pu en dire, au jour le jour, un passionné de lettres, a des chances d'intéresser.

Ajoutons que ce qu'il a pu dire de lui-même, ou laisser entendre, ou faire voir, est indispensable pour le connaître.

Parmi ceux-là même qui ont la prétention de ne pas ignorer Barbey d'Aurevilly, beaucoup, en effet, en sont restés — sur cette période précisément — aux plaisanteries publiées aussitôt après sa mort (avril 1889) par MM. Anatole France et Jules Lemaitre. « Il y a, disait M. Anatole France, des parties obscures dans sa vie. On dit qu'il fut pendant quelque temps

l'associé d'un marchand d'objets religieux du quartier Saint-Sulpice. Je ne sais si cela est vrai. Mais je le voudrais. Il me plairait que ce templier eût vendu des chasubles. J'y trouverais une revanche amusante de la réalité sur la convention. » — « *On ne saura jamais*, écrivait M. Jules Lemaître, ce qu'il a fait pendant vingt ans de sa vie, de 1830 à 1850. Il ne l'a dit à personne. Plusieurs prétendent qu'à cette époque il tint un magasin de chasubles dans la rue Saint-Sulpice, mais les preuves font défaut. »

L'origine de cette légende, c'est la part prise par Barbey d'Aureville, de 1846 à 1848, c'est-à-dire pendant dix-huit mois environ, à la constitution d'une *Société catholique*, fondation à la fois religieuse, artistique et industrielle, qui dura peu, mais qui, comme on le voit, a imprimé sa trace dans l'imagination de nos chroniqueurs et de nos *essayistes*¹. Comme toutes les légendes, celle-ci a eu la vie dure, et ceux qui voient encore en Barbey d'Aureville un « marchand de chasubles », vissé pendant vingt ans d'obscurité à son comptoir de la rive gauche, pourront, en feuille-

1. Barbey d'Aureville a laissé plus tard les journalistes et les critiques façonner ou colporter sur son compte des erreurs pittoresques, se souciant peu, comme il le disait dans une lettre à M^{lle} Read « de la gloire des biographes », estimant au contraire que « la sienne était dans l'obscurité de sa vie ». « Qu'on devine l'homme à travers les œuvres, si on peut, ajoutait-il. J'ai toujours vécu dans le centre des calomnies et des inexactitudes biographiques de toute sorte, et j'y reste avec le bonheur d'être très déguisé au bal masqué... »

tant la correspondance à *Trebutien*, dresser la liste de ses occupations incontestables, qui ressemblent bien peu à ses occupations légendaires. Ils sauront alors que cette période de 1832 à 1857 fut une des plus fécondes de sa vie. — Oyez plutôt.

En 1832, il essaie avec son cousin Edelestand du Mériel et Trebutien, de fonder la *Revue de Caen*. On le trouve ensuite rédacteur au *Journal officiel de l'Instruction publique*, au *Nouvelliste*, au *Moniteur de la Mode*, au *Journal des Débats*, à *la Sylphide*, au *Constitutionnel*, à *la Mode*, à *l'Assemblée Nationale*¹, à *l'Univers*, au *Public*, au *Pays*, au *Réveil*. Dans quelques-uns de ces journaux, il ne fait, il est vrai, que passer. Ainsi, à *l'Univers*, il ne publie qu'un article². Il n'en publie que deux au *Moniteur de la Mode*, aux *Débats*, à *l'Opinion Publique*. Mais, au *Pays*, par exemple, Barbey d'Aurevilly devait faire un long séjour, et d'ailleurs la liste des articles publiés par lui, de 1832 à 1857, en comprend à peu près deux

1. Barbey d'Aurevilly collabora à ce journal depuis le mois d'août 1850 jusqu'au mois de février 1852. Il y était devenu rédacteur grâce à l'appui d'un écrivain lettré, Louis Hervé, qui tenait un cabinet de lecture et éditait aussi quelques ouvrages. (Ainsi, la première édition des *Prophètes du passé*, imprimée par les soins de Trebutien, à Caen (1851), était officiellement donnée par Hervé.)

2. Cet article bibliographique est du 4 janvier 1851. Il avait pour titre : « *La vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, écrite par les quatre évangélistes, coordonnée, expliquée et ordonnée par les Saints-Pères, les docteurs et les orateurs les plus célèbres, par M. l'abbé Brispot. »

cents, — en général de grande étendue, et toujours très travaillés, quoique peu rétribués. A part quelques contes, ce sont des études critiques, historiques, bibliographiques et politiques. — A quoi il faut ajouter sa *thèse de licence* en droit (juillet 1833), son ouvrage sur *le Dandysme*, les trois volumes d'*Une Vieille Maîtresse, les Prophètes du Passé, l'Ensorcelée*, le recueil de ses *Poésies*, la publication des *Reliquiae* d'Eugénie de Guérin, et enfin quelques brochures ou opuscules.

Il suffit d'énumérer ces travaux pour montrer quelle lumière peut projeter sur eux et sur leur auteur une correspondance, qui en parle depuis leur conception première jusqu'à leur naissance et même jusqu'à leur croissance, jusqu'à leur succès ou leur insuccès dans le monde. — En somme, c'est bien alors que se manifeste et se développe tout ce qui peut intéresser dans le talent de Barbey. Le chantre de la chouannerie normande, un moment infidèle à son pays natal, puis redevenu Normand jusqu'aux moelles ; le conteur psychologue des *Diaboliques* ; le romancier fils de Byron et de Walter Scott, d'ailleurs si personnel et si inimitable ; le critique enfin dont l'œuvre immense, si différente de la manière anecdotique et « dilettante » de Sainte-Beuve, finit par s'imposer elle aussi, — Barbey d'Aurevilly tout entier apparaît déjà, dans sa puissance, dans sa singularité, dans sa

conscience et son insolence d'artiste. — Cette « partie obscure » de sa vie est la partie lumineuse.

Mais quel fonds peut-on faire sur les confidences adressées à Trebutien par Barbey ?

Elles valent le plus souvent les confessions les plus sincères¹. Jules Barbey d'Aureville et Guillaume-Stanislas Trebutien ont été des amis comme on n'en voit guère ou comme on n'en voit pas, des amis « monomotapiens », ainsi qu'ils s'appelaient. Ils n'avaient vraiment qu'un cœur et qu'une âme. C'est à Caen, lorsqu'il y faisait son droit, que Barbey avait connu Trebutien. Tous deux Normands, tous deux curieux de lettres, ils s'étaient vite convenu. Trebutien pourtant, né en 1800, était sensiblement plus âgé que Barbey. Mais l'imagination débordante de celui-ci éprouvait peut-être comme le vague besoin de se discipliner au contact d'un esprit plus mûr. Trebutien était plus mesuré, d'un talent plus classique et plus convenu. Son cœur, sans doute, était fort chaud, et — phénomène curieux — son goût pour le romantisme quelquefois plus accusé que celui de Barbey. Mais il avait dans l'expression et dans l'esprit une réserve qui manquait à son compatriote, plus jeune, et les sciences ardues et rares l'attiraient déjà. Il s'occupait

1. Voir cependant, sur les restrictions nécessaires et sur la manière dont il faut lire certains passages, l'étude consacrée plus loin au livre de M. Ernest Seillière sur *Barbey d'Aureville*.

des littératures médiévales. Il apprenait aussi le turc et le persan, traduisait des poèmes célèbres de ces langues, publiait des *Contes extraits du Thouti-Nameh*, des *Contes inédits des Mille et une nuits*, extraits de l'original arabe, commençait, en un mot, à se faire un renom d'orientaliste. De plus, il était libraire et devint bibliothécaire adjoint à la bibliothèque de Caen : vivant ainsi au milieu des livres, il les aimait en connaisseur, et, si l'on peut dire, en dégustateur, distinguant les impressions soignées, les papiers opulents, les reliures luxueuses. Il professait le culte des éditions rares, tirées à petit nombre pour des lecteurs de choix qui savourent leur trésor. Toutes les qualités, toutes les manies, toutes les exigences du bibliophile-philologue, il les avait déjà. Comme, de plus, il était collectionneur et tout spécialement amateur de manuscrits et d'autographes, les productions de Barbey d'Aurevilly se trouvaient, pour ainsi dire, d'avance en bonnes mains. Enfin, ses qualités morales étaient telles que la rencontre d'un pareil ami devait être considérée comme une faveur de la Providence.

Aussi, pendant les vingt-cinq années que dura leur intimité, n'eurent-ils l'un et l'autre qu'à se féliciter sous toutes les formes et dans tous les tons des joies mutuelles qu'ils se causaient¹. Barbey d'Aurevilly

1. Il faut que tout ait une fin. Vers 1858, il y eut entre eux malentendu et brouille : ils cessèrent de s'écrire... Mais ils ne cessè-

envoyait à Trebutien des épîtres somptueuses, écrites avec des encres omnicolores, lui soumettait les précieux manuscrits de ses essais et, déjà, de ses chefs-d'œuvre, les lui offrait même en présent, flattait ses goûts raffinés. Et Trebutien, de son côté, copiait d'une écriture, digne de celle des moines, les moindres billets de son ami, collectionnait, classait, sauvait à la postérité tout ce qui sortait de sa plume, et surtout, — surtout ! l'édition. Ah ! l'éditeur ! que de débutants ont senti de combien pesait sa rencontre sur la destinée d'un homme de lettres ! Et quelle reconnaissance, quel amour ne devait pas éprouver Barbey pour Trebutien, qui, en 1845, donnait du *Dandysme* une édition merveilleuse, avec quelques exemplaires sur papier de couleur ; — puis, en 1851, imprimait les *Prophètes du Passé*, avec quelques exemplaires sur grand papier de Hollande ; — puis tirait à trente-six exemplaires (recherchés aujourd'hui comme des perles) les *Poésies* de son ami ; — et enfin, en 1855, publiait avec son concours les *Reliquiae* d'Eugénie de Guérin, sur papier de Hollande, et ne mettait pas l'édition « dans le commerce » ! Oui, à un pareil ami, si secourable, si obligeant, si flatteusement enthousiaste, et qui

rent pas de s'aimer : Barbey d'Aurevilly connaissait trop le cœur et le désintéressement de Trebutien, comme les services qu'il devait lui rendre auprès de la postérité. Si des tiers, les éternels tiers empressés ne s'étaient pas mêlés de la partie !...

épuisait une santé faible et une bourse fort plate à éditer avec ce luxe un écrivain encore inconnu, — celui-ci pouvait vraiment se confier.

Barbey d'Aurevilly s'est confié, en effet.

Il se livre tout entier, du moins intellectuellement tout entier. Il se livre avec faste. La première impression qu'on ressent, à la lecture de cette correspondance, c'est même celle d'un éblouissement, d'un étonnement admiratif et quelque peu effaré, — assez analogue, mon Dieu ! à l'effet que devait produire l'apparition de Barbey d'Aurevilly en personne. Si le ton des premières lettres diffère légèrement de celui des dernières ; si, en 1832, le romantisme, le byronisme, le dandysme naissant — vrais ou imaginés — s'évalent avec une emphase juvénile et rhétorique, qui disparaît plus tard ou s'atténue ; — si la tendresse de Barbey pour son correspondant est évidemment plus discrète au début qu'à la fin ; — si la couleur générale des réflexions se modifie à mesure que l'écrivain est éprouvé et mûri par la vie ; — si les espérances de l'homme de quarante-cinq ans se formulent avec une réserve inconnue plus tôt, — encore a-t-on le sentiment que cet homme, présent devant nous, fut au total assez immobile, au moins dans ses conceptions artistiques, dans sa manière de sentir la beauté, et que les qualités générales comme les défauts du style et de l'esprit de Barbey sont restés sensiblement

les mêmes. Or Barbey d'Aurevilly, disent tous ceux qui l'ont vu de près, ne vivait que par l'imagination. C'était l'imagination qui le soutenait toujours, qui le relevait toujours, qui l'enchantait, qui servait de respiration à son âme¹. Ainsi, n'est-ce pas un véritable problème pour nous autres, les bibelotiers contemporains, que cet aristocrate, connu pour son dédain des choses mesquines et pour sa passion du luxe ou du majestueux, ait pu passer quarante ans de sa vie dans une chambre comme celle qu'il occupait rue Rousset, où l'on n'aperçoit guère qu'un lit en acajou, un fauteuil de chêne médiocrement sculpté et le portrait armorié de Démonette, la jolie petite chatte noire²? Sans nul doute, l'imagination de d'Aurevilly peuplait de merveilles cette cellule monastique, ou plutôt la fête ininterrompue et royale que lui donnaient ses pensées, ses créations, ses rêves, les héros de ses romans, suffisait à sa joie. Il vivait ailleurs, — dans le monde idéal.

Eh bien, c'est l'imagination qui d'abord éclate, dans les lettres à Trebutien. Elle s'en donne à cœur joie, l'imagination de Barbey. Il y a des cascades, des déluges d'images.

1. « Il magnifiait tout », disait de lui Coppée.

2. Je sais bien qu'il y avait ces magnifiques couchers de soleil, derrière le jardin des Frères de Saint-Jean-de-Dieu. Mais le soleil ne se couche qu'une fois par jour. Et encore!...

Voici comment il juge l'*Obermann*, de Senancour :

Destinée à faire pitié ! Lac si épais que rien ne s'y reflète en y passant, ni l'ombre d'une pensée, ni l'ombre d'une femme. Si la nature y a laissé une empreinte isolée, c'est qu'elle ne quitte pas ses rives, c'est que nous ne rêvons point à vide en tant que nous rêvons, c'est que, dans cette informe conscience, la sensation brute du monde extérieur était tout ce qui retentissait le mieux. Ou plutôt, c'est que l'homme n'est jamais complet même dans l'incomplet, et que, ne pensant pas à faire un livre, mais écrivant comme on regarde marcher son ombre au soleil, Obermann s'est surpris à faire le beau, c'est-à-dire à avoir des velléités d'écrivain.

Dans la même lettre (15 octobre 1833), on lisait déjà :

Tout est avorté, dans *Obermann*, style et pensées. A l'exception de quelques beaux paysages alpestres, idéalisés par l'ardente mélancolie du cœur, tout y est vague, pâle, terne, souffrant... Pas de ces belles urnes d'albâtre où l'on renferme un cœur éteint, pas de ces cristallisations faites avec des larmes et sur lesquelles le soleil de la pensée a éternisé son rayon : rien ne les naere, ces larmes incolores qui moururent presque inaperçues sous la paupière qui les dévora...

Je m'imagine que le cœur de sa poitrine ressemble au point imperceptible et sanglant que forme le germe dans l'œuf, première et lointaine apparition de la vie. Puis, sans développement ultérieur, l'embryon vient à mourir, il s'atrophie comme s'il avait eu des organes.

Voici maintenant quelques lignes sur Trebutien (1^{er} septembre 1833) :

Ma dédicace est une poignée de main, voilà tout. Je n'ai pas

la prétention de vous peindre en quatre mots. Je vous peindrai plus tard, mais je veux un cadre à mettre, une fresque pour vous *tout seul*. On ne fourre pas la base d'une colonne d'ordre composite comme vous sur le pied d'un verre à patte... Il y a tant de choses en vous, des styles divers, des capacités différentes ; et puis, avec l'intelligence qui n'est que de l'airain, une âme qui est l'argent et l'or du vibrant et riche métal dont Dieu a composé votre être. On ne dit pas cela en trois lignes...

Sur Trebutien encore (septembre 1847) :

Pourquoi ne m'écrivez-vous pas des profusions?... Il y avait si longtemps que je n'avais revu cette bonne grosse écriture, — splendide de netteté, — qui me réjouit les yeux et le cœur ! Vous êtes un paresseux. Quand vous avez épousseté la docte poussière de votre bibliothèque, vous laissez votre esprit, si amoureux des belles choses pourtant, s'endormir touché par cette torpille qui s'appelle la rêverie ! Ah ! mon ami, l'opium tue un peuple ; la rêverie, c'est l'opium de l'intelligence. Et ce n'est pas à propos de lettre que je vous dis cela, mais à propos de l'article que je voudrais vous voir écrire pour notre *Revue*... ¹

Sur une bossue, « qui avait une tête charmante et qui se peignait déjà avec la rage d'une femme qui sent sa seule beauté — la beauté de son visage — se passer et se flétrir » :

Je fus frappé de sa belle tête, une tête de chérubin sans ailes, que Dieu avait roulée sur le buste déformé d'un démon qui s'était cassé la colonne vertébrale en culbutant du ciel. Cette tête sur ces épaules indignes avait une mélancolie plus grande que celle d'une tête coupée sur le fer d'une lance.

1. Il s'agit de la *Revue du Monde catholique*, fondée en même temps que la *Société catholique*, dont il est parlé plus haut.

Quelques fragments maintenant sur ses projets et sur son art (31 décembre 1849) :

Je vous remercie des précieux détails que vous me donnez dans votre lettre. C'est un bon commencement. *Ab Jove principium*. Vous êtes mon *Principium* et mon *Jupiter* et mon *Zeus*, en fait de renseignements, d'intelligence et d'amitié. Vous avez bien compris ce qu'il me faut. J'étais bien sûr que l'idée de mon *Ouest*¹ vous plairait. Allez ! je ferai cela royalement C'est déjà commencé. J'ai une moitié de volume écrite. On y reconnaîtra la main du Normand, cette main *crochue* qui prend et qui garde, cette main de la force, moitié serre d'aigle, moitié pince de crabbe (*sic*), qui devait étreindre une poignée d'épée et qui n'a qu'une plume, mais dans laquelle il coule la vertu de l'acier. Vous verrez que je n'y parlerai pas normand du bout des lèvres, mais hardiment, sans bégaiement, comme un homme qui n'a pas désappris la langue du terroir dans les salons de Paris et qui porte, comme un descendant des pêcheurs-pirates, *d'azur à deux barbets adossés et écaillés d'argent*. J'ai déjà dit deux mots de ma vieille Normandie. La côte de la Manche est peinte à grands traits dans le second volume de *Vellini*² et les poissonniers y parlent comme des poissonniers véritables. Est-ce que Shakespeare, s'il avait été Normand tout entier au lieu de l'être à moitié, aurait eu peur de notre patois ? et toute langue n'est-elle pas le moule à balles du génie dans lequel il coule son or et en fait de ces projectiles qui cassent toutes les résistances sur leur passage et traversent les siècles avec un sifflement harmonieux ?

On n'en finirait pas de citer. C'est une véritable

1. C'était la série projetée d'ouvrages sur le soulèvement de l'Ouest pendant la Révolution.

2. Barbey d'Aurevilly a longtemps songé à donner ce nom de la principale héroïne au roman même d'*Une Vieille Maîtresse*.

pluie de métaphores, une nuit de Saint-Laurent où les termes diamantés ruissellent comme des étoiles filantes, un cliquetis de mots qui portent, qui touchent, qui frappent. Les immenses lectures que faisait Barbey d'Aurevilly, sa mémoire qui était extraordinaire, sa verve étincelante, batailleuse et cinglante, tous ses dons naturels, toutes ses connaissances acquises contribuent à donner à ses lettres un coloris richissime. Il est un des très rares hommes chez qui le calembour même produise un effet lumineux : c'est que ses calembours ne sont surtout que ces antithèses parfaites, où l'opposition est à la fois intellectuelle et matérielle, où l'oreille même saisit le contraste, où les termes choisis, en contraignant la langue à une articulation plus nette, s'opposent, même physiquement.

Mais en voilà peut-être assez sur cet aspect premier, et, pour ainsi dire, extérieur, des *Lettres à Trebutien*. Le fond, plus encore que la forme, est capable d'intéresser, car, loin d'être de purs exercices de style, elles sont au contraire très pleines.

Non qu'il faille y chercher, en grande abondance, des détails ignorés sur les milieux littéraires, sur la vie des grands écrivains du siècle. Leurs noms, sans doute, reviennent constamment sous la plume de Barbey et toutes les fois qu'il a lu leurs œuvres, nous savons sans tarder ce qu'il en pense et même ce

qu'on en disait devant lui. Jamais non plus, Barbey d'Aurevilly ne laisse échapper l'occasion de dire à Trebutien qu'il a vu Sainte-Beuve ou George Sand ou tout autre. Songez que Trebutien est un provincial, friand de pareilles nouvelles, et que, d'autre part, Barbey ne dédaigne pas l'effet produit. Ainsi, c'est Victor Hugo qui patronne sa candidature aux *Débats* : n'ayez crainte, on le saura. — Sainte-Beuve lui remet un exemplaire de ses poésies avec une dédicace élogieuse : l'histoire est donnée, tout au long. Et ainsi de suite. Mais cette exactitude à relater de semblables événements en prouve la rareté relative. Toutes ces rencontres, on le sent nettement, sont presque accidentelles. L'ami de Trebutien n'était pas l'ami véritable de beaucoup d'autres¹, et, dans le grand courant littéraire, sa barque n'était pas à la remorque des escadrilles à pavillons. Il n'a pas été enrôlé tout à fait sous la bannière romantique, il n'a pas balancé l'encensoir des petits cénacles, et comme il n'était pas embrigadé, les chefs de brigade oubliaient, d'ordinaire, de lui décerner leurs compliments protecteurs, salaire humiliant des éloges trompettés... Ce n'est donc pas le journal d'une coterie que cette

1. Jusqu'à la mort de Maurice de Guérin (1839), il avait, du moins, cet ami-là. On sait quelle affection les a unis. C'est Barbey d'Aurevilly qui a eu le premier l'idée de publier ses *Reliquiae*. C'est Sainte-Beuve qui en a écrit la *Préface*, sans nommer Barbey. Ainsi va le monde (voir plus loin, p. 216).

correspondance, c'est le cri du cœur hebdomadaire *d'un isolé*. On y trouve bien de jolis portraits, des anecdotes délicieuses, car Barbey recueillait beaucoup d'historiettes au vol, — mais il passait, il ne logeait pas dans l'antichambre d'un maître, et nous n'avons jamais que son propre son de cloche, non celui d'une petite chapelle.

C'est donc lui, lui surtout, qui se révèle. Les autres ne sont là qu'en fonction de lui. Comme les *Memoranda*, les *Lettres à Trebutien* sont essentiellement « personnelles¹ ». S'il parle des autres, c'est pour les juger à sa façon, pour développer encore son *moi* et l'opposer aux *moi* d'autrui. Rien de plus curieux que cette autobiographie et que cette éternelle analyse de soi, — mais c'est de l'autobiographie, c'est de l'analyse de soi. C'est Barbey que Barbey raconte, analyse et peint.

Son modèle, d'ailleurs, ne manque pas de traits. Il est d'abord, ou veut être ou croit être dandy, — non pas précisément à l'anglaise, le véritable dandysme n'ayant pu, paraît-il, être importé, mais dandy-gandin, dandy « gant-jaune ». Il est fat, osé, insolent, et systématiquement tout cela. — Il s'efforce également au byronisme, premièrement par admiration pour Byron, et secondement par tempérament d'insoumis ou

1. Ce n'est pas à dire qu'on doive accuser Barbey d'Aurevilly d'égoïsme et même d'égotisme.

de révolté. — Assez longtemps, il aime le monde, il court les salons, les théâtres, les cafés du Palais-Royal et du naissant boulevard. Sa tenue, cette fameuse toilette, si dénaturée par la légende, l'occupe comme elle occupait tout le monde alors ¹. Les temps sont durs pour lui, — ils l'ont toujours été, — mais sa redingote n'en saura rien.

Et Barbey d'Aurevilly va plus loin dans les détails, sa confession est plus complète, les révélations que contiennent ses lettres laissent peu à désirer. Si, en général, il est relativement discret sur ses aventures passionnelles, il sait en maintes circonstances pousser la confiance jusqu'à l'acte d'humilité, et l'humilité... jusqu'à la fanfaronnade. Ainsi, en sa qualité de Normand, il était, il entendait être buveur émérite. De

1. Ce fut même Trebutien que Barbey d'Aurevilly chargea de lui procurer la première de ses illustres « limousines » : « Et maintenant, cher ami, lui écrivait-il en 1844, toujours en raison des effronteries de l'amitié, je m'en vais vous demander de me faire une commission. Vous m'avez dit, je crois, l'an dernier, qu'une limousine coûtait de 12 à 13 francs à Caen. Voulez-vous m'en acheter une ? Je la voudrais blanche à larges bandes *rousses*, ou bleues, ou brunes... Vous auriez soin de prendre cette limousine la plus large et la plus longue possible. — Vous allez vous récrier, mais il me semble que ce caprice n'est pas de mauvais goût. Je m'imagine que, en doublant de soie ou de velours ce vêtement d'apparence grossière et de couleur tranchée, on aurait ce que les petites filles appellent une *jolie sortie de bal*. En voiture, on s'arrange mal d'un manteau espagnol de douze mètres comme le mien ; et c'est un *dessus* pour voiture que je veux. Voilà, mon très cher, l'explication de ce que vous pourriez croire une bizarrerie un peu trop forte. Les femmes les plus élégantes portent des *laitières* cette année, je ne vois pas pourquoi, moi, je n'aurais pas un manteau de roulier. »

tempérament très vigoureux et de tête solide, l'alcool ne lui faisait pas peur, il voulait qu'on le sût. Il avoue donc à plusieurs reprises sa faiblesse avec une telle verve, et un tel débordement d'imagination qu'on doit relever surtout dans ses aveux la sincérité... du poète.

Quant à mon affreux goût pour l'eau-de-vie ou le rhum, je sais tout ce qu'on en peut dire. Mais que voulez-vous, il est en moi ! Est-ce de dépravation ou de constitution ? Je ne sais... Mais l'*Ange blanc*¹ seule dans le monde pouvait être plus puissante que ce goût destructeur et m'en interdire les ivresses. Un ennui dont vous avez mesuré la profondeur et la surface, mon cher Trebulien, puisque vous avez copié le memorandum que j'avais écrit pour Guérin, une vie plus tard désespérée, un isolement de cœur égal à celui du *Moïse* de de Vigny :

Mon Dieu ! vous m'avez fait puissant et solitaire !...

Les abominations de la désolation enfin ont été *sur le point* de faire de moi un ivrogne, — un ivrogne enragé ! Je serais, sans l'*Ange blanc*, mort comme Edgar Poë, ce sinistre Shéridan américain, asphyxié et dans le ruisseau. J'ai bu jusqu'à de l'éther. Tenez, Guérin, dont nous parlons tant entre nous, Guérin, notre rabâcherie éternelle, avait aussi cette pente vers les alchools (*sic*). Rappelez-vous ses lettres ! Il aimait aussi ce diable d'état qui fait tinter les oreilles, les yeux, les pieds, les mains, comme si tout l'être était métallique, comme si l'on était une espèce de *gong* vivant et vibrant, sous une main moqueuse et acharnée ! Si je disais (même à part l'ivresse, cet inépuisable panorama de rêves qui tient dans les quelques gouttes d'un fluide), si je disais l'effet *physique* et *visuel* que me produisent les *breuvages* qui

1. M^{me} de B... — Toute la page, en somme, est un compliment, plus ou moins conscient et voulu, à l'*Ange blanc*.

grisent, on m'appellerait *fou*, et l'on croirait que c'est après en avoir bu que j'écris...

Je ne puis comparer cela qu'à l'effet des pierres précieuses — que j'aime tant, mon cher Trebutien, que je ne passe jamais auprès de la boutique d'un orfèvre sans fermer les yeux. *Et ne nos inducas in tentationem!* Il y a entre les pierres précieuses et les liqueurs une singulière intimité de rapports. Les liqueurs, selon la couleur qu'elles jettent, ressemblent à des dissolutions d'émeraudes, de rubis, de topazes. Je ne connais rien qui fascine davantage et qui fasse plus *longuement rêver*. Le mystère de la couleur y scintille comme s'il allait s'y révéler, et il ne s'y révèle pas. Pline disait que c'était la *majesté de la nature dans un petit espace*. Il avait raison, mais il eût pu ajouter encore que c'était aussi son secret. La majesté de sa discrétion!

De semblables détails sont, certes, précieux⁴. Mais que dire de tout ce que Barbey d'Aurevilly raconte à son ami sur ses lectures, sa manière de travailler ses projets, ses espoirs, ses déceptions, ses œuvres? En le lisant, on le voit à sa table bénédictine, véritable forge où ce puissant athlète, que M. Jules Claretie appelle quelque part et qui s'est appelé lui-même un *Titan*, discipline et condense des matériaux accumulés. La seule énumération des plans d'ouvrages, qui lui ont passé pendant vingt-cinq ans par la tête, occuperait de longues pages. Pour un grand nombre, il s'est borné au plan ou à la conception première. Ainsi, Barbey d'Aurevilly a rêvé une sorte d'immense

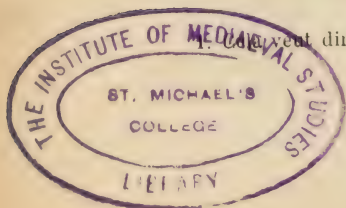
4. Et exagérés, d'ailleurs. — si exagérés, que, dans une lettre à M^{lle} Bouillet, son amie d'enfance, Barbey d'Aurevilly a pu se plaindre qu'on ait voulu le faire passer pour un ivrogne!

épopée sur la chouannerie, toute une série de romans et de contes, où eussent défilé les terribles héros qu'il avait pu voir encore dans son enfance. Deux de ces récits ont été écrits, *le Chevalier des Touches et l'Ensorcelée*; — mais où sont les autres (*Une Tragédie à Vaubadon, Un Héros de grand chemin, etc.*), qui, dans les *Lettres à Trebutien*, semblent parfois presque mûrs? D'Aurevilly projetait de même un volume de *Mystiques*, un volume sur *les grands ministres du XVIII^e siècle, etc., etc.* En un mot, il se sentait une merveilleuse énergie créatrice, et les idées volantes prenaient immédiatement des formes dans son imagination superbe, bouillonnante et volcanique.

Mais il ne se contentait pas d'entrevoir des œuvres possibles et faisables : il en réalisait ; et c'est merveille alors de le voir travailler. Avec quelle minutie, quel scrupule d'*historien*, le romancier s'informe auprès de Trebutien de tel ou tel fait, — pour nous, vulgaire, sans conséquence, mais capital pour lui, — d'un détail géographique, d'une légende ! Il le charge d'enquêter lui-même auprès des érudits, auprès des vieux. Il se compare à Walter Scott, qui interrogeait « les postillons et les cabaretiers ».

Je vous remercie de votre patience à me copier la notice *gervillienne* ¹ sur Blanchelande. Est-ce que vous connaissez ce pays-là,

¹ Je ne puis dire : la notice écrite par M. de Gerville.



vous?... Ne vous laissez pas. Envoyez-moi toujours ce que vous pourrez. Consultez pour moi, dans votre pays, tout le monde...

(24 avril 1850).

Je vous sais bon gré de votre insistance à revenir sur l'affaire d'Aché¹...

Quel était ce d'Aché? Son caractère, son tempérament, son *physique* (son physique surtout; le physique est une clef pour moi!), son âge, *les affaires où il s'était distingué*, l'année où il prit les armes, l'année et le *mois* dans lesquels il tomba sous le fusil de Foison².

Y a-t-il des biographies sur cet homme? Dans son détestable roman, Bonnelier en fait un personnage un peu niais pour un chef de parti! le tout pour le rendre plus héroïque (une idée bête!). Par exemple, ce M. d'Aché a des scrupules. Il trouve mauvais que Chevalier arrête les diligences, comme si l'argent de l'Etat et même des particuliers n'appartenait pas à qui fait la guerre pour le Roi! Comme si, quand on veut la fin, on ne devait pas vouloir les moyens! Les vrais hommes d'action sont jetés dans un autre moule. Envoyez-moi le moule de ce d'Aché.

Joignez-y celui de Chevalier. Toutes les questions que je vous fais sur d'Aché, je les répète sur Chevalier. Celui-là m'a l'air d'un homme avec du métal sous la peau.

Bonnelier lie dans son livre la destinée de M. d'Aché, de Chevalier et de M^{mo} Acquet. En réalité, en fut-il ainsi? D'Aché fut-il amoureux de Caroline Acquet? Y eut-il rivalité entre Caroline Acquet et M^{mo} de Vaubadon? Cè Bonnelier le prétend, — et le drôle paraît renseigné.

1. « L'affaire d'Aché », c'était le fond même du roman projeté : *Une Tragédie à Vaubadon*. D'Aché, chef de chouans, après avoir eu les faveurs de M^{mo} de Vaubadon, fut livré par elle à la police de l'Empire (voir plus haut, p. 21).

2. Foison était le gendarme déguisé à qui M^{mo} de Vaubadon remit traitreusement d'Aché (voir *ibid.*).

Si M^{me} Acquet est mêlée — en quoi que ce soit — à la vie de M. d'Aché, il me faut un daguerréotype de son genre de beauté et de son genre de caractère.

Même chose pour la Vaubadon. Je voudrais une exactitude pointilleuse ! Qu'on me dit, par exemple : elle avait une tache et un petit bouquet de poils sur la lèvre supérieure, si elle l'avait.

Même chose pour M^{lle} de Montfiquet. Quel genre de relations (bien préciser) eut la Montfiquet avec d'Aché ? Ce qu'elle devint après la catastrophe ?

D'Aché avait-il fait partie des Douze qui enlevèrent Des Touches, ou Des Touches fut-il enlevé après la mort d'Aché ? — Bien préciser l'année de l'enlèvement de Des Touches et l'année de la mort de M. d'Aché. — Ceci est important.

Quelle relation avait d'Aché avec le marquis de Frotté, cet assassiné de la façon de Bonaparte, qui n'a été qu'un vrai Corse dans toute cette guerre de Chouans ?...

(21 juillet 1850.)

Et les questions continuent... Et on en trouverait d'analogues dans une vingtaine de lettres.

Si c'est le critique, le bibliographe, le feuilletoniste qui travaille, les mêmes soucis d'art et d'exactitude se manifestent. On a constamment l'impression directe que ses moindres articles sont rédigés avec la conscience de l'écrivain de race. Non seulement il a le respect de ce qu'il fait, mais son métier lui devient un sacerdoce, et c'est pour lui, chaque jour ou chaque semaine, — lorsqu'il a réussi enfin à caser sa prose, — une véritable et très noble ivresse, que d'avoir exprimé, en sincérité comme en beauté, une idée

bien à lui, un jugement personnel auquel il tenait.

Car il y tient, à ses idées, il y tient violemment, et l'un des aspects sous lesquels il apparaît le plus souvent dans sa correspondance, c'est l'aspect du polémiste. Tous les écrivains académiques et *libérâtres*, la plupart des habitués de la « maison Buloz », comme il dit, leur manière terne et correcte, leurs idées justemilieu, heurtent son tempérament artistique, son goût de la vigueur et de l'outrance... Et il se charge de le leur dire, car c'en est un qui n'a pas su haïr à moitié, et dont les colères, les haines et les dégoûts se sont toujours exprimés avec une verve diabolique et accablante. Or, quelle aubaine pour de semblables tempéraments que des lettres familières, où rien n'arrête l'explosion des sentiments ¹ !

Tous les sentiments de Barbey sont à l'avenant. La modération est inconnue à cet énergique. Ses enthousiasmes, comme ses aversions, ont toujours eu quelque chose d'exubérant et de noblement spontané.

1. On n'aurait que l'embarras du choix pour donner des échantillons de sa manière. Voici un exemple entre mille. Il avait annoncé à Trebutien un *éreinement*, comme on ose dire aujourd'hui, de Saint-Marc Girardin. Mais l'article, destiné au *Pays*, avait dû subir des coupures avant de paraître dans ce journal. « Vous y chercherez, d'après mes précédentes lettres, écrivait donc Barbey d'Aurevilly, un petit hachis de Saint-Marc Girardin, saupoudré de poivre long et de gingembre, et vous ne trouverez à la place qu'une assez froide et innocente blanquette de critique au lait doux, et vous croirez peut-être que j'ai gasconné en vous parlant de la cuisine que je devais servir à ce succur d'ailes de poulet indigestionné, depuis dix ans, des meringues du plus sot succès... »

De là, même, la difficulté de blâmer, entre autres excès ou erreurs ou inconséquences, l'instabilité de ses convictions politiques. De tendances aristocratiques et antiparlementaires, il n'a pas été partisan du régime bourgeois de Louis-Philippe, c'est évident. Il n'a jamais eu non plus la moindre sympathie pour les socialistes, qu'ils eussent nom Cabet ou Fourier. Mais d'autres opinions ont eu tour à tour ses suffrages. Avec aisance il est passé de l'une à l'autre, acclamant le comte de Chambord un an avant le coup d'Etat et saluant le coup d'Etat à peine accompli¹. Je laisse pourtant à nos politiciens le soin de lui jeter la pre-

1. Voici une lettre curieuse, datée du 9 décembre 1851, où nous saisissons sur le vif l'évolution :

« Mon cher Trebutien, je suis, vous le savez, un légitimiste, mais un légitimiste catholique qui croit deux choses que tous les légitimistes n'admettent pas. *Primo* : qu'il y a des races qui tombent, justement frappées par les péchés des ancêtres ; *secundo* : que là où le droit n'est pas, là où il ne vit plus que comme une abstraction, les pieds sur son drapeau plié, inactif, impuissant, impossible, la force est le droit du moment et doit être considérée comme telle. Toute force qui sauve les nations de l'anarchie est un fait d'ordre divin. Celle-ci nous sauvera-elle ? Dieu le sait seul. Mais c'est déjà beaucoup *qu'elle ait voulu nous sauver...*

« Je l'ai écrit hier à ma mère. Voilà donc le premier pouvoir *décidé* que les hommes de ma génération aient vu ! Le monde oubliait trop que la volonté est tout, et non l'esprit : que vouloir est toute la force humaine. Il se rencontre un homme qui *ne parle pas*, mais qui agit dans la nation la plus parleuse de la terre, devenue bavarde, comme les vieilles gens : et cet homme réussit !... C'est son obscurité d'il y a quelques jours que j'aime. On faisait le compte sur les doigts de toutes ses impuissances, et il a dit nettement : *Je veux*, sans s'embarasser des conséquences, et, à l'instant même, il a tout pu. »

mière pierre ! Barbey d'Aurevilly a fait de la politique en artiste, ami de la force : voilà tout. Il a eu successivement en face de tel ou tel parti, des impressions de mort ou de vie¹, et avec sa fougue coutumière, avec son outrancière ardeur, il a bataillé...

Mais son retour au catholicisme (1846-1847) fut un acte autrement sincère, profond et définitif que ses conversions politiques. Il est regrettable que Barbey d'Aurevilly n'ait pas cru devoir en expliquer la genèse à Trebutien. Il lui annonce le fait plutôt qu'il ne décrit le travail intérieur qui a déterminé ce changement. De très bonne heure, Barbey d'Aurevilly avait perdu, ou, plus exactement, oublié, négligé, boudé la foi. Mais, fils de chouan, premier-né d'un *ultra* qui refusait de servir ce « libéral » de Louis XVIII, il avait dû garder au fond de sa conscience les tendances de ce milieu traditionaliste, et comme des germes de retour aux croyances religieuses des ancêtres. Ajoutez la vanité de la vie mondaine, l'insuffisance des clubs et des cafés pour un homme de sa trempe, le dégoût aussi des faiblesses passées, l'aspect de l'athéisme croissant et des révolutions montantes : c'en était assez pour ramener à la foi un fils de famille, plus oublieux que renégat, un artiste, naturellement pris par la magnificence du culte, et un politique,

1. Il a dit précisément qu'il voyait au parti légitimiste le signe de la Bête, le signe de la Mort.

ami de l'ordre, qui n'avait pas assez de mots pour exalter la constitution de l'Eglise. Trebutien le connaissait suffisamment pour n'avoir nul besoin d'être éclairé sur ses motifs. Aussi Barbey se contente-t-il de le prévenir : l'annonce des diverses étapes de son changement intérieur est faite avec la bonhomie et la chaude sincérité des artistes ¹.

*
* *

En résumé, c'est toute la vie d'un homme et d'un grand littérateur qui s'étale dans cette correspondance. Le métier d'homme de lettres est quelquefois (rarement, je le veux bien) agréable et lucratif. Mais le métier de grand écrivain, lorsque la plume est la seule ressource, est atroce. Voir Barbey d'Aurevilly contraint, à quelques reprises, de faire, sous le pseudonyme de *Maximilienne de Syrène*, des articles de mode, c'est affligeant. « Ce ne sont pas toujours, dit-il, les choses élevées, les choses de l'intelligence la plus fière, qui rapportent le plus d'AIR VITAL, et *il faut*

1. Il y aurait vraiment trop de dissertations à faire sur le catholicisme de Barbey. Je me contente ici de dire que Barbey fut catholique et je renvoie le lecteur à la meilleure étude — on peut dire à la seule — qui ait paru sur ce sujet. (Voir pourtant, plus loin, le chapitre consacré au volume de M. Seillière.) Elle est de M. Emile Baumann et a été publiée en janvier 1909 dans la revue *l'Ami de France*. — On sait, d'ailleurs, que la religion de Barbey ne l'empêchait pas de revendiquer très haut les droits de son art et spécialement les droits du roman.

vivre. Cruelle, affreuse, abominable nécessité ! Ceci explique tout. Diderot a fait dix-huit sermons... » Ainsi Maximilienne était plus heureuse que Barbey, lequel frappait vainement à la porte des journaux et des revues. — Buloz le traite en petit garçon, discute pied à pied chacune de ses idées, et mot à mot chacune de ses phrases, puis, finalement, lui refuse un chef-d'œuvre. Les *Débats* font de même. Quand on accepte ses articles, on le paie mal. Il est constamment dans une situation précaire... Mais, chose merveilleuse, il ne se décourage pas ¹.

Aussi l'image de Barbey d'Aurevilly se dégaget-elle de cette correspondance, attachante et noble. Sans doute, ces lettres témoignent d'un certain apprêt. On n'écrit pas ainsi des centaines de missives, bondées de nouvelles, de dissertations, de fleurs d'éloquence et de poésie, sans songer beaucoup à la postérité. Barbey d'Aurevilly la voyait déjà lui battant des mains. On connaît le passage du *Memorandum de Caen* (1856), écrit après une visite à Trebutien : « Parcouru mes lettres à Trebutien, — collection qui doit être la plus belle plume de mon aile, si je dois

1. Ses abattements sont très rares, il se relève toujours. « J'ai bien souffert, écrit-il le 10 décembre 1843 ; je suis même allé jusqu'au pistolet de Clive, qu'il arma trois fois, et qui fit trois fois long feu sur son front ; oui, j'ai cruellement souffert de bien des choses qu'il vaut mieux oublier que rappeler, mais je n'ai jamais perdu la force de mon espérance... » Ces derniers mots sont exacts. Le « pistolet de Clive » est de l'imagination.

devenir un oiseau glorieux, — un *oiseau de paradis* de la gloire ! — Le *meilleur de moi* est dans ces lettres ¹, où je parle ma vraie langue et en me *fichant* de tous les publics ! — Trebutien pense ainsi, et Trebutien m'aime assez pour avoir la sagacité d'une *femme qui aime...* Ecrit un mot orgueilleux sur le cahier qui renferme cette collection, — un mot orgueilleux qui peut devenir un mot juste ! — Comme je ne suis pas Kepler, qu'il reste où il est, ce mot que l'avenir justifiera *peut-être*. Je ne l'écrirai point ici. » — Ce mot orgueilleux qu'il ne consigne pas dans son journal, mais qui, au frontispice du recueil calligraphié par Trebutien, fulgure en lettres rouges, le voici : « Je puis attendre la gloire, appuyé là-dessus ! »

Ainsi donc, ce monceau sur lequel il peut s'appuyer en confiance, c'est presque un socle pour sa statue. Tel est le rôle qu'il fait jouer dans l'avenir à ses *Lettres à Trebutien*. Et s'il n'a pas tort de les considérer comme un des plus beaux monuments de son talent, il les a soignées et couvées avec un zèle presque trop pieux ². On y relève quelque solennité, un air

1. A mon humble avis, le « meilleur » de Barbey serait plutôt dans les *Lettres à une amie*.

2. Aussi ne fut-il guère étonné lorsque Trebutien lui proposa, dès l'année 1833, de faire de ses lettres un tirage à cent exemplaires. « Je ne vois aucun inconvénient pour les lettres à cent exemplaires, écrivait-il, — et avec le temps devant nous d'imprimer, de retrancher, de choisir enfin comme nous le ferions. Donc, oui, *quand vous voudrez et comme vous voudrez!* Carte blanche. » — Le projet n'eut,

parfois guindé, de l'affectation jusque dans le ton dégagé. Le dandy jeune et vieux s'amuse parfois à scandaliser, s'écrie *Diable!* à tout bout de champ, débite de temps à autre une fanfaronnade. Si nul de ces défauts n'est vraiment accusé, on est bien obligé pourtant de reconnaître que, dans ce long et dense recueil, il y a parfois de l'essoufflé, du tendu et du rengorgé. Que Barbey d'Aurevilly, songeant à la postérité¹, avait parfois posé devant elle, qui s'en étonnerait, quand on sait avec quelle obstination inquiète et avisée le bon La Fontaine — le propre type de l'artiste *naïf* — créait lui-même sa légende? Est-ce à dire que la valeur biographique et documentaire de cette littérature épistolaire en soit diminuée? Non, du tout. Pour avoir fait un brin de toilette, Barbey d'Aurevilly n'a pas cessé d'être lui. Il est utile, seulement, que son lecteur soit doué d'esprit critique.

Le *naturel* de ses lettres, ce fameux « naturel », tant exigé des « épistoliers », en est-il même atteint? Il faudrait, pour répondre, être bien fixé d'abord sur ce que vaut cette notion du *naturel dans la correspondance*. Est-il naturel d'aller, dans une lettre,

d'ailleurs, qu'un commencement d'exécution. Quelques feuilles d'imprimerie seulement furent tirées.

1. Habitude aristocratique, peut-être. Ses *Mémoires*, ce sont surtout ses lettres. Trebutien est comme le dépositaire de ses archives, de ses parchemins, de ce qu'on appelait autrefois son *livre de raison*.

raconter, comme M^{me} de Sévigné, la mort de Louvois en empruntant le vocabulaire des *échecs*? Y a-t-il du naturel dans la fameuse lettre sur le mariage de Mademoiselle d'Orléans, d'Eu, de Dombes, et autres lieux? On peut y voir surtout de l'esprit, de la gaieté, de l'entrain, — mais c'est une *composition* comme une autre et quiconque composé s'applique, c'est-à-dire « se compose ». D'autre part, il est bien certain que beaucoup de lettres médiocres sont naturelles, et il est fort possible que des lettres naturelles soient médiocres. Cessons donc de voir dans le naturel (trop difficile à définir ici spécifiquement) la qualité nécessaire et suffisante de la lettre. Ce qu'on demande, en littérature, aux correspondances, c'est plutôt d'être intéressantes, d'abord, de dire quelque chose, et puis c'est de le dire bien, donc d'être travaillées, mouvementées, artistiques. Que les *natures* bien douées aient à cet exercice épistolaire plus d'aisance que les autres, c'est l'évidence même, c'est une tautologie. Encore font-elles avec une certaine coquetterie montre de cette aisance. — C'est pourquoi on ne peut blâmer, on ne peut que féliciter Barbey d'Aurevilly d'avoir eu cette idée, naturelle ou non, en tout cas d'une originalité heureuse, d'envoyer chaque semaine une « dominicale », comme il disait, à un ami Normand, pour lui raconter tous ses faits et tous ses gestes, avec considérations multiples, métaphores

opulentes, verve magnifique. Il y a là une *œuvre* aussi légitime que toute autre, — mais qui se différencie de la plupart des autres par un éclatant mérite littéraire.

Ces lettres se distinguent même très nettement des autres lettres écrites par Barbey. On sait qu'avant l'édition des *Lettres à Trebutien*, il en avait déjà paru deux volumes : *Lettres à une amie*, *Lettres à Léon Bloy*¹. Dans les premières, adressées à M^{lle} Louise

1. La correspondance *publiée* de Barbey d'Aureville comprend donc, dès maintenant, quatre tomes. Un cinquième volume, où seront groupées les *Lettres à des amis*, est, comme disent les libraires, en préparation. Enfin, il reste — en grand nombre — des lettres inédites à Trebutien, qui ne pourront être données que plus tard, peut-être dans fort longtemps. — Pour un homme qui n'était pas « écrivassier » et qui même écrivait fort peu de lettres (tous ceux qui l'ont connu en témoignent), cette série constitue un joli bagage. Beaucoup de nos grands écrivains n'en ont pas fourni de semblable à leurs éditeurs posthumes. Mais, si peu que l'on *écrive*, on arrive vite à fournir « de la copie » pour quelques centaines de pages. Il s'agit seulement d'avoir à faire à des correspondants soigneux. C'est, je crois, ce qui est arrivé à Barbey d'Aureville. Par un phénomène unique, toutes ses lettres, ou presque toutes, ont été conservées. Quel barbare eût allumé son feu avec ces papiers de luxe, — chiffrés, armoriés, cachetés, — où l'aristocrate s'est complu, où flamboie toute la gamme de ses encrens légendaires, où se dresse, hautaine et diamantée, la poésie de son style ? On n'avait jamais vu de manuscrits comme ceux-là. Aussi les a-t-on gardés, et la grande majorité, la presque totalité des lettres de Barbey se trouve sauvée pour la littérature et les collectionneurs.

Tout le monde sait, d'ailleurs, que si l'on se mettait à parler des manuscrits polychromes du « Sagittaire », on n'en finirait pas. Qu'il écrive des lettres, des dédicaces ou des brouillons, il s'amuse à tracer des arabesques d'un art sauvage et plaisant, à badigeonner des fresques hâtives, des flèches d'azur, d'or ou « de gueules ». Ses épîtres — surtout les lettres moins sérieuses que celles qu'il écrivait à Trebutien — sont souvent émaillées de considérations sur son

Read, — celle-là même qui, devenue l'exécutrice testamentaire de l'écrivain, travaille depuis plus de vingt ans, avec un zèle si pieux et une activité si intelligente, à donner une édition complète de son œuvre critique, — c'était le vieux lion, digne, royal et toujours isolé, qui s'épanchait mélancoliquement. Ces missives ressemblent à un testament. C'est l'effusion suprême, et encore réservée, d'une âme fière et superbe, ayant enfin rencontré l'ange de la consolation. Quant aux *Lettres à Léon Bloy*, ce qui faisait surtout leur intérêt, c'était le spectacle, pris sur le vif, de l'homme de lettres et de plume, pareil à l'homme d'épée, qui, déjà vieux (je ne dis pas *vieilli*), ne connaît toujours que sa consigne et sa ponctualité; — du journaliste et de l'écrivain de métier, fournissant sa copie à l'heure fixée, surveillant ses épreuves, *mourant (sic)* d'une faute d'impression, — tout entier à sa tâche.

Ici, — dans les *Lettres à Trebutien*, — nous voyons, dans sa période de pleine force, et nous voyons sans voiles, sans cachotteries, l'indompté superbe que fut toujours Barbey, dans sa vie comme dans son talent.

encre, sa plume, son écriture, son papier. Il prévient fréquemment que telle lettre est un R ou un P. « Quel pâté ! dirait Bridoison. Voilà un D qui ressemble au delta égyptien. » (A Trebutien, 31 octobre 1851). Etc., etc.

Il n'a été dompté ni par la fortune, ni par la politique, ni par les exigences des tyrans littéraires, ni par les conventions qui s'opposent toujours à la libre expansion de l'art : il n'a été dompté que par l'amitié. Partout et toujours, il est un loup sauvage, plein de la poésie et de la rudesse des solitudes. En amitié, il est un agneau.

BARBEY D'AUREVILLY

ET HECTOR DE SAINT-MAUR ¹

I

En 1861, Barbey d'Aurevilly avait dépassé la cinquantaine. A cet âge-là, si peu enclin que l'on soit à vieillir, on n'est plus tout à fait semblable au jeune homme que l'on fut, et Barbey d'Aurevilly différait sensiblement du « gandin » meurtri qu'il avait décrit ou imaginé dans les *Memoranda* de 1836 et de 1838.

Il a toujours été un isolé, mais il l'était alors plus que jamais. Des deux amis dont l'intimité avait suffi à

1. J'ai utilisé, pour écrire cette étude, tous les documents qu'avaient conservés Hector de Saint-Maur et Barbey d'Aurevilly. Presque toutes les lettres et presque tous les fragments de lettres cités au cours de ce travail sont inédits. Aussi dois-je tout d'abord exprimer mes remerciements à M^{me} S. de Saint-Maur, à M^{lle} Louise Read et à M. H. Roger de Beauvoir, qui ont bien voulu en autoriser la publication.

remplir et à consoler sa vie passée, l'un, Maurice de Guérin, le camarade de jeunesse, était mort dès 1839, lui commettant le soin de sa gloire, l'autre, Guillaume-Stanislas Trebutien, son éditeur, son conseiller, le premier « barbeyiste » enthousiaste, avait, en 1858, — après une amitié de vingt-cinq ans, entretenue par une correspondance débordante, — cessé tous rapports avec lui. Cette rupture, chef-d'œuvre d'une diplomatie diabolique et féminine, faisait dans sa vie un cruel changement.

De plus, son dandysme, ou plutôt ses semblants de dandysme, tendaient à disparaître. Jadis, il s'était montré ou il s'était cru — sur certains points, du moins — disciple du « beau » Brummell. Sans avoir jamais connu la sécheresse de cœur, l'ironie crue et niaise, l'outréculdiance facétieuse et brutale de l'illustre ami de Georges IV, il avait *affecté* les tons tranchants, les propos audacieux, l'indifférence d'un don Juan sublime, à qui la vantardise même messied : plaire aux dames lui semblait simple. Victime d'une passion malheureuse et obsédante, il avait pris un masque d'amertume sèche. Il avait *joué* le *fat*, le persifleur glacial. Il s'était gaillardement noirci : « Je me suis montré, dans cet entretien, hypocrite et suavement cruel », écrit-il. Comme un *maccarony* de Londres, il prétendait attacher à sa toilette une importance capitale, relevant, bien entendu, d'un piment d'inso-

lence voulue ses élégances, naturellement peu discrètes : aussi portait-il sans sourciller des limousines normandes. La légende, qui va vite, le dotait même de formidables jabots en dentelles ; on lui faisait, sur le boulevard, endosser les corsets des hussards d'opérette : et il laissait dire, dédaigneux. Mais, dans son journal, il consignait gravement les séances d'essayage et s'efforçait de donner à ses redingotes la valeur d'un poème. Quant à sa coiffure, elle était un poème épique. Ouvrons, au hasard, les *Memoranda* : « Choisi des gilets, importante chose... Fait tordre mes cheveux par le fer... Fait attacher à ma boutonnière la plus jolie rose-thé possible... Le coiffeur est venu me fourrer des papillotes... Essayé un pantalon et commandé une redingote, affaires graves, choses presque religieuses... Passé deux heures à ma toilette... » Un jour, un de ses amis est « renversé » de la solennité qu'il y met : ne la proclame-t-il pas la « suprême chose » de l'existence ? Il s'appelle bravement un « pâle phalène à la taille svelte », un « séraphin, à la taille féminine ».

Ajoutez des poses byroniennes, fixées dans le vocabulaire romantique. Monsieur affirme qu'il s'ennuie de vivre, se déclare las, las, et « vieux, vieux, vieux ». Étant au bal, il s'est, dit-il, étendu (*sic*) sur le canapé ; là, il a critiqué des valse, mais il a trouvé « *une robe jolie* ». O indulgence ! — Aujourd'hui, on

dirait qu'il fut neurasthénique. Ses menus bizarres, ses jeûnes clairsemés d'alcool¹, ses veilles laborieuses ou mondaines, ses difficultés financières, ses tristesses d'amour, tout contribuait à le mettre dans cet état. Et sans doute son imagination en exagère-t-elle la peinture (avec Barbey d'Aureville, on doit toujours se défier, et il faut le lire en exégète) ; mais il a, pour le moins, confiné à la névrose.

Or, à l'heure qui nous occupe, — le temps ayant agi sur la passion amoureuse, cause de tout, — il était un mondain et un romantique bien calmé. De tout ce dandysme ou pseudo-dandysme, à peine lui restait-il un goût des toilettes à la d'Orsay, — goût déjà vénérable par sa parenté avec l'amour du bon vieux temps, et dont il était bien le dernier à soupçonner la bizarrerie présente. On eût dû lui passer ses chapeaux à bords de velours noir² et son élégance, désormais criarde, comme on pardonne à une habitude invétérée.

C'est que le culte du temps jadis, — voire même d'un *temps jadis* relativement récent, — le culte des vieilles mœurs, le culte des anciens régimes et de l'antique province s'était, lui aussi, singulièrement

1. Je crois, d'ailleurs, qu'il *embellit* ou *poétise* et les jeûnes et les alcools.

2. Et non pas « cramoisi », comme le dit encore, dans son ouvrage sur *les Dandys*, M. Jacques Boulenger.

accusé chez Barbey d'Aurevilly. Il avait toujours été aristocrate de tendances et dédaigneux du bourgeoisisme *philippotard* : on n'est pas impunément fils d'*ultra*, et de famille chouanne. Dès le temps de Guérin, il lisait avec passion Joseph de Maistre, « le grand de Maistre », comme il l'appelle, « un admirable cerveau ». Mais il avait longtemps vécu loin des siens et il s'était attiré les rigueurs d'un père, étroitement et noblement archaïque, par son attitude d'artiste libéré : aussi bien n'affichait-il pas un mépris intégral pour toutes les nouveautés parisiennes. Ainsi 1830 le surprit, âgé de vingt-deux ans, sans que ni M. de Villele, ni même M. de Martignac, lui eussent paru damnables, et, sous Louis-Philippe débutant, on put le voir, à Caen, frayer avec des modérés, qui ne croyaient pas venue la dernière heure du monde. La Normandie même, qui allait redevenir sa grande et chère inspiratrice, il l'avait quelque temps oubliée, sinon reniée : on oubliait tant de choses, et surtout la province, au *Café de Paris* !

Mais le hobereau de Saint-Sauveur-le-Vicomte, né au bruit des vagues, au sifflement des dernières balles de la chouannerie, et qui portait, comme un descendant des pêcheurs-pirates, « d'azur à deux barbets adossés et écaillés d'argent », s'était définitivement ressaisi. Aristocrate et Normand : tel il se sentait. Aristocrate surtout. Et les convulsions de 1848

étaient faites pour consolider en lui une théorie, pour dire innée, de l'autorité et de la force. Depuis plus de dix ans, donc, le gentilhomme provincial primait en lui l'habitué du boulevard de Gand ou du passage Choiseul, le fidèle de Corazza. Une réconciliation touchante avec son père avait eu lieu, et si tous les instincts anti-démagogiques de cette nature héréditairement énergique et hautaine avaient, depuis le coup d'État, définitivement dévié vers un bonapartisme plus ou moins violent, c'était sa race encore qui se manifestait dans cette reconnaissance d'une légitimité nouvelle et d'un pouvoir fort. Il ne changera plus maintenant. Il se campe en Normand¹, en anti-démocrate, en « prophète dupassé ».

Ses idées religieuses ont subi une évolution analogue. De mondain sceptique, il est devenu, en 1846, sous l'influence de Raymond Brucker², catholique ardent, catholique ligueur, — rarement mystique et intermittent dans la pratique, mais livré quelquefois, comme par crises, aux plus purs abandons religieux. « La douleur, écrit-il à Trebutien, en juillet 1856, la

1. Voir plus haut, page 25 : « Quand ils disent de partout que les nationalités décampent, plantons-nous hardiment, comme des Termes, sur la porte du pays d'où nous sommes et n'en bougeons plus. » (*Memorandum de Caen*, 1856.)

2. Voir dans *les Œuvres et les Hommes (Les Romanciers et les Philosophes et écrivains religieux)* les études que Barbey d'Aurevilly lui consacre.

douleur, c'est la visite de Dieu... Dans tout état de cause, cela est bête de ne pas penser à Dieu ; mais quand on sait Dieu, quand on y a pensé, qu'on n'a pas d'insolente objection à lui faire, qu'il n'est pas seulement une cause première, mais une personnalité sans laquelle nous ne comprendrions même pas la nôtre, on est moins que *bête*, on est *coupable* de ne pas se jeter à lui. » Déjà, le 2 février 1855, il disait à cet ami : « Je n'oublierai plus qu'après toute ma vie de désordres et de *sardanapaleries*¹, Brucker m'a conduit à l'autel où j'ai communié la *première* fois depuis mon enfance, et qu'il a communié avec moi. Il a été pour moi *catholiquement* ce qu'étaient les parrains à la réception des chevaliers de Saint-Louis. Il m'a donné du plat de l'épée sur l'épaule, baisé aux joues et armé catholique ». Comme l'a bien montré M. Émile Baumann², ce catholicisme a renouvelé et fécondé l'art de Barbey. Ses premiers *Memoranda*, ses premiers contes, romans ou poèmes, comme *Amaï-dée* ou *Ce qui ne meurt pas*, « accusent les égarements de sensibilité, la détresse d'orgueil où ses forces eussent dé péri ». Son catholicisme a donné, au contraire, à son œuvre, unité, vigueur et vie. Il le sen-

1. Double exagération de poète : il n'a jamais été un Sardanapale : en revanche, il a parfois oublié qu'il était converti « à la pratique ».

2. Dans son étude sur *le Catholicisme de Barbey d'Aurevilly* (*Ami-tié de France*, janvier 1909).

tait assez pour ne plus songer, une fois conquis, à secouer ce joug inspirant...

Mais, comme nous l'avons dit, il était seul, désespérément seul. Il n'avait plus Guérin, qui lisait son journal, ni Trebutien, qui lisait ses lettres. Après avoir erré de journaux en journaux, après avoir même publié, sous le pseudonyme lamentable¹ de Maximilienne de Syrène, des chroniques de la mode, il faisait depuis dix ans la critique littéraire au journal *le Pays*. Mais, dans cette feuille même — d'un bonapartisme avéré pourtant — on le craignait, on l'épluchait, on jugeait inquiétantes ses idées, ou scabreuses ses violences. Et les mieux disposés de ses confrères, redoutant un rival trop brillant, le défendaient avec mollesse.

1. Lamentable ? — On le trouve. Mais je lis dans le *Memorandum* de 1838 (29 juillet) ce passage qui ferait atténuer l'épithète : « Ai reçu une lettre de Gaud [Gaudin de Villaine] qui m'apprend la mort de M^{lle} Clémence de Syrène, baronne de Vicq par mariage, morte tout à coup et bien jeune encore. — L'avais silencieusement adorée à Caen (1830) et ne l'avais pas revue depuis ce temps... Jolie, non de traits, mais d'air, — grande, svelte, distinguée, et forte nonobstant ; d'une pâleur de soufre avec des cheveux noirs et de grands yeux sans rayons. Bien patricienne au milieu de tout cela ! — J'ai trop vécu depuis le temps où je l'ai connue pour être attristé de cette mort, et pourtant j'y ai pensé tout aujourd'hui. » — Bref, Barbey d'Aurevilly avait dans la mémoire le nom de M^{lle} de Syrène... Ce n'est pas, d'ailleurs, dans le seul choix de ses pseudonymes qu'on relèverait des réminiscences. Les noms de ses héros, il les a aussi trouvés quelque part, dans sa vie ou dans ses lectures, — ils ne sont pas de lui. Le singulier prénom de Ryno qu'il donne à M. de Marigny, le triste héros d'*Une Vieille Maîtresse*, il l'avait découvert dans Ossian et jugé bon à prendre. Ainsi fut fait. Etc.

Enfin, son cœur ardent ne s'était guère fixé. Il avait bien éprouvé, disais-je, une grande passion, et de tout le passé il pouvait dire, comme Lamartine :

L'amour seul est resté, comme une grande image
Survit seule au réveil dans un songe effacé.

Mais c'était un amour sans espoir, dont il n'avait jamais connu que le poids et la douleur, — et je ne parle pas ici de M^{me} du Vallon (la Bérengère de Gesvres de *l'Amour Impossible* et la *marchesa* des *Memoranda*), avec qui Barbey d'Aurevilly s'était exercé à un sentimentalisme coquet. Je ne parle pas non plus, certes, d'Eugénie de Guérin, sur qui, de toute évidence, il a fait impression, mais dont il analyse en *ami* seulement et décrit dans son journal les grâces aristocratiques... Quant au sentiment beaucoup plus récent qui le liait à l'*Ange blanc*¹, il était — je crois bien — d'une tout autre nature : c'était une amitié enflée par l'imagination et romantiquement idéalisée. Mais le *Memorandum* de Port-Vendres, écrit en septembre 1858, reflète plus la douleur de Trebutien perdu que la joie de l'*Ange blanc* présent. Ce n'était donc pas une de ces passions qui « peuplent les jours ».

Ainsi, vers 1860, une place était à prendre dans son cœur et dans sa vie. Ce fut Hector de Saint-Maur

1. M^{me} de B...

qui la prit. Une commune amie et parente, alors fort âgée, M^{lle} Flavie de Glatigny, les mit en rapport en 1861. Elle eut la main heureuse, ce jour-là. Pendant près de vingt ans, ils devaient s'aimer comme des frères.

II

Hector de Saint-Maur était un poète aimable ¹, que son temps a trop négligé peut-être, et qui, d'ailleurs, semble bien avoir dédaigné la gloire ². Né comme Barbey d'Aurevilly, en 1808, il était, comme Hégésippe Moreau, de Provins, où Thibaut de Champagne, autre poète, avait jadis transporté les roses de Terre Sainte. Il devait, lui aussi, aimer les vers et les fleurs. Aussi, devenu clerc de notaire, comme tout le monde, versifia-t-il dans son étude, comme beaucoup d'autres... Tant y a qu'en 1834, le jeune Hector reposait sur la paille humide de Sainte-Pélagie, où l'on rencontrait à cette époque, disent oratoirement les biographes de jadis, « soit les fils de famille qui,

1. M. Justin Bellanger lui a consacré une étude dans son ouvrage: *Les poètes de la Voulzie* (Paris, Lemerre, 1910).

2. Alexandre Dumas fils écrivait, en 1879, à M^{me} de Saint-Maur : « C'était un vrai poète, pour lequel la postérité fera certainement ce que la turbulence des temps présents, jointe à la grande modestie, peut-être même à la grande indifférence de l'écrivain, n'a pas eu la justice de faire. » (*Lettre inédite*.)

entraînés par la fougue de la jeunesse vers le plaisir, avaient souscrit un peu à la légère quelques lettres de change ou des billets à ordre, que des pères ou des oncles un peu rigoureux n'avaient pas voulu solder pour leur faire expier leurs folies, soit des jeunes gens au cœur ardent qui, impatients et passionnés pour la liberté, ne trouvaient pas leur idéal parfaitement réalisé par celui du général Lafayette, qui avait présenté au peuple Louis-Philippe comme la meilleure des Républiques ». (Ouf !) On ignore, au demeurant, à quelle catégorie des pensionnaires Hector de Saint-Maur doit être rattaché. Toujours est-il qu'il collabora sous un anonymat décent à la *Gazette de Sainte-Pélagie*, que rédigeaient les captifs, — dont plusieurs sont illustres. Sa pièce avait pour titre *l'Hirondelle du prisonnier*. Toutes nos grand'mères ont fredonné cette romance.

Hirondelle gentille,
 Voltigeant à la grille
 Du cachot noir,
 Vole, vole sans crainte :
 Autour de cette enceinte,
 J'aime à te voir.....

Tu t'envoles !... J'y songe :
 C'est que tout est mensonge
 Et vanité ;
 Il n'est dans cette vie
 Qu'un bien digne d'envie :
 La liberté !

Le sentiment, le rythme, et jusqu'à cette affectation d'aisance et de simplicité, qui nous la démode, tout séduisit dans cette piécette : elle eut un succès fou, et fut « mise en musique » avec un essaim d'autres *Hirondelles*, ses sœurs ou ses filles, pour la fortune de tous les orgues de Barbarie européens et l'agacement des nerfs de toute une génération. C'était la gloire, si Saint-Maur eût voulu ! Mais l'obscurité lui plaisait, et tandis que Raspail, Esquiros et M. de Peyronnet, à qui la chanson était tour à tour attribuée, protestaient mollement, l'auteur véritable restait inconnu. C'est en 1854 seulement qu'Alexandre Dumas ayant, dans son journal *le Mousquetaire*, reproduit cette poésie, provoqua sur son origine une discussion entre érudits : tous se trompèrent, ce qui décida Hector de Saint-Maur à revendiquer sa fille : *Me, me, adsum qui feci !* Comme preuve de sa paternité, il envoyait au journal une autre romance, de même coupe, *l'Hirondelle retrouvée* :

Après vingt ans, petite,
 Quoi ! l'on te ressuscite,
 Tu me reviens :
 De ton battement d'aile,
 O ma pauvre hirondelle,
 Je me souviens.....

— L'hirondelle captiv
 M'écoutait attentive :
 Quand je voulus

Toucher sa robe ailée,
 La pauvrete empaillée
 Ne bougeait plus.

A dater de ce jour, Hector de Saint-Maur était classé poète. Il collabora au *Mousquetaire*, à la *Revue de Paris*, et enfin à *l'Artiste*, qu'Arsène Houssaye dirigeait avec grâce.

Son œuvre est assez considérable. Il a traduit élogamment le *Livre de Job*, les *Psaumes*, le *Cantique des Cantiques* et les *Bucoliques* de Virgile¹. Enfin, les poésies plus personnelles qu'il avait publiées ou écrites depuis vingt ans ont été réunies par lui, en 1876, sous ce titre : *le Dernier Chant*.

Il n'y faut pas chercher des raffinements d'école, des jongleries ambitieuses. Le premier mérite d'Hector de Saint-Maur est de ne pas forcer son talent et de rester simple. Il est sans prétention aucune. Dans la préface de son recueil, il dit, parlant de lui-même : « Aux nuages de la métaphysique et de la psychologie, le poète préférera les nuages de pourpre et d'or qui passent le soir sur le front pâli de la lune ; il pleurera, s'il le faut, des larmes vraies quand le moment sera venu, mais sa muse n'ira pas s'énerver dans de vagues

1. « J'ai entre les mains une autre traduction manuscrite des *Bucoliques*, de la façon de Jules Janin, et je renonce à l'imprimer après vous avoir lu », lui écrivait Louis Ratisbonne, le 28 mars 1876. (*Lettre inédite.*)

rêveries et dans des tristesses morbides et factices à la poursuite d'un idéal de convention. » Aussi, — comme il l'ajoute d'ailleurs, — est-il inutile de l'interroger sur la pensée mère de son œuvre : il est le premier à l'ignorer. « Sa poésie n'est pas révolutionnaire : ni thèse, ni synthèse, il a chanté pour chanter. » Il ne lui en coûte même rien de convenir que, « s'il n'existait dans la nature ni fleurs, ni ciel bleu, ni soleils couchants, ni oiseaux, toute poésie pour lui serait comme un vase fermé ». Il ne sait pas, enfin, dans quel genre se classer, et dirait volontiers avec la sagesse classique :

Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux.

Mais la facture est habile, le sentiment pénètre, à force d'être sincère et doux¹, et, hors de toute mièvrerie, de toute convention, l'amour de la nature, de la famille, de la petite patrie provinoise, où coule l'Auxence, sœur de la Voulzie, s'exprime avec une intensité harmonieuse. Enfin, je ne sais quelle ironie, mêlée de tendresse, rapproche souvent de Musset M. de Saint-Maur².

1. « La sincérité était avec la bonté un de ses plus grands mérites. » (*Lettre inédite* d'Alexandre Dumas fils.)

2. Qui, d'ailleurs, l'a pastiché parfois : ainsi, dans *Une Suite à Mardoche*.

Viens, j'entends chanter l'alouette,
 Gravissons ce sentier boisé
 Que domine la silhouette
 D'un clocher jadis ardoisé.

C'est l'église de mon village,
 C'est là que je fus baptisé...

Là qu'au départ des hirondelles,
 J'ai vu la grand'mère et l'aïeul,
 Un soir, dans un vague bruit d'ailes,
 Disparaître et me laisser seul !...

Un écho sort de son enceinte
 Que le vulgaire n'entend pas,
 Et quand sa cloche tinte, tinte...
 Mon âme aussi tinte tout bas.

Ma foi qui par instant chancelle
 Se redresse en ce lieu béni...

L'ironie à ma lèvre expire,
 Je vois là Jésus sur la croix :
 Une larme éteint mon sourire,
 Ici je prie, ici je crois.

Peut-être ne trouverait-on pas à chaque page du recueil cette élégance et ce sentiment. Mais l'œuvre d'Hector de Saint-Maur respire le plus souvent, avec la bonne humeur et la grâce, la poésie véritable. « Rien, écrivait à sa veuve Théodore de Banville, rien n'altère l'élévation et la pureté de ses chants. ¹ »

1. *Lettre inédite.*

Il aurait pu ajouter que presque rien n'en altère le sourire. Car Saint-Maur a toute la gamme des sentiments, et il la parcourt toute en un clin d'œil. Barbey d'Aurevilly l'a dit avec justesse dans une étude fort belle sur le poète, son ami : « Elégiaque, lyrique et comique ! Voilà les trois faces qui sont les trois profondeurs du talent de Saint-Maur. Ce n'est point du tout un monocorde. C'est, au contraire, le nombre des cordes qui fait la force de sa lyre. On parle toujours des sept cordes de la lyre... mais je crois que la sienne en a plus de sept... D'aucuns vous diront qu'il est éclectique en poésie, mais ne les croyez pas ! Il est vrai. » Aussi comprend-on que Victor Hugo lui ait, à plusieurs reprises, envoyé des félicitations moins banales, peut-être, que celles dont les poètes les plus inconnus et les plus médiocres ont été quotidiennement gratifiés par le seigneur de Hauteville-House.

« Vous avez fait une ode splendide et touchante, et si j'étais l'Océan, je serais bien fier d'avoir de telles algues dans mes flots. Mais l'algue, c'est moi, et le flot qui berce, qui caresse et qui emporte où il veut, c'est votre poésie, à la fois charmante et grande.

« Qui chantera après moi ? — Vous, Monsieur. — Qui est poète en ce temps-ci ? — Vous, jeune homme... Vous avez un beau et puissant talent, plein d'âme, ce qui charmera les poètes, plein d'esprit, ce qui charmera la foule... Si j'étais Auguste, je vous ferais César ¹. »

1. *Lettres inédites.*

C'est dans la dernière partie surtout du *Dernier Chant*¹ que Victor Hugo pouvait saluer et exalter le lyrisme véritable, la poésie personnelle et intense. Cette dernière partie débute par la pièce intitulée *Marie-Anna*, que Saint-Maur consacre à sa fille, morte jeune femme et jeune mère, le 8 décembre 1866. C'est de beaucoup, dans l'œuvre entière, le poème le plus touchant et le plus humain. Pleurant sa fille, le père n'a eu qu'à regarder saigner son cœur. Oui, dit-il,

Oui, la douleur est bonne et nous apprend à vivre.
Je le veux bien, — j'aurai la résignation.

Mais un duel terrible se livre dans son âme :

Le Doute et l'Espérance à mes côtés se tiennent ;
De ces deux combattants quel sera le vainqueur ?
— Deux grands rivaux de haute origine, qui viennent,
Le Doute de l'esprit, l'Espérance du cœur.

Oui, c'est un Dieu caché que celui qui nous frappe...

Les secrets de la mort sont terribles et sombres,
Et Jésus devant elle a lui-même pâli :
Sépulcre ! qui dira dans tes abîmes d'ombres
Ce qui s'est accompli ?

Livre-moi tes secrets et déchire tes voiles,
Guide mes pas tremblants dans l'obscur carrefour !
Nuit sombre, nuit terrible. allume tes étoiles
Et montre-moi le jour !...

1. Elle a pour titre : *Date Lilia*.

L'enfant qu'hier la mort a marqué de son signe,
 L'enfant de tout mon cœur et qu'elle m'a volé,
 L'étouffant sous ses doigts comme on étouffe un cygne,
 Où s'est-il envolé ?...

Et c'est par une strophe désespérée que la pièce se termine :

Que voulez-vous de plus ? quand j'espère et je prie,
 De celle qui n'est plus lorsque mon cœur est plein,
 N'exigez pas de moi que je le remercie,
 Ce Dieu — qui m'a fait orphelin !

De pareils vers ne font-ils pas songer au quatrième livre (*Pauca meae*) des *Contemplations* ? Mais l'amertume ne pouvait ni dominer ni durer dans l'œuvre de Saint-Maur. La douleur devait rester, mais il fallait que l'expression s'apaisât. Aussi les douze ou quinze pièces consacrées par le poète à sa petite-fille Susanne (un *Art d'être grand-père*, avant la lettre) débutent-elles, sans doute, par la plainte mal contenue d'une tristesse attendrie. Mais, peu à peu, et comme pour laisser le lecteur sur une dernière impression de grâce, le poète, qui voit déjà la mère revivre dans la fille, s'attache avec complaisance aux peintures délicates et mignardes, tantôt ironiquement réalistes, tantôt de l'idéalisme le plus suave, et chaque fois d'une gaieté moins mélancolique : le spectacle de Susanne, si triste que l'on soit, est une joie positive. Et voici les grandes lignes de son histoire, à cette enfant :

L'ouragan qui se tord sous la nue et qui râle
 A fait craquer les os du grand peuplier pâle :
 Un oiseau dans son nid sur la branche est resté,
 Il est sans plume encore et regarde la nue,
 La mère est envolée et n'est pas revenue...

Dans son petit lit pompadour
 Susanne chante avec le jour
 Sa chansonnette,
 Et l'on croirait dans la maison
 Entendre monter la chanson
 De l'alouette.

Elle est la plus petite et la plus tapageuse,
 Comme une fleur de pourpre elle éclate au soleil ;
 Chacun en la voyant, de s'écrier : « Heureuse
 La mère d'une enfant, d'un chérubin pareil ! »

Seigneur, vous qui savez, vous qui savez les choses,
 Ce bonheur est amer et vous le connaissez...
 Laissez-nous nos enfants échappés de leurs langes ;
 Donnez-nous, sous le ciel qui les fait resplendir,
 Le temps de les aimer et de les voir grandir ;
 Ne nous les prenez plus pour en faire des anges...

Susanne est méchante, dit-on,
 Et ne veut jamais qu'on l'habille :
 — Pauvre mignonne ! laissez donc !
 Toute nue, elle est si gentille !

Dans son lit, comme un écureuil,
 Elle tourne et rit, elle joue,
 Et vous met son talon dans l'œil...

Hier, dans le grand missel bleu,
 Elle a d'une façon très brave
 Coupé la tête du bon Dieu !...

Tout cela est charmant. Et le poète aussi l'était. Fin, délicat, plein de sentiment et point dupe, très parisien, très athénien et très gaulois, il ne lui a peut-être manqué que le sens ou le goût de la réclame. *Felix culpa!*

III

Donc, en 1861, Barbey d'Aurevilly avait fait la connaissance d'Hector de Saint-Maur. Ils devaient se plaire, et ils se plurent immédiatement. Dès leurs premières lettres, le ton est familier et plus que cordial, — presque intime. C'est que la poésie, sans doute, était un lien : mais il y en avait d'autres. Mêmes origines familiales, même aristocratie modeste et loyaliste. Le grand-père de Saint-Maur avait été quelque temps garde du corps de Louis XV, et les *ultra* ne manquaient pas non plus dans sa famille. Ainsi, sa grand'mère, qui l'avait élevé, était la sœur de Jacques-Barthélemy de Salgues, dont les sentiments légitimistes présentaient une analogie frappante avec ceux de Théophile Barbey, le père de Jules. Ce M. de Salgues avait collaboré au *Drapeau blanc* et fondé l'*Oriflamme*.

Drapé dans les longs plis de sa chère *oriflamme*.
Sur l'école nouvelle il jetait feu et flamme,

a dit de lui Hector de Saint-Maur, qui pourtant représente

Ce vieux Titan poudré,
Aimable et doux, de fleurs et d'oiseaux entouré...
Dans sa douillette puce ou son spencer de laine,

faisant envier

aux sages du Portique
Ses conversations de fine fleur attique.

On dirait presque, — avec une nuance d'intellectualisme en plus, — cette aristocratie de Valognes dont Barbey a crayonné le délicat pastel¹. Bref, en évoquant ses souvenirs d'enfance, Hector de Saint-Maur rappelait à d'Aurevilly les siens propres. Et M^{lle} Flavie de Glatigny, que Barbey d'Aurevilly appelait sa « presque-mère » et que Saint-Maur a chantée, donnait comme une antiquité solennelle et douce à cette amitié neuve.

Voilà quatre-vingts ans bientôt qu'elle est sur terre,
Elle aime le vieux toit qui l'abrita toujours,
Et l'éternel figuier qui depuis tant de jours
Jette aux pans du vieux mur son ombre héréditaire.

En ce corps maigre et vierge est une âme de feu...

Droite sous la douleur comme une javeline,
Elle offre à Dieu son âme et son corps flagellé,

1. A rapprocher encore des esquisses d'aristocratie normande, tracées dans *le Chevalier Des Touches*, et ailleurs, la pièce *Ma Grand' Tante*.

Et dans l'ombre on croit voir la grande Jacqueline
Debout sur le seuil noir de Port-Royal croulé.

La similitude de leurs vues politiques contribuait également à unir les deux amis, et si les sentiments religieux de Barbey d'Aurevilly étaient plus profonds¹ et plus intransigeants, sur ce point encore il trouvait chez Saint-Maur plus que de la sympathie.

Et puis, les « habitués » du poète étaient assez attirants. Hector de Saint-Maur, qui fuyait le bruit, ne s'entourait pas d'un grand nombre d'amis, mais il avait su les choisir. On rencontrait dans sa maison des Baignolles Arsène Houssaye, Labiche, les deux Dumas², Edouard Fournier, Cham (le comte de Noë), la comtesse Dash³, l'acteur Lhéritier, et quelques autres poètes ou écrivains moins connus, tels que Prosper Delamare⁴. Le joyeux *Roger de Beauvoir*,

1. Les critiques qui n'ont vu dans la religion de Barbey qu'un panache ou un plumet se sont lourdement trompés, on ne saurait trop le redire.

2. Malgré cette amitié commune, Barbey d'Aurevilly ne ménageait pas toujours Alexandre Dumas fils dans ses feuilletons dramatiques du *Nain Jaune*.

3. Gabrielle-Anne de Cisternes de Courtiras, marquise de Saint-Mars, dite comtesse Dash, femme de lettres, auteur de nombreux ouvrages. Barbey d'Aurevilly, dès 1838, avait publié, dans le *Nouvelliste*, un article bibliographique sur elle.

4. Poète, auteur de *Petites Comédies par la poste*, *Enfants et femmes*, *Paquet d'aiguilles*, *Paradis et Parterre*. Ses vers sont originaux et humoristiques. Il avait été, au collège *Bourbon*, camarade de Saint-Maur, qui était le poète attitré des réunions d'anciens élèves. Une autre gloire de cette « classe » là était Ernest Legouvé.

alors oublié de l'ingrat boulevard, mais toujours bien cher à Barbey, compta, lui aussi, jusqu'à sa mort (1866) au nombre des visiteurs assidus. Il apportait *rue des Dames* sa verve épigrammatique, sa gaîté pétillante et les grâces ou les ironies de son dandysme impénitent. Ruiné ou à peu près, en proie à mille difficultés, il vivait, comme Saint-Maur, aux Balignolles, torturé par la goutte et souvent cloué à son fauteuil, « véritable lit de Procuste »¹. Mais, dit M. Jacques Boulenger, « il n'en buvait pas sensiblement moins de champagne et rimait toujours, tel Scarron »².

1. « Je lui préférerais les dangers du ballon Nadar, il y a au moins de l'émotion », écrivait-il à Saint-Maur (dans une lettre non datée, mais qui doit être de la fin de 1863, car c'est cette année-là que Félix Tournachon, dit Nadar, avait construit son fameux aérostat à hélices, et c'est le 4 octobre 1863 qu'il était allé tomber à Meaux avec son immense ballon).

2. Il envoyait sans cesse à ses amis des quatrains, des chansonnettes, des épigrammes, de petites poésies, ornées souvent de dessins à la plume (paysages, natures mortes, bonshommes). — Comme la vie de Roger de Beauvoir s'est trouvée assez mêlée à celle de Barbey d'Aurevilly, il y a peut-être intérêt à donner ici d'un peu plus amples détails sur ce joyeux rimeur qui, sans doute, ne fut pas dans le firmament romantique une étoile de première grandeur, mais que l'amitié seule de Musset et de Hugo empêcherait de considérer comme négligeable (voir sur lui *les Dandys*, de Jacques Boulenger).

Les œuvres de Roger de Beauvoir sont innombrables. Romans, vaudevilles, lyrisme, petits vers, il a tout essayé. Dans le roman pseudo-historique, il s'est même montré presque passable, et son *Ecolier de Cluny* (1832), dont le sujet était le même que celui de *la Tour de Nesle*, obtint un franc succès dans le public d'Alexandre Dumas. Heureux temps, où l'abominable Marguerite de Bourgogne soulevait les passions ! Quant aux vers de Roger de Beauvoir,

Or, on buvait sec, chez Saint-Maur. Le délicat poète donnait des diners délicats, qui prenaient par son prétendu faible ce vieux « lion » de Barbey. On sait que le chanfre épique de la Chouannerie normande,

Musset voulut bien ne pas les dédaigner toujours, et, dans quelques pièces, l'extraordinaire facilité du poète — sa qualité la moins niable — l'a servi assez bien.

Mais c'est surtout l'existence de ce dandy romantique qui fut curieuse et qui reste attrayante pour les anecdotiers.

Roger de Beauvoir s'appelait Roger et était riche. C'est un de ses oncles, député dans ces Chambres *introuvables* du naissant parlementarisme, qui, fâché de voir ce jeune homme, d'abord destiné à la diplomatie, s'occuper de littérature et de théâtre, c'est-à-dire tourner mal, le contraignit à adjoindre à son nom celui d'une ferme normande. Il a longtemps rendu ce pseudonyme assez célèbre : Roger de Beauvoir fut, pendant trente ans, l'un des hommes les plus connus du boulevard.

Aussi bien avait-il été de ceux qui le créèrent, le « boulevard ». *Gandin* de la première heure, son élégance lui avait valu, parmi les « gants jaunes » du temps, l'aurore de la gloire. Il portait un habit bleu à boutons d'or, un gilet de poil de chèvre jaune, un pantalon gris perle, une canne en corne de rhinocéros.

C'en était presque assez pour donner le ton. La tenue de Roger et ses bottes faisaient autant de bruit qu'en avaient fait, vingt ou trente ans avant, ces gilets bleus de Brummell, qui causaient les insomnies de lord Byron, jaloux.

Mais Roger de Beauvoir n'était pas seulement une gravure de mode. Rien de plus pétillant, de plus spirituel, de plus vivant et de plus fou que ce fils de famille, doué, à son entrée dans la vie, de 30.000 livres de rente, et qui conduisait, flanqué de son petit groom à la mode, le tilbury, alors imposé par le code éternellement caduc de l'élégance. Une terre cuite de Dantan, que possédait son fils (mort en 1909) et qui représente Roger de Beauvoir en pied, pantalon collant, redingote ouverte à vaste col, cravate infinie, chapeau de trois kilos à bords « lèvres de nègre », — cette terre cuite, que l'on sent exacte, prête au modèle, bouclé comme une aieule, un si joyeux regard qu'on éclate de rire, rien qu'en la contemplant. Cet homme était désopilant.

Gros mangeur comme les fins dandys, buveur pour l'éternité, infatigable soupeur du *Café de Paris*, fidèle du passage Choiseul,

le farouche conteur des *Diaboliques*, le romancier psychologue de *la Bague d'Annibal* et d'*Une Histoire sans nom* tenait ou croyait tenir des Normands ses aïeux un assez fort penchant pour les vieilles caves

de l'Opéra et de Corazza, il avait partout tous les succès imaginables — et même quelques autres.

Son intarissable drôlerie le faisait rechercher comme pas un. L'épigramme, pour lui, était un jeu. Quand il lui en venait une, on le voyait, sur le boulevard, tirer son calepin et l'écrire. Gare alors à ceux qu'il touchait ! car tout Paris savait immédiatement ses plaisanteries par cœur. En voici deux :

Ci-gît Bequet, le franc glouton,
Qui but tout ce qu'il eut de rente.
Son gilet n'avait qu'un bouton,
Son nez en avait plus de trente.

Un bruit, que je crois controuvé,
A couru dans la capitale :
On dit que Crémieux s'est lavé.
— Mon Dieu ! que l'eau doit être sale !

D'autres quatrains ou piécettes, d'une liberté plus verte, seraient plus difficiles à citer. Ainsi, George Sand et M^{me} Ancelot se sont entendu dire des vérités pénibles.

En 1843, Roger de Beauvoir se maria. Il épousa une actrice, M^{lle} Doze, que Barbey d'Aurevilly appelle « un mois de mai dans une robe rose ». Mais, quatre ans après, une instance en séparation de corps commençait à défrayer Paris. Ce procès fut épique. Roger de Beauvoir lui-même en parlait à tout le monde, restant jusque dans ses malheurs un objet de gaieté.

Je dis *ses malheurs*, car la ruine aussi était venue. La goutte arriva à son tour et, pendant de longues années, confina sur un lit de douleur le joyeux dandy, peu à peu oublié, que ne visitaient plus guère dans sa retraite des Batignolles que sa vieille amie, la comtesse Dash (marquise de Saint-Mars) et Barbey d'Aurevilly, le fidèle des fidèles.

Une pareille vie n'est sans doute pas un modèle à offrir. Avoir dépensé, comme disait Barbey, « un million en vin de Champagne » est un tour de force peu édifiant. Mais je sais gré, du moins, à Roger de Beauvoir de n'avoir pas dégénéré en Eugène Suë, autre dandy rallié à la sociale. Il avait, lui, du bons sens, et né légitimiste, la Révolution, les démagogues ne lui inspirèrent jamais que de l'horreur. Toute son œuvre respire cette haine.

et les alcools parfumés ¹. Dans les cent vingt-sept lettres qu'a conservées de lui la famille de Saint-Maur, il est souvent question de la table bien garnie qu'on trouvait chez le cher hôte, et les membres habituels de cette nouvelle et originale « Congrégation de Saint-Maur », comme ils disaient, ont toujours célébré l'hospitalité opulente du *prieur*. On compterait les lettres de Barbey où il n'est pas question de ces dîners mirifiques et gais ² :

« Ave, Sancte Maure, cœnaturus te salutat ! »

« A demain lundi ! Gigotons ! »

« Je suis rentré hier chez moi à l'heure où l'on ne dîne plus.

1. Nous l'avons dit : il y a, sans doute, sur ce point, à ruiner des légendes. Car, à en croire les « chroniqueurs », le « Connétable des Lettres » aurait été à la fois fin gosier et gosier pavé, fort buveur et connaisseur. Or on l'a entendu (était-ce pure politesse ?) déclarer bon un vin qui ne l'était pas, et on l'a vu siroter toute une soirée *le même* verre de cognac (une fois, il est vrai, est-elle coutume ? je ne sais). — Il n'en aimait pas moins les tempéraments énergiques, et les « beuveries » épiques du bon Rabelais lui rappelaient des époques moins veules. Je ne le vois pas faisant l'éloge des buveurs d'eau. Il appréciait même certainement les celliers de Saint-Maur, lequel respectait la tradition des plus fervents poètes bacchiques, se laissait appeler « Saint-Amant » par Roger de Beauvoir et restait souvent avec ses amis *douze heures de suite* à table, de sept heures du soir à sept heures du matin (à fumer, il est vrai, et à causer autant qu'à boire). Mais tout cela ne rend pas plus dignes de foi les historiettes malveillantes, et Barbey d'Aureville a raison *en fait* lorsqu'il proteste contre les rancunières victimes de sa critique, qui se vengeaient de lui en le faisant passer pour un ivrogne : c'est faux.

2. *Lettres inédites.*

J'ai trouvé votre lettre qui m'a donné le double regret du cœur et de son voisin, l'estomac. »

« Mon cher Saint-Maur, ne me traitez pas comme un convalescent ! pas de viande blanche, horreur des vies puissantes ! Mais de la noire et de la rouge, couleur *Robin des bois* ! et digne d'un *Robin Hood* d'académiciens ¹, comme moi. »

« Hector de mon âme, quel jour voulez-vous de moi pour dîner ? »

« Cher poète,

Je reviens des pays les plus extravagants.

« Et ma première idée est de vous écrire pour vous demander *d'abord* si vous avez reçu le deuxième volume des *OEuvres et des hommes* que j'ai fait mettre à la poste, avec votre adresse ?

« Et *ensuite* pour savoir quel jour vous voudrez m'offrir la monumentale tranche de gigot, digne de mon appétit d'abbé et d'abbé qui ne fait pas de cérémonies, comme vous voyez. »

« Votre fidèle congréganiste, *demain à six heures et demie*, sera chez vous, le cœur plein, la coupe pleine, et y célébrera l'office accoutumé, à cette table, dont votre poésie fait un Autel ! »

« Glorieux prieur de Saint-Maur,

« Vous êtes, je présume, de retour dans votre Mauritanie. Je viens de terminer mes caravanes. Avez-vous terminé les vôtres ?... Peut-on se revoir ? Peut-on aller boire, je ne dis pas aux retours heureux (heureux est un mot que je n'écris plus), mais aux retours aimables *ce vin des Roses* que j'ai baptisé, et qui fait vraiment, quand on l'a bu, le *miracle des Roses* dans le cœur ?

1. Cette lettre est du 44 octobre 1863. Or, ce jour-là même, Barbey d'Aurevilly achevait dans le *Nain Jaune* ses *Quarante Médaillons de l'Académie*, qui ne sont pas des portraits flattés. Pour de la satire, c'est de la satire.

« Donnez-moi de vos nouvelles, à tous. Comment va Mademoiselle Suzannette?... Moi, je me porte bien et suis arrivé d'hier soir. Je reviens avec, je crois, au cœur, toutes sortes de nostalgies. J'ai des pommes de *Pigeonnet* pour vous. Vous me trouverez *normandisé*, sentant le cidre, la fumée de sarrasin brûlé, et l'air nitrique de la mer. Un joli gaillard à reparisienner, si on peut ! »

Tout le monde les aimait, ces dîners de Saint-Maur. Dans les nombreuses lettres ou pièces de vers, toutes inédites, que Roger de Beauvoir adressait à son « cher voisin et amphitryon¹ », c'est une ritournelle que cette reconnaissance de l'estomac. Ah ! il les célèbre, ces « agapes », ces « fêtes olympiques » ! « Je me suis assis comme Tyrtée à la table des dieux, écrit-il, le 29 septembre 1862, j'ai dissimulé de mon mieux ma boiterie au sein de l'Olympe, mais aujourd'hui je m'apparais à mes propres yeux sous le jour le plus cruel ! Je vois tout ce qui me manque pour être digne de vos banquets si bien couronnés par les fleurs animées de votre style. » Et, dans une jolie chanson, dédiée à son hôte, il ajoute :

Quand minuit, cette heure brutale,
 Fatale,
 Nous dit : il faut quitter Saint-Maur,
 Quand la citadine banale
 Nous enlève aux agapes d'or,

1. Barbey d'Aurevilly, renchérisant, disait : « Cher Amphitryon de mon âme ».

Roger se dit : « Laissons la table
 Aimable
 Où dort le nectar épuisé,
 Laissons Horace et sa folie,
 J'oublie
 La coupe où ma lèvre a puisé ! »
 Ce n'est pas vrai ! De vos paroles
 Si folles,
 O ma coupe ! — tu te souviens !...

Comment les oublier, en effet, ces soirées homériques et pantagruéliques, où le chansonnier a cru voir « d'Aurevilly couvert d'acanthé ».

Que Vellini ¹, pâle bacchante,
 Entraîne loin de Loyola !
 On parle de tout, et l'on cause
 En prose,
 En vers, de Fould et du clergé.
 Pour traiter la question du pape,
 On frappe
 De l'Aï ! — Le Pape est jugé !...
 La dame de ce gai Ténare
 S'y pare
 De son indulgente bonté,
 Elle souffre jusqu'au cigarre (*sic*)
 Barbare,
 Les fumeurs font autorité !

Une autre chanson de Roger de Beauvoir est tout

1. L'héroïne d'*Une Vieille Maîtresse*.

entière consacrée à *la Congrégation de Saint-Maur*¹, et l'on n'en finirait pas s'il fallait relever toutes les explosions de gratitude verveuse que soulevait chez lui, comme chez les autres convives, l'hospitalité du « prieur ».

Mais ce qui, dès maintenant, ne peut faire de doute, c'est la gaité de ce milieu. Tous ces hommes, qui n'étaient plus jeunes, avaient quinze ans chez leur poète. Hector de Saint-Maur était leur récréation. De là le rabelaisianisme et les exubérances que l'on relève à chaque page des lettres de Barbey :

« Grand merci de votre cordiale invitation, et d'avoir associé mon idée à l'idée du sacro-saint saucisson, mes amours. Je crie : *Carpentras ! Carpentras !* comme les Croisés criaient : *Jérusalem ! Jérusalem !* et je suis sur la *croix* de ne pouvoir assister à votre triomphant déballage.

« Mais demain, je dine chez des ennuyeux sans saucisson, —

1. Voici seulement deux courts échantillons de cette inspiration bacchique :

D'abord, je croyais du Prieur
La règle dure à suivre,
Mais pour vin il boit du meilleur
Sans être jamais ivre.
Il plaisante, il rit,
Pardonne à l'esprit,

Et remplit tant mon verre
Que je dis : Mon Dieu !
A-t-il fait le vœu
De me porter en terre ?...

Frère d'Aurevilly tout bas
Me dit : Au réfectoire
Est-ce que nous ne boirons pas
Tous encore à sa gloire ?...

qui m'ont prié depuis huit jours. J'y serai bête comme une andouille¹. »

Quand il écrivait à Trebutien, son monacal ami de Caen, il se laissait sans doute aller parfois aux intempérances de sa nature et glissait sans broncher des calembours furtifs, — mais le fond était grave. Dans les lettres à Saint-Maur, au contraire, la gravité est l'exception. Jusque dans les lettres de deuil, dont l'émotion monte au sublime, une familiarité se glisse, charmante et douce. Et ce qui *domine*, dans le recueil, c'est la gaiété, le pantagruélisme, la verve colossale et bouffonne. (Un envoi en vers du volume des *Bas-Bleus* ne peut être reproduit ni ici, ni ailleurs.) En sorte que cette correspondance, dont le ton est *unique*, témoigne à quel point l'hôte des Batignolles fut réconfortant pour son ami, devenu si solitaire et qui eût pu devenir si triste².

Il avait besoin de détente. Au moment où il connut Saint-Maur, il traversait, comme dit son biographe,

1. Lettre inédite.

2. D'Aurevilly, que le seul nom de Saint-Maur mettait en gaiété, avait recours pour lui écrire à tout l'arsenal de ses encre fameuses. Comme le poète ne dissimulait pas son culte pour l'éloquent, sauvage et génial ami, sans doute celui-ci savait-il le soin pieux avec lequel seraient conservés ses moindres billets et jusqu'à ses enveloppes. Aussi ses lettres à Saint-Maur donnent-elles la plus curieuse impression d'éclat et de miroitement. Sur des papiers dignes de Lucullus, coulent des flots verts, rouges, bleus, violets, tout pailletés d'or. Des paraphes rayent et déchirent la page de leurs zigzags sanglants.

M. Grelé, des « crises d'individualisme aigu », qui devaient se prolonger, et qui l'irritaient sans l'assouvir. Il n'avait jamais été souple. Tous les groupes littéraires, toutes les coteries, tous les cénacles d'admirateurs mutuels lui répugnaient instinctivement. Mais alors, et plus que jamais, les « vieilles baraques » le heurtent. Il déchire de sarcasmes cinglants *la Revue des Deux Mondes*, *le Journal des Débats*, les Quarante de l'Académie. Il est brouillé avec cette « vipère » de Sainte-Beuve, qui a publié sans le nommer l'édition de Maurice de Guérin, à laquelle il a travaillé depuis vingt ans. Il perd un procès que lui fait Buloz pour le punir d'un terrible article publié dans *le Figaro*. Il critique si vivement *les Misérables* que les murs du quartier latin, par républicanisme sans doute et pour venger le grand proscrit, se couvrent de cette intelligente injure : BARBEY D'AUREVILLY IDIOT. (« Voilà ma couronne murale », disait-il.) Il attaque les Parnassiens, la plupart des auteurs dramatiques; et parfois la passion politique se mêlant à ses critiques, les ennemis du régime impérial passent sous sa griffe des quarts d'heure pénibles. Quant à ses romans, quelques-uns font scandale ou déconcertent : *Un Prêtre marié*, publié dans *le Pays*, provoque une pluie de désabonnements. En un mot, il est, presque continuellement, stupéfiant et stupéfait. Et la succession de Sainte-Beuve, qu'il accepte au

Constitutionnel un peu avant la guerre, ne calme pas sa fougue batailleuse.

Quel soulagement, quel bienfait pour ce joueur, éternellement hostile à tout son siècle et incompris, que de trouver, au moins une fois la semaine, une maisonnée d'amis véritables, — avec qui l'on rit, avec qui l'on cause¹!... Car les conversations les plus endiablées roulaient chez Saint-Maur, et l'on sait quel plaisir Barbey prenait à ce jeu. Il causait exquisement, avec flamme, esprit et poésie. L'imagination qui illumine toutes ses œuvres jusqu'à l'éblouissement, il l'avait si naturelle et si rapide qu'elle brillait plus encore peut-être dans ses propos de table ou de salon que dans ses livres. Dès qu'il ouvrait la bouche, il conquérait et ravissait. C'était vraiment l'*improvisateur*, en état d'inspiration perpétuelle. Chez Saint-Maur, où l'on était libre, j'imagine qu'il donnait sa mesure!

En résumé, ce prieuré de Thélème lui fut providentiel. Il avait eu Guérin au temps du « vague-à-l'âme », Trebutien à l'époque des grandes conceptions et de la mise en chantier. La première amitié symbolisait pour lui le romantisme byronien ; la seconde, le labeur enfiévré. Saint-Maur, c'était, sans

1. « Dites bien à d'Aurevilly, écrivait Arsène Houssaye, que depuis que j'ai diné avec lui, j'ai aimé l'homme, le galant homme, le gentilhomme, comme j'aimais son talent. » (*Lettre inédite.*)

doute, l'été de la Saint-Martin. Mais Barbey d'Aurevilly a souvent dit et écrit de lui : c'est l'homme que j'ai le mieux aimé. Il était la gaité suprême.

Les deux lettres suivantes, dont l'une fut écrite à la fin du siège et l'autre après la mort de l'abbé Léon d'Aurevilly, frère du romancier, suffiront, d'ailleurs, à montrer combien ces deux amis, à la gaité si franche et si profondément unis, savaient au besoin prendre entre eux tous les tons et parler le langage de tous les sentiments :

Paris, le 8 [février 1871].

« Mon cher Saint-Maur, — je suis toujours de ce misérable monde. J'ai échappé aux obus et à la faim. Je ne sais pas si j'ai échappé aux conséquences de la nourriture du siège, car j'ai l'estomac en quatre morceaux. Nous avons mangé du chien et du rat et de l'avoine ! Comme je pensais à vos diners, ô prieur de la congrégation de Saint-Maur !

« Mon quartier a été haché par les obus. Je suis resté stoïquement sous ce dais d'acier. *L'honneur* m'a empêché de quitter Paris et je ne me repens pas de ma résolution, quoique je l'aie payée bien cher. J'ai vu des choses à navrer un cœur de Français un peu fier. Nous relèverons-nous de ces hontes ?... Je n'ai jamais eu d'espérance. Je savais ce que nous méritions ; mais je n'aurais jamais cru que le Dieu irrité se montrerait aussi terriblement implacable.

« J'attendrai que les lettres soient cachetées pour vous écrire. Seulement, *prévenez-moi de la réception de celle-ci.*

« Que je *sache* que vous me savez vivant !

« Dès que je le pourrai, je partirai pour Saint-Sauveur. J'ai

besoin de *refaire* ma santé et de *faire* mes affaires de famille.

« Votre ami dévoué,

« J. B. D'A¹. »

« Il y a des temps que je n'ai vu Delamare. Mais, s'il était mort, je le saurais. Il a été aussi, lui, joliment bombardé ! »

Valognes, 2 décembre 76.

Hôtel Grandval-Caligny.

« Mon cher Saint-Maur, j'ai reçu votre lettre, dans laquelle votre amitié cherche à me consoler de la perte que j'ai faite. Vous me donnez les plus mâles, les plus religieuses et les SEULES raisons de consolation qu'il y ait. Mais *l'arrachement par la mort*, vous l'avez connu, vous en avez saigné et vous savez l'impossibilité de la consolation humaine. Je ne crois point que l'homme qui n'oublie pas...² puisse se consoler d'un malheur irréparable, comme la mort. Par Dieu ! on vit ; on met pardessus ce qu'on souffre du rire et quelquefois des folies, mais c'est tout ! Mais le quatrième dessous !...

« Mon cher Saint-Maur, il faut reprendre la vie de travail ; rentrer dans le flot, se remettre à nager contre les courants, voilà le destin ! Je quitte ma solitude et ce pays dans deux jours, et je vais vous revoir à Paris. Vous serez ma première visite comme vous êtes *maintenant* le premier de mes amis. (hein ? Saint-Maur, combien avons-nous déjà d'années d'intimité sur la tête ?...) Ah ! si le temps nous ôte, il nous apporte aussi. Vous êtes venu tard dans ma vie et vous y voilà enraciné !

« La mort de Léon m'a coupé comme avec un couteau au moins la moitié du cœur ; je vous aimerai avec le reste. »

1. *Lettre inédite.*

2. *L'homme qui n'oublie pas*, c'est Barbey d'Aurevilly lui-même, qui se connaissait une mémoire prodigieuse et infaillible.

Hector de Saint-Maur ne devait pas longtemps tarder à suivre dans la tombe l'abbé d'Aureville. Il mourut en 1879, au retour des hirondelles. Ce fut pour son vieux commensal et son contemporain un terrible coup. Des témoins assurent qu'à la nouvelle de cette mort et devant le cadavre du poète, Barbey d'Aureville perdit longtemps la parole et demeura comme hébété. Il sentait sans doute que c'était pour lui la dernière grande amitié masculine. Coppée, il est vrai, et quelques écrivains de son entourage, devaient lui apporter encore, dans les dix années qui lui restaient à vivre, un arrière-parfum des amitiés parties. Il devait goûter de même, comme une très douce joie à la fin du voyage, l'attachement si délicat, si noblement dévoué de M^{lle} Read. Mais l'irrésistible gaîté de Saint-Maur ne ferait plus diversion désormais aux tournois et aux joutes du noble bretteur, éternellement *parti* contre son siècle... Et tout en bataillant ses ultimes batailles, en faisant rendre gorge au naturalisme du dieu Zola, en poursuivant l'édition de son œuvre critique, commencée sous Saint-Maur, le vieux « laird » reportait souvent vers la maison aimée des Batignolles sa pensée et ses regrets. « Oublier, moi ! écrivait-il à M^{me} de Saint-Maur. Je n'ai jamais rien oublié de ma vie, mais j'aurais oublié *tout* que je n'aurais oublié ni Saint-Maur ni vous¹. »

1. Lettre inédite.

LETTRES CHOISIES

DE

BARBEY D'AUREVILLY A HECTOR DE SAINT-MAUR

(1861-1879)

Les lettres suivantes ¹, adressées par Barbey à son cher Hector de Saint-Maur, serviront à « illustrer » ce que nous venons de dire de leurs relations si amicales.

1. Tous ces billets et fragments sont inédits. C'est à peine si quelques lignes ou quelques mots de deux ou trois d'entre eux ont déjà paru, sans même que le contexte fût analysé, dans la thèse de M. Grelé sur *Barbey d'Aurevilly*. Seule, la première des lettres qu'on va lire a été, peu de temps après la mort du maître, publiée dans le volume, aujourd'hui un peu oublié, de M. Charles Buet, *Barbey d'Aurevilly, impressions et souvenirs*. (Encore le texte qu'il donne contient-il une erreur, presque imperceptible, il est vrai.) Mais, comme c'est la première de toutes les lettres adressées par Barbey à Hector de Saint-Maur, il nous a semblé utile de la reproduire, afin que la suite de leurs relations apparût plus nettement. — Beaucoup de ces lettres ou billets manquent de date. Des recherches minutieuses nous ont pourtant permis, presque toujours, de la fixer, au moins approximativement. — J'ajoute que la présente publication est faite avec l'aimable autorisation de M^{lle} Read.

Lundi, 17 juin 61.

Monsieur,

Que devez-vous penser de moi ?... Pensez-en tout ce qu'il vous plaira, excepté que j'aie pu être insensible à la grâce de votre lettre et à la distinction de votre envoi. Le nom que vous avez invoqué, d'ailleurs, le nom de ma chère Flavie de Glatigny¹, faisait de vous un correspondant à *part*, quand vous ne l'auriez pas été par le ton charmant de votre lettre. Si donc je ne vous ai pas répondu plus tôt (et c'est une honte, je l'éprouve bien), la faute en est à une vie qui ressemble, pour la façon dont elle se précipite, à une chute par une fenêtre quand on n'est pas encore arrivé à sa destination. On est un peu pressé — comme vous le supposez — pour écrire des lettres dans cette situation agréable. Et puis, je voulais vous lire avant de vous écrire — vous dire mon sentiment sur votre traduction² avant de le dire en public, — et toujours, par suite de cette *vie de*

1. C'était, comme nous l'avons déjà dit (voir p. 124), et comme on le verra plus loin, une parente d'Hector de Saint-Maur et une amie de toute la famille Barbey. Elle était fort âgée, contemporaine à peu près et compatriote de M^{me} Théophile Barbey, mère de Barbey d'Aurevilly. Elle symbolisait ou synthétisait pour celui-ci tous les souvenirs de l'enfance. Penser à elle, c'était pour lui remonter au berceau. En souvenir de ces affections lointaines, il fermait souvent ses lettres à Saint-Maur d'un cachet au nom de *Flavie*. Son ami, d'ailleurs, a célébré les vertus un peu jansénistes de cette noble vieille fille dans une belle pièce de vers (citée p. 135).

2. Il s'agit de la traduction du *Livre de Job* qui venait de paraître.

torrent que je mène, je n'ai pas ouvert votre volume. Il est là, sur ma table, qui me fusille de sa couverture et me fait mille reproches muets — les muets sont les plus éloquents ! Ah ! Monsieur, je me calme avec cette idée : vous êtes bien spirituel pour être formaliste. Mais si vous n'êtes pas plus indulgent pour moi que moi-même, vraiment je serai trop malheureux !

Et pour diminuer mon anxiété, Monsieur, dites-moi *encore un mot* et que *dans ce mot* il y ait l'indication des heures où l'on peut, sans vous déranger, vous trouver chez vous d'ordinaire, et j'irai vous demander de vive voix mon pardon, au lieu de vous le demander par écrit. Quoi ! vous êtes le parent de ma chère Flavie, de ma *moitié de mère*, et je n'irais pas vous serrer la main ! Je suis en tout, Monsieur, pour la *présence réelle*, dans les sentiments comme dans les sacrements... il faut mettre le *plus de visage* qu'on peut dans ses relations, surtout quand on croit que ces relations ont chance de devenir plus tard des amitiés.

Agréez donc, en attendant ma personne, l'expression de mes sentiments les plus repentants et les plus distingués.

En arrivant de la campagne, samedi.

Cher poète,

Je ne suis qu'un pied à Paris, mais mon cœur est

aux Batignolles. Je voudrais bien que le reste fût avec mon cœur, mais...

Toujours les *mais* terribles ! La vie échoue toujours sur les *mais* !

Mais un livre à finir¹ et des arrangements de toute sorte pour l'hiver font de moi pour l'instant un captif et un esclave. Je vous demande quelques jours avant de vous dire celui que vous me demandez et où je me permettrai d'être heureux.

J'ai su que vos vers avaient paru, mais je ne les ai pas vus. J'ai joui seulement de penser que mon nom s'entrelaçait au vôtre, comme nos sentiments dans nos cœurs. Je continue mon affreux métier au *Pays*², à ce *Pays* qui n'est que bête. Avez-vous lu le *Guizot* ou faudra-t-il vous l'envoyer ?

Voici toujours le *Curé d'Ars*, qui fera contraste avec cette impertinente légèreté que vous avez probablement lue dans le *Figaro*, il y a deux jours.

Le *Brummell* paraîtra lundi. Ne l'achetez pas. Je veux vous donner un exemplaire aussi *dandy* que la chose. Tout à vous³.

1. C'est vraisemblablement le second volume des *Œuvres et des hommes (les Historiens politiques et littéraires)*.

2. Le *Pays*, d'opinion bonapartiste, était le journal de Granier de Cassagnac. Barbey d'Aurevilly y faisait la critique littéraire depuis 1852. La situation commençait à y devenir difficile pour lui, et il devait provisoirement quitter ce journal en octobre 1862.

3. Cette lettre est du mois d'octobre 1861. L'article sur « le Curé

Jeudi.

Cher Saint-Maur, la *mauvaise chance*, c'est pour moi qu'elle a été samedi. J'ai dîné chez mon pauvre Roger¹, qui a été excellent et où j'ai parlé de vous pour me consoler de n'avoir pas dîné chez vous, mais cela ne m'a pas consolé...

Aujourd'hui, je suis à ma forge, et je vous écris *pour que votre volonté soit accomplie*. Jusqu'à mardi, je ne puis prendre de jour. Je tenterai la fortune peut-être, cette coquine qui m'a toujours trahi, mais dire un jour, je ne le puis.

Fiez-vous à moi. Ah! dès que je le pourrai, chez vous! J'y suis trop heureux pour ne pas y filer entre deux ennuis.

Je suis *content* de vous voir *content* de mon dernier article. L'approbation des *vibrants* comme vous!! Et que la gloire du suffrage universel aille au diable; je bois de votre vin sous toutes les espèces! et je me moque du *vin bleu* dans les

d'Ars, par l'abbé Monnin », se trouve, en effet, dans *le Pays* du 18 octobre 1861. L'article sur « *Grégoire de Tours et Frédégaire*, par M. Guizot », avait paru le 4^{er} octobre. Et c'est également à ce moment que fut donnée chez Poulet-Malassis la seconde édition du célèbre ouvrage de Barbey : *Du Dandysme et de Georges Brummell*. (La première édition, publiée à Caen par les soins de Trebutien, et dont quelques exemplaires sont sur papier de couleur, est de 1843.)

1. Ce « Roger », c'est Roger de Beauvoir.

écuelles de la canaille. Je le donne à laper à Victor Hugo¹ !

Tout à vous...

Vendredi, midi².

Ohé ! Ohé !

Mon cher poète,

Tout est pour le plus mal... comme presque toujours. Je ne dînerai pas chez vous, ce soir ! Cette lettre vous arrivera trop tard ! Vous m'aurez attendu ! Le rôl sera brûlé à cause de moi ! J'aurai manqué le miséricordieux M. Fournier³, mon adorateur bien obstiné ! Je ne verrai pas vos amis, et, ce qui est plus triste, je ne verrai pas les miens !

J'aurais bien envoyé l'élogie de mes regrets, de mon paquet de regrets, à M^{me} de Saint-Maur, mais je

1. Il est fort *possible* — mais possible seulement — vu ce « mot de la fin », que la présente lettre soit de 1862, car c'est en 1862 (19 avril, 28 mai, 9 juin et 22 juillet) que Barbey d'Aurevilly avait fait paraître dans *le Pays* une critique serrée et rigoureuse des *Misérables* de Victor Hugo. Ces articles parurent en brochure au mois d'octobre de la même année. On sait le scandale qu'ils produisirent. C'est alors que les murs du quartier latin se couvrirent de l'inscription : *Barbey d'Aurevilly idiot*. — Il s'en moquait pas mal !

2. On ne peut dire à quelle date *exacte* cette lettre a été adressée par Barbey au poète. Mais elle remonte certainement aux premiers temps de leur liaison.

3. Edouard Fournier (1819-1880), érudit spirituel et perspicace, auteur du *Roman de Molière* (1863), etc. Barbey d'Aurevilly a écrit dans *le Pays* plusieurs articles sur lui.

suis superstitieux, et ce serait d'un trop mauvais augure que de lui écrire pour la première fois et d'avoir à lui tracer cet exécration mot de regrets, qui exprime pourtant plus que la moitié de la vie...

Lundi, 4 heures (1863).

En grande hâte.

Mon cher Saint-Maur,

Oui, demain — chez vous, — vers 5 heures et demie, puisque c'est mardi et que vous êtes libre plus tôt ce jour-là.

Je n'ai jamais assez de vous.

Aurez-vous deviné mon *projet* ou avez-vous vu Prosper Delamare ¹, à qui j'ai lu *en épreuve* ma chose sur Buloz ²? Retardée, elle paraîtra, je pense, mercredi, si je ne me cogne pas encore contre du Pontmartin ³

1. Poète et littérateur. (Voir la note qui le concerne, p. 136.)

2. Il s'agit de la diatribe, merveilleuse d'audace et d'insolence, que Barbey d'Aurevilly publia dans *le Figaro* du 30 avril 1863 sous le titre: *Monsieur Buloz*. « C'est une des plus désagréables puissances de ce temps-ci », disait-il, et il expliquait pourquoi. Le directeur de la *Revue des Deux Mondes* se fâcha et répondit. Barbey, à son tour, répliqua le 14 mai. Il y eut un procès retentissant, que gagna Buloz.

3. Armand de Pontmartin (1811-1889), critique littéraire. Barbey d'Aurevilly eut quelque temps pour son talent une certaine estime. Plus tard, il ne lui pardonna pas certaines attaques, dont la violence, peu intelligente, alla, d'ailleurs, toujours croissant.

ou quelque autre bête de cette espèce. Avec cette invention misérable qu'on appelle des journaux, on n'est jamais sûr de rien !

Je n'ai que le temps de vous embrasser avec tous les sentiments de mon cœur.

Mardi.

Mon cher Saint-Maur,

J'ai vraiment du guignon. Vous venez chez moi, je n'y suis pas. Vous me dites de venir chez vous, je ne peux pas, du moins jeudi.

Je vais vous l'expliquer tout à l'heure, mais laissez-moi d'abord vous dire pour vous tenir l'esprit en repos :

C'est que vous m'avez apporté, sans le savoir, une lettre du *chanoine*¹ qui me prie à dîner pour le 5 janvier, — et que, comme d'ici-là je puis me retourner et avancer pour mes damnées besognes, je suis décidé à accepter pour ce jour-là.

Mais jeudi, non ! It is impossible. Et *vécy*² pourquoi.

1. Ce surnom désigne la comtesse Dash. Tous les amis de Saint-Maur l'appelaient ainsi, et il faut croire que ce pseudonyme ne lui était pas désagréable, puisqu'elle s'en sert elle-même pour signer ses lettres. — Elle habitait, elle aussi, les Batignolles. On la voyait souvent dans la maison de Saint-Maur, rue des Dames.

2. Patois normand. Barbey d'Aurevilly, on le sait, ne s'est pas fait faute d'employer le patois, même — ou plutôt *surtout* — dans ses romans.

Je suis rentré au *Pays*¹ et j'y ai le feuilleton du dimanche — régulièrement. Or, il faut, pour les convenances de l'administration du journal, que mon feuilleton (c'est-à-dire ma copie) soit donné le jeudi dans la journée.

Je n'ai pas (c'est le cas pour jeudi prochain) fini les deux énormes volumes de *Prévost-Paradol*, sur lequel je vais passer mes fantaisies, et de plus j'ai à finir un article pour Scholl² — retardé (l'article) par cette infernale grippe qui m'a griffé.

Je n'ai donc que deux jours pour toute cette masse de choses, et je n'en puis *rien distraire*. Vous le comprenez, n'est-ce pas ...? Je suis à jour *fixe*, et ce n'est pas au moment où je rentre au *Pays* que je puis me permettre la détestable licence d'être inexact.

Hélas! cette combinaison du *Pays* me prive des mardis de ma bien-aimée *rue des Dames*. Du *lundi au jeudi*, désormais je lirai et artichèrèrai, et je ne pourrai plus être à vous que du *vendredi au lundi inclusivement*. C'est assez gros qu'un article à faire

1. C'est en décembre 1863, après un arrêt de quatorze mois, que Barbey d'Aurevilly avait repris sa collaboration au *Pays*. Mais cette lettre n'est peut-être que des premiers jours de 1864, car l'article projeté, dont il est question plus loin (*Essais et nouveaux essais de politique et de littérature*, par M. Prévost-Paradol), ne parut que le 23 février.

2. Aurélien Scholl avait récemment fondé *le Nain Jaune*, où Barbey d'Aurevilly venait de publier ses *Quarante médaillons de l'Académie*.

quand on lit comme moi tout ce dont on rend compte, avec points et virgules, et quand on ne se contente pas de la table et de la préface, *comme d'aucuns*.

Telle est, mon ami, ma raison. Prenez-la pour ce qu'elle est, pour une bonne et péremptoire raison dans laquelle ma volonté n'est pour rien, mais la destinée. Il faut que je fasse mon métier de nègre sous le bâton de la nécessité (une rude planteuse)!

Seulement, ce n'est pas du sucre que je fais! Si *M^{mo} Sophie Gay* était vivante, elle dirait bien que ce n'en est pas!

Tout à vous et pas assez. Si vous voulez de moi lundi, dites-le.

Encore à vous.

Mardi matin, 8.

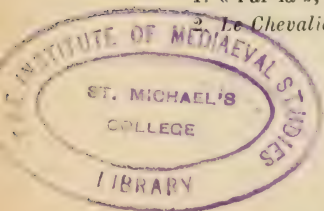
Cher poète,

Oui, des ennuis *par là*¹... et par ailleurs. J'en suis une cariatide et j'en porte un bel entablement. Mais j'irai m'en essuyer le front, samedi, chez vous, si vous y êtes. Si vous n'y êtes pas, avertissez-moi.

Ce sera le lendemain de l'apparition de mon *Des Touches* en volume². Je vous l'apporterai, et mon cœur itou...

1. « Par là », c'est évidemment au journal *le Pays*.

2. *Le Chevalier Des Touches* avait paru en feuilleton dans *le Nain*



Jeudi, 18 octobre 65.

Une voile !— *C'est moi !*— *Qui va toucher ton bord !**Saint-MaurE, mon ami, nous revoici d'accord !*

En effet, j'arrive de Normandie. J'ai vu Flavie, qui m'a parlé de vous et à qui j'en ai parlé plus encore ; Flavie, la tête physique, saine ; — l'intellectuelle s'est toujours bien portée ; l'esprit, immortel ! J'ai vu un automne, inconnu même en Normandie ! J'ai vu la mer ! J'ai même monté sur elle... J'ai même continué mon métier de critique — en pêchant des huîtres, aussi rares maintenant que des gens d'esprit !

Et je me disais en faisant tout cela avec délices : tout cela ne serait pas si bon si je n'avais pas le dîner Saint-Maur au retour, où je pourrai le raconter !

Le puis-je demain?... Vendredi est-il toujours vendredi¹ ? Verrai-je Brot (qui devrait s'écrire Broc)² pour le remercier d'une loge qu'il m'a donnée, une

Jaune, du 18 juillet au 2 septembre 1863. C'est en 1864 qu'il fut publié en volume (in-12, Paris, Michel Lévy). La lettre est donc de 1864, et probablement du début de l'année.

1. Le vendredi était désormais le jour des diners chez Saint-Maur.

2. Cette plaisanterie est fréquente dans les lettres de Barbey d'Aurevilly. — Brot (Charles-Alphonse), né en 1809, était poète, auteur dramatique, romancier. Il mettait quelquefois ses romans au théâtre (ainsi *Jane Grey*).

loge de fou, car j'y ai ri comme un fou, mais de fou heureux? Verrai-je Delamare, le noir Cambronne¹?... Verrai-je Fournier, mon article fugace, mais l'amabilité présente?...

Il y a mieux. Verrai-je ces dames? Sont-elles revenues comme moi de leurs pérégrinations?

Mais, fussiez-vous seul, je serais heureux.

Votre ami à outrance.

Vendredi soir².

En hâte.

Mon cher et noble Saint-Maur,

Votre lettre m'est entrée dans le cœur. Merci de votre amitié. J'irai demain *homardiser* chez vous, car vous avez deviné qu'un fils de la Manche, comme moi, doit aimer le homard; et je l'aime.

Des ennuis, j'en ai. J'en ai toujours. Mais ce n'est pas cela qui peut m'éloigner de vous! au contraire! Vous me consolez du genre humain. Sans les cœurs comme vous, il y a longtemps que je serais misanthrope, et Alceste ne serait que de l'eau claire auprès de moi.

1. Surnom habituel de Prosper Delamare chez les amis d'Hector de Saint-Maur.

2. Cette lettre — c'est tout ce qu'on en peut dire au point de vue de la date — n'est certainement pas postérieure à 1866, car il y est question de Roger de Beauvoir, qui est mort cette année là.

Voilà mon feuilleton qui m'arrive. Corrigez-en une bêtise avant de l'envoyer à Roger : ils ont mis *imprudent* pour prudent à la deuxième colonne de la deuxième feuille.

Rien que ça, les imbéciles !

Lundi 22 [octobre 1866].

Mon cher prier,

Je croyais être seul avec vous, vendredi. Vous aviez Brot, et c'est pourquoi je ne vous parlai pas de ce qui est pour moi une contrariété *inexprimable*, le retard de cet article sur le *Psautier*¹, que je veux faire et que je ferai. Mais quand ? Voilà la question.

C'est pour rapprocher de nous ce temps-là que je vous écris.

Dans mes prévisions et dans mes plans, cet article (où je mettrai le cœur de mon esprit et l'esprit de mon cœur, allez !) devrait être fait. Il ne l'est pas. La bombe tombée sur *le Pays*, ses déchirements entre deux rédactions, ses sept procès, Cassagnac et sa progéniture ont tout renversé de mes plans. On ne paye plus la copie au *Pays* (du moins on m'a dit qu'on ne me la payerait plus) ; on m'a refusé l'article sur l'Éli-

1. Hector de Saint-Maur venait de faire paraître sa traduction en vers des *Psaumes*.

sabeth de *Dargaud*¹, et on y exile les grands articles pour y fourrer les puantes et bêtes petites *chroniques* que vous pouvez y lire, puisque vous recevez ce lamentable journal. L'article sur Dargaud a paru dans *le Nain Jaune*², mais si, au lieu d'écrire un livre d'histoire sur Élisabeth, mon pauvre Dargaud avait traduit les *Psaumes*, je suis bien sûr qu'un article sur ses *Psaumes* n'aurait pas passé, malgré mon influence au *Nain*. Et, il faut être juste, il n'y a rien à dire à cela. *Le Nain* est un journal satirique, léger et mondain. Il a des *grelots* à son bonnet. Il n'a point à parler des *Psaumes* à ses lecteurs... C'est déjà beaucoup de m'y voir risquer des impertinences catholiques, comme je le fais de temps en temps ; mais un article carré sur les *Psaumes*, avec des citations, non ! c'est impossible, *hic non est locus*.

Loudun fait une revue littéraire (dans le format ridicule de laquelle on devra étouffer) et il m'a prié d'y écrire, mais chacun y a sa spécialité, et la spécialité des poètes est donnée à *Armand Pommier*³. C'est

1. Dargaud (Jean-Marie) était un bon historien qui connaissait particulièrement le xvr^e siècle. Barbey d'Aureville a publié sur lui plusieurs articles élogieux. — Le « plan » de d'Aureville était sans doute de rentrer au *Pays*, où il n'écrivait plus depuis le 27 septembre 1865. Il était alors cantonné au *Nain Jaune*.

2. Le 3 octobre 1866.

3. Ecrivain moins connu qu'*Amédée Pommier*, avec qui il ne faut pas le confondre. (Voir sur lui l'étude de Barbey d'Aureville dans *les Romanciers*.)

même dans cette *Revue littéraire* que je compte mettre mon article sur le *La Bruyère* de Fournier, ne pouvant le mettre au *Nain*, où il en a déjà eu un très favorable. Que n'êtes-vous de la littérature, vous, mon cher Saint-Maur, au lieu d'être de la poésie, vous tomberiez dans mon département, et je pourrais dire sur les toits d'un journal ce que je pense de vous, — de votre personne et surtout de votre talent.

Me voilà donc bien empêché, et croyez — parce que c'est la vérité — que je souffre de cet empêchement-là. J'ai ce retard d'article comme une montagne sur le cœur. De tous les hommes, vous êtes *actuellement* celui que j'aime le plus, et il se rencontre que c'est celui que j'aime le plus pour lequel je fais le moins ! C'est indignant et j'en suis exaspéré ! Cette circonstance, toute personnelle à vous, me paraît plus douloureuse que les autres, et les autres qui m'étreignent — l'affaire du *Pays* qui me tord le cou — ne me sont de rien presque, en comparaison de celle-là.

Je ne puis pas rester *matériellement* dans la position où le désastre du *Pays* me met, il faut que je trouve *quelque part* le rebord de tuile du passereau ou le soliveau de l'hirondelle. Quand je l'aurai trouvé, mon cher Saint-Maur, je vous y abriterai avec moi. Si le *Pays* seulement voulait prendre, sans bourse délier, un article sur vos *Psaumes*, je le donnerais bien volontiers, le plaisir de parler de vous m'étant

bien plus sensible que quelques misérables pièces de cent sous, mais il a déjà refusé mon article *Dargaud* pour m'imposer certaines idées que je n'ai pas acceptées et avec lesquelles il prétendait inaugurer mon retour.

Mon cher Saint-Maur, je voulais vous dire cela, vendredi. L'occasion m'en a manqué. Chez vous, et c'est le charme de chez vous, la conversation entraîne et emporte tout, dès le potage, et 2 heures du matin sonnent qu'on a tout oublié, avec le temps...

Mercredi, 11 décembre 1866.

Mon cher Saint-Maur,

J'ai reçu votre lettre hier soir. J'avais passé la journée au lit, tué de grippe, d'enrouement, de fièvre. Aujourd'hui, s'il avait fait beau, je serais allé vous voir, mais il fait trop mauvais et je suis trop souffrant encore pour sortir.

Mon cher ami, au milieu de ces misérables maux physiques, je n'ai pensé qu'à vos douleurs, à vous et à M^{me} de Saint-Maur. La pensée de votre chère enfant morte ne m'a point quitté... Tout ce que j'aime le plus au monde perd ses enfants¹!...

1. La fille de Saint-Maur, jeune mère, était morte le 6 décembre.
— Le poète devait écrire plus tard sur cet événement si douloureux

Je vous aimais bien. Je vous aime mieux. J'irai, certes, chez vous comme par le passé, puisque vous m'y autorisez. Je suis aussi bon pour la douleur que pour la joie, et depuis longtemps je suis apprivoisé à ceux qui souffrent.

A bientôt, et à vous, et plus étroitement que jamais, dans *son* souvenir.

Vendredi [fin de 1866 ou début de 1867].

Mon cher Saint-Maur,

N'allez pas croire que votre pensée me soit moins présente depuis que le malheur vous a visité ! mais je n'ai pu, tout ce temps, aller jusqu'à vous. J'ai gardé *le lit* — j'y étais encore *le jour de Noël* — sous l'action de cette impitoyable bronchite. Je n'en puis guérir... et cependant il importerait fort que je pusse sortir et me servir de cette gorge déchirée pour mes affaires qui périclitent et m'accablent des plus mortels ennuis !

Je me hasarde aujourd'hui, tenté par le soleil, à mettre cette gorge en loques dehors. Si demain vous êtes chez vous, j'ai le projet d'aller y rompre le pain. Si vous n'y étiez pas, un signe, et je m'abstiendrais.

le poème admirable, *Date Lilia*, dont nous citons plus haut (p. 131) quelques fragments.

Une bonne poignée de main fait du bien dans les déroutes. J'irai prendre la vôtre et vous offrir la mienne, — quoique je ne compare pas, certes! mes misères à votre douleur.

Que Dieu soit sur vous, mon ami!

*M. de Saint-Maur, prieur de la Congrégation
des Bons-Vivants!*

Voulez-vous me permettre de vous amener à dîner demain un vieux *Rembrandt* qui n'est pas sans valeur?...

C'est le poète allemand *Ludwig Wilh*, l'auteur des *Hirondelles* et du *Pays bleu*.

Figurez-vous — oui, une belle toile de *Rembrandt* enfumée! Quand il est sale, — il l'est souvent, — c'est l'*Alchimiste* dans son capharnaüm; mais quand il est propre, en toque et en fourrure, c'est un *Roi-Mage*.

Je l'ai prévenu, ce Juif, — et de *Hambourg* encore, — qu'il se harnachât pour dîner chez vous, comme le roi *Salomon* dans sa gloire et sa splendeur.

Il a connu *Heine*, et *Schelling*, et toute l'Allemagne illustre. Il a beaucoup de talent et de naïveté allemande et d'orgueil allemand, mais c'est un très noble cœur allemand avec toutes les allemanderies de la chose.

Malgré le baragouin le plus infernal, il sait le français dans ses nuances les plus ténues... Grotesque et enthousiaste, il vous amusera diablement, Saint-Maur, c'est moi qui vous en réponds !

Et nous rirons !...¹

Mon brave Prieur,

L'adresse du *vieux mage* est boulevard du Prince-Eugène, 145 ou 147. — Voilà !

Faut-il vous l'amener vendredi, ce vieux bouc d'Israël qui sera à la gauche du Très-Haut le jour du jugement ?

Allez ! boucs, au feu éternel !

Mais que vous, notre *très-haut ici-bas*, mettez à votre droite à table !?.....

1. Il y a tout lieu de croire que cette lettre et la suivante sont antérieures à 1870, car, après nos désastres, Barbey d'Aurevilly ne fraya plus avec les Allemands et ne plaisantait plus si doucement les « allemanderies » : son volume sur *Goethe et Diderot* le prouve. Il a dû écrire ces deux billets en 1866 ou 1867. C'est, en effet, le moment où Ludwig Wilh a été le plus connu, ou, si l'on préfère, le moins inconnu à Paris. Ce « vieux Rembrandt » — qui, d'ailleurs, ne comptait qu'un an de plus que Barbey d'Aurevilly, étant né près de Dusseldorf en 1807 — avait été, après 48, condamné à un an de détention dans une forteresse pour sa collaboration, jugée trop démocratique, à un journal politique de Paderborn. Il s'était réfugié en France. Ses *Hirondelles* avaient été rééditées à Paris en 1860. Le *Pays bleu* parut en 1863, à Paris également.

5 avril 67.

Mon cher Saint-Maur,

Merci de votre lettre, qui me prouve que vous pensez à moi. Je ne serais pas allé demain chez vous. Je n'irai point ce soir. Irai-je la semaine prochaine ? D'ici le 15, je ne puis rien prévoir. Je me fais l'effort de rouler en spirale dans un tourbillon... mais non de plaisirs ! Caramba ! Je cherche, pour l'heure, de l'argent, en attendant que la position vienne¹, et il y avait longtemps que je n'avais fait pareille chose. J'y suis gauche. J'avais désappris.

Dès que je serai tiré de mes casse-cous actuels, j'irai dîner chez vous, et je vous préviendrai par une lettre pour ne pas me heurter à une porte fermée. Je me heurte à assez de choses comme cela !

A ami triste, ami sombre.

Mardi.

Giaour — oui ! car cela veut dire chrétien, — mais infidèle, non ! Je ne vous serai jamais infidèle, mon cher Saint-Maur. Je n'ai pas répondu avec cette main qui s'ennuie d'écrire à votre billet *au crayon*. J'y voulais répondre avec toute ma personne en

1. Barbey d'Aurevilly n'avait alors comme ressources que ses articles au *Nain Jaune*.

allant dîner chez vous, mais les théâtres me prennent mes soirs¹ et me les déchiquent. Je m'en venge en me moquant d'eux.

Mais vendredi, *quoi qu'il arrive*, je dînerai au Prieuré, et puisque je suis chez les prêtres de Satan², le *lundi 8* chez le *chanoine*. J'irai chercher Antier³ jusque dans les bras de sa femme, et j'irai l'y remettre, pour qu'il dîne avec nous.

Je ne connais pas M. Aubertin, entré au *Pays* depuis que j'en suis dehors. Mais je le lis... J'ai un vague souvenir d'un article dans lequel il ne me traitait pas de *plume magnifique*, mais il vous a fait une politesse en vous disant du bien de moi. Qu'importe le reste! *Beuvons frais!* Aubertin... j'aime ce nom. Ça rime à Chambertin!

A vendredi.

Avez-vous mon article du dernier *Nain* sur *votre ami Dumas* et le *Théâtre Français*?⁴

1. Il faisait la critique dramatique au *Nain Jaune*.

2. Allusion à la feuille *le Satan*, qu'avait fondée Aurélien Scholl.

3. Benjamin Antier, auteur dramatique, né à Paris en 1787. Il a composé, seul ou en collaboration, de nombreux vaudevilles. C'est lui qui a créé le type de *Robert Macaire*.

4. Ce passage suffit à *dater* la lettre. Elle est du commencement de février 1869, car c'est le 31 janvier 1869 que le *Nain Jaune* publiait l'article dont parle ici Barbey d'Aureville : *Le Comité du Théâtre Français : M. A. Dumas père*.

Vendredi matin¹.

Mon cher Saint-Maur,

Votre lettre m'a trouvé revenu, mais dans les affaires jusqu'ès oreilles. Or, *affaires*, traduisez *ennuis*.

C'est pour cette piètre raison que je n'irai pas chez vous aujourd'hui. Ma journée est pleine comme la table de Macbeth (*the table is full*) et je suis aussi sombre que le sombre Thane. Mais, demain, s'il ne me tombe pas quelque empêchement sur la tête, j'espère aller vous prendre et dîner chez le chanoine avec vous et *Antier*, toujours *entier*, quand tout diminue, toujours vivant, quand tout se meurt !

Excepté nous, pour nous aimer.

Saint-Sauveur-le-Vicomte. 3 novembre 72.

Mon cher Saint-Maur,

Allons ! Je vous écris aux Batignolles ! Un aussi chien de Parisien que vous ne doit plus être à la

1. Cette lettre ne peut être postérieure à 1872, puisqu'il y est question de Benjamin Antier, qui est mort à cette date. Mais il est probable, vu le ton désenchanté, sinon même désespéré, de la fin, qu'elle est postérieure à la guerre de 1870. Barbey d'Aurevilly, en effet, avait alors à souffrir, non seulement des maux publics, mais de malheurs privés (perte de son patrimoine, commencement de la maladie de son frère, l'abbé Léon d'Aurevilly, etc.).

*Chevalerie*¹ par ce temps, — en ce temps ! Ai-je assez tardé à vous répondre ? M'avez-vous bien calomnié dans votre cœur ? Avez-vous cru que j'étais comme vous, ô poète,

Léger comme l'oiseau qui chante et qui s'envole,

et que, sans raison, je plantais là mes amis, comme vous, car avouez que vous m'aviez un peu *planté là*, Saint-Maur, et que votre lettre, très charmante, comme ces diables de poètes savent en écrire, est un petit rapatriage... Eh bien, tope, mon ami, sans rancune. Par ce temps et ce vent de mort qui nous fauche, nous n'avons pas assez à durer pour boudier et faire des façons.

Je ne vous ai pas répondu plus tôt, ce n'est pas que je boudais, mais pour cinquante raisons, les unes que les autres meilleures. D'abord, je n'aime plus à écrire des lettres. Quand elles dépassent les trois lignes d'un billet, j'y suis gauche. Il faut s'intéresser à soi pour écrire des lettres, et je ne m'intéresse plus du tout à ma personne, ce qui prouve qu'il y a de l'égoïsme encore dans cette gueuse d'amabilité ! Ensuite, je ne suis pas une table tournante. Les tables tournantes savent écrire, disent ceux qui y croient, et moi je ne suis qu'un homme qui a tourné,

1. Château qu'Hector de Saint-Maur possédait depuis quelques années sur les bords du Loir.

depuis trois mois, comme une toupie cruelle — savez-vous, Saint-Maur, ce que c'est qu'une toupie *cruelle* ? — dans ce pays qui me tourne la tête et qui me retourne le cœur. Le diable m'emporte, il me le met sens dessus dessous ! Et puis, les morts sont arrivées ! Celle de Du Lac (de *l'Univers*)¹, celle de M^{me} Dash, — et d'un troisième, joyeux vivant que j'avais connu pendant le siège et avec qui j'avais gaiement mangé du cheval. Nouvelles et anciennes amitiés, tombant en file comme des Capucins de cartes, tout cela tape sur l'âme et la met au silence, car l'âme est le contraire des cloches. Plus on la frappe et moins elle retentit. Voilà pourquoi ce n'est pas dans le premier moment, mais à distance de nos peines, que nous pouvons les dire, en vers ! Vous savez cela mieux que moi, vous qui en faites de si beaux, Saint-Maur !

Donc, voilà ma poignée d'excuses. Je pourrais ajouter au paquet l'abbé d'Aurevilly qui dévore mon temps avec sa santé et ses idées noires qu'il me faut blanchir. Dure besogne ! Sa vie apostolique l'a tué et je crains même qu'il ne meure par la cime (by top) comme Swift². Le danger n'est pas immédiat,

1. C'est le grand ami de Louis Veuillot.

2. A cette époque, l'abbé d'Aurevilly, qui souffrait vivement des maux de la patrie et qui passait son temps à dire son chapelet pour elle — il appelait son chapelet « sa mitrailleuse de poche » — avait, en expiation des péchés de la France et pour conjurer les maux

mais il a, selon moi, le plus mauvais des symptômes ; il est découragé et sans volonté d'aucune sorte pour réagir contre son mal, qui est plus dans les nerfs qu'ailleurs et qu'il pourrait dominer, je n'en doute point, s'il faisait l'effort de vouloir.

Il vous dit les choses les plus charmantes et attend — et moi aussi, Monsieur ! — le recueil de rimes que vous lui annoncez, au lieu de les lui *envoyer* par moi, comme c'était votre devoir. L'abbé est à Saint-Sauveur, logé féodalement dans le *donjon* de *Néel* de *Néhou*¹, qui a vu Bertrand du Guesclin, — un véritable logement de poète, — et de prêtre aussi, puisqu'ils ont fait du château fort un hôpital, logeant les pauvres où logeaient les soldats, idée sublime ! Mon frère, qui n'a pas cessé d'être Eudiste, est le chapelain, pour l'heure, des religieuses de Saint-Paul de Chartres qui desservent l'hôpital de Saint-Sauveur, et c'est là qu'il faut lui écrire, si on veut que la lettre lui arrive en droiture et n'aille pas se perdre dans sa communauté de Perriers.

Quelle langue trop longue vous dira peut-être, mon cher Saint-Maur, qu'on m'a vu à Paris, ces jours derniers, — et c'est vrai, j'y ai passé deux fois

qu'il craignait pour elle, fait à Dieu le sacrifice de son intelligence, qui était très belle. Dès lors, il tomba peu à peu dans le gâtisme, et souffrit avec une volupté mystique de cette déchéance, qu'il sentait fort bien.

1. Voir le roman de Barbey d'Aurevilly, *Un Prêtre marié*.

vingt-quatre heures, pour affaires avec des libraires, ces vampires !... J'y suis allé arranger mes travaux de cet hiver, *exclusivement pour cela*. — De monde, je n'ai vu que M^{lle} de Cisternes ¹. C'est le privilège de l'affliction qui m'a fait aller chez elle. Quand j'en suis sorti, il était trop tard pour pousser jusque chez vous, je partais.

Et à présent, mille amitiés et au revoir. Je ne rentrerai guère en Babyloïnie qu'au commencement du mois prochain. Mille choses à Delamare — le misanthrope *cambronisant* — et à Brot que je remercie de sa lettre, enfermée dans la vôtre ; le pêcheur m'a hameçonné le cœur avec son souvenir. Ne m'oubliez pas auprès de personne des vôtres, depuis la main de M^{me} de Saint-Maur que j'embrasse, jusqu'au front de la Suzannette ², auquel je mets un bonnet de baisers.

Tout à vous d'amitié, — à l'épreuve de l'indifférence. *Understand you ?*

Mercredi, 21 février 72.

... Avez-vous gardé le vendredi de fondation ? Cela aussi a-t-il disparu dans l'effondrement universel ? Si on dîne encore *rue des Dames*, à vendredi !

1. Nièce de la comtesse Dash, chez qui elle habitait.

2. Petite-fille du poète.

Un mot de réponse à cette question, *if you please*.

Je suis arrivé pour bientôt repartir. Voyons-nous beaucoup en ces dernières journées qui me restent encore à passer dans cette ville méprisée. Je veux retourner à mon Stratford-sur-Avon, comme Shakespeare. J'en ai fini de tout, excepté du mépris !

Immortale jecur !

Ce qui me reste de cœur est pour vous.

Paris, dimanche 3 août.

Six lignes, dites-vous. Les voici !

Je pars jeudi pour Valognes, et de là, je vous écrirai. Je suis dans le diabolique froufrou des emballages, et voilà pourquoi, par parenthèse, *le Constitutionnel*¹ ne vous portera pas mon article de semaine *demain*. Ne croyez pas à la légère *indisposition* dont il parlera peut-être. Mon indisposition, c'est des malles à faire et tous les soucis d'un départ et d'un emménagement *là-bas*.

Je reviendrai pour le *lancé* de mes *Diaboliques* vers la fin de septembre². Je passerai huit à dix jours à Paris, et alors je vous verrai et nous pourrons rire

1. Barbey d'Aurevilly écrivait au *Constitutionnel* depuis 1869. Il y avait pris la succession de Sainte-Beuve.

2. *Les Diaboliques* ont paru en novembre 1874 (un vol. in-12, chez Dentu). De plus, *le Constitutionnel* du 3 août 1874 ne contenait pas d'article de Barbey d'Aurevilly. Cette lettre est donc de 1874.

dans les cabarets ! Nous nous vengerons de ces absences. Vous cuisez, à ce qu'il paraît, si j'en crois vos vers recuits à la flamme de vos soleils. Nous, nous cuisons moins poétiquement entre nos damnées maisons blanches. Mais c'est toujours cuire. Vous ne vous plaindriez plus du gigot...

Ne vous carbonisez donc pas trop. Qu'il me reste un bout de tison que je puisse allumer encore, en soufflant bien...

Paris, jeudi, 6 avril 76.

Mon héroïque Hector !

Puisqu'il faut vous prévenir, je vous *préviens* que *samedi*, je débarque chez vous — et que j'y dîne de la dent, de l'esprit, du cœur et de tout ! Vous me direz où vous en êtes de cette publication, projetée lorsque je suis parti¹... Bonne râtelée de rires et d'amusettes. Nous nous gorgiasseron et nous rigolerons, comme dit Rabelais.

Ah ! vous trouvez La Fontaine un *vieux blagueur* ! C'est vous qui blaguez, Monsieur de Saint-Maur !

1. Il s'agit de la publication du *Dernier Chant*, où Saint-Maur a recueilli toutes les poésies écrites par lui de 1855 à 1875.

Mardi (26 février 1878).

Voulez-vous, prieur, *congrégationner mauresquement* et *saintement* jeudi prochain au prieuré ordinaire ?

Le Dom Arsène ¹, qui est de ladite Congrégation de Saint-Maur, pourrait peut-être venir ce jour-là ?...

Mais, Saint-Maur, mon prieur adoré, me voulez-vous pour ce jour-là *avec* ou *sans* Arsène ?

En hâte ! Pas le temps de muser.

Paris, 6 avril 78.

Eh bien ! prieur de Saint-Maur, le diable t'a-t-il emporté, toi et ton prieuré ! ! ô Hector — sacrée plume ! Ce n'est pas de vous que je parle, c'est de celle d'oie que j'ai dans la main ! — valet de cœur, sans cœur ! Le plus beau des valetages — par lequel nous avons tous passé ! Vous n'êtes donc plus qu'un valet de carreau ². Moi, je ne suis plus qu'un valet de pique, pour vous piquer !

Vous en mériteriez un fier coup... de pique !

1. Arsène Houssaye. — C'est dans la revue *l'Artiste*, qu'il dirigeait, que Saint-Maur avait fait paraître la plupart de ses vers.

2. Hector de Saint-Maur signait quelquefois dans *l'Artiste* : *le Valet de carreau*. De là ces plaisanteries.

J'attends — et ne vois rien venir ! Monsieur est-il évaporé ?...

Paris, 19 juin 1878.

Mon cher Saint-Maur,

Qui s'accuse s'excuse, et fait mieux, — se fait tout pardonner. Je ne vous en veux plus, mais je vous en ai voulu. Partir comme un fuyard, comme un traître, sans faire un signe, à moi, qui espérais un dernier choc de verres !... Ah ! vos lumbagos ne vous empêchent pas de détaler comme un lièvre, et pour éviter le provincial¹, vous m'avez fui... Vous m'avez traité comme un provincial !

Je suis vengé, du reste. Il *pleut, bergère*, sur ceux qui veulent faire les bergers et qui ne se contentent pas de traduire les vieilles églogues². Il pleut, et vous pouvez maintenant rentrer vos *blancs moutons*... Saint Médard est désormais mon saint ; il daube les amis. Il traite l'amitié comme une laitue. Il l'arrose quand elle meurt sur pied pour qu'elle repousse et relève son nez de laitue. C'est un grand jardinier d'amitié que saint Médard. Vous m'avez, trempé par lui, écrit une lettre aimable. Pardieu ! Je le sais bien

1. Le provincial qui venait à Paris pour l'Exposition.

2. C'est en 1877 qu'Hector de Saint-Maur avait fait paraître sa très remarquable traduction en vers des *Bucoliques* de Virgile.

que vous êtes aimable, mais je sais le cœur humain aussi, et ce n'est pas gai. J'écrivais — voyez le presentiment ! — à *Mathilde de Cisternes*, le jour même où elle allait m'apprendre votre trou dans la lune : *Les âmes aimables sont oublieuses*. Je le disais d'une autre. On peut le dire de tous !

Mon cher Saint-Maur, je crains bien de ne pouvoir aller chez vous, comme vous m'y invitez. Je ne le pourrai pas ! même après la pluie. J'en ai une aussi qui va durer, *ici*... C'est une pluie détestée de travaux nécessaires. J'ai quatre éditions à surveiller chez *Lemerre*, que la grève de ces brigands de typographes a mises en retard et accumulées. J'ai un volume chez *Dentu*, et j'en prépare un second — *horresco referens* ! — Tout cela me rive à cet affreux Paris que les imbéciles traitent de magnifique. Je l'exècre et j'y reste. Vous l'adorez, et vous n'y restez pas ! Charmante logique que la vie !

Je n'y reste que pour ces gueux d'éditeurs qui m'oublieraient si je n'étais pas là à les piquer comme des buffles, car il n'y a pas d'oublieuses que les âmes aimables, il y a aussi les âmes maussades des éditeurs. J'y serais bien resté pour cette *Océana*¹ (revenue de Russie) qui fut mon caprice de l'année dernière ; mais vous qui recevez tous les journaux, vous

1. Fameuse écuyère du Cirque de l'impératrice.

avez dû lire cet article du *Gaulois*, dans lequel on l'a, pour moi, dépoétisée. Cet article, qui voulait pourtant la mettre en valeur, l'a roulée dans la boue. Une boue rose : la couleur n'y fait rien ; c'est toujours de la boue ! Suprême maladresse ! Elle n'existe plus pour moi... A partir de cet article, Océana, pour qui n'est pas un crevé ou un gommeux, n'est plus qu'une étoile éteinte.

Sous ton étoile favorite,
Le soir, quand tu viendras errer...

Je n'y viendrai plus. Toutes mes promenades, sous cette étoile-là, sont finies.

Mon cher Saint-Maur, victime de la pluie, citadin égaré par peur des provinciaux de l'Exposition, les pique-assiettes de la curiosité, écrivez-moi quand il pleuvra et que vos *blancs moutons* seront rentrés. Que je vous serve à quelque chose les jours de pluie, puisque je ne vous ai servi à rien les jours de beau temps.

Votre ami *délaissé*.

3 décembre 78.

Mon cher Saint-Maur,

Je ne vous fais pas mes excuses de n'être pas allé vendredi « banqueter » chez vous. J'étais strangulé

par les occupations les plus homicidement bêtes! *the struggle for life*. Il fallait faire mon article, mais voici ma semaine *of leisure*. Voulez-vous de moi *vendredi*, à la condition qu'il y aura un plat de poisson pour mon catholicisme?... hein? Parpaillot, voulez-vous de moi à ce prix?

Puis, voulez-vous de moi avec Georges Landry¹, ce jeune homme auquel votre poésie a tourné la tête et que vous aviez invité à venir avec moi dîner chez vous avant votre escapade *épeurée* de l'Exposition? Nous n'y sommes pas allés et nous avons bien fait; vous aviez filé sans tambour ni trompette pour éviter les parents de province — ô évanouissement de l'amitié! — *même à Paris!*

Dites donc ce à quoi vous m'autorisez. Faut-il venir? et puis-je venir avec mon *Fidus Achates*?...

Et à vous, quoi que vous disiez.

Mercredi².

Va pour l'oie! Repas d'hommes d'esprit! Manger une oie... délices! cela a l'air d'une vengeance.

A *vendredi* donc! Je vous amènerai Prosper

1. Voisin de chambre et ami de Barbey.

2. Cette lettre et les deux suivantes sont de date incertaine. Mais, si elles ne renseignent pas sur un moment précis de la vie de Barbey, leur verve peut symboliser l'ensemble de ses longues et joyeuses relations avec Saint-Maur.

(l'improspère) Delamare, d'humeur noire, et qui s'abattra sur votre oie, comme un corbeau sur une charogne... Et nous, nous rions comme deux singes !

Tout à vous, Monsieur de Saint-Maur !

Vendredi.

Mon cher amphytrion éternel,

Embroschez-le, puisque le drôle ne peut attendre !

Mais je suis plus malheureux que si j'étais moi-même à la broche, tournant au feu haletant de l'amitié!...

Moi, j'attends — hélas ! je le peux — un campagnard qui doit — le gueux payera probablement sa dette — dîner demain avec moi, demain, le jour de votre lièvre ! Il m'a promis, se réservant la liberté de ne pas venir. Si, à 5 heures *précises*, — il a dit *précises*, — il n'est pas chez moi, je serai libre. Vous, vous ne rentrez qu'à 6 heures. A 5 heures $\frac{1}{4}$, je prendrai donc une petite voiture et je filerai d'un train de lièvre, vers le lièvre et vers vous !

Sinon, je serai plus triste que tous les lièvres, qui sont fort tristes, vous le savez, excepté le vôtre, heureux d'être mangé par vous ! *Cet animal* — non le vôtre — *est triste et la crainte le ronge*. Je commence d'avoir celle de ne pouvoir dîner chez vous, mais que sera-ce quand j'en aurai la certitude !

Quelle mine je ferai dans mon gîte !

Car, que faire en un gîte, à moins que l'on n'y songe ?

Je songerai au vôtre, où je ne serai pas !

Ainsi, à 6 heures, mettez-vous à table, comme à l'ordinaire. Faites comme votre lièvre : n'attendez pas, et buvez à mon infortune...

Jedi.

Cher poète,

J'ai vu M. Delamare et il m'a dit que vous aviez pensé à moi pour vendredi. Je n'y faudrai pas. J'ai donné rendez-vous à *mon dit* *sieur* Delamare — comme disent les exploits que je reçois — pour demain 5 heures au Café de Bruxelles, et c'est de là que je le phaétoniserai aux Batignolles, mais nous ne verse-rons que chez vous.

Des vers, du gigot à l'ail, du Chambertin, combinaison charmante ! Mais, mon ami, j'irais manger du pain sec et boire de l'eau chez vous que je ne serais pas attrapé, et la prose que vous faites, quand vous me dites que vous m'aimez un peu, est de bonne poésie pour mon cœur.

Ce qui ne m'empêche pas d'aimer l'autre ! Non, pardieu ! Avec vous, on est tout prêt à tous les senti-

ments et on n'est embarrassé que de la préférence !
Diable ! je marivaude, pardon !

Or, quand on dine chez Grégoire ¹,
Il yaut mieux boire.....²

Paris, samedi, 26 juillet 79³.

Ma très chère Madame de Saint-Maur,

... Quand je serais né sans mémoire de cœur, vous m'en auriez créé une. Ah ! le silence n'est pas l'oubli ! Mais à quoi bon parler, et surtout par lettres — les impuissantes lettres qui ne valent pas une inflexion de voix ni un regard — de ce qui n'est plus et de ce qui ne sera plus jamais ? Saint-Maur, avec son amitié et sa gaieté charmante, était un rayon dans ma vie. Le rayon est éteint. Après mon frère ⁴, qui en était un aussi de gaieté spirituelle et de cœur, il était le dernier, et me voilà dans les ténèbres. Il faut *là dedans* aller seul.

1. Grégoire est le nom patronymique de la famille de Saint-Maur.

2. Ici, Barbey d'Aurevilly a dessiné à l'encre rouge un petit verre.

3. Nous avons cru devoir ajouter aux lettres à *Saint-Maur* cette lettre et les suivantes, écrites à la veuve et à la petite-fille du poète, pour montrer quelle fidélité Barbey d'Aurevilly gardait à sa mémoire.

4. L'abbé d'Aurevilly était mort en 1876.

Ce que je vous dis là, chère Madame de Saint-Maur, est de la plus profonde et de la plus triste vérité... Je ne phrase pas, et si je vous dis même cela, c'est que vous m'avez écrit que j'oubliais ceux qui souffrent. Alors, je m'oublierais moi-même; mais je me souviendrais encore de vous en pensant à moi et à ce qui nous manque à tous les deux. Avec cette Chevalerie qui me le prenait, à moi, six mois de l'année, il semblait qu'il voulût d'avance m'accoutumer à sa mort. Il procédait par petites absences à la grande absence, à l'éternelle. Mais, chère Madame, c'était inutile, je ne m'y fais pas.

Adieu. Écrivez-moi si vous y trouvez quelque douceur, car je ne parle pas de consolation; je vous répondrai, malgré mon horreur d'écrire. Et ne me calomniez plus. J'ai la fatuité de croire que vous m'avez un peu aimé pour vous; aimez-moi maintenant pour lui.

Deux fois votre ami et respectueux.

Paris, mercredi, 30 janvier 1884.

Miss Suzanne¹,

Voulez-vous, vous et vos chers parents, me donner

1. Miss Suzanne, outre ces épîtres, recevait parfois de Barbey d'Aurevilly des présents précieux. Il lui donnait ses cravates fameuses, aux bouts de valenciennes. Il y en a de satin violet, de crêpe de Chine bleu, etc.

à dîner vendredi prochain?... Il y a bien peu de jours que je suis revenu à Paris. J'étais à Valognes lorsque j'ai reçu votre lettre... Offrez mes amabilités à votre père, et à votre grand'mère mon respect le plus tendre. Elle reste toujours pour moi la femme d'un des hommes *que j'ai le plus aimés*, comme vous en êtes la petite-fille.

Et c'est l'étoile qui brillera toujours pour moi sur votre front!

Je serais heureux de dîner avec Delamare. Le souvenir des jours passés.

Vendredi, 8 mai 1886.

Mon injuste amie,

La *veuve d'Hector* n'aura jamais rien à me reprocher.

L'absence, après la mort, est le plus grand des maux, car elle vous expose à l'injustice de vos amis.

Je suis arrivé très tard de Valognes, et je n'ai su votre retour de la Chevalerie que par la lettre où vous vous plaignez de moi...

Depuis mon retour, j'ai été cruellement malade de cette douleur de foie¹ qui me torture de temps en temps pour me rappeler que je suis homme, et quand j'ai engourdi, à force de laudanum, l'aimable bête dont

1. Cette douleur de foie était une maladie de cœur,

je suis la cage, j'ai été pris par une grippe qui dure depuis trois semaines, et qui, à l'heure qu'il est, m'empêche encore de sortir.

Cependant, je serai chez vous vendredi — si, conformément au passé, on peut dîner chez vous, moins gaiement que s'il était là, — *mais comme s'il était là*.

Vous oublier, vous ! je vous défends de mettre jamais ce mot-là à côté de mon nom...

Faites pénitence au pied du portrait de votre mari de la mauvaise pensée que vous avez eue sur moi.

A vous toujours, même méconnu, et quand vous ne voudriez *plus de moi*, — ce que je ne croirai jamais ! jamais ! jamais !

JULES BARBEY D'AUREVILLY¹.

1. Barbey d'Aurevilly signait de toutes manières, — de son nom, de ses initiales, — et quelquefois : Barbe... d'Aur...

UN AMI DES DERNIERS TEMPS

LE CHANOINE ANGER-BILLARDS

Dans l'un des plus beaux coins de la Basse-Normandie, à quelques centaines de mètres de Saint-Sauveur-le-Vicomte (la patrie de Barbey), s'élève une éminence verte, couronnée de hauts arbres : c'est le Mont-de-la-Place, d'où la vue s'étend, éblouie et reposée, sur l'opulente vallée de la Douve, la vallée de Tempé de cette Thessalie normande. Sur le plateau qui domine cette colline, une chapelle, simple d'extérieur, se dresse au milieu des pelouses. En y pénétrant, on remarque d'abord d'innombrables oriflammes, qui, sur leurs soies blanches ou bleues, portent des noms illustres de batailles et de braves, puis des bannières plus modestes, hommages des humbles paroisses du Cotentin. Tout cela est vibrant, enflammé et pur. Et, de ces flots d'argent, d'azur et d'or, émerge une admirable statue de la Vierge, la

statue de Notre-Dame de la Délivrance, vénérée depuis des siècles.

Le sanctuaire commémore, en effet, la « délivrance » du sol français, à la fin de la guerre de Cent ans. Son origine, sans doute, est bien plus ancienne, et, dès le temps des Croisades, il y eut sur le Mont-de-la-Place une chapelle et une léproserie. Mais la reprise sur les Anglais de la citadelle de Saint-Sauveur-le-Vicomte ayant été le dernier fait d'armes de la sanglante et interminable guerre, l'église fut reconstruite en ex-voto à Marie Libératrice. Jetée à la cime de ces vagues de verdure, cette nef à l'ancre y symbolise depuis lors la reconnaissance confiante :

La Délivrance est là sur la colline,
En face du soleil couchant !

C'est ainsi que, dans sa gratitude pour l'Auxilia-trice, qui avait brisé ses chaînes mondaines, chantait l'abbé Léon d'Aurevilly, originaire de Saint-Sauveur-le-Vicomte, comme l'illustre écrivain, son frère.

Il y a une quarantaine d'années, le pèlerinage était délaissé : il est aujourd'hui florissant et pieux. Le sanctuaire appelait toutes les restaurations, matérielles, religieuses et morales : l'église, maintenant, ressemble à un chant de pureté, de triomphe et d'amour.

Cette résurrection a été l'œuvre d'un bien original

et bien saint prélat, Mgr Achille Anger-Billards, qui fut pendant trente-trois ans chapelain de Notre-Dame de la Délivrance, et qui est mort près de sa chère Libératrice, le 24 août 1906. Une femme de talent, qui signe Victor Féli, a écrit avec émotion et grâce la vie de ce prêtre, qui méritait, certes, d'être connue¹, et que doivent en particulier connaître ceux qui, sachant la faveur spéciale dont il a joui auprès de Jules Barbey d'Aurevilly pendant les quinze dernières années du vieux « laird », soupçonnent l'influence qu'il a pu exercer sur lui et désirent s'en préciser la nature.

L'abbé Anger-Billards habitait sur « le Mont » la plus pauvre des cabanes, véritable hutte d'ermite, où, par le toit de chaume, l'eau coulait sans interruption sur un sol de terre battue. Quelques meubles boiteux ornaient seuls cette demeure de la Thébaïde. Le vieillard couchait sur un grabat, empilait sur le terre-plain marécageux de sa chaumière les livres que sa science dévorait par milliers, vivait de rien avec une vieille servante et un domestique, héroïquement fidèle, entré tout enfant chez lui, donnait même asile, comme eût pu faire un François d'Assise, à un chien aveugle, à une chatte désarticulée, à une grotesque chèvre boiteuse, pleurait la mort des crapauds familiers, et

1. Un vol. in 12. Paris, *Poussielgue*, 1909.

célébrait dans le recueillement, le travail et le dénue-
ment, la Vierge Marie et son Fils. « Un grand cœur
dans une petite maison, voilà ce qui m'a toujours
touché davantage ici-bas », disait Lacordaire : on se
rappelait ce mot en entrant chez l'abbé Anger-Billards.

Né au Havre-de-Grâce le 23 mars 1826, il apparte-
nait à une excellente famille. Il fut élevé dans le
domaine de Billards, canton de Vire, où son père,
ancien officier de l'Empire, enflammait sa jeunesse
aux récits épiques de la grande époque. Aussi le jeune
Achille rêvait-il de figurer dans une nouvelle *Iliade*.
Ses études achevées au petit séminaire de Vire, il se
prépara à Saint-Cyr.

« Mais Dieu, dit Victor Féli, qui savait quel merveilleux soldat
aurait en lui son Eglise, lui inspira soudainement, dans un
voyage à Paris, au cours de nombreuses réceptions mondaines,
où le jeune homme fut choyé de toutes parts, l'idée très claire
de l'insuffisance des choses terrestres devant les aspirations de
son âme. Bientôt plus rien ne resta des séductions humaines en
parallèle avec l'attrait céleste ; les rêves de gloire pâlirent devant
les attirances divines... »

Et Achille Anger-Billards entra au Séminaire, en
proie à une ferveur et à un enthousiasme que
soixante années ne firent jamais que développer.

Une fois prêtre, il retourna comme directeur des
études au Petit Séminaire de Vire, et fut ensuite long-
temps professeur de rhétorique, puis de philosophie

au collège Sainte-Marie, de Caen. Maître admirable, il ne communiquait pas seulement à la jeune aristocratie normande qu'il était chargé d'instruire, sa science très étendue ou le feu d'une imagination vraiment extraordinaire, mais il s'ingéniait à lui donner encore le goût passionné des pratiques et des vertus chrétiennes. Il initiait ses élèves à la charité la plus active et la plus vraie.

« Au collège Sainte-Marie, raconte-t-il, je conduisais mes rhétoriciens tous les huit jours voir les pauvres. Ils étaient tous très riches et de familles nobles. Le long de la route, je les faisais entrer chez des misérables où les enfants grouillaient dans la saleté, la puanteur. Mes élèves les peignaient, les décrassaient, arrangeaient et brossaient les pauvres loques. Au bout de vingt minutes, je repassais. Un jour, le plus haut titré de la classe, le marquis d'Angleville, me barre la route, tenant à la main une petite fille bien nettoyée et qu'il embrasse en me disant : Eh bien ! maître, êtes-vous content ? »

Son travail de professeur n'empêchait pas l'abbé Anger-Billards de collaborer déjà à de nombreux journaux et revues. Il devait écrire jusqu'à sa mort, c'est-à-dire pendant cinquante ans. Il a laissé quelques opuscules, éloquentes, érudits et pieux. Mais c'est surtout dans la presse périodique (notamment dans *l'Univers*, *la Liberté*, etc.) que ses instincts héréditairement batailleurs et son cœur apostolique aimaient à s'affirmer ou à se répandre. Il était prêtre avant tout, mais traditionaliste en politique, et toutes ses

sympathies allaient à la vieille France. De là même toute une partie plus périssable de son œuvre. Il se peut que les lecteurs modernes de beaucoup de ses articles ne saisissent plus toujours le lien logique qui existait pour lui entre les destinées du catholicisme et celles, par exemple, de l'ancienne monarchie. Tout ce qui appartient à l'ordre nouveau est, pour ce philosophe, volontiers grandiloquent et nourri de Joseph de Maistre, l'objet d'une égale réprobation. Parfois même, les idées se confondent sous une phraséologie magnanime. Aussi puis-je regretter que Victor Féli, dans son ouvrage si exactement documenté et d'une peinture si fidèle, n'ait pas toujours débrouillé ces confusions, et aille même, une ou deux fois, jusqu'à les accroître, — d'ailleurs par un noble souci d'admiration constante.

Mais quelle verve dans ses polémiques religieuses ! et quelle sûreté de doctrine ! et quel style, éternellement jeune, ardent, pleins d'images neuves ! Mgr Anger-Billards mérite d'être rangé au nombre des bons journalistes. Il était soutenu et guidé par une foi où se mêlent les plus exquises naïvetés de l'enfance et la science du théologien et de l'historien. Grand lecteur, orateur simple et nourri, tous ses dons naturels et toute sa science acquise débordent dans ses articles. C'est un flot de poésie, de logique et de véhémence, où surnage je ne sais quelle candeur charmante, —

hélas ! mêlée de quelque réthorique, innocente elle aussi.

Parmi les polémiques que soutint Mgr Anger-Billards, une des plus vigoureuses fut la campagne qu'il entreprit en 1856 et qu'il mena jusqu'en 1865 en faveur des écoles et des chrétiens d'Orient. Il réclamait spécialement pour le nouveau patriarche latin de Jérusalem les anciennes prérogatives injustement retirées à ce siège.

« L'abbé Anger-Billards, dit Victor Féli, publia pour cette cause une longue série d'articles, qui étaient traduits aussitôt en syriaque, en turc et en grec moderne et firent beaucoup de bruit. Le justicier arriva à son but, et le sultan, de guerre lasse, mit fin aux spoliations si courageusement dénoncées... La fin de cette brillante campagne fut un véritable triomphe pour son auteur. Les patriarches d'Orient, les archevêques, le vice-roi Haremby, quoique dépendant du sultan, couvrirent d'honneurs, de titres et de décorations le vaillant prélat. »

Quelque peu de goût qu'il eût, en effet, pour les titres, il fut chorévêque d'Antioche, prélat mitré de Carthage, vicaire général de Césarée, chanoine de Smyrne, Ephèse et Jérusalem.

C'est en 1863 que son évêque l'avait nommé chapelain de Notre-Dame de la Délivrance. Si active et parfois même si brillante qu'ait été son existence antérieure, c'est près de ce sanctuaire, dont il releva les ruines, que s'écoula sa vie véritable. Toujours écrivain et journaliste, il se fit, malgré une santé pré-

caire, prédicateur quotidien. Chaque jour, à sa messe de 8 heures, il sermonnait, devant la Vierge miraculeuse, les pèlerins plus ou moins nombreux. « J'ai pris, disait-il, comme saint Paul, la devise : Malheur à moi, si je n'évangélise pas ! » N'eût-il donc pour auditeurs que sa vieille servante et son fidèle Louis Yver (un domestique, ou, pour mieux dire, un factotum comme on n'en voit guère et qui a laissé sur son maître un journal du plus édifiant intérêt), Mgr Anger-Billards prêchait le dogme, les vertus évangéliques, la vie des saints. Choqué du trop vif attachement des Normands ses compatriotes pour les biens de ce monde, il les exhortait à la pauvreté sainte.

Lui-même, il prêchait d'exemple. A reconstruire son église et à soulager les misérables, son patrimoine s'était vite épuisé. C'était désormais son pain, à peine assuré à la journée présente et jamais au lendemain, qu'il partageait avec les mendiants. Ses repas, à mesure qu'il avançait en âge et en sainteté, se réduisaient au néant. Il en vint plusieurs fois à manquer de tout, il resta des journées entières à attendre une charité, que la Madone suppliée finit toujours, du reste, par lui envoyer, et même un jour, assure-t-on, de façon directe et merveilleuse... Mais à peine possédait-il quelque argent qu'il le distribuait aux pauvres, disant avec son éternelle et douce

candeur : « Quand je donne, il me semble que je dois ce que je donne. » Un jour, une femme de ménage, poursuivie par des créanciers, lui conta son affaire. Mgr Anger-Billards n'avait rien. Mais « soudain, dit sa biographe, son visage attristé s'éclaira de joie ». Il ouvrit son tiroir et, y prenant sa croix de commandeur du Saint-Sépulchre, don d'un prince royal et à laquelle il tenait beaucoup, il la donna à cette pauvre, qui la vendit 600 francs.

Désormais, plus rien, rien de rien, ne restait au vieux prêtre, sinon ses piles de livres et de bouquins, où, dans l'humidité glaciale de sa solitude, il puisait pour son âme, assoiffée d'idéal, un pur rafraîchissement. « Pendant trente ans, cette sainte existence s'est passée tout entière en prières, méditations, prédications quotidiennes, aumônes journalières, correspondance écrasante, études sans trêve, copies envoyées presque chaque jour aux journaux de Paris, de la province ou de l'étranger. » Mgr Anger-Billards dormait trois ou quatre heures à peine, coupant même son sommeil par des méditations. Enfin, il trouvait le temps de consoler et de ramener à Dieu bien des cœurs. Par la fenêtre toujours ouverte de sa chambre, les pécheurs entraient la nuit pour solliciter l'absolution du saint.

Ce saint était fort artiste. Un grand nombre de littérateurs ont entretenu avec lui, au moins par cor-

respondance, des relations d'amitié. Mais, disais-je, le plus célèbre de tous ses amis, et peut-être le plus cher, fut Barbey d'Aurevilly. C'est derrière le cercueil de l'abbé d'Aurevilly qu'ils se rencontrèrent pour la première fois, en 1876. Leur sympathie mutuelle fut, dès lors, très grande. Barbey ne possédait plus un pouce de terre à Saint-Sauveur-le-Vicomte, où ses aïeux avaient été fort riches, mais il revenait quelquefois dans sa petite ville natale, et visitait l'ermitte du Mont. Alors, sur la pelouse de la Délivrance, à l'ombre de l'antique église, les conversations du chapelain et du romancier se prolongeaient, affectueuses, poétiques, chrétiennes. Le causeur incomparable qu'était Barbey d'Aurevilly s'embrasait au contact d'un vieux cœur ardent : aussi bien, Mgr Anger-Billards le comprenait-il, ce grand méconnu. Il sentait mieux que personne toute la sincérité de son catholicisme, et combien son art même, jusque dans ses libertés ou dans ses audaces, restait catholique de fond. Barbey d'Aurevilly, en lui dédiant le second volume de ses *Philosophes et écrivains religieux*, ne faisait même que reconnaître la générosité combative avec laquelle son ami prenait sa défense. Voici, en effet, parmi les lettres si intéressantes que publie Victor Féli, quelques passages adressés à M. Charles Buet, où l'abbé Anger-Billards défend avec la passion la plus intelligente le grand romancier :

« J'ai souvent entretenu de ses romans B. d'Aureville. Il m'a livré la clé de son secret. Pourquoi a-t-il peint les passions d'une touche si vigoureuse ? Il a pu se tromper sur l'efficacité de sa méthode, mais ses intentions étaient extrêmement morales. Il peint de manière à inspirer l'horreur du mal. Il retourne le cœur humain comme on retourne la poche d'un fripon pour trouver là, dans la poche ouverte, le corps du délit qui, sans cette opération violente, faite sur les voleurs, aurait été invisible...

« Ce qui caractérise mon illustre ami, c'est l'inflexible amour, aussi grand que possible, de l'Église catholique, du Pape, du prêtre, de l'antique et vrai caractère français... Il veut l'*entier* et le *total* en tout... Cet inflexible attachement à la vérité totale dans tout ordre de choses explique pourquoi il ne se trompe pas dans ses jugements et dans ses étonnantes appréciations sur l'art, sur la politique, dans les matières philosophiques et dans les questions ecclésiastiques. C'est à cause de cette aptitude à mettre dans un relief plein de couleurs, de vérité et d'énergie les solutions les plus difficiles, que Mgr Bertaud, un esprit total aussi, celui-là, appelait d'Aureville une *théologie naturelle et certaine...* »

A un homme qui le défendait avec tant de perspicacité et de justice, Barbey d'Aureville devait bien certaines confidences. Aussi aimait-il à s'épancher dans le cœur de ce prêtre, que des lettres comme la suivante devaient inonder de joie :

Mai 1878.

« Mon très cher abbé,

« La vie, ce char à quatre roues qui m'emporte, ne me permet pas d'écrire. Mais pourtant, je vous dois *ceci*, à vous qui aimez mon âme encore plus que mon esprit.

« *Dimanche*, j'ai eu le bonheur de communier. Je suis rentré

dans le chemin droit. J'ai senti vos prières sur mon âme. Que Dieu vous rende le bien que vous m'avez fait ! Je suis sûr qu'au regard de Dieu, vous m'avez fait du bien... »

On verrait par cette seule citation combien furent intimes les rapports de l'abbé Anger-Billards et de Barbey d'Aurevilly. Mais la correspondance que publie Victor Féli prouve surabondamment l'ascendant exercé sur le romancier vieillissant par ce prêtre d'une vertu si originale et si active. Il faut croire désormais que c'est pour beaucoup à l'influence du solitaire de Saint-Sauveur que le solitaire de la rue Rousselet dut de faire une mort si résignée et si grande.

Celle du chapelain de la Délivrance fut digne de sa vie. Il mourut dans le plus complet dénuement, en écoutant des hymnes à la Vierge, peu après avoir dicté un dernier article. Renoncement, piété, combat : telle avait bien été, jusqu'à sa dernière heure, son évangélique existence ¹.

1. Deux notes inédites du vieux chanoine valent la peine d'être citées ici :

« Barbey d'Aurevilly aurait voulu écrire le nom de Dieu sur le front calciné du Diable. »

« Si la patrie de ce grand homme le glorifie un jour, la ville de Saint-Sauveur-le-Vicomte se mettra au rang des cités les plus renommées. »

AUREVILLY-ANA

Barbey d'Aurevilly avait-il du sang Bourbon?

On dit couramment que M. Ango, grand-père maternel de Barbey d'Auvevilly, « aurait été le propre fils du roi Louis XV, son parrain ». Ces mots sont de M. Paul Bourget (conférence de 1909), qui dit encore : « Je savais déjà, détail qui m'a été confirmé par le duc d'Aumale, qu'il passait pour descendre, par sa mère, *d'un sang autrement noble.* » Tout le monde sait cela ou croit le savoir, car M. Bourget a confié de nombreuses fois à la presse cette conversation princière, qui ne prouve rien¹.

M. Grelé (thèse sur Barbey d'Aurevilly) avait déjà raconté tout au long l'histoire : « Le Bien-Aimé ayant « eu un fils d'une de ses nombreuses maîtresses, « maria, dit-on, cette dernière à Jacques-Pierre Ango, « qui devint ainsi le père putatif de l'enfant... Or,

1. Si l'on en croit M. Jean de Bonnefon (Préface aux *Dédicaces de Barbey d'Aurevilly*), le duc d'Aumale aurait tenu ce propos à d'autres personnes encore.

« cet enfant, Louis-Hector-Amédée, né à Versailles le
 « 15 novembre 1739 et mort à Saint-Sauveur le 28 fri-
 « maire an XIV (décembre 1805), à l'âge de soixante-
 « six ans, n'est autre que l'aïeul maternel de Jules
 « Barbey d'Aurevilly. Le grand écrivain aurait donc
 « eu du sang royal dans les veines. Toujours est-il
 « que Louis Ango fut tenu à Versailles sur les fonts
 « baptismaux par le comte de Maurepas et la duchesse
 « de Châteauroux. Son parrain fut le roi lui-même,
 « lequel vraiment ne pouvait moins faire, après lui
 « avoir donné la vie, que de lui donner son prénom... »

Comme le dit fort bien M. Jacques de Biez dans l'excellente brochure qu'il a publiée sur la question ¹, « l'esprit est immédiatement mis en éveil par ces deux faits graves, la faiblesse de la référence : « *maria, dit-on* ; et un anachronisme. En 1739, il n'y avait pas de duchesse de Châteauroux, créée seulement, les Goncourt l'ont raconté, en 1743 ».

M. de Biez ajoute : « Il est juste de dire que Barbey d'Aurevilly a commis la même erreur. En 1855, « il écrivait à Trebutien que la duchesse de Châteauroux avait été marraine de son grand-père, et que « Louis XV en avait été le parrain. »

Or, le parrain du petit Ango ², fils de Jacques-Pierre

1. *Louis XV et Barbey d'Aurevilly* (Paris Stock, 25 novembre 1909).

2. Né le 14 novembre 1739, et non le 15, — mais baptisé le 15. (Registres de la paroisse Saint-Louis de Versailles.)

Ango, directeur des biens des religionnaires au département de Provence, et de Julie Dalleron, son épouse depuis le 22 août 1737, c'est-à-dire depuis plus de deux ans ¹, fut « Mgr le comte de Maurepas » ; et la marraine, « M^{me} la duchesse de Mazarin », représentés, d'ailleurs, *par le concierge de l'hôtel de La Vallière et par sa femme.*

Ainsi, toute la légende s'effondre. M. Jacques de Biez, qui la « liquide » définitivement, fait encore allusion à d'autres récits. « On a, dit-il, parlé de faveurs exceptionnelles qu'aurait values au jeune Louis Ango sa soi-disant origine royale. » Ces faveurs sont imaginaires. « Lieutenant général civil et criminel du petit « bailliage de Saint-Sauveur, c'est mince. C'était la « situation naturelle d'un membre de famille notable « dans une contrée. »

M. le duc d'Aumale était donc mal instruit, qui croyait Barbey Bourbon.

Sur ce, M. Bourget ajoute que Barbey d'Aurevilly n'aimait pas à parler de cette histoire. Mais, dit-il, « il n'eût pas été le romancier audacieux des *Diaboliques*, s'il se fût attristé de l'illégitimité ! » Pour une erreur, celle-là, c'en est une. Il est évident, au contraire, que la certitude d'une illégitimité dans son ascendance eût été des plus pénibles au « chevalier

1. Registres de la paroisse Notre-Dame de Versailles.

Barbey ». Si M. Bourget a lu l'ensemble (33 volumes et quelques plaquettes) de ses œuvres critiques, il a dû s'apercevoir que l'écrivain ne manque jamais une occasion de reprocher avec une âpreté amère aux rois de France, et spécialement aux Bourbons, d'avoir semé le trouble dans tant de familles et d'avoir rendu les filiations incertaines. Pourquoi, d'ailleurs, n'eût-il pas aimé à parler de son ascendance royale, s'il était si peu « attristé de l'illégitimité » ? M. Bourget répond que d'Aurevilly rougissait d'être le cousin du comte de Chambord ! Voilà qui est assez plaisant. Barbey n'a jamais, il est vrai, dissimulé son mépris — bien injuste — pour les princes ou les prétendants qui n'ont pas tiré l'épée. De là à se taire obstinément sur son origine possible, s'il n'en était pas attristé, il y a vraiment loin !

La vérité, c'est que le solitaire de la petite rue Rousselet a toujours protesté contre cette légende, de même que contre les « calomnies et inexactitudes biographiques de toute sorte », au centre desquelles il vivait, disait-il.

* * *

La noblesse de Barbey d'Aurevilly.

Dans la conférence qu'il a donnée au printemps

de 1909 sur son illustre ami, M. Paul Bourget raconte encore que « presque à la veille de sa mort » — laquelle est d'avril 1889, — Barbey d'Aurevilly le pria de passer chez lui.

« Je vous ai fait venir, me dit-il, pour que vous attestiez, quand je n'y serai plus, que je n'ai pas été un imposteur... Vous avez peut-être entendu dire, continua-t-il, que je ne m'appelais pas d'Aurevilly. » Et comme je protestais qu'il avait fait ce nom véritablement sien par son génie : « Il ne s'agit pas de cela », répondit-il, « il s'agit de savoir si mes amis, *Saint-Maur*, Coppée, d'Ivry, vous-même, pourrez jamais dire que j'ai usurpé la noblesse... »

Alors, Barbey d'Aurevilly fit développer ses parchemins, datant de Louis XV, et aurait ajouté : « Ce n'est pas grand'chose, ce n'est que la savonnette à vilain. » — Cette parole m'étonne, et M. Bourget me pardonnera d'autant plus de mettre en doute la parfaite fidélité de sa mémoire, que, sur un point au moins, elle est, de toute évidence, en défaut. Hector de Saint-Maur, qui fut, en effet, à partir de 1861 l'intime ami de Barbey d'Aurevilly, était mort en 1879, *dix ans avant cet épisode*. Il est vrai, de plus, que les Normands faisaient usage de cette expression « savonnette à vilain » pour railler les anoblis : M. Bourget a pu, comme tout autre, lire ce détail à la page 17 du premier volume de M. Grelé. Mais, que d'Aurevilly ait *raillé* lui-même la jeunesse de son blason, j'ai peine à le croire. Il protestait à la fois contre ceux

qui niaient sa noblesse et contre ceux qui l'exagéraient : mais il ne la plaisantait pas.

*
* *

Barbey jeune et Edelestand du Méril.

« Il faut, écrivait Barbey d'Aurevilly à son cousin Edelestand du Méril en lui dédiant (1861) *les Historiens politiques et littéraires*, il faut que ton nom soit ici, non pour toi, grand esprit, qui n'as pas besoin d'un hommage, mais pour moi, à qui tu as ouvert l'intelligence et à qui tu as donné cet amour des choses de la pensée, le seul sentiment qu'il y ait sur la terre qui ne nous fasse pas souffrir... Quelle qu'ait été ma vie, et qui sait? les torts de ma vie, tu n'en as pas moins toujours été pour moi la moitié de mon sang, puisque tu es le fils de la sœur de ma mère, et partout où la destinée m'ait poussé, elle ne m'a jamais effacé cette allée du jardin de Valognes où je me promenais, à treize ans, entre toi, jeune homme, et ta sœur ; et de soleil, comme dans cette allée, je ne crois pas en avoir revu de plus beau. »

« Tu m'as ouvert l'intelligence » : on ne saurait négliger ce mot. C'est, en effet, Edelestand du Méril qui a éveillé chez Barbey d'Aurevilly presque enfant le sens littéraire. Né en 1801, il était son aîné de sept

ans. Mais les deux cousins se voyaient souvent à Valognes, chez le docteur du Ménil, père d'Edelestand, et leurs causeries étaient enthousiastes. Longtemps, Jules Barbey considéra le jeune savant¹ comme son maître et rechercha avant tout son patronage.

Ce qu'il appela plus tard son « premier rêve »², c'est l'idée, un instant réalisée, d'une collaboration avec lui. De concert avec Edelestand du Ménil, Barbey et Trebutien fondèrent, en effet, à Caen, une revue (la *Revue de Caen*), qui dura exactement ce que durent les roses, l'espace d'un matin; elle n'eut qu'un numéro (30 octobre 1832). Mais elle contenait le premier conte du romancier futur, *Léa*.



Barbey d'Aurevilly et Burns.

Parmi les auteurs préférés de Barbey d'Aurevilly

1. Edelestand Pontas du Ménil devait s'illustrer par des travaux philologiques et par une *Histoire de la Comédie chez tous les peuples*.

2. A Trebutien, Paris, 8 avril 1851 : [Mon frère Léon] « m'a mandé qu'il sera pour vous à Caen, au mois de novembre. Quelle « meilleure raison pour que je tire mes chaînes d'ici et que je les « brise et que j'aïlle vous embrasser, vous, mes deux frères ! Et « quelle bonne chose de nous retrouver tous les trois, ne fût-ce que « deux jours ! Il n'y a que des étapes de bonheur dans la vie, et « puis il faut rouler sa tente autour de son bâton de voyage, « mais une étape à Caen, à Caen, *la ville du premier rêve !...* »

adolescent et mûri, on cite constamment Walter Scott et Byron. On oublie trop de mentionner Robert Burns, dont il connaissait l'œuvre à fond et dont il ne laisse jamais échapper l'occasion de faire l'éloge : « Burns, cette branche de houx qui est le laurier de l'Écosse, Burns, le plus vrai des hommes dans son tartan vert, le poète à la grande bonhomie paysannesque, aux teintes brunes, sobres et profondes, à la mélancolie tout à la fois si sceptique et si superstitieuse, dont le charme est pour moi sans égal, enfin à l'humilité du détail, qui n'en est pas la crudité, — comme paraît le croire M. Pierre Dupont ». (*Les Poètes*, première série, p. 246, article sur Pierre Dupont.)

* *

Barbey d'Aurevilly et son frère Léon.

L'abbé Léon d'Aurevilly, eudiste, frère de Jules ¹, faisait des vers d'une élégance facile et souvent

1. Et frère très aimé. celui-là. C'était le frère de l'âme en même temps que le frère du sang. (« La mort de Léon m'a coupé comme avec un couteau au moins la moitié du cœur », écrivait Jules Barbey en 1876, lorsqu'il le perdit.) — Plus favorisé que l'illustre écrivain dont il portait le surnom (les autres frères s'appelaient Barbey du Motel), l'abbé d'Aurevilly repose dans sa patrie. Sous le lierre qui couvre les murs délabrés du vieux château, au pied de la tour de l'Ouest, dans le cimetière des pauvres, une très humble pierre rappelle aux rares passants le nom de cet humble prêtre qui exerça sur le romancier une si pacifique et si chrétienne influence, et qui fut une manière de saint.

médiocre¹. Ayant un jour composé tout un long poème sur sainte Germaine de Pibrac, il en soumit le manuscrit à son frère qui le sema de remarques, toujours justes et souvent sévères. On y trouve naturellement les flèches du *Sagittaire* et ses encres rouges et vertes, aspergées de poudre d'or. Ce curieux manuscrit de deux écritures, élégamment relié, se trouve actuellement à Saint-Sauveur-le-Vicomte, chez les nièces et héritières de M^{llo} Elisabeth Bouillet, l'amie d'enfance de Jules Barbey. Il se termine par de longues observations critiques, adressées sous forme de lettre par celui-ci à son frère. Aimablement autorisé par M^{llo} Louise Read, nous les publions.

« Mon très cher, ce qui fait la pente *par laquelle tu t'en vas*, c'est cette merveilleuse facilité qui te crée *l'homme aux bouts rimés*, comme t'appelait cet impayable capucin dont tu m'as conté l'histoire.

« Je rabâche cette antienne, mais *défie-toi de ta facilité*. Ton talent n'a pas de plus grande ennemie que cette amie charmante.

« Il faut se défier des vers faciles comme des femmes faciles. Le talent facile, la vertu facile, même chose, dans des ordres différents. Il n'y a de beau et de grand que la difficulté, quand elle est vaincue !

« Ainsi, mon cher abbé, dans le poème ci-contre, il

1. La plupart sont inédits.

y a, au milieu de choses que j'ai trouvées très poétiques et réussies, beaucoup de passages à refaire, et je les ai marqués à la marge.

« Ton tricot n'est pas assez serré. Tes mailles sont trop larges. Tu laisses *tomber des points*.

« Ce n'est pas une légende que ce poème. L'inspiration personnelle, — la *prédication en vers*¹ y interviennent trop pour que ce puisse être l'intention du poète d'enluminer ce vitrail qu'on appelle une légende. Mais pourtant, il y a, ici et là, souvent des détails légendaires et ils doivent être traités avec la simplicité, mais l'art profond, de la légende.

« Tu as bien la simplicité, la naïveté du sentiment ; tu n'as pas l'exécution pointillée, *miniaturesque*, que je voudrais et qui est de nécessité, quand on ose, non plus *la légende des moines et des bonnes femmes*, mais *la légende des poètes*, moines ou non !

« Tu as des tons faux, des discordances, des langages qui jurent parfois avec ton sujet. J'ai souligné bien des mots, les uns comme *effacés*, impropres, *lâchés*, vulgaires, — un fer qui n'est pas assez chaud et qui manque la boucle ! Mais je voudrais, par un exemple, te faire sentir ce que je dis... Là, au passage qui commence par ces mots :

Puis, quittant tout à coup un sujet plein de flamme,

1. L'abbé d'Aurevilly était bon prédicateur.

je trouve ces vers :

L'amour qu'elle prêchait dans son naïf langage
De ses yeux éloquents paraissait déborder.

« D'abord, mon ami, on ne *prêche* pas dans un *naïf* langage. *Celui* ou *celle* qui *prêche* instruit, apprend aux autres, renseigne. Inspiré ou laborieusement volontaire, homme ou femme, le *préchant* n'est pas naïf... Il ne *prêcherait* pas alors. Il pourrait éclairer encore, toucher, entraîner, avoir l'action, le *résultat de la prédication dans l'âme*. Mais il ne *prêcherait* pas. Il aurait un naïf langage tout-puissant; mais le mot *prêcher* implique une science de ce qu'on dit, une attitude d'enseignement, une suite de doctrines et de ratiocinations, qui excluent toute idée de *naïf langage*.

« Mais ce n'est pas tout. Je répugne à voir *l'éloquence déborder* des yeux de la petite Germaine. Elle peut avoir les yeux très éloquents, cette petite faiblette et maigrelette, cette cigale des champs, mais *rien n'y devait déborder*. L'idée d'un débordement quelconque, qui implique l'*abondance*, la *violence*, le *trop-plein*, ne peut approcher de la conception que nous avons de cette fillette, éloquemment malingre (c'était son éloquence, à Elle !). Si tu l'avais vue comme moi je l'ai vue à Pibrac, dans ce tableau, sans nom de peintre, et qui est de son temps, qu'on a

placé, dans sa chapelle, en face de son tombeau, tu comprendrais, Abbé, que rien n'a débordé jamais dans cette pauvre petiote ou dans son histoire, si ce n'est le torrent, fait par la pluie d'un jour d'orage, qu'elle a devant elle et qui l'oblige à relever, d'un geste que j'appelle, moi, *la pudeur dans la solitude*, sa robe, son chiffon de robe, sur ses petits pieds nus.

« Ah ! ce n'est plus ici cet envol de la Beauté, portant, comme une Canéphore, la vie, corbeille en fleurs, avec ce coup de vent dans le bas des jupes (dans *Lazzara*) :

Elle lève sa robe et passe les ruisseaux
 et les oiseaux
 Pour ses pieds donneraient leurs ailes !

« Ce n'est plus cela ! Mais c'est bien mieux ! Je n'ai jamais rien vu de si timide et chaste, avec une ombre de souffrance, éclaircie par la confiance en Dieu. Si tu avais vu cela, tu n'exagérerais pas la sainte fillette, — cet ange éclos dans l'obscurité et dont on voit comme rayonner l'aile bleue par les déchirures de sa robe.

« J'ai tout dit, mon cher Abbé, — *Fais et refais* dans le sens que je t'indique, et ton poème se transfigurera.

« Ton ami sous toutes les espèces, ton ami d'esprit comme de cœur.

« JULES BARBEY D'AUREVILLY. »



Barbey d'Aurevilly et les Guérin.

Du jour où Barbey d'Aurevilly connut au collège Stanislas Maurice de Guérin, il s'enflamma pour les idées de ce camarade un peu plus jeune, et pour sa manière de les rendre. Avant et après le séjour de Guérin à la Chênaie, chez l'abbé de La Mennais, il ne laissa jamais échapper une occasion de le voir ou de correspondre avec lui¹. Trebutien même ne devint le confident de toutes ses pensées — ou de presque toutes — que lorsque Maurice de Guérin fut mort (1839). La liaison peut compter au nombre des plus intimes et des plus confiantes. Elle assura, tant aux deux amis qu'à Eugénie de Guérin, les joies les plus pures.

Mais cette amitié de jeunesse fut aussi la cause initiale de bien des malheurs, dont la plupart sont encore fort mal connus, ou fort inexactement, du public le plus lettré.

Comme Barbey avait beaucoup aimé Maurice et lui croyait du génie, mademoiselle de Guérin qui, dès une première rencontre (lors du mariage de Maurice),

1. Voir Maurice de Guérin, *Lettres à J. Barbey d'Aurevilly*, publiées en 1908 à Paris, chez Sansot.

avait très fort apprécié l'éminent causeur, ne crut pas pouvoir mieux faire, lorsque après la mort de son frère elle revint à Paris chez la baronne Almaury de Maistre (1841), que de charger l'ami si fidèle d'éditer tous les manuscrits laissés par le malheureux poitrinaire. Barbey ne prédisait-il pas à l'auteur du *Centaure* une immense gloire posthume ? Son imagination lui faisait même entrevoir la possibilité d'une publication très prochaine. Il annonçait avec éloquence un succès immédiat... Aussi bien, l'article de la *Revue des Deux Mondes*, dans lequel George Sand, renseignée et stimulée par Barbey, avait présenté à la littérature ce nom, inconnu la veille, semblait-il légitimer tous les espoirs.

Mais les difficultés surgirent. Eugénie de Guérin, à qui la personne de « Monsieur d'Aurevilly » n'était, certes, pas indifférente (encore que, peut-être, elle s'en rendit mal compte)¹, et qui avait eu à subir dans son propre entourage de Paris les plus curieuses, les plus cruelles scènes de jalousie, était repartie pour son castel solitaire, le cœur déjà meurtri. Il lui restait l'espérance que les manuscrits si chers seraient

1. En somme, je ne vois pas qu'en ce qui concerne les rapports de Barbey d'Aurevilly et d'Eugénie de Guérin, on ait beaucoup avancé depuis ce qu'en a dit Lamartine (*Souvenirs et portraits*) : « Elle pouvait aimer : il paraît même que la préférence qui l'entraînait à son insu vers un jeune ami de son frère se serait facilement changée en un sentiment dont cet ami était bien digne... »

promptement édités par « l'ami de bronze » qu'elle appelait depuis longtemps *son frère* et qui l'appelait *sa sœur*¹. Mais l'ami, l'éternelle dupe de sa magnifique imagination, avait vu les choses autrement qu'elles n'étaient.

Pauvre, dénué presque de tout, il était aussi sans nom littéraire, n'ayant qu'ébauché ses futurs chefs-d'œuvre. Il ne pouvait se charger d'une publication coûteuse. Peut-être même un jour les chers manuscrits furent-ils confiés à quelque libraire, à qui Barbey, pauvre honteux et endetté, n'osa les réclamer. Il est aussi hors de doute que d'Aurevilly ne jugeait pas la pensée intime de Maurice de Guérin aussi voisine du catholicisme que le voulait sa sœur. Celle-ci encore, à la différence de Barbey, ignorait les liens étroits qui unissaient à la baronne de Maistre le mort infortuné. L'ami de bronze, enfin, connaissait

1. Si l'on se reporte à tous les textes connus, il semble bien que ce soit la « pastoure » du Cayla qui ait la première adopté ces vocables. Dans son *Journal*, à la date du 16 mai 1839, elle le nomme son « second frère ». Et c'est seulement dans une lettre du 9 septembre 1839, qu'elle écrit : « Il m'appelle sa sœur ». — Il est donc plus que probable que M. Ernest Seillière, en attribuant (*Revue des Deux Mondes* du 15 novembre 1909) à Barbey d'Aurevilly la paternité de ces termes amicaux et familiers, se trompe. — Mais, à partir du mois de septembre 1839, Jules Barbey et Eugénie de Guérin en usèrent couramment. « Frère d'adoption, frère de cœur », dit Eugénie dans son *Journal* le 19 octobre 1839. Etc., etc.

Ce qui manque vraiment trop pour établir l'histoire de leurs rapports, ce sont les lettres de Barbey. Il est vraisemblable qu'elles ont été détruites (et peut-être par Eugénie elle-même), au moins pour la plupart.

le proverbe : « On ne joue pas avec le feu » et redouta sans doute les épanchements épistolaires... Il y eut donc d'éternelles lenteurs, que, dans sa tourelle du Cayla, Eugénie de Guérin ne pouvait s'expliquer. Où était la gloire promise ? Que devenaient même les manuscrits prêtés ? Elle écrivait en vain et finit par se plaindre à tous les échos.

Quant à Barbey, le cœur lui manqua pour avouer ses mécomptes. Découragé, il préféra passer pour un « lâcheur » et fit le mort, de même que plus tard, hanté par le souvenir de ces pénibles années, comme par le remords d'avoir laissé la sœur de son ami à toutes ses illusions douloureuses, il n'hésita pas, en manière d'excuse ou d'explication, à calomnier sa propre vie et à se qualifier de « ribaud »...

Mais peu à peu, dans sa retraite, Eugénie s'éteignait. Son frère mort, son ami muet, la gloire de Maurice échappée, c'était assez pour tuer cette plante frêle. Elle mourut sans avoir vu la publication rêvée. Et, par une dernière ironie, ce fut Sainte-Beuve qui la fit enfin, cette publication, si longuement, si tendrement préparée par Barbey... Celui-ci n'était pas nommé dans la préface.

*
* *

Les *Reliquiae* de Maurice parurent en 1861, trois

années environ après la brouille de Barbey et de Trebutien. Or, *vingt ans* avant cette date, l'ami du malheureux poète pouvait écrire au docte libraire, devenu son seul confident : « Je publierai incessamment un volume tout entier de Maurice de Guérin. » Il ajoutait avec ivresse qu'il détenait « les matériaux d'un livre immortel, bonheur aussi grand pour la littérature française que la publication des œuvres inédites d'André Chénier ». Il pouvait se vanter enfin d'avoir « soufflé à George Sand son fameux article de la *Revue des Deux Mondes* », article dans lequel la romancière avait *attaché le grelot* de cette gloire posthume, et qui, d'ailleurs, en de nombreux endroits, reproduisait purement et simplement les notes que Jules Barbey lui avait remises...

D'Aurevilly, dont la sensibilité était des plus vives et qui la cachait sans la diminuer

(Si l'on te voit pleurer, essuie au moins tes pleurs)

ressentit cruellement l'odieux affront de Sainte-Beuve. Mais, inflexiblement fier, il se contenta, dans *le Pays* du 1^{er} février 1861, de publier sans se plaindre un beau, un superbe compte rendu de l'édition.

Il y analysa le talent de Maurice, talent unique, qui, selon lui, n'est ni antique, ni moderne, et qu'on aurait tort de trop comparer même à celui d'André Chénier. « Maurice de Guérin, dit-il bien nettement,

est un panthéiste, mais un panthéiste d'un accent jusqu'à lui inconnu. » Ses qualités de forme l'égalent aux plus grands poètes. « Poète naturaliste, qui tra-
 « verse la description pour aller heurter obstinément
 « sa rêverie contre l'obstacle, éblouissant ou sombre,
 « de la nature, qui cache invinciblement son secret
 « sous les formes incompréhensibles de la vie, il pro-
 « cède toujours par larges échappées de paysages,
 « par prolongement d'horizons, ou par ces traits qui,
 « tout déliés qu'ils soient, se fondent dans la trans-
 « parence qui est l'infini du regard. »

C'est bien l'admirateur enthousiaste et l'ami, intransigeant dans son amitié, qui déroule avec une telle splendeur ses panégyriques et ses analyses. Pour Barbey, en effet, Guérin était *Somgod*, quelque Dieu ¹. Il avait, dit-il, « le mal de l'idéal », et toute sa vie qui fut courte, « il souffrit de cet idéal vers lequel
 « il aspirait, mais qu'il n'atteignait pas et qu'il aurait
 « atteint probablement s'il avait vécu davantage ;
 « car nos désirs sont les pressentiments de nos facultés,
 « les précurseurs des choses que nous sommes capables
 « d'exécuter, a dit Goëthe, dans un éclair ».

1. Voir *Amaldée*.



Les amis.

De véritables amis, Barbey d'Aurevilly en a eu très peu. Maurice de Guérin, Trebutien, Saint-Maur, l'abbé Anger-Billards, Coppée, voilà sans doute les principaux. Et peut-être devrait-on allonger de quelques noms la liste, ne fût-ce que pour plaire à M. Paul Bourget¹. Mais cette liste serait vite close. Les amitiés même de second ordre se dénombreraient aisément. Au temps des *Memoranda*, on devrait mentionner Gaudin de Villaine et Scudo². Plus tard, les « amis » de Barbey sont surtout les « membres de la Congrégation de Saint-Maur » (voir plus haut). Pour la dernière

1. Barbey lui a dédié *Une Histoire sans nom* : « Je veux, dit-il, mettre votre nom à la tête de cette *Histoire sans nom*, et vous offrir cette pierre, de couleur sombre, qui vous intéressait pendant que je la gravais. Que ce soit là un monument... oh ! un très petit monument, mais d'une chose très grande, mon amitié pour vous. »

2. *Scudo* (Paul), né à Venise en 1806, compositeur, élève de Cheron sous la Restauration. Il a publié un grand nombre de mélodies. Plusieurs journaux inséraient de lui des articles de critique musicale, et, de 1851 à 1863, il fut rédacteur à la *Revue des Deux Mondes*. Barbey d'Aurevilly, qui l'estimait et l'aimait fort, parle souvent de lui dans ses lettres à Trebutien. Il avait publié, dans l'unique numéro de la *Revue de Caen*, que firent paraître en 1832 Barbey, Trebutien et Edelestand du Ménil, un article de *Philosophie politique*, sous le pseudonyme de Fra Paolo. C'était donc un ami de jeunesse. Il est mort fou à Blois, en 1864.

période, il suffit de renvoyer au volume de Charles Buét, où défilent (chapitre v) : Roselly de Lorgues, Xavier Aubryet, Henri de Pène, Jules Vallès, Théophile Silvestre, Théodore de Banville, Léon Bloy, Georges Landry, Rollinat, Michel Ménard... Mais on ne doit pas se laisser duper par ce titre d'ami, souvent employé à défaut d'un autre. Si brève que soit la nomenclature, le terme de « relations littéraires » conviendrait maintes fois où on dit « amitié ». La vraie amitié, répétons-le, Barbey d'Aurevilly ne l'a rencontrée et accordée que cinq ou six fois. C'est un isolé. Il l'a été surtout dans le monde littéraire et ne s'est trouvé en intimité avec aucun des grands écrivains du XIX^e siècle.

. . .
« *Poussières.* »

M. Fernand Clerget l'a fort bien dit : « La poésie en vers ne suscita que rarement l'inspiration de Barbey d'Aurevilly ; c'est le roman et la critique qui forment ses deux grands aspects littéraires. »

Quiconque néanmoins veut connaître à fond l'auteur d'*Une Vieille Maitresse* doit lire et relire ses vingt-sept pièces de vers réunies sous le titre de *Poussières* (Lemerre, 1897). Ces « poussières » sont chaudes, ensoleillées, vibrantes : mais surtout elles

intéressent l'histoire naturelle des esprits. Il y a là les plus curieux éléments biographiques, — et les plus déformés, — des sentiments souvent sincères et profonds à côté de pures virtuosités d'imagination.

C'est la seule chose que j'en veuille dire ici, et peut-être la seule importante, car pour goûter cette poésie très claire, un peu étriquée, sentie sans doute et personnelle, mais qui ne chante pas « comme l'homme respire, comme l'eau murmure en coulant », il n'est rien tel que de la lire. Encore le lecteur doit il être prévenu que, dans ces pièces autobiographiques, un détail est vrai, l'autre est arrangé, ceci est historique, cela ne l'est pas.

De très belles strophes de Barbey (*la Maîtresse-Rousse, les Nénuphars*, etc.) sont, au fond, oratoires. *Le Buste jaune* (celui de sa vieille tante de Chavincour, buste usé qu'il a toujours vu là et qui fut son premier amour de sauvage comme il sera le dernier) lui sert seulement à illustrer un thème, etc.

Il faut savoir, au contraire, que tels et tels morceaux fournissent à l'historien de Barbey les documents les plus sûrs et de la plus poétique éloquence :

Saigne, saigne, mon cœur, saigne plus lentement.
Prends garde ! on t'entendrait... Saigne dans le silence
Comme un cœur épuisé qui déjà saigna tant,
A bout de sang et de souffrance !

.

Mais je ne permets pas aux hommes de la foule,
 Insolents curieux de tout cruel destin,
 De l'approcher, cœur fier, pour entendre en mon sein
 Dégoutter le sang qui s'écoule.

De même, la pièce *Pourquoi voyager?* est à annexer aux premiers *Memoranda*. J'attacherais moins d'importance aux visions purement spectrales, noblement et romantiquement sinistres.

N'as-tu jamais senti sur tes lèvres avides
 De l'échanson de mort le philtre affreux passer ?...

Dans *la Haine du Soleil*, poésie sincère au fond, et d'une inspiration forte, la déclamation, parfois, n'est pas éloignée non plus :

L'œil bleu, le vrai soleil qui nous verse la vie,
 Un jour perdra son feu, son azur, sa beauté,
 Et tu l'éclaireras de ta lumière impie,
 Insultant d'immortalité !

Soit ! mais ceci est oratoire :

Pour voir errer parmi les spectres de la terre
 Le spectre aimé qui semble et vivant et joyeux,
 La nuit, la sombre nuit est encore trop claire...
 Et je l'arracherais des cieus !

En somme, il y aurait encore à extraire la quintessence de ces « poussières ». De ces parterres sans grande ampleur, on pourrait, on devrait tirer un léger bouquet souple, composé d'un petit nombre de fleurs

très rares. Alors, Barbey d'Aurevilly poète aurait de quoi ravir l'expert le plus délicat. Une vingtaine de perles, pêchées dans ces poèmes, dont Trebutien, en 1854, avait déjà publié quelques-uns, ne peuvent pas ne pas figurer dans une étude sur Barbey, parce qu'elles donnent du prix à sa vie.

Le cadre de sa miniature la plus menue en devrait être décoré :

Si tu pleures jamais, que ce soit en silence !
Si l'on te voit pleurer, essuie au moins tes pleurs.

.....
A ce monde sans cœur je cache mes regrets ;
Sous un dédain léger je voile ma torture,
Et si bien — que toi-même aussi t'y tromperais !

.....
C'était dans la ville adorée,
Sarcophage pour moi des premiers souvenirs [Valognes]...

.....
Oh ! les yeux adorés ne sont pas ceux qui virent
Qu'on les aimait !...

.....
* * *

Barbey d'Aurevilly journaliste.

Avant l'époque de son entrée au *Constitutionnel* (4 août 1868), où il devait bientôt prendre la succession de Sainte-Beuve et se placer ainsi dans la presse au tout premier rang des critiques, Barbey d'Aure-

villy avait déjà collaboré à un grand nombre de journaux et de périodiques. Il avait été rédacteur :

A la *Revue de Caen* (un conte, *Léa*, dans le numéro unique du 30 octobre 1832) ;

Au *Journal officiel de l'Instruction publique* (articles anonymes, voir le *Premier Memorandum*, 1836-1838) ;

Au *Nouvelliste* (3 juillet 1838-6 juillet 1839) : dix-sept articles (critique dramatique et bibliographie) ;

Au *Moniteur de la Mode*, sous le pseudonyme de Maximilienne de Syrène (20 avril 1843-30 avril 1843) : deux articles intitulés : *De l'Elégance* ;

Au *Journal des Débats* (25 octobre 1844-14 septembre 1845) : deux articles sur « *Innocent III et ses contemporains*, par Hurter, traduction de Saint-Chéron » ;

A la *Sylphide* (24 août 1845-15 décembre 1846) : trois articles (dandisme et critique) ;

Au *Constitutionnel*, sous le pseudonyme de Maximilienne de Syrène (1^{er} septembre 1845-23 février 1846) : sept chroniques ;

A la *Revue du Monde catholique* (4 avril 1847-15 avril 1848) : dix articles (critique, bibliographie biographie, critique religieuse) ;

A *l'Opinion publique* (19 décembre 1849-17 janvier 1850) : deux articles (*le Comte Joseph de Maistre*, *le Vicomte de Bonald*, — études pour les *Prophètes du passé*) ;

A *la Mode* (5 mars 1850-12 octobre 1850) : dix-neuf articles ou publications (politique, critique, *Ricochets de conversation : le Dessous de cartes d'une partie de whist*. — C'est dans *la Mode* que parut, le 13 mai 1850, l'article qui fit grand bruit : *Du Sacerdoce de l'épée*¹ ;

A *l'Assemblée Nationale* (28 août 1850-11 février 1852) : dix articles, et *l'Ensorcelée* en feuilletons ;

A *l'Univers* (4 janvier 1851) : un article ;

Au *Public* (juillet 1852-août 1852) : deux articles bruyants (*Il n'y a plus de partis*, — *Ce que doit faire le parti légitimiste*) ;

Au *Pays* (6 novembre 1852-10 avril 1866, avec une interruption du 21 octobre au 6 décembre 1863, une autre du 5 octobre 1864 au 16 juillet 1865, et neuf articles seulement à partir de cette date. — Il y a aussi quelques lacunes moins importantes) : au total, trois cent trente-neuf articles (critique littéraire, historique, philosophique, etc.), et *Un Prêtre marié* en feuilletons ;

Au *Réveil* (2 janvier 1858-4 septembre 1858) : quatorze articles (critique-polémique) ;

Au *Figaro* (5 février 1863-10 décembre 1863) :

1. Dans cet article, l'auteur envisageait la guerre civile comme peut-être nécessaire, et la mission des armes, comme sainte en ce cas. L'article fit scandale. Deux mois plus tard, Jules Favre le signalait à l'indignation de l'Assemblée nationale.

huit articles (portraits et polémiques, — Buloz, les *Débats*, etc.) ;

Au *Nain Jaune* (18 juillet 1863-14 octobre 1863) : *le Chevalier Des Touches*, *les Quarante médaillons de l'Académie*, et un article sur M. Renan et la critique ; — (23 juillet 1864-27 juillet 1864) : deux articles, dont *les Éreinteurs* ; — (5 septembre 1865-9 septembre 1869) : collaboration très fréquente, avec quelques interruptions ; — au total : deux volumes et cent soixante articles (critique, critique dramatique, polémiques, chroniques) ;

A *l'Éclair* (1^{er} décembre 1867-5 avril 1868) : trois articles ;

A *la Veilleuse* (15 juillet 1868-26 décembre 1868) : vingt-deux articles (critique et polémique, *le Musée des Antiques*, *les Vieilles Actrices*, etc.).

*
*

Historiettes, fantaisies, légendes.

Barbey d'Aurevilly est embué de légendes. Tantôt on met à son compte, en les pimentant d'insolence, de romantisme, de dandysme cabotin, tous les « bons mots » piteux qui traînent. Tantôt on croit ressusciter le causeur de génie en lui prêtant des propos fades. Ou bien encore on lui crée rétrospectivement

une bouffonnerie spéciale, dans laquelle on le fige et où se mêlent la pire « plaisanterie de séminaire », le calembour Victor Hugo, un parisianisme malappris et les sentences prudhommesques et poncives. La critique ne peut pas admettre ces contes. Nos bons chroniqueurs oublient vraiment trop que Barbey connaissait à merveille le prince de Ligne et le citait sans cesse...

Ne peuvent donc être acceptées que sous bénéfice d'inventaire et sous les plus expresses réserves des historiettes comme celles-ci, qu'on trouve partout (nous n'en transcrivons que quelques-unes, pour donner le ton) :

A un visiteur un peu surpris de le trouver vêtu d'un gilet et d'un caleçon rouges, Barbey répondit :

— « Oui, monsieur, vous me voyez en bourreau, pour la femme Sand. »

A l'un de ses amis qui s'étonnait de le trouver si merveilleusement sanglé dans sa redingote :

— « Monsieur, si je communiais, j'éclaterais. »

Le « Connétable des lettres » rencontra un jour Louis Blanc dans un café de la rive gauche.

On sait que le grand homme de 48 était d'une taille plutôt exigüe. Au cours de la conversation, il avait tiré son crayon pour prendre des notes, et comme il l'oubliait sur la table de marbre, Barbey d'Aurevilly lui dit avec une politesse exquise :

« Monsieur, je crois que vous oubliez votre canne ! »

C'était un soir d'hiver, Barbey d'Aurevilly quittait le *Gil Blas*,

qui occupait alors un entresol à l'angle du boulevard et de la place de l'Opéra. Il pleuvait. La chaussée glissante était encombrée de voitures. Au premier pas que fit l'écrivain sur le boulevard, une de ces personnes que leur profession oblige à s'intéresser aux passants, prit son bras et pria Barbey de lui faire traverser la chaussée. Grave, digne, le haut de forme étincelant, ganté de blanc, chaussé de vernis, Barbey arrondit son bras comme il eût fait pour une princesse, prit mille précautions pour passer parmi les voitures et arrivé en face, sur le trottoir où la belle allait exercer ses fonctions, salua d'un geste large et dit :
« Vous êtes *chez vous*, Madame ! »

« En fait de femmes, dit Barbey, c'est dans les huitres qu'on trouve les perles. »

Ces citations (textuellement tirées d'un grand journal parisien) suffisent. La dernière est insipide. Quant à l'histoire du crayon-canne, elle se trouve dans des recueils de bons mots du XVIII^e siècle¹. Ainsi du reste. La « plaisanterie Barbey », telle que la présentent les journalistes pressés, est donc historiquement fautive. Si même tel propos est exactement rapporté ou conservé, le contexte, j'entends les circonstances, sont faussées. Barbey d'Aurevilly ne parlait pas d'ordinaire comme on le fait parler, et j'admets tout au plus qu'il se soit donné parfois le plaisir d'adopter son fameux ton légendaire pour estomaquer un importun. Mais, avec ses familiers, il était autre.

1. Selon quelques anecdotiers, c'est, d'ailleurs, à Leconte de Lisle que Barbey d'Aurevilly aurait dit « le bon mot ».



Ce n'est pas que « l'esprit de Barbey ne soit souvent d'aspect singulier. Ses boutades, tantôt subites et brèves, tantôt préparées, délayées, retournées, amusent en effarant un peu. Si l'on veut connaître sa manière vraie de plaisanter, son « genre » dans la causerie débridée, la qualité même de ses calembours, il faut lire sa correspondance ou ses articles de critique truculente.

Voici, sans commentaires, quelques citations entre mille :

Elle [M^{me} du Deffand] dura presque un siècle, en soupant, avec l'appétit d'un cormoran, tous les soirs (*Littérature épistolaire*, p. 101).

Cette Sophie Arnould, dont le nom de Sophie — dérision ! — signifie *sagesse*, n'a plus de sagesse à l'extrémité d'une vie folle que de vivre en bonne intelligence avec les femmes que ses anciens amants ont épousées (*ibid.*, p. 310).

Des mœurs ! c'est par là surtout que pèche cette pièce de M^{mes} de Montanbrèche. Oui, là est la brèche de cette comédie, et c'est par cette brèche que je m'en vais monter (*Théâtre contemporain*, t. I, p. 44).

M. Blum, qui n'est pas *Boum !* par le retentissement (*ibid.*, p. 440).

M^{me} Victoria Lafontaine a été d'une insignifiance !...

Je vins à la fontaine,
Que mon cœur, que mon cœur a de peine !

(*Ibid.*, p. 487.)

Ces Coquelin — c'est presque Poquelin — ont un grand avenir (*ibid.*, p. 216).

*
* *

Le fameux costume.

La « tenue » de Barbey d'Aurevilly n'était certainement pas banale et « ordinaire ». Mais on a dit sur ce sujet tant de sottises que les réfuter même serait leur faire trop d'honneur. A ces tirades on doit préférer, certes, le laconisme, peut-être excessif, mais après tout exact, du *Cri de Paris* (24 janvier 1909) :

Dans quelle tenue le sculpteur Rodin va-t-il représenter Barbey d'Aurevilly ? Le vieux gentilhomme sera-t-il en vêtement d'intérieur : bonnet de Dante et longue chemise ? En costume de ville : redingote cambrée, boutonnée, pantalon à sous-pied ? Tenue de campagne : longue redingote en peau de bique ou vaste limousine à la mode des charretiers normands ? Tenue de soirée : habit, cravate de soie frangée de dentelle ?

Le sculpteur présentera probablement l'auteur d'*Une Vieille Maitresse* vêtu de cette fameuse limousine qui lui était chère...

Non ! Rodin n'a même pas immortalisé la limousine. Assez d'autres avaient tenté de populariser le prétendu jabot, les rebords prétendus rouges du chapeau, etc., etc. Rodin s'est efforcé seulement de présenter une tête fine, élégante et forte. C'est ce qui doit rester de l'aspect physique de Barbey.

*
*
**Barbey d'Aurevilly causeur.*

Le 24 avril 1855, Barbey écrivait à Trebutien :
 « Hier, j'ai passé une partie de ma soirée chez Sainte-Beuve. Il était en verve et il a été charmant... Eh bien, j'ai fait comme le baril de poudre de Jean Bart, je ne suis pas parti sous l'étincelle. Il faut maintenant la bannière et la croix pour que je parle avec la véhémence et l'*estro* d'autrefois. »

Barbey d'Aurevilly se calomnie. En 1883, c'est-à-dire vingt-huit ans plus tard, M. Paul Bourget pouvait encore écrire (Préface des *Memoranda*¹), sans que nul habitué de la rue Rousselet songeât à le contredire : « Depuis Rivarol et le prince de Ligne, personne n'a causé comme M. d'Aurevilly. » Il a dit encore : « C'était du Saint-Simon parlé... »

*
*
**Le masque de Barbey d'Aurevilly.*

Quand Barbey d'Aurevilly mourut, M^{llo} Read² cou-

1. Une des meilleures notices qui aient été composées sur le maître.

2. Barbey (*Lettres à une amie*, 25 janvier 1881) voulait qu'on l'appelât « Mademoiselle Magloire ».

rut chez Falguière et ne trouva dans l'atelier du sculpteur qu'un jeune mouleur. C'est à cet artisan qu'on doit le beau masque mortuaire, la plus saisissante image qui reste du romancier. Le mouleur ne voulut accepter aucune rémunération de son travail. Le masque a servi de document à Rodin pour le buste de Saint-Sauveur.

A SAINT-SAUVEUR-LE-VICOMTE

L'INAUGURATION DU BUSTE

DE BARBEY D'AUREVILLY

(ŒUVRE DE RODIN)

27 novembre 1909. — La petite ville, « jolie comme un village d'Écosse », est déjà en fête. Décorations naïves, maigres faisceaux de drapeaux, branches de sapin au bord des rues, joie de commande. On inaugure demain le buste de Barbey d'Aurevilly, dont Rodin est l'auteur, et tout le monde s'entretient de la chose, et les paysannes, qui voient là une bonne affaire, trottinent et bavardent au marché du samedi.

Aux bribes que l'on saisit, aux questions que l'on pose, on s'aperçoit vite que le héros n'est guère populaire ici. Il n'y venait pas bien souvent, en somme, quoiqu'il y fût né. Depuis sa première fugue, sous Louis-Philippe débutant, il ne fit à Saint-Sauveur que

de rares et assez brefs séjours dans l'hôtel Barbey. Militaire manqué, il s'était cru boulevardier au temps du naissant boulevard. Après une longue absence, la nostalgie l'avait ramené. Mais, jusqu'en 1870, la vie de province le lassant toujours, il repartait éternellement, satisfait à peine d'avoir quelque peu étonné.

Lorsque après la guerre, calamité publique à laquelle s'ajoutaient pour lui des malheurs privés, il lui eut fallu vendre tous ses biens, il se fit de plus en plus rare à Saint-Sauveur. A peine y passait-il, de temps à autre, quelques heures rapides, en rasant les murs. Il descendait, tantôt chez son amie d'enfance et sa filleule, M^{me} Élisabeth Bouillet, tantôt chez Frédéric Vindard, menuisier. Des fenêtres de cette dernière maison, il faisait encore face à la demeure paternelle. Mais, peu à peu, il ne vint plus.

Aussi, plus de vingt ans après sa mort, ne le connaît-on guère à Saint-Sauveur, en dehors de quelques salons. Les vieilles, sans doute, se rappellent bien « Monsieur Jeules », mais n'ont, en général, vu en lui qu'un bizarre et croient seulement savoir qu'il a fait des livres. « Va-t-on en finir, disent-elles, avec toutes ces fêtes pour ce toqué, cet innocent ! » Elles ont dit : innocent.

Les bonnes langues, il est vrai, n'acceptent pas ce terme dans tous les sens. Il y a encore ici d'honorables

vieilles filles qui, s'étant signées jadis quand passait l'auteur des *Diaboliques*, se signent aujourd'hui quand on leur prononce son nom. Les curés interdisent jusqu'à la vente des œuvres de cet incontestable catholique. On peut croire enfin que l'indulgence d'un grand nombre de « Saint-Sauveurais » s'explique par leur ignorance. Quelques lettrés de l'endroit avouent que *l'Ensorcelée* ne peut avoir pour eux qu'un seul attrait, celui de l'inconnu, et seuls, ou à peu près seuls, les membres du comité du Centenaire savent, en longeant la Douve, que Barbey d'Aurevilly en a aimé les bords, et en regardant le château, qu'il y a montré Duguesclin¹. Non ! l'on n'est pas prophète dans son village.

Mais quel village charmant ! et quel Eden il dut être ! Il y avait autrefois à Saint-Sauveur-le-Vicomte jusqu'à vingt hôtels particuliers, tous riches et vastes, tous simples d'extérieur, mais noblement dignes. On vit ici un haras, une garnison, beaucoup de beau monde. Avant et après la Révolution, les hobereaux y singèrent la Cour avec assez de grâce, donnant ingénument à leurs terres et à leurs pignons les

1. Le château de Saint-Sauveur, magnifique ruine, a été converti en hospice. L'hospice est desservi par des religieuses de Saint-Paul de Chartres. On y relève cette inscription : « Dortoirs restaurés par la munificence de M. le comte Georges d'Harcourt et en mémoire de ses illustres aïeux, anciens seigneurs de ce château. » — Voir Siméon Luce, *Histoire de Duguesclin*, et Léopold Delisle, *Histoire de Saint-Sauveur*.

noms de Versailles, des Tuileries, de Trianon. Parfaitement ! Et on jouait ici comme chez le Roi, et Barbey n'a eu qu'à se souvenir pour raconter, dans *le Dessous de cartes d'une partie de whist*, ces folies du jeu.

On trouve encore dans la petite ville de délicieux vestiges de cette grandeur passée. L'abbaye des Bénédictins a été rétablie par la bienheureuse Marie Postel et par son ordre dans sa splendeur première. Ce temple romano-byzantin satisfait presque autant que Saint-Anselme, de l'Aventin. L'église même du village — gothique — est fort belle et presque luxueuse. Un *Ecce Homo* de terre cuite peinte, qui provient de l'ancienne abbaye et qu'on y a dressé, après l'avoir retrouvé au fond de la Douve, impressionne.

Et, pour les lettrés, que de souvenirs sur Barbey et sur les siens, comme sur les héros ou les épisodes de ses romans ! Voici le pilier, sur le côté droit du chœur, où il s'adossait chaque dimanche à la messe. Dehors, sur le flanc nord, j'ai trouvé, sous les herbes et le sable, la dalle funèbre de l'abbé de Percy, celui-là même qui figure dans *le Chevalier Des Touches* : « Ici repose René-Jacques de Percy, prêtre, chanoine titulaire du chapitre royal de Saint-Denis, décédé le (?) juin 1835. Priez pour lui. » Au-dessus de l'inscription, les armes de l'abbé et une couronne de comte...

Voici encore le « vieux probytère ». Voici l'hôtel de

la Victoire, la vieille maison où Néel de Néhou (*d'Un Prêtre marié*) soûle ses chevaux avant d'entreprendre sa course folle.

Il y a aussi, dans la ville, *les deux maisons natales* de Barbey d'Aurevilly, une dans la grande rue, l'autre sur la place centrale. Le problème, sans doute, est depuis longtemps résolu, sauf pour les marchands de cartes postales, et c'est cette dernière et somptueuse bâtisse qui est la bonne. Elle appartenait au grand-père Ango¹, le rude magistrat à robe rouge, à qui Louis XVI donna, le jour de l'ouverture des États Généraux, la poignée de son cierge. M^{me} Théophile Barbey y mit rapidement son fils au monde : elle était en visite. — Pour consoler les propriétaires du très authentique hôtel Barbey, dans la grande rue, une plaque sera demain fixée sur leur porte. « Maison où habita Barbey d'Aurevilly », dira-t-elle. Mais que n'y est-il né !

Les gens du monde savent encore beaucoup d'histoires. Par exemple, dans cette ville où l'on voyait un haras, les Barbey étaient des « hommes de chevaux ». (Rappelez-vous Barbey d'Aurevilly : *l'homme n'est complet et magnifique qu'à cheval.*) De plus, ils étaient fort riches il y a cent ou cent vingt ans. C'est la mère

1. Louis-Hector-Amédée, jadis lieutenant général civil et criminel du bailliage de Saint-Sauveur, puis président des Assemblées électorales.

de Théophile, c'est-à-dire la grand'mère de Jules, qui a commencé, et déjà très fort avancé la ruine. C'était une joueuse à tous crins. On dit qu'une bonne, nommée Adélaïde (comparez *Dlaïde*, dans Barbey) était occupée toute la matinée à porter les cartes du lit de son mari au sien, et inversement.

Quant au père de Barbey d'Aurevilly, il acheva la perte de sa fortune en l'exposant dans l'équipée de la duchesse de Berry. Cette affaire fit ici grand bruit. Le vieil *ultra* qu'il était prit l'ombre pour la proie et se ruina. Il avait une haine indéfectible, celle des d'Orléans, et ses sentiments de vieux chouan s'inclinèrent plus volontiers devant Napoléon III lui-même. Jusqu'à sa mort pourtant, tous ses visiteurs étaient astreints à vénérer chez lui un autographe encadré du comte de Chambord.

Les environs de Saint-Sauveur, sous cette lumière normande que Barbey a décrite, sont beaux. Vallées vertes, collines douces, parfois des landes ou des marais. Tout cela se trouve dans les œuvres du romancier, qui me semble fort avoir vu bien des coins de la Normandie à Saint-Sauveur même ou à côté...¹

1. Ainsi, l'abbaye de Blanchelande, telle que la décrit Barbey, c'est, sans aucun doute, l'abbaye même de Saint-Sauveur. C'est à côté de l'église de Saint-Sauveur, et au bout de l'ancien cimetière, que se trouve l'échalier où passent Nonon Cocouan, Barbe Causseron, Jeanne le Hardoucy, de *l'Ensorcelée*. On le reconnaît à n'en pas douter, etc.

Gravissons le Mont-de-Rauville, où s'élève la gracieuse chapelle de N.-D. de la Délivrance. (C'est la délivrance des Anglais, après la guerre de Cent ans, qu'elle commémore.) Sur cette éminence de verdure, Barbey d'Aureville aimait¹ à s'entretenir avec le vieux chapelain, le chanoine Anger-Billards, original et saint solitaire. Ils se promenaient ensemble sur la pelouse, en face du donjon de Saint-Sauveur, ou bien s'asseyaient sous trois arbres maigres (le banc est pieusement conservé), ou encore prolongeaient fort avant dans la nuit, sur la « lande bleue », qui est voisine et qu'ils appelaient leur « cap Sunium », leurs entretiens, chers à Barbey.

De cette lande, jadis rendez-vous de sorcières, la vue est magnifique. De l'autre côté de la Douve qui en baigne le pied, c'est Aureville ou Aurevilly, et les *bois d'enfer*, et le « Tombeau du Diable » (comparez le *Tombeau du Diable*, à Carteret, dans la *Vieille Maîtresse*). On voit aussi le mont de Taillepied, où habite la Malgaigne, du *Prêtre marié*, et l'on devine le château des Néel de Néhou, ainsi que le château du Lude où s'achève *Une Histoire sans nom*.

Si l'on redescend vers Saint-Sauveur, une des premières maisons qu'on rencontre est la *Maison Lendormi*, citée dans *l'Ensorcelée*, et qu'habite aujourd'hui

1. Voir plus haut le chapitre intitulé : *Un ami des derniers temps*.

l'ancien factotum du vieux chanoine, la gazette vivante de son ancien maître et de Barbey. M. Louis Yver, dans une chambrette, a empilé les souvenirs. Voici un Louis XIV, un Louis XV, un Louis XVI, superbes gravures qui proviennent de l'hôtel Grandval, à Valognes, où d'Aurevilly vieux résida souvent¹. Voici la croix de chanoine de Carthage, donnée par le romancier au chapelain. Voici des portraits, des autographes, des inédits. C'est peut-être ici que Barbey d'Aurevilly est le mieux connu.

Le soir, M. et M^{me} Xavier Delisle reçoivent les membres du Comité. On est, avec beaucoup de grâce, accueilli dans l'hôtel même où grandit « monsieur Jules ». Le salon a été à peine agrandi. Peut-être ce vieux fauteuil Louis XVI est-il ici depuis l'ancien régime. La cheminée est intacte, et toute cette grande pièce a su demeurer d'une élégance si sobre qu'on éprouve, en y entrant, comme la certitude qu'elle a servi de modèle à la description immortelle du début

1. M. Alfred Dehodencq écrit : « On voit encore à Valognes, au numéro 34 de la rue des Religieuses, l'hôtel de Grandval, un vaste corps de bâtiment entre cour et jardin, deux fois respectable, car il a abrité un autre héros, Morel de Courcy, gouverneur de la ville et du château pour Louis XIV et vainqueur des Anglais sur les côtes de la Hougue. Il aimait ce vieux logis, de noble apparence, où il faisait parfois, l'été, d'assez longs séjours. Les passants l'apercevaient à sa fenêtre, coiffé d'un bonnet écarlate à la manière de Dante. Quelques-uns se le rappellent encore, hautain et dédaigneux, le nez en bec d'aigle, l'énergie de son visage ravagé durcie encore par le noir arrogant des cheveux et de la moustache. »

du *Chevalier Des Touches*. Oui, c'est ici que s'asseyait Aimée de Spens. Ici se chauffa l'abbé de Percy...

Vers minuit, la place de la Mairie, où le piédestal de Nénot attend encore le buste de Rodin, semble s'embraser. Les promeneurs attardés s'avancent vers cette lueur, qui, sur la route de Valognes, grandit. Ce ne sont pas des feux de bengale, c'est une colline tout entière qui est en feu. Il paraît que souvent les paysans enflamment ainsi les landes pour faire de leur cendre un engrais. Mais cet embrasement, en face d'Aureville, des *bois d'enfer*, 'du *tombeau du diable*, près des lieux à jamais illustres où Barbey fait vivre ses ensorcelés et ses démoniaques, prend, par cette belle soirée de lune, les proportions d'une apothéose. Quel symbole, cette nuit, que ces flammes infernales et cette auréole de collines ardentes ! La Douve elle-même semblait phosphorescente...

28 novembre. — Le temps est inquiétant, et pourtant les pèlerins arrivent. On veut voir M. Frédéric Masson célébrer en habit vert l'auteur des *Quarante médailles*. Le programme, il est vrai, présente d'autres attrait. Il y aura un match de foot-ball, des comédies, etc.

Mais la vraie joie du jour, c'est l'inauguration du buste : les paysans même qui ignorent Barbey dans son œuvre vont contempler son bronze. La cérémonie n'a déçu personne. Il y a d'abord eu, en plein air, la

remise du buste à la municipalité. Ce fut pour M. Frédéric Masson l'occasion d'un premier et très élégant discours, bref, mais ému¹.

Ensuite, dans une ancienne école, les orateurs ont pris amplement la parole ; M. Masson, d'abord, prononça un magnifique éloge : « Cet homme, dit-il, se sentait né pour créer de nobles fictions, pour donner le corps de son style à des traditions héroïques, pour

1. Voici ce discours :

« Monsieur le Maire, Messieurs,

« Chaque année, vers le mois de novembre, Jules Barbey d'Aurevilly venait de Paris vers Saint-Sauveur et Valognes, ce pays aussi beaux et peut-être plus beau, disait-il, sous les pluies que sous les rayons du soleil. Il venait en fils même de la terre normande, sachant à présent que sa gloire serait d'en avoir tracé les belles légendes « Les Equinoxes commencent à souffler. écrivait-il en 1875. et nous « allons avoir les grandes marées de septembre ; je me dois à ces « écumes qui ont frangé mon berceau et dans lesquelles j'irai, pour « quelques jours, raviver mes souvenirs et mes sensations. » Et chaque année, plus profonde et plus tendre, s'exhale sa passion pour la terre natale. C'est un hymne qu'il y consacre et si, dans ses livres, il en a décrit en poète les paysages et les êtres, l'histoire et la légende, de ses lettres on tirerait certaines des phrases les plus nobles qu'on ait moulées en prose française, pour en former une anthologie à la gloire de votre pays normand.

« A la même saison, il y revient, et pour jamais. l'illustre enfant de Saint-Sauveur ; il y revient, saisi par un homme de génie en pleine passion et en plein rêve, et tel jeté à la fournaise d'où il est sorti vivant d'une vie surnaturelle, celle que l'artiste créateur peut seul donner à son œuvre. Il y revient dans l'immortalité du bronze qu'égalera en durée son œuvre romanesque. Au nom du Comité, j'ai l'honneur de vous remettre, Monsieur le Maire, ce monument, œuvre d'Auguste Rodin et de Paul Nènot, afin que sur la place de la ville où naquit Barbey d'Aurevilly, il atteste l'estime et l'admiration que concurent pour lui ses contemporains, et afin que, devant la Postérité, il perpétue la gloire de son nom. »

formuler des sentiments forcenés en des vers majestueux, — et il devait gagner son pain en se courbant sur des besognes médiocres et plates dont il ne savait l'horreur que par l'enthousiasme de sa plume... Il était plein d'illusions ; il en vivait, et à force d'en vivre, il souffrait moins qu'un autre, peut-être, de cette médiocrité de moyens, — disons le mot, de cette pauvreté dont sa dignité n'eut jamais à souffrir et qu'il portait avec une noblesse plus authentique que ses parchemins, avec une générosité de prodigue, avec un geste de donneur si joli... Là, vraiment, il y avait chez lui du gentilhomme, il y avait de la vieille, de la très vieille France, la chère France de jadis... Ce déraciné, qui avait déserté sa province « pour éviter le regard qui tombait de trop près sur lui », n'a fait sa gloire que de sa province... »

Après quoi, on entendit M. Georges Lecomte, président de la Société des gens de lettres, M. Camille Le Senne, président du Cercle de la critique dramatique, M. L'Hôpital, vice-président de la Société normande du Livre illustré, deux poètes, MM. Halley et A. Le Brun, M. de Biez, enfin, secrétaire général du Comité, et M. Hersan, maire de Saint-Sauveur, qui a remercié. Je tiens à mentionner tout spécialement la poésie *patoisante* de M. Beuve, qui a ravi tout le monde. M. Beuve avait revêtu le costume de maître Tainnebouy, le fermier de *l'Ensorcelée*, et revenait sous la

veste de droguet et la limousine, le *piéd de frêne* en main, célébrer son chantre ¹.

1. Voici quelques strophes de cette pièce :

L'houmm' qu'est d'avant vous et qui vous prêche,
 J'sis seur d'avainch' qu'i vous piait byi ;
 J'sis Mait'Tainn'bouy d'Raôvill'-la-Pièche.
 Saleut, Moussieu Jeul' d'Aur'villy !

Près d'mei : Louisaine et sa hachette
 Et le tournios qu'o capuchit ;
 Jeanne couëffie d'sa graïnd coumette ;
 La vûl' Malgainn' du Mont d' Taill'pyi ;
 Née qu'à l'hôté d'la Victouère,
 Am'nit ses g'vas et les saôlit ;
 Tous les bouunn' geins de vos histouères
 Vous saleuent, Moussieu d'Aur'villy !

Ch'est pas tout : nos collaine ieûx mêmes,
 Sous leu mantet d'brière et d'jein,
 Reïnes couronnaies d'un diadème
 D'éghyise' et d'vûs moulins à veint,
 Semblent tout' par dessus la Douve
 Se haôchi pour mûs vous guetti
 En çu biau jou où no vous r'trouve,
 Moussieu Jeul' Barbey d'Aur'villy !

Pyis, s'avainch' la superbe att'laie
 D'Olonde et d'tous vos vûs châtets ;
 L'Quesnay dont les f'nête' enflammaies
 Egaluaient coumm' le feu d'l'enfei !
 Leues bell' salle' à tous sont haientaies
 Par eun' « Dame » à qui q'no n'peut ryi...
 Ch'té graïnd daim'ch'est vot' arnoummaie,
 Moussieu Jeul' Barbey d'Aur'villy !

Vous rapp'lous du Mouen' de Bianch'-Lainde
 Qu'ervyi'nt dir' sa messe à maingnit ?
 J'vous contis cha dans la Graïnd-Lainde
 Un sei d'hivet q'no s'éguerri.
 Man g'va, bian coumme eun' Millorraine,
 Sûs *male herbe* avait paôsé l'pyi...
 Mei, j'vous baillis ma limousaine ;
 V'z en rapp'lous, Moussieu d'Aur'villy ?

Ch'té limousaine, vous c'maindites
 De la doublé d'soucie et d'velou ;

Le fier bronze de Rodin est vraiment une très belle œuvre. Barbey apparaît tout en tête, hautain, cou tendu, moustache tombante, nez d'aigle. Ceux qui ont connu le romancier ne regrettent dans ce buste qu'une certaine mèche de cheveux, allégrement plantée en arrière, sans doute afin d'empêcher le front fuyant de trop s'enfuir dans l'atmosphère et afin de hausser un peu, pour la perspective, cette belle tête de penseur solitaire, noblement renversée... Mais la mèche n'est pas authentique.

Barbey, du moins, — et ce n'est pas trop tôt, — n'a dans ce portrait rien du dandy, à peine l'air dédaigneux et le masque superbe. C'est le *prophète du passé* qu'on reconnaît dans cette tête allière. C'est le paladin et l'artiste. C'est l'aristocrate qui traversa, le front haut, un siècle de révolution. C'est le critique qui flagella les médiocres, les naturalistes, les bas-bleus et le reste. C'est le catholique qui fièrement arbora

Pyis, dans Paris vous la portites
 Dainmanche et fèt' coumm' tous les jou !
 Vous vouliez, mageinn' byi, q'no dyize
 Que z'étiéz fir coumme un querti
 Qui condit chyin g'vâs à la plyize !
 Ch'est-i vrai, Moussieu d'Aur'villy ?

Et quand par sùs la Sangsuryire
 Tournient courlis et gri-hérons.
 Les fée' assis' près d'nos rivyres,
 Dans l'marais tout bian, vous tiss'ront
 Un mantet d'feumaie qui crachaine
 Que nol' Cotentin tout entyi
 Piech'ra coumme eunn' graind' limousaine
 Sùs Mait' Jeul' Barbey d'Aur'villy.

son catholicisme. C'est le créateur, aux imaginations parfois si hardies, mais qui eut pour la beauté un culte tendre, profond, intransigeant. Les Normands y voient aussi leur compatriote qui semble respirer à plein nez l'air salin des falaises...¹

1. Dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 novembre 1909, M. Ernest Seillière écrivait : « On lui prépare aujourd'hui [à Barbey] deux monuments, l'un à Valognes dans sa province natale et l'autre à Paris sur son tombeau. » — Double inexactitude. Le buste de Rodin aurait pu, en effet, se dresser à Valognes, où Barbey d'Aurevilly a passé une bonne partie de son enfance et de sa jeunesse et où il habitait fréquemment, dans la dernière partie de sa vie, un appartement de l'hôtel Grandval-Caligny. Mais cette « ville de ses spectres », où il aimait tant *se souvenir* et goûter, fût-ce sous la pluie et le vent, « l'ivresse amère du passé », lui, le « canard sauvage de l'Ouest, l'enfant des ciels et des rivières glauques », Valognes-la-Morte n'a pas été élue par le comité. Inauthentique également, le monument projeté sur *le tombeau* de Barbey. Le châtre épique de la Chouannerie normande repose au cimetière Montparnasse, près du jeune poète Charles Read, dont il a tant aimé la famille et la sœur. Il dort sous une dalle unie, où l'on voit son nom et ses armes. Une statue gâterait cette impressionnante simplicité, qui convient si bien à l'aristocrate solitaire : Jules-Amédée Barbey d'Aurevilly n'a besoin, sur la porte de sa dernière demeure terrestre, que de la croix et de son blason. Il aura donc peut-être un monument au cimetière, mais il n'en aura pas sur sa tombe.

L'ÉTUDE DE M. FERNAND CLERGET ¹

Si, depuis quelques années, les articles de journaux, ou plutôt les articulets sur Barbey d'Aurevilly surabondent, si le premier gazetier venu se montre prêt aujourd'hui à trousseur sur le fameux et hautain solitaire de la rue Rousselet quelque chronique plus ou moins niaise, on peut encore compter, en revanche, et même très aisément, — car il faut s'arrêter à trois, — les ouvrages de quelque étendue consacrés au grand critique et au grand romancier ².

En 1891, deux ans après la mort de Barbey-Charles Buet donna sur lui un volume d'*Impressions et souvenirs*. C'était décousu, superficiel, anecdotique, prolix et incomplet. Mais l'homme était pré

1. *Barbey d'Aurevilly*, par Fernand Clerget, un vol. in-12, chez Falque, 86, rue Bonaparte, Paris.

2. L'ouvrage de M. Ernest Seillière, examiné plus loin, en porte le nombre à quatre.

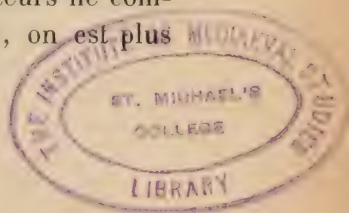
senté d'une manière assez vivante, au milieu de ses amis, et par un ami. La sympathie passionnée de Charles Buet semblait même touchante, sinon courageuse pour l'époque. Enfin, il y avait dans cette œuvre d'un familier l'agrément des souvenirs exacts et une première source de renseignements nombreux.

Vinrent ensuite (1902 et 1904) les deux gros volumes de M. Grelé, massifs et universitaires : 1° *la vie*, 2° *l'œuvre*. La partie biographique contenait des détails surabondants sur l'origine, l'enfance, la jeunesse, beaucoup moins sur l'époque la plus féconde de la vie de Barbey, rien ou presque rien sur sa vie passionnelle. Quant au second tome, on y voyait classiquement sectionner d'Aurevilly. En de longs chapitres bien bâtis défilaient l'aristocrate, le catholique, le romantique, le Normand, et tout ce qu'on voulait, et plus qu'on n'en voulait. Bien entendu, l'aristocrate, le catholique, etc., étaient à tour de rôle étudiés depuis A jusqu'à Z, des débuts à la mort, sans compter l'influence. Et cela faisait une cinquantaine de portraits juxtaposés, où se laissait admirer l'inaltérable patience du peintre. Les innombrables textes, alors inédits, de Barbey, que contenait cet ouvrage le rendaient, du moins, attrayant en 1904... Comme aujourd'hui, non seulement les moindres *Memoranda*, mais quatre volumes de lettres, dont deux à Trebutien, sont publiés, la thèse de M. Grelé, dont

les qualités consciencieuses et la documentation faisaient passer la lourdeur, tend à devenir moins utile. Il serait injuste toutefois de nier qu'elle ait beaucoup servi à la mémoire de Barbey d'Aurevilly. Il est non moins certain que les journalistes ont puisé là dedans à pleines mains. Les vols même ont été si copieux que les chroniqueurs n'auront plus besoin désormais de recourir à cette source : ils n'ont plus qu'à se piller entre eux.

L'étude récente de M. Fernand Clerget, qui constitue la troisième et dernière œuvre d'ensemble sur Barbey d'Aurevilly, est tout aussi consciencieuse que celle de M. Grelé, et elle est infiniment moins pesante. On ne peut pas lui décerner le titre d'œuvre définitive. L'auteur lui-même n'y prétend certainement pas. Mais j'y vois de grandes qualités.

Et d'abord, il faut savoir à M. Clerget un gré immense d'avoir complètement renoncé au pain quotidien des reporters, à ces peintures extérieures et faciles qui, lors même qu'elles sont exactes, n'aboutissent qu'à perpétuer des légendes par l'importance qu'on leur donne. Il doit être impossible, aujourd'hui encore, de faire sur Barbey d'Aurevilly un article ou une conférence sans parler de son pantalon et de sa cravache, ou sans lui donner du « connétable » au moins une fois : les lecteurs et les auditeurs ne comprendraient plus. Mais, dans un livre, on est plus



libre que dans une revue ou dans un journal, et il importe désormais que l'*œuvre* y soit considérée, et non plus seulement ni surtout le dandy prétendu. Or, c'est bien la pensée de Barbey que M. Clerget étudie, ce ne sont pas des anecdotes inauthentiques qu'il colporte, ni des inventaires de tailleur. Dans son ouvrage d'un intellectualisme un peu sec, on n'a pas une seule fois cette impression de faux pittoresque et de superficialité que l'on ressent, neuf fois sur dix, à la lecture d'une étude, longue ou brève, sur son héros.

Voici maintenant un autre mérite : c'est la simplicité extrême du ton et de la méthode. M. Clerget ne se donne pas de grands airs. J'imagine qu'il a dû, en lecteur très sagace qu'il est, observer qu'à l'heure actuelle un tout petit nombre de personnes ont lu intégralement Barbey d'Aurevilly et que d'ordinaire on ne parle de lui que par ouï-dire. Il s'est donc donné mission de renseigner, non d'éblouir. Et sans diviser Barbey en *homme* et en *auteur*, sans isoler l'écrivain de l'œuvre ni l'œuvre de l'écrivain, il note, au fur et à mesure qu'ils se présentent chronologiquement, les actes, les influences, les productions. Quand un ouvrage est nommé, il l'analyse aussitôt, et chemin faisant, il le juge, approuve ceci, conteste cela. Ou bien encore, il dit tout simplement ce qu'on a dit de cette œuvre, en quoi on a vu juste et dans quelle

mesure on a pu se tromper. Tout cela est uni, pondéré, méticuleux, sans ambition. Quelquefois, le lecteur souhaiterait une passion un peu plus exubérante et jusqu'à un style moins froidement exact, moins savamment mesuré. Mais M. Clerget, qui égratigne à toute occasion la Sorbonne, la *Revue des Deux Mondes*, etc., ne tombe jamais, pour sa part, dans les défauts de leur art et ignore pleinement la dissertation universitaire.

Par un procédé assez ingénieux et dont la simplicité est méritoire, ces analyses et critiques partielles se continuent, selon les exigences de la chronologie, après que, dans l'ouvrage, la mort de Barbey d'Aurevilly est venue. C'est que, pour M. Fernand Clerget, dont la naïveté est vraiment charmante, une production posthume aussi prodigieuse fait douter que l'auteur soit mort. Après le récit — bref et précis comme toujours — des funérailles, le chapitre continue, et de nouveaux ouvrages défilent comme si de rien n'était. Nous sommes de la sorte menés jusqu'en 1909, jusqu'aux deux dernières publications, qui sont : *Voyageurs et romanciers* et les *Lettres à Trebutien*. Ainsi, tout a été noté, annoté, analysé, jugé. Quelques pages encore de jugements généraux, et le volume s'arrêtera comme il a commencé, tout simplement.

Il y a là œuvre de patience, de modestie et de me-

sure. Exactitude, finesse, horreur de l'emphase, des constructions ambitieuses, du rabâchage, de l'anecdote fautive et de l'aspect doctrinaire : telles sont les qualités de M. Clerget.

On comprendra qu'il soit vraiment impossible de le reprendre ligne par ligne et de formuler des observations sur toutes ses observations à lui. Ce que je puis dire, c'est que, sans partager toutes ses idées et sans souscrire à tous ses jugements, l'admiration générale qu'il professe pour les qualités imaginatives et critiques de Barbey me semble pleinement justifiée. Il a bien dégagé, à côté du catholique sincère et dont la sincérité ne peut faire doute, l'artiste séduit, malgré ses doctrines tranchantes, par toute beauté poétique, le traditionaliste et le novateur, l'idéaliste et le réaliste ou le peintre d'histoire. Il a maintes fois insisté sur le caractère moral de toute son œuvre, applaudissant lui-même avec noblesse aux satires violentes de Barbey d'Aurevilly contre la littérature de bas étage et le naturalisme abject. Il a eu raison enfin de ne pas le réduire aux proportions étroites d'un écrivain purement normand.

Ce qu'on eût désiré pourtant dans le volume, c'est un jugement plus net à la fin. Excellent dans le détail, M. Clerget semble moins à l'aise dans les revues d'ensemble. Je regrette surtout les passages sur l'action que Barbey d'Aurevilly pourra exercer encore en ma-

tière religieuse. Invoquant un fragment où Barbey annonce la ruine de la société chrétienne, il en abuse. Et comme, sans être lui-même catholique, il se montre idéaliste et même religieux à sa façon, il voit l'auteur des *Prophètes du passé* collaborant à je ne sais quelle renaissance qu'il déclare, lui, M. Clerget, « sublime », et « qui jaillit enfin de la cendre des vieux cultes écroulés ». Ce qu'il dit alors, et en quelques autres endroits, n'est pas clair. Et le rôle, même « inconscient », qu'il fait jouer à Barbey d'Aurevilly n'aurait guère plu à ce dernier. Sa doctrine catholique était assez ferme pour qu'il pût se croire à l'abri de ces « utilisations », — d'ailleurs assez énigmatiques.

Mais, sauf ces quelques jugements contestables, l'ouvrage de M. Clerget sera d'un grand secours à ceux qui veulent en conscience étudier d'Aurevilly¹.

1. Je tiens à mentionner ici quelques études beaucoup plus brèves, mais consciencieuses, sur le grand romancier : *Un écrivain normand, Barbey d'Aurevilly*, 46 pages, Paris, Lecoffre, par Paul Festugière (1897); — *Essai sur Jules-Amédée Barbey d'Aurevilly*, par Pierre de Crisenoy, 1908 (Barbey y est envisagé surtout au point de vue catholique); — un article excellent de M. de Régnier dans *le Journal des Débats* du 3 août 1908, à propos de la réédition du *Théâtre contemporain*; — une très remarquable étude de Jules Bertaut sur *Barbey d'Aurevilly critique* dans *le Mercure de France* du 1^{er} novembre 1908; — l'article de M. Gabriel Aubray (Audiat) dans *le Correspondant* du 25 novembre 1909; — *Barbey d'Aurevilly, sa vie, ses œuvres, opinions inédites*, par Fernand Halley, préface de Jean Revel (Rouen, édition de la *Revue picarde et normande*, 1909); — etc. Voir aussi *l'Esprit de Barbey d'Aurevilly*, préface d'Octave Uzanne (*Mercury de France*, 1908), et le chapitre sur Barbey, dans *Études et portraits littéraires*, de Michel Salomon (Plon, 1896).



BARBEY D'AUREVILLY

ET M. ERNEST SEILLIÈRE

Au printemps de 1910, M. Ernest Seillière prononçait sur Barbey d'Aurevilly une dizaine de conférences, qu'il a depuis publiées¹.

Sa prétention, — justifiée d'ailleurs, — c'est d'avoir apporté « du nouveau » sur le *lord Anxious*. Mais toute la question, pour nous, est de savoir si ces pages « nouvelles » concernant un homme dont on a tant parlé, et qui demeure si mal connu, éclairent vraiment sa vie, sa pensée, son art.

Eh bien ! soyons franc : je n'ai pas trouvé ces « nouveautés » décisives. — Oh ! les pages brillantes atteignent un chiffre respectable : une certaine manière serrée peut impressionner, sinon convaincre, des lecteurs insuffisamment au fait de la biographie ou de la bibliographie de Barbey, et les abstractions

1. *Barbey d'Aurevilly*, un vol. in-16, Paris, Bloud.

ou classifications à l'allemande, que l'auteur affectionne, font courber la tête aux « grosses bêtes » comme nous (ainsi se traitait M^{me} de Sévigné dans les disputes philosophiques). Que de pages cependant invitent les humbles érudits à des objections assez graves ! Ici c'est une citation dont il semble qu'on abuse ¹ ou un texte explicable dans un autre sens, là une erreur de date ou de fait ², plus loin une déduc-

1. *Exemple.* — On lit, page 103 : « Mais voici une autre métaphore plus révélatrice peut-être du mysticisme esthétique qui persiste à parler au fond de cette âme, lui suggérant obstinément « que la beauté « vaut la vertu », suivant un mot célèbre, et même « vaut bien davantage en vérité ! Conviction qui est peu favorable « par malheur à l'exercice des vertus chrétiennes. « Je suis très content de vous voir si pur, écrivait-il vers la fin de sa vie à un « fidèle disciple avec son intarissable humour. Cela me change, « moi ! Vous, c'est différent : vous êtes au blanc forcé de la dévotion « la plus haute ; mais, moi, j'ai autant de taches qu'Arlequin de « losanges dans son habit. En fait de péché et de taches, je suis « constellé comme un léopard ! » Et s'exaltant aussitôt sur cette « brillante ressemblance, incapable de résister à la tentation d'une « image éclatante et de contenir son admiration devant la bête « féroce, mais puissante, il ajoute d'une même haleine : « Je suis « un magnifique léopard ! » — Si cette boutade charmante (et humble) est apte à démontrer que, pour le *connétable*, la beauté « vaut la vertu », je consens à ne plus ouvrir Barbey d'Aurevilly !

2. *Exemple.* — Page 27, M. Ernest Seillière écrit : « Écarté de « toute fonction publique et même des rangs de l'armée après 1830 « par les opinions légitimistes des siens, il étudia mollement le droit « à la Faculté de Caen. » — Or, 1^o Barbey d'Aurevilly n'a pas mis de mollesse dans ses études de droit : c'est une erreur fréquemment rééditée. — et à laquelle je m'accuse d'avoir cru un instant. — mais c'est une erreur. Jules Barbey passa « brillamment ses examens de licence », dit M. Grelé, qui, ici, dit juste : il eut trois boules blanches et une rouge. Un de ses professeurs voulait se l'attacher comme secrétaire. — 2^o Il n'a pas été « écarté des rangs de l'armée après

tion triomphante que tel fait ignoré annihile... Le livre est très beau, très vigoureux, très ramassé, mais il n'est que partiellement vrai.

1830 », pour cette raison qu'en 1830 il avait vingt-deux ans et qu'on n'entre pas si tard dans lesdits rangs. Ce qui est répété souvent (mais ceci encore est faux), c'est qu'en 1827 ou 1828, et non après 1830, le légitimisme paternel l'empêcha de « servir ». Voici comment. Barbey d'Aurevilly a raconté — et longtemps on l'en a cru sur parole — que son père, vieux royaliste et frère de Chouans, mécontent du libéralisme de Louis XVIII, qui perdait la monarchie, la religion, la société et tout ce qui s'ensuit, avait boudé magnifiquement le régime de 1814 et de 1815, se ralliant à peine, quelques mois avant les *trois glorieuses*, au ministère « ultra » du prince de Polignac. En 1828, Théophile Barbey aurait même refusé au jeune Jules, son fils, que l'indépendance hellénique grisait comme toute la jeunesse, la permission d'adopter le métier des armes, pour lequel cependant il était si bien fait. Et ce refus n'aurait été motivé que par la haine des aberrations gouvernementales. Pouvait-on estimer un roi qui avait eu « la faiblesse d'octroyer la Charte » ? et un gentilhomme se fût-il abaissé à servir sous un régime pareil ? C'est ainsi que Barbey d'Aurevilly nous présente les idées de son père, et le portrait qu'il nous dessine de ce noble rétrograde, chouan manqué, n'est pas sans grandeur...

Seulement, il fait d'abord honneur à l'imagination, à la haute éloquence et à la piété filiale du peintre. Des érudits (voir le très curieux article de M. Albert Noblet dans le *Journal de la Manche* du 24 mars 1909) ont retrouvé et publié les documents les plus formels, établissant que le père Barbey avait voulu faire entrer son fils Jules dans une École militaire, avant même l'âge réglementaire de huit ans, et qu'il avait été froissé d'un refus, exposé dans les formes, mais qui lui dévoilait la ruine définitive du pouvoir absolu et des faveurs. Comme Jules Barbey atteignit huit ans le 2 novembre 1816, c'est dans les tout premiers temps de la Restauration que son père conçut pour lui de généreux espoirs : en sorte que, s'il éprouva pour l'octroi de la Charte une espèce de haine, mêlée de honte et de dégoût, ces sentiments n'ont pas daté du moment même de l'octroi. Seule, une expérience personnelle lui prouva que la vie était impossible sous la Constitution de Louis XVIII.

Pour la suite, son fils a raison. Rien ne le fit plus démoder de cette idée.



Voici la thèse de M. Seillière, si tant est qu'il soit possible de la résumer en quelques mots : Barbey d'Aurevilly, romantique par tempérament, par ses préférences instinctives, par le choix de ses inspirateurs, par ses nerfs, par ses aspirations vers la puissance, par sa conviction mystique de la célébrité¹, n'a pu être et n'a été qu'un catholique inquietant. Il offre le spectacle d'un duel constant entre le mysticisme romantique et la morale chrétienne. Il passe alternativement de l'un à l'autre et finit par « conclure sur le tard une convention de frontières ». Si la vue distincte ou confuse de ce dualisme est souvent déconcertante, si les conceptions et les jugements moraux — ou même esthétiques — de Barbey d'Aurevilly trahissent toutes les fluctuations de ces deux inspirations antagonistes, tour à tour dominantes, mais toujours présentes toutes deux, ni son art, d'essence romantique, n'en est amoindri, ni sa personnalité n'en devient moins intéressante : mais, au total, — sans que M. E. Seillière ose trop le dire, — le vieux *laird*

1. Je m'excuse de ces abstractions et de celles qui suivront. Elles ne sont pas de moi. M. Seillière, habitué à dissertar sur le romantisme, à en analyser les caractères, à le diviser en genres et en espèces, sème à profusion les termes généraux.

apparaît comme une contradiction vivante, comme le champion de deux inconciliables morales, double tête un peu folle sous un même bonnet à grelots. C'est un grand styliste, c'est une imagination distinguée entre toutes, c'est un créateur d'âmes morbides et grandioses, c'est un « penseur » même, — mais peu sérieux.

Plus précisément, si le mysticisme est l'impression d'une alliance étroite et intime avec la divinité, et si le romantisme moral est un mysticisme émancipé de la discipline chrétienne, mais encore un mysticisme véritable, manifesté par des prétentions à la puissance, par une « volonté de puissance », par un « impérialisme irrationnel »¹, Barbey d'Aureville a été incurablement touché de ce mysticisme-là.

Mais le romantisme moral, tronc puissant que cent vingt années et plus n'ont pu déraciner, se développe en deux grandes branches : *mysticisme social*, religion de l'infailibilité populaire, conférant l'inspiration divine à l'homme de la « nature » ou du « peuple » ; *mysticisme esthétique*, religion du messianisme artistique, octroyant le même privilège à l'artiste. — Le

1. Je m'excuse de plus en plus. Mais M. Seillière a des expressions plus rares encore. Il y a, dit-il, des « messianismes larvés ». On lit, de même, page 184 : « Céleste ou infernal, c'est peut-être la « même chose, écrira-t-il, tout hésitant entre ces deux adjectifs « pareillement impérialistes. »

premier de ces deux mysticismes, Barbey l'a à peine éprouvé : il n'est point un mystique social, le socialisme romantique de George Sand répugne au fils des iarls. Mais le mysticisme esthétique, voilà son fait ou son faible ; le messianisme de la beauté, voilà sa chose. Quand il s'est « converti », il n'a pas renié ses dieux, il n'est devenu que plus déroutant ou plus inintelligible : « Je ne comprends pas », disait Jules Lemaître [qui n'y a en effet, rien compris, rien de rien].

Ainsi posé le canevas, M. E. Seillière en a étoffé les vides. Et la vie de Barbey, désormais, se déroule pour le plus grand bien de la thèse, que tous les gestes du héros et tous ses textes viennent confirmer.

Il y avait, explique-t-on, chez Jules Barbey d'Aurevilly, une dualité originelle. Comme Louis XIV, il pouvait sentir deux hommes en lui : l'être accablé, à la suffisance grandiose, aspirant dans sa névrose au pontificat suprême, et le Normand classique, résolu, maître de soi, à l'orgueil énergique et stoïcien. L'un sera la proie des Vellini romantiques, malades, névropathiques et dévorantes, l'autre aimera les beautés flamandes. Un dandysme *romantique* — révolte individualiste contre les conventions sociales — se greffe sur cette complexité de nature. Cette jolie et prétentieuse lubie trouve, par son côté frivole, un terrain tout prêt chez le vaniteux jeune homme que

sa famille osait trouver laid. N'est-elle pas, d'ailleurs, cette niaiserie insolente, patronnée par le maître Byron, le maître des maîtres, celui qui a orienté le plus décidément les âmes dans la voie sacrée du mysticisme esthétique ? Byron représente la révolte en beauté, le mépris de l'opinion, la glorification des passions. Poursuivi par le remords ou le souvenir de ses incestueuses amours, il idéalise le héros coupable, fatal, mystérieux et sombre. D'Aurevilly, à son tour, idéalise Byron et le croit « virginal ». Voici notre héros *byronien*, et nous le retrouvons, avec cette âme et cet aspect de « disciple » sous les incarnations d'Altai (*Amaldée*)¹, d'Allan de Cynthré (*Ce qui ne meurt pas*), de Raimbaud de Maulevrier (*L'Amour impossible*), d'Aloys de Cynarose (*La Bague d'Annibal*), de Ryno de Marigny (*Une Vieille Maîtresse*), de Néel de Néhou (*Un Prêtre marié*), de Brasard, de Ravila, de Mesnilgrand (*Diaboliques*), de toute la « race Juan ».

Aussi le dandysme que Barbey d'Aurevilly prête à Brummell n'est-il que celui de Byron, de Stendhal, de Balzac ou d'Eugène Suë. Les éléments qu'il donne à cette « chose » légère et hautaine, c'est-à-dire le caprice, la vanité, la libre pensée en matière de convenances mondaines, — l'individualisme mystique,

1. On sait que l'autre personnage d'*Amaldée*, Somegod (quelque Dieu), représente Maurice de Guérin.

en un mot, ou la prétention au suprême pontificat, — c'est le névrosé et le révolté byronien qui les y veut voir. De son âge mûr à l'année 1846, Barbey n'est que byronien.

Vient alors la conversion « par la tête ». La publication du *Brummell* (1845, ou, plus exactement, fin de 1844) marquerait déjà la fin d'une période de désordres extrêmes. M. Seillière croit à la vie de « ribaud », dont le correspondant de Trebutien se charge lui-même. Une authentique *Vellini* l'aurait mué en Sardanapale...¹ Soudain, réveil du Normand, du « chré-

1. Il y a, sur l'authenticité de la *Vellini*, plusieurs textes de Barbey qui ne concordent pas aisément, et que le romancier a voulu laisser obscurs. M. Seillière écrit donc à bon droit (p. 40) : « Il assure « à Trebutien qu'il n'a presque rien inventé dans ce récit, pas même « le nom de l'héroïne qui s'appelait bien *Vellini* dans la vie réelle. » Mais voici un autre fragment, adressé au même Trebutien (17 novembre 1846) et qui laisse d'autant plus rêveur qu'il paraît très important : « J'écrivais il y a quelques jours à une femme restée « mon amie : « C'est un portrait et c'est un rêve que *Vellini*. Le « portrait de qui ? Le rêve de quoi ? C'est ce que le monde ne saura « jamais, pas même vous. Un doute peut-être, mais rien plus !!! « J'ai éprouvé en l'écrivant ce qu'une femme éprouve en caressant « sa chimère, si sa chimère était plus qu'un mensonge, mais une « vivante réalité ! » Et cependant tout n'est pas chimère dans ce « livre et... Mais en voilà assez sur ce chapitre. » — Si tout n'est pas « chimère », c'est que tout aussi n'est pas « vérité ». Rêve : c'est le mot qui revient sans cesse sous la plume de Barbey quand il parle de sa *Vellini*. Que signifie ce terme ?... Tout ce qu'on a pu dire jusqu'à ce jour sur les « sources » d'*Une Vieille Maîtresse* est hypothétique, conjectural et incertain. On ne sait rien.

Ce qu'on sait, en revanche, c'est que la première conception d'*Une Vieille Maîtresse* remonte bien plus haut qu'à la veille du *Brummell*. C'est alors, dit M. Seillière, « le règne de la *Vellini*, période d'aventures qui n'ont point eu de *Memoranda* ». Or, dès le premier

tien futur » prédit en 1837 par son frère l'abbé, et qui pointait déjà dans le critique de Strauss, dans l'admirateur de Joseph de Maistre. La « tête » réagit maintenant, et Brucker convertit (1846) la *raison* du néophyte, qui passe d'emblée à l'extrême droite, « vend des chasubles »¹, comme dit Anatole France,

Memorandum, Barbey d'Aurevilly note qu'il travaille à son *Ryno* (Ryno de Marigny, le héros du roman). « Commencé *Ryno* », dit-il le 17 août 1837.

1. Sur la participation de Barbey d'Aurevilly à la *Société Catholique* et à la *Revue du Monde Catholique*, on colporte encore beaucoup d'erreurs. A cette date de 1847, les moindres textes du romancier, promu industriel, présentent donc de l'intérêt. Voici une lettre inédite adressée à mon grand-père, M. Laurentie, qui dirigeait alors le journal *l'Union monarchique* (fusion de la *Quotidienne*, de la *France* et de cet *Echo français* dont Maurice de Guérin entretenait souvent sa famille). Cette lettre, que je publie avec l'aimable autorisation de M^{lle} Read, montre un Barbey d'Aurevilly capable d'une espèce de style administratif ou parlementaire, genre centre droit. Elle porte comme en-tête : *Société catholique pour la fabrication, la vente et la commission de tous les objets consacrés au culte catholique. Directeur général : le baron A. A. de Calonne, rue de Tournon, 8.*

Paris, le 18 novembre 1847.

Monsieur le Rédacteur en chef,

J'ai l'honneur de vous adresser le dernier numéro de la *Revue du Monde Catholique*. Ce journal, fondé depuis huit mois, est destiné à soutenir et à défendre les idées auxquelles vous vous êtes toujours montré si dévoué. Il est surtout consacré aux besoins intellectuels du sacerdoce, mais si spécial qu'il soit, il a la grande généralité de tout ce qui est catholique et, permettez-moi de le dire, c'est par là, Monsieur, que nous nous touchons.

Telle est ma raison, Monsieur, pour vous prier d'agréer avec sympathie un journal qui vous sera désormais exactement adressé. Je ne vous l'ai point envoyé plus tôt. Nous voulions, mes amis et moi, avant de vous demander votre bienveillance, y avoir peut-être quelque droit, en vertu de quelques efforts; nous voulions — pour ainsi parler — avoir gagné nos éperons, dans la cause du catholi-



rêve de je ne sais quel cardinalat somptueux, et subit de plus en plus l'influence de Trebutien¹, jusqu'à vouloir s'orienter définitivement dans la voie des *Prophètes du passé* et jusqu'à lui promettre un *XIX^e siècle* de ce ton-là. La *Vieille Maîtresse*, en effet, a froissé Trebutien, le *Dessous de cartes* également. Il y a eu

cisme, avant de nous présenter à l'un de ses plus nobles champions.

Si vous jugiez convenable, Monsieur, de citer parfois de nos articles dans le journal que vous dirigez, nous en serions très fiers et très heureux. Nous voyons — et un catholique le croira aisément — beaucoup plus l'intérêt de nos convictions que l'intérêt de nos intérêts, et nous savons ce que vous pouvez y donner de force en les appuyant des vôtres et de votre ferme talent. Une approbation venant de vous, Monsieur, est une attestation de plus que l'on est dans la vérité.

Agrérez, Monsieur, l'assurance de notre profond respect.

Pour toute la Rédaction de la *Revue du Monde Catholique*,
Le Rédacteur en chef,

JULES B. D'AUREVILLY.

1. M. E. Seillière mentionne à plusieurs reprises cette « influence » exercée par Trebutien sur le fier génie. Il la croit très considérable. Je me permets de la croire nulle. Barbey d'Aurevilly, sans doute, a beaucoup aimé Trebutien. Sans doute aussi eût-il désiré obtenir pour tous ses ouvrages l'approbation chaleureuse de ce moine laïque si dévoué à sa gloire. Mais il n'était pas homme à se laisser vraiment guider en art, et même en politique ou en morale, par ce charmant provincial, un peu timoré. C'est seulement dans les questions d'édition, de typographie, voire d'érudition, où Trebutien était passé maître, que Barbey, sentant sa maîtrise, le suivait en mouton. Mais cela n'est rien. Si même ils se sont brouillés, c'est *en partie* parce que Trebutien, trop d'accord avec M^{lle} Marie de Guérin, a trouvé Barbey d'Aurevilly « artiste » à l'excès : son nom de romancier compromettait l'édition *ultra* des Guérin. Et puis n'osait-il pas proposer comme éditeur même des *Fleurs du Mal* de Baudelaire, Poulet-Malassis ? — Non cet homme-là ne subissait pas « l'influence » de Trebutien. Il l'aimait de tout son cœur, voilà tout.

des explications, presque des bouderies salutaires. Sous l'aiguillon de ses amis, le converti Barbey aurait donc lutté quelque temps contre son romantisme antérieur¹.

Sur ce, l'*Ange blanc* (M^{me} de B.) entre en scène. Et cette liaison où le romantisme a eu tant de part, M. Seillière y voit le triomphe dernier du bon sens et du « normandisme ». Cet attachement marque aussi le moment psychologique de la conversion profonde, totale, de la conversion « par le cœur ». L'Ange blanc réconcilie le vagabond avec ses parents, l'empêche de boire², lui inspire Calixte (du *Prêtre marié*)... En septembre 1855, Barbey donc s'approche de la Table sainte. On sent même qu'il se plonge dans l'étude des mystiques chrétiens...

Mais basta ! ce n'est pas cela. Le mysticisme de Barbey d'Aurevilly, son vrai mysticisme, c'est encore,

1. Je ne saisis pas très bien ici comment M. Seillière arrange les dates. Notons donc (et chacun, ensuite, tirera de là, s'il lui plaît ou s'il le peut, une théorie) que non seulement la composition, mais encore la publication du *Dessous de cartes* (feuilleton de *la Mode*, 5, 10, 15 mai 1850) et celle d'*Une Vieille Maîtresse* (Paris, mai 1851) sont antérieures à la publication intégrale des *Prophètes du passé* (juin 1851). En effet, parmi les études que contenait ce dernier ouvrage, deux seulement (*Joseph de Maistre* et *Bonald*) avaient été données dans *l'Opinion publique*, — le 19 décembre 1849 et le 17 janvier 1850.

2. M. E. Seillière fait des allusions copieuses aux libations de Barbey, mentionne même l'eau de Cologne et l'éther que l'auteur des *Memoranda* et des *Lettres à Trebutien* se vante d'avoir bus, etc. — Il y a beaucoup de littérature dans ces mélanges pharmaceutiques et ces cocktails byroniens.

ce sera toujours « le romantisme esthétique, la religion de la beauté terrestre éternisée par l'art », et, faute de mieux, son mysticisme s'exprimera par le satanisme (?)... Bref, M. Seillière estime que la conversion du « duc de Guise de la littérature », du « Marat peignant la guillotine en blanc » (Lamartine) « modifia sa pensée morale de façon assez superficielle et transitoire, quoi qu'on en ait cru le plus souvent ».

Les arguments qu'il donne sont, d'ailleurs, agréables : Barbey converti serait resté sévère aux catholiques de son temps. [Eh bien ! et Veillot ? et Bourdaloue ? et saint Bernard ?] Il aurait eu surtout des complaisances pour un catholicisme imposant et théâtral, à la romaine, traînant des brasses de pourpre sur des dalles de porphyre ; enfin, il aurait, à propos d'un duel, verbalement accepté, lancé au mystificateur Baudelaire la boutade : « J'ai toujours mis mes passions au-dessus de mes principes, je suis à vos ordres » : preuve péremptoire que le mysticisme esthétique du « vieil homme » subsistait.

En brave garçon, le *critique* ou le théoricien politique s'est pourtant efforcé à un sincère perfectionnement moral. Sous l'influence de Bonald, il a réfuté le principe de la *bonté naturelle* et combattu l'individualisme protestant, haï les Etats-Unis et Edgar Poë, fait « l'apologie de la raison et du goût », pourfendu George Sand la dévergondée. « Je me surveille,

Trebutien ! » fait-il. Et il écrit, en effet, le classique et pourtant épique *Chevalier Des Touches*. O changement ! Le voici qui attaque Stendhal, « crapule de génie », Byron même — Byron ! — grand « boiteux » d'esprit comme de corps, et le « clavier » de Jean-Jacques (14 août 1858), et Cabet, et Renan, et Michelet, et tous les moralistes romantiques. Le vrai, pour ce mystique de l'esthétisme, le vrai vaut mieux que le beau ! Les moralistes rationnels sont donc couverts d'éloges. Louis XI, M^{me} de Genlis, M^{me} de Maintenon, Nisard, voilà aujourd'hui ses idoles.

Tel est le chapitre iv de M. E. Seillière. Il s'intitule : *L'effort moral* et porte ces dates entre parenthèse : 1850-1858.

Et je ferai remarquer simplement que, si l'article sur M^{mo} de Genlis (*Pays*) est du 28 juillet 1858, c'est-à-dire de la fin de cette période, les articles sur Nisard sont du 29 mars et du 23 août 1859 (*Pays*) et l'article sur Louis XI... du 6 juillet 1874 (*Constitutionnel*).

Continuons. De 1858 à 1870, c'est le *retour au naturel*. Barbey d'Aurevilly aura-t-il dans ses romans les mêmes préoccupations morales que dans ses *critiques* de la période précédente ? Avant sa conversion, au temps de *l'Amour impossible* (1841) et de *la Bague d'Annibal* (1843), il n'était pas question de cela, bien entendu. Les soucis moraux de l'artiste n'existent pas. Mais (1851), quand paraît *Une Vieille Maîtresse*,

c'est-à-dire après l'évolution religieuse du romancier, des explications morales semblent nécessaires à l'auteur. Comme il avait rédigé pour Trebutien une note, encore inédite, qui définissait « le but de l'art envisagé avec la profondeur du sens catholique », c'est sans doute une redite qu'il nous donne dans la préface ajoutée à la seconde édition du roman (mars 1858). Or, nous y lisons qu'une œuvre de cette espèce est toujours assez morale si elle est vraie. Dans la préface de *l'Ensorcelée* (1854)¹, il explique qu'en décrivant les ravages de la passion, il a prétendu « user de cette grande largeur catholique qui ne craint pas de toucher aux passions humaines lorsqu'il s'agit de faire trembler sur leurs suites ». Arguments sans valeur, déclare M. Seillière, qui ajoute qu'*Une Vieille Maîtresse* et *l'Ensorcelée*, de Barbey, ne « doivent absolument rien à ses convictions catholiques et beaucoup à son tenace mysticisme esthétique ». En sorte qu'il isolait ses principes de création artistique de ses principes moraux de critique.

Il a, d'ailleurs, à cette époque (?), tous les malheurs. En politique, il ne réussit pas. Converti au bonapar-

1. Pourquoi dater ce chapitre : 1858-1870, puisque nous n'en sommes encore qu'à 1854? — Mais dans tout le livre de M. Seillière, il y a un inextricable enchevêtrement de dates. On va, on revient... C'est que c'est une œuvre théorique. Avec les biographies terre-à-terre, on sait quelquefois où on en est. Avec les systèmes, cela change.

tisme, il choque les bonapartistes comme il a antérieurement choqué les légitimistes. En littérature, il n'est pas à son rang. *Déboires et palinodies* : ainsi M. E. Seillière résume son existence. Dans les derniers mois de 1858 enfin, des intrigues féminines le brouillent définitivement avec Trebutien. Dès lors, il revient à l'art consolateur (voyez-le sous les traits de Rollon Langrune, le narrateur du *Prêtre marié*). Méprisé, Barbey d'Aurevilly se fait méprisant, dédaigne le vulgaire, retourne à l'individualisme romantique, sape tout, et, né sous le signe du Sagittaire, lance à tous vents ses flèches, fût-ce contre les institutions les plus vénérables et les plus « rationnelles », telles que l'Académie, le Conservatoire, le Théâtre-Français, les jurys des salons ! On le voit exécuter des moulinets supérieurs. Les *Bas-Bleus*, Buloz (1863), tout le mandarinat périmé passe sous le bâton de l'*écreinteur*¹. Il fait la guerre à la raison, « la vide et stérile raison », parle du *bon mal roman-*

1. J'avoue qu'en lisant M. E. Seillière, je commence à perdre le nord. — Récapitulons et classons : nous en sommes au § 3, intitulé *le Sagittaire*, du chapitre v, intitulé : *Retour au naturel*, et daté : 1858-1870. M. Seillière cite ici, pour montrer le « peu de ménagement » de Barbey et « édifier sur le ton de sa polémique » un passage sur M^{me} d'Agoult (Daniel Stern). Or, Barbey d'Aurevilly a publié deux articles sur Daniel Stern, réunis ensuite dans le volume des *Bas-Bleus* (décembre 1877). Le premier de ces articles est du 23 mars 1858 (*Pays*), antérieur donc de quatre mois à l'article sur M^{me} de Genlis (voir plus haut), et le second est du 14 avril 1873 (*Constitutionnel*). — Comme Jules Lemaitre, je ne comprends plus.

tique, flagelle les « exsangues du bon goût »¹, prend la haine du bourgeois, trouve que les poètes sont les vrais moralistes, que la vertu et l'héroïsme sont plus communs que le génie : *Vates esto et fac quod vis !*

Enfin, si le *Chevalier Des Touches* (1864) et le *Prêtre marié* (1865) n'ont pas de préface et peut-être n'en ont pas besoin, Barbey d'Aurevilly sent bien, « en 1873 »², qu'il en faut une aux *Diaboliques*, où le *Bonheur dans le crime* interdit de reprendre les formules de *l'Ensorcelée* (« faire trembler sur les conséquences de la passion »). Alors, il trouve ceci, que la peinture des passions « est assez morale dès qu'elle est tragique »³, et qu'une œuvre belle est « toujours assez morale comme cela ». *Quiétisme esthétique*, dit M. Seillière, à qui le mot même de mysticisme ne suffit plus, et qui entend accuser l'idée par un terme plus hérétique. Barbey d'Aurevilly est désormais *entre le ciel et l'enfer*. Il est revenu à Balzac, à Stendhal, à Byron, à Baudelaire enfin, ce poison dans une coupe rare, d'ailleurs trop abondant pour pouvoir être absorbé. Déjà même, il caresse les

1. Est-ce condamner le bon goût que d'en mépriser les « exsangues » ?

2. Page 165, M. Seillière semble bien donner cette date. Mais la préface des *Diaboliques* n'est que du 1^{er} mai 1874. *Les Diaboliques* parurent, cette année-là, en novembre. (Un vol. in-12, chez Dentu.)

3. Barbey ajoute : « et qu'elle donne l'horreur des choses qu'elle retrace ».

réfractaires esthétiques et sociaux, Becque, Zola, Spuller, Gambetta, Ranc, Rochefort, Vallès, et se plaît à leur amitié.

Sans doute, le critique glisse moins rapidement sur cette pente du romantisme moral. Au théâtre surtout (1861), il se montre d'une tenace sévérité de doctrine. Mais il oppose désormais son catholicisme à la morale bourgeoise [il a raison, après tout], et pour concilier le christianisme et le romantisme, gagne d'un bond les « hystéro-mystiques » du moyen âge, adopte définitivement le mysticisme diabolique, proclame que tout le romantisme moral est le résultat d'un pacte avec Satan, et applaudit — en les condamnant — les *pactisants*. Voici maintenant que M. E. Seillière, faisant un retour en arrière et une revue d'ensemble, déclare à son tour que tous les héros de Barbey sont des *pactisants*, tous, Vellini comme la Croix-Jugan, Des Touches même (?), et Riculf, et Sombreval principalement, lequel, abominable et sympathique, apparaît comme la preuve vivante des oscillations morales de son historien, qui titube de l'horreur à l'admiration pour ses sataniques créatures. Quant aux Mesnilgrand, aux Ravila (*Jules-Amédée*), à toute la lignée des Don Juan, ses portraits à lui-même, que sont-ils autre chose ? Dieu, en effet, ne leur a pas donné le monde, « mais il a permis au diable de le leur donner ». Les vrais diaboliques, les purs, ceux qui ajoutent au

crime je ne sais quel piment de sacrilège et sont hardis contre Dieu, le bravant jusque dans l'éternité, méritent, en héros, en maréchaux de l'armée de Satan, une espèce d'admiration pour leur royale bravoure de damnés. — Voilà où en vient l'incorrigible mystique de la beauté !

Lors donc que Bourget, l'opposant à Gœthe, dont la devise était : *s'adapter*, écrit sur sa bannière, à lui, le cri de guerre : *résister*, il n'est vrai que médiocrement. Le trait isolant de Barbey, — son catholicisme, — il l'atténue de plus en plus. Après 1873, il s'adapte. Il fait mieux : il désespère du succès de sa cause, croit la religion perdue par ses contemporains, et conserve seulement sa doctrine comme une plume à son chapeau (Jules Lemaître). Ainsi, il n'est plus catholique de la même manière ou d'une manière uniforme. Il se contentera de découvrir du catholicisme partout dans ce qui est beau, verra poindre le germe de la conversion de Huysmans, mais n'hésitera pas non plus à prendre sous son manteau Taine, néophyte éventuel, à enrégimenter même dans le passé le Diderot des *Salons* et le Chénier des *Iambes*. Heine, Vigny, Michelet, tous sont nôtres, et pourquoi non ? Et pourquoi même oublier Stendhal, ou Léon Cladel¹, ou les socialistes, et tous ceux qui, après

1. Remarquons que l'article : *Un rural écarlate*. M. Léon Cladel, est du 4 mai 1872 (*Figaro*).

quinze siècles de civilisation chrétienne, portent en eux l'inévitable Crucifié ?

Après *les Diaboliques* (1874), il conclut donc un accord avec « la cinquième génération romantique »¹ et il est proclamé connétable de cette armée décadente dont il arrive à magnifier le talent sans trop abîmer les idées. Ainsi Havet², M^{me} Ackermann, Mendès, Rollinat, Richepin, sont couverts de louanges. Si fous que soient tous les poètes, l'époque est plus folle qu'eux.

Alors, « comme le chien de l'Écriture qui retourne à son vomissement » (*sic*), voici, avec Barbey vieilli, le romantisme moral qui remonte à ses origines. Avec de séniles complaisances, le byronien toujours jeune écrit *Une Page d'histoire*, rêve même d'un roman « écrit pour les forts », où l'écrivain n'aurait pas peur... Cependant, sa légende a circulé sur le boulevard. Tout a fini par contribuer à son renom, jusqu'à ses costumes, jusqu'à la poésie déformante dont il a embelli tout ce qui l'entourait et le concernait. Il est mort « marchand de gloire » (1889).

1. M. E. Seillière emploie toujours ces numérotages comme s'ils étaient de toute évidence, et quand il rencontre, depuis Jean-Jacques, un écrivain, quel qu'il soit, il l'étiquette et le chiffre machinalement, le met à son rang ou à son étage, sans l'ombre d'une hésitation. — Je crois même qu'il sera étonné de ma remarque.

2. En 1887, il lui a dédié les *Sensations d'histoire*, avec une formule dont l'orthodoxie n'est pas certaine. *Theologi certant*.

*
* *

M. E. Seillière pouvait s'arrêter là. Les deux derniers chapitres, qui semblent surajoutés à son œuvre, n'en augmentent la partie « neuve » que par quelques jugements vraiment très singuliers sur le mérite respectif et relatif des ouvrages de Barbey. M. Seillière y étudie le critique et l'artiste créateur. Au critique il rend une assez exacte justice, lorsqu'il compare sa manière à celle de Sainte-Beuve, et lorsqu'il raconte leurs passes d'armes. Pourtant, les quelques erreurs ou variations de Barbey d'Aurevilly sur lesquelles il insiste (jugements sur Taine, Chincholle, Gozlan, Fromentin, Renan, Hérédia) ne méritaient pas une mention si longue. Que valent dix exemples contre trente volumes ? et lorsqu'on insiste trop sur les dix exemples, ne fait-on pas oublier le jugement bref sur les trente volumes ? J'en dirai autant pour les réserves sur le critique dramatique ou même sur le critique d'art (Barbey a blâmé Carpeaux, mais aussi a-t-il presque *inventé* Manet). Pourquoi, enfin, M. E. Seillière fait-il tant de cas de *l'Amour impossible*, roman fade et fané, bien moins fin et psychologique — à mon sens — que *la Bague d'Annibal*, si ravalée par lui ? et pourquoi veut-il que *l'Histoire sans nom*, — vraie merveille, d'ailleurs, — mais qui n'est qu'une

nouvelle, soit le meilleur roman, le chef-d'œuvre de l'auteur de *l'Ensorcelée* ? Que cet ouvrage associe au roman pittoresque le roman psychologique, dont Barbey d'Aurevilly a donné de si bonne heure l'idée et le modèle, soit ! Mais ce mariage est-il nécessaire à la perfection ?

Toutefois, nous ne disputerons pas des goûts et des couleurs. Et je tiens même, avant d'entamer une discussion plus positive ou, si l'on préfère, plus extérieure aux préférences personnelles, à louer encore dans le volume de M. Seillière les morceaux éclatants et chaleureux. J'aime l'entendre proclamer qu'on ne saurait, en Barbey d'Aurevilly, placer trop haut l'écrivain, dont le style a le feu des pierreries et la souplesse des acrobaties savantes. Je l'aime quand il s'abandonne à l'admiration et que le cri du cœur jaillit à la sensation de tant de si belles choses, d'images si justes et si fraîches, de personnages si puissamment taillés, de polémiques si vigoureuses...

*
* *

Mais voilà !... dans le volume de M. E. Seillière, cet abandon est rare. Et je ne me permets pas de dire qu'il y a, tout au long des chapitres, comme un parti pris de dénigrement : mais je ne vois pas comment

on réfuterait quelqu'un qui l'y verrait, ce parti pris, et qui entendrait le démontrer.

Supposons, en effet, un lecteur qui ne connaisse rien à Barbey d'Aurevilly et qui, par suite, n'ait sur lui aucune opinion. Ne flairerait-il pas en son historien un iconoclaste qui a voulu le « démolir » ? A tort ou à raison, il sentira tout le temps la bataille et presque le corps à corps. Il trouvera aux critiques, savamment ordonnées, l'aspect d'un appareil de siège ; et quand il achèvera la lecture du livre, il ne gardera guère que le souvenir des brillantes rodomontades de Barbey, la conviction que cet homme a été un puissant bizarre, n'entendant rien au byronisme dont il se prétendait le prêtre, au dandysme qu'il a chanté et vécu, à l'histoire, si singulièrement faussée dans ses romans¹, à la critique où des principes contradictoires guident le juge littéraire et le juge dramatique. Un beau phraseur aux habits criards, pauvre, et de l'imagination la plus fantastique, mais la plus impayable, catholique d'intention, mais très suspect, — le voilà ! On retiendra que c'était un drôle de corps, et que les savants comme M. Seillière peuvent même expliquer son cas avec des mots impressionnants et magiques, qui servent déjà d'enseigne à des volumes connus et considérables : *Impérialisme*

1. On sait qu'Albert Sorel en jugeait autrement.

rationnel ou irrationnel, volonté de puissance, etc. — Ce que personne au monde ne croira, c'est que M. E. Seillière ait voulu faire l'éloge de son héros. En vertu de je ne sais quel procédé ou sortilège, les pages de louanges, quoique nombreuses, se trouvent voilées. On ne perçoit que les sourires ou le blâme caractérisé.

Parfois même, ce sentiment de critique systématique est poussé jusqu'à l'aigu et au douloureux. Ne laisse-t-il pas une sorte de malaise, ce passage où, d'après M. Jacques Boulenger qui n'a jamais cité ses sources, M. Seillière nous montre les ongles de son grand homme éternellement noircis par l'habitude qu'il avait de les passer dans ses cheveux, lesquels étaient teints ? « Dans cette tenue, dit-il encore, bien « propre à faire blêmir de dépit les pâles « exsangues « du bon goût », il étonnait les rhétoriciens en prome- « nade et les laissait tous éblouis de son dandysme « à bon compte, — le seul que lui permît son mo- « deste revenu. » Il y a dans ce fragment et dans quelques autres un ton auquel le Sainte-Beuve des jours de bave nous a trop habitués. Ils font une impression des plus pénibles, que, je crois, M. E. Seillière n'a pas su mesurer.

Mise au point fort dénigrante, voilà donc ce que l'on perçoit d'abord.

Mais par quels moyens critiques l'auteur opère-t-il

cette mise au point ? et que vaut-elle ? C'est ce qu'il faut maintenant examiner.

*
* *

M. E. Seillière, qui est hanté de la vision romantique, et qui a disséqué bien des malades atteints de cette gangrène ou de ce cancer incurable, en voit partout. Quiconque même a des sympathies romantiques est contaminé et ne peut guérir. De plus, tout fomantique ou apprenti romantique se présentera fatalement avec une série de caractères dont on ne saura jamais bien comment fut établie la nomenclature. S'il est né en 1808, comme Barbey, il est mystique, byronien, etc. Et réciproquement, s'il est ou s'il paraît mystique, byronien, etc., c'est qu'il est romantique et que, par suite, il présente tous les caractères de l'espèce.

Or, tantôt M. Seillière pose que Barbey d'Aurevilly est romantique, donc byronien, mystique de la beauté, etc. ; tantôt, selon la seconde méthode, que Barbey d'Aurevilly est byronien en ceci, mystique de la beauté en cela, etc., donc romantique... Mais ce dernier terme, avec tout ce qu'il enferme, lui convient toujours.

On voit les conséquences, et comme quoi, d'abord, l'auteur des *Memoranda* a dû, malgré l'apparence et

contre sa volonté même, rester invariablement orienté vers son pôle. Les étoiles que Byron a fait lever dans le ciel des mystiques de la révolte ont nécessairement gardé pour son disciple, comme pour tous ses fervents, leur immoral attrait. Catholique donc, Barbey d'Aurevilly n'a pu l'être que d'une manière intermittente et toujours inquiétante. Les faits doivent se plier à la loi...

Le malheur, c'est qu'ils ne s'y plient pas, tels du moins que M. E. Seillière les présente, parce que, bien souvent, ils ne sont pas ce qu'il les croit. — Je ne sais pas bien, d'abord, si la vie et l'œuvre des artistes sont aussi cruellement asservies à des principes se rattachant à la seconde ou à la quatrième branche d'une subdivision du romantisme moral. Quant à Barbey d'Aurevilly, ses goûts, préférences, manières de sentir ou d'imaginer, jugements, actes même, s'expliquent constamment sans la moindre métaphysique. Pour voir en tout ce qui le concerne les conséquences d'un romantisme admis *a priori*, ou les éléments constitutifs d'un romantisme à démontrer, il faut « solliciter » les textes¹. Mieux vaudrait con-

1. Les « barbeyistes » savent que M. E. Seillière a déjà une fois été dupe de ses déductions conjecturales. Il a construit, dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 novembre 1909, un ingénieux roman sur les rapports de Barbey d'Aurevilly et d'Eugénie de Guérin. Seulement, à peu près tout s'effondre, parce que, n'étant pas remonté aux sources inédites, il ignore une série de petits faits et en imagine d'autres. Il ne veut pas croire au « sentiment » d'Eugénie pour

naître à fond les faits. Un certain nombre de détails biographiques, très simples et très sûrs, que certainement M. Seillière ignore, jettent plus de lumière sur ses conceptions ou ses productions que le mal de Jean-Jacques compliqué du mal de Werther, de René ou d'Obermann, et que la « volonté de puissance », le « messianisme artistique », le « mysticisme esthé-

d'Aurevilly, que celui-ci révèle pourtant tout crûment à Trebutien. Il ne voit dans leurs relations que « fraternité d'âmes, fraternité scellée sur un tombeau entre deux esprits de la plus ferme trempe intellectuelle ». De la part d'Eugénie, il y eut un peu davantage. Un peu, pas mal. — Il ne se rend pas compte, non plus, que la « bataille à trois » (« bataille de Dames ») qui amena le brusque et définitif départ d'Eugénie et sa rupture avec M^{me} de Maistre fut une querelle de jalousie, dont l'objet n'était autre chose que Barbey d'Aurevilly lui-même. M. Seillière croit, d'ailleurs, pouvoir donner le nom de la tierce personne. Il s'agit, pense-t-il, de M^{lle} Sophie de Rivières, dont il est souvent question dans les *Lettres à Trebutien*, et qui figure, sous le nom de Sophie de Révital, dans *le Dessous de cartes d'une partie de whist*. Or, il est question d'une belle-sœur de la baronne A. de Maistre, M^{me} A. — Tous ces détails étaient bien connus des initiés, et on conçoit mal que M. E. Seillière se soit donné la peine de bâtir des hypothèses. Aujourd'hui, d'ailleurs, ces faits sont tombés dans le domaine public, puisque M. Abel Lefranc, dans son remarquable livre sur Maurice de Guérin (Paris, Champion, 1910), a cru devoir citer une lettre, restée inédite, de Barbey à Trebutien, où l'histoire est racontée sans ambages. (M. Lefranc met des initiales, sans doute. Mais sa M^{me} de X... est la baronne de Maistre, nommée dans l'article de M. Seillière auquel il renvoie, et dans les *Lettres à Trebutien*. — Au cours de son ouvrage, il publie également les lettres passionnées que Maurice de Guérin adressa à cette amie. C'est la première fois encore que ces révélations sont données *par écrit*. — Je crois toutefois devoir ajouter que Barbey d'Aurevilly, mieux renseigné que personne, n'a jamais pris très au sérieux toute cette « littérature ». Il y voyait de l'exaltation et des exercices de style. On doit en revenir, pour juger exactement de cette passion, à deux phrases de lui : 1° « Il n'y a qu'une manière de louer ces yeux-là

tique », le « quiétisme de la beauté », le byronisme indélébile et je ne sais quoi encore...

Veut-on un exemple ?

Lorsqu'on voit, comme M. Seillière, dans la rencontre de l'*Ange blanc*, l'heureuse et certaine origine de la « conversion par le cœur », de l'entier — quoique peu durable — perfectionnement et renou-

c'est de vous dire qu'ils ont pendant quelque temps fait rêver un homme qui ne voyait guère que l'œil du monde : George Guérin (George était un des prénoms de Maurice). *Il a cru les aimer* » (à Trebutien, 25 septembre 1844); — et 2° : « M^{me} de X... avait cru aimer notre poète qui avait cru l'aimer aussi ; ils se trompaient tous les deux ».)

Enfin, M. E. Seillière grossit immensément les torts de Barbey d'Aurevilly envers Eugénie de Guérin dans la période qui suivit le dernier séjour parisien de celle-ci (1841). Ce n'est pas sa prétendue vie de désordres indicibles qui explique les lenteurs que mit d'Aurevilly à publier les œuvres de Maurice. Il n'avait pas, ne pouvait pas avoir les mêmes illusions qu'Eugénie sur le « catholicisme » de son frère. Sa probité littéraire se refusait donc à fausser la publication. D'ailleurs, il ne trouvait pas d'éditeur, n'avait pas le sou et craignait enfin — après les histoires du salon de la baronne — de jeter encore de l'huile sur le feu en entretenant avec Eugénie un commerce épistolaire. Le *journal* de celle-ci est, pour l'histoire de leurs rapports à cette époque, un document très insuffisant. On peut rester silencieux sans être un ami fantasque et infidèle. Si Barbey fut impuissant à créer à lui tout seul la gloire de Maurice, il a souffert de cette impuissance. Eugénie de Guérin, qui le crut inactif et oublieux, se trompait.

Sur les sentiments du frère et de la sœur, comme sur ceux des autres Guérin, de Barbey et de Trebutien, comme enfin sur l'histoire exacte et complète de leurs rapports, il reste encore de nombreuses révélations à faire. Mais on ne peut désormais se passer de l'ouvrage de M. Abel Lefranc, dont nous parlons plus haut, non plus que de la récente publication du comte de Colleville : *Un cahier inédit du Journal d'Eugénie de Guérin* (Paris, *Mercur* de France, 1911).

vement moral, il serait non seulement équitable, mais indispensable, de signaler, dans un premier et bien plus profond amour de Barbey pour une jeune femme de Caen, l'explication toute naturelle des lassitudes, des futilités, du pseudo-dandysme et du « byronisme » des *Memoranda* de sa jeunesse. Or, M. E. Seillière, qui a lu avec soin les *Lettres à Trebutien*, n'a pas su déchiffrer ce mystère (lequel n'en est pas un pour les amis de Barbey) entre les lignes des premières épîtres. Il y a pourtant une phrase bien importante : « Je vous écris, mon très cher ami, du fond des cam-
« pagnes les plus mélancoliques et par un ravissant
« mois d'octobre, tout orange et nacarat, dont rien
« dans votre vapeur de charbon ne saurait vous
« donner l'idée. *J'y passe les jours les plus doux que*
« *j'ai connus depuis bien longtemps* et qui ont suc-
« cédé à des agitations de toute sorte. J'ai dénoué la
« chlamyde étroite de la vie active avec laquelle il
« faut combattre, et je l'ai changée pour la robe flot-
« tante du loisir que malheureusement je n'userai
« point à porter, car au bout du mois *Richard rede-*
« *viendra lui-même*¹. » — Quant aux *Memoranda*, ils sont assez significatifs à cet égard ! Rien de plus réservé, du reste, que cette passion dont Barbey d'Aurevilly souffrit toujours et qui causa son initial dégoût

1. J'ai publié pour la première fois cette lettre dans la *Revue de Paris*, du 1^{er} décembre 1908.

de la vie. Mais quiconque n'en a pas le secret ne pénètre pas dans son âme de prétendu byronien *fatal, lassé, impérialiste...* ¹

On voit, dès lors, quelle espèce de naïveté il y a à vouloir, sans connaître les détails biographiques les plus importants, donner des noms sonores et fixer des dates, même approximatives, à une série de prétendues évolutions. Non ! de 1846 à sa mort, les changements de Barbey n'ont pas été aussi nets que M. E. Seillière le désire. On exhibe ses préfaces et on prouve que celle des *Diaboliques* diffère quelque peu de celle de *l'Ensorcelée*. Soit ! mais prouve-t-on que d'Aurevilly était incapable d'écrire *les Diaboliques* à l'époque de *l'Ensorcelée* ? Il l'était si peu que *le Dessous de cartes*, une des *Diaboliques*, a été publiée dix-huit mois avant *l'Ensorcelée*. Barbey d'Aurevilly, de même, a

1. Dans un article juvénilement sévère, mais qui contient des remarques justes sur l'ouvrage de M. Seillière, M. Pierre de Crisenoy appelle cette passion la « clef » de la maison de Barbey (*Entretiens idéalistes*, du 25 juin 1910). — Voir le *Premier Memorandum* (17 août 1836, 18 septembre, etc., etc.). C'est là que Barbey d'Aurevilly écrit (21 octobre 1836) : « J'ai passé une partie du jour avec... » et nous n'eussions pas même regardé les mondes quand Dieu les « aurait mis à nos pieds. — Les autres femmes, que sont-elles en « comparaison de celle-là ? Ce qu'est la plus pâle des primevères à « la plus brillante des étoiles. O Étoile de ma vie, lève-toi toujours « dans mon cœur ! Et maintenant, pas un mot de plus ! Je ne veux « plus écrire aujourd'hui une pensée qui ne soit pas elle et qui fasse « ombre sur son souvenir... » — Un texte capital est le suivant (7 décembre 1837) : « Levé à dix heures aujourd'hui et reçu une « bonne lettre de... *toute ma vie, LE RESTE N'EST QU'APPARENCES ET « MENSONGES !* »

toujours considéré sa *Vieille Maîtresse* comme la première de ses *Diaboliques*¹. Qu'il ait donc, à telle ou telle date, écrit telle ou telle préface, que nous importe ? Leur variété prouve seulement qu'il avait à répondre à des objections renaissantes, et surtout qu'il ne trouvait rien. Car la voilà, la vérité : il a mal justifié son art, comme sans doute Michel-Ange, attaqué, eût très mal justifié le sien. En vertu de je ne sais quel sens intérieur, — imprécis, peut-être, ou indulgent, — il ne jugeait pas ses œuvres immorales, et en invoquant des raisons qui, trouvées après coup, ne portaient guère, il le disait. Mais la préface ne vaut pas le conte. Barbey d'Aurevilly n'a jamais aperçu intuitivement de motifs pour ne pas publier ses romans : voilà tout.

M. E. Seillière dira : c'est le romantisme moral qui lui obscurcissait le christianisme moral. — Je n'en sais rien. Il faudrait d'abord prouver que ses romans sont vraiment immoraux. C'est bien difficile pour l'ensemble, autant dire que c'est impossible.

Que, d'ailleurs, il y ait eu deux hommes en lui, ce que démontre en somme M. Seillière, nul n'y voudra contredire. Il y a deux hommes en tout homme, quand ce n'est pas dix, et nul de nous, sans se sentir

1. Sur un exemplaire de la première édition d'*Une Vieille Maîtresse*, on lit cette dédicace : « A mademoiselle Louise Read, cette première de mes *Diaboliques*. »

génial, ne peut se vanter d'être clair. La complication intellectuelle et morale de Barbey n'implique pas un éternel sursaut d'impérialisme irrationnel.

*
* *

Mais, pour la plus grande gloire du décalogue compromis, M. E. Seillière surveille le romancier et le critique, teintés de l'hérésie byronienne.

Presque jamais, disais-je, il ne se livre, même si le style lui plaît; et toujours épiant les reliquats de Manfred ou de Lara, les relents de Stendhal, les échos alanguis de René, il semble la petite pierre qui s'érige dans le lit d'un vaste torrent et arrête les bribes au passage.

Les romans ne l'émeuvent pas. Quelle que soit la justesse, parfois la véhémence de ses appréciations laudatives quand il en arrive à caractériser l'artiste, son âme d'anti-romantique est tenue en éveil. Aussi voudrait-il sans cesse refaire ces œuvres d'imagination. On le voit reprocher à Barbey d'Aurevilly d'avoir créé un Sombreval trop sympathique et, à sa manière, trop grand, comme si Lucifer même était donné, dans la théologie catholique, comme un imbécile et un être laid. Il le faut bien cependant, que les plus criminels et les plus sataniques héros soient grands par quelque endroit, fût-ce par le cœur. Un être abso-

lument hideux est impossible. Le Nathan de Racine a grand air, tout apostat et scélérat qu'il est...

Quant à Barbey d'Aurevilly *critique*, il est vraiment curieux que l'un des griefs les plus sérieux que lui fasse M. Seillière, ce soit d'avoir émis quelques jugements inconciliables, supposant des principes peu nets, alors que jamais critique ne se présenta, dans une œuvre plus massive, avec un pareil aspect d'inflexibilité. Deux ou trois oscillations sauraient-elles donc modifier l'impression générale ? Un jour où il disait du bien de Taine, Barbey d'Aurevilly a oublié qu'il en avait dit du mal. Mieux encore ! il a cru se souvenir qu'il l'avait en quelque sorte « découvert ». Cas pendable que cette peccadille ! Elle sera légitimement le bandeau qui empêchera de voir l'unité de l'œuvre critique. Ne sont-ils pas légion, les critiques « à principes » ? Qui ose dire que Sainte-Beuve s'est bien gardé d'en avoir ou d'en afficher ? Non, Barbey n'est pas le *stator* moral et chrétien que les ignorants ont cru...

Je voudrais bien, il est vrai, qu'on allât rechercher dans Voltaire les appréciations qu'il a formulées, depuis sa jeunesse jusqu'à son patriarcat, sur Montesquieu, sur Piron même, le plus constant de ses ennemis, et, pour le faire court, sur tous les écrivains de son siècle, sans compter ceux des autres siècles, Shakespeare, par exemple. Et sans remonter jusqu'à

Voltaire, je n'offrirais pas la forte prime à quiconque m'apporterait deux passages contradictoires de M. Emile Faguet sur le même homme : je craindrais trop de me ruiner...

*
* *

Par un phénomène admirable et, en un sens, déplorable, ce n'est guère que lorsqu'il lit les *Memoranda* et la Correspondance de Barbey d'Aurevilly (surtout les *Lettres à Trebutien*), que M. E. Seillière s'abandonne corps et âme à son auteur, ne le discute plus. Or, c'était précisément l'heure de se montrer lecteur avisé, mesuré, discret, car c'est là ou jamais que la folle du logis est maîtresse de son homme, c'est là qu'il faut aller la saisir pour la faire comparaître à la barre d'une critique rigoureuse. La méthode exige de ne pas croire sur parole, lorsqu'ils parlent d'eux, s'analysent, se calomnient, les artistes d'une aussi extraordinaire imagination. Eh bien ! faute de cette précaution, M. E. Seillière tire sans cesse arguments de certains textes de Barbey qui, dans leur forme originelle, sont sans valeur documentaire. Il faut le savoir lire, ce diable d'homme.

Et pour savoir lire les *Memoranda*, surtout les premiers, qui sont écrits pour Maurice de Guérin, il faut n'oublier jamais que Maurice de Guérin aime le

style ¹, ne craint pas les hardiesses en matière philosophique et religieuse, ignore beaucoup de la vie parisienne, et a le goût des âmes rares, hautaines, solitaires. Barbey d'Aurevilly sera donc, en face de lui, infiniment plus byronien qu'il ne le fut en réalité. C'est souvent le portrait d'un byronien au paroxysme, d'un byronien-type, que Barbey esquisse, retouche et achève. Il ne lui déplaît pas d'exagérer pour son ami, curieux de psychologie, ses misères et ses détresses morales. Il lui dira qu'il boit du vinaigre de toilette, comme plus tard il dira à Trebutien, au milieu d'une belle page empennée, qu'il est allé jusqu'au pistolet de Clive. Imagination pure ou léger calcul de Parisien qui parle à la province, c'est toujours de l'exagération. On aimerait voir M. Seillière ramener au point ce lyrisme et ne pas le prendre pour argent comptant. Certes, les *Memoranda*, que Byron n'eût point reniés, restent des documents de première valeur, mais en les passant par un tamis fin.

Les *Lettres à Trebutien*, de même. Trebutien est un bibliothécaire exquis, érudit, artiste, mais qui n'a guère quitté Caen. En outre, il rougit comme une jeune fille... C'est une vraie aubaine, quand on a de la verve. Alors, Barbey d'Aurevilly lui raconte que la

1. « Guérin était le plus grand siroteur d'expressions... » (*Lettres à Trebutien*, t. II, p. 475). — « Jamais je ne retrouverai d'écouteur pareil » (*ibid.*, p. 479).

Vieille Mattresse est une histoire vraie, depuis A jusqu'à Z, que l'héroïne, il ne l'a que trop connue, etc. Il lui dit encore que l'Aloys de Synarose, de *la Bague d'Annibal*, c'est lui-même, à un iota près. Quel jeu charmant d'effarer par de telles peintures l'âme tranquille¹ du savant libraire qui vous édite avec tant de grâce ! Tout ce machiavélique travail s'opère, bien entendu, avec une malice presque inconsciente. Barbey dispose d'une imagination qui lui facilite toutes les tâches, et les réalise à peine conçues, à peine déterminées. Il ne se dit donc pas : je vais poser devant Trebutien, mais il pose, ou si ce mot paraît déplaisant, il exagère. Ainsi, il faut être ignorant de tous les procédés de Barbey pour prendre à la lettre ce qu'il raconte à Trebutien de son existence de perdu, de *ribaud* et de *Sardanapale* après le dernier départ d'Eugénie de Guérin. Ces pages sont de brillants exercices de style, propres à émouvoir dans sa bibliothèque le laborieux solitaire.

Faut-il croire beaucoup plus aux tirades qu'un des

1. M. Seillière voit aussi en Trebutien un romantique. En effet, le doux libraire aimait Victor Hugo, et Barbey, moins enthousiaste, le taquinait sur cette passion. « Votre météore, votre astre, votre étoile polaire », lui dit-il. Une autre fois, il appelle le poète « la grande idole de Djagrena dont votre imagination est le Brahme ». Mais Trebutien se défendit toujours de s'être abandonné tout à fait au tourbillon romantique. — En tout cas, si M. Seillière le croit romantique, comment voit-il en lui l'un des freins les plus puissants du romantisme de Barbey ? Non ! je ne comprends pas.

Memoranda et d'autres momuments contiennent sur « l'Ange blanc » ? Cette fois, c'est d'Aurevilly lui-même qui est dupe de son imagination. Il est bien vraisemblable que, lorsqu'on pourra tout dire sur cet attachement, le chapitre de M. E. Seillière sur la « conversion par le cœur », attribuée au seul *Ange blanc*, paraîtra démodé. L'historien de Barbey ignore jusqu'à l'explication véritable de la pièce des *Nénuphars*, dont l'ironie — au moins partielle — n'est plus niable ¹ :

Nénuphars blancs, ô lys des eaux limpides,
 Neige montant du fond de leur azur,
 Qui, sommeillant sur vos tiges humides,
 Avez besoin, pour dormir, d'un lit pur ;
 Fleurs de pudeur, oui ! vous êtes trop fières
 Pour vous laisser cueillir... et vivre après.
 Nénuphars blancs, dormez sur vos rivières,
 Je ne vous cueillerai jamais !

La Maîtresse Rousse est aussi un brillant morceau de complaisance et d'imagination, où l'auteur se calomnie et se calomnierait bien davantage encore par littérature et par gracieuseté :

Je pris pour maître, un jour, une rude maîtresse,
 Plus fauve qu'un jaguar, plus rousse qu'un lion !
 Je l'aimais ardemment, âprement, sans tendresse,
 Avec possession plus qu'adoration !

1. On sait que cette poésie porte en épigraphe la phrase finale d'une première lettre de M^{me} de B. : « Vous ne mettez jamais dans votre flore amoureuse le nénuphar blanc qui s'appelle... »

C'était ma rage, à moi ! la dernière folie
 Qui saisit, — quand, touché par l'âge et le malheur,
 On sent, au fond de soi, la jeunesse finie...
 Car le soleil des jours monte encor dans la vie
 Qu'il s'en va baissant dans le cœur !

Je l'aimais ! et jamais je n'avais assez d'elle !...

Alors je la prenais dans son corset de verre,
 Et sur ma lèvre en feu, qu'elle enflammait encor,
 J'aimais à la pencher, coupe ardente et légère,
 Cette rousse beauté, ce poison dans de l'or !
 Et c'étaient des baisers !... Jamais, jamais vampire
 Ne suçà d'une enfant le cou charmant et frais
 Comme moi je suçais, ô ma rousse hétaïre,
 La lèvre de cristal où buvait mon délire
 Et sur laquelle tu brûlais !...

Une femme... je crus que c'était une femme,
 Mais depuis... ah ! j'ai vu combien je me trompais !
 Et que c'était un ange, et que c'était une âme,
 De rafraîchissement, de lumière et de paix !
 Au milieu de nous tous, charmante solitaire,
 Elle avait les yeux pleins de toutes les pitiés.
 Elle prit ses gants blancs, et les mit dans mon verre,
 Et me dit en riant, de sa voix douce et claire :
 « Je ne veux plus que vous buviez ! »

C'est de la poésie assez belle, mais c'est de la poésie.

Strophes autobiographiques, *Memoranda*, lettres privées, toutes ces « sources » donc sont sujettes à caution. Et comme Barbey d'Aurevilly nous révèle

son dandysme et son byronisme dans les *Memoranda* surtout et dans les *Lettres à Trebutien*, on voit si ses propres renseignements peuvent être acceptés sans garanties.

*
* *

Mais quelle conception fautive on se ferait encore et de l'art en général et de l'art de Barbey en particulier, en tenant pour strictement exacts et historiques les portraits qu'il a tracés de lui-même sous le nom de ses principaux héros, eussent-ils noms Altaï et Néel de Néhou ! Oui, Ravila porte ses prénoms de Jules-Amédée ; oui, Raimbaud de Maulevrier et Bérengère de Gesvres, de *l'Amour Impossible*, rappellent Jules Barbey et M^{me} du Vallon. Mais il y a la plus grande témérité à soutenir que tous les traits sont photographiques. Ni l'auteur ni les personnages qu'il a connus ne sont nulle part dépeints avec une fidélité servile¹. Sans cesse, l'imagination du romancier et son don singulier de donner la vie l'entraînent. Il ajoute à toutes les figures, il accuse les reliefs... Je m'en voudrais d'insister, tant c'est évident. On ne doit pas

1. « Amaïdée, elle aussi, est un être réel » (*Lettres à Trebutien*, t. II, p. 154). — D'accord, sous réserves. — Barbey n'a pas dit que l'Agathe d'*Une Histoire sans nom*, c'est sa Justine de Valognes. Et c'est elle pourtant, — mais avec retouches.

chercher dans ses contes une suite d'indications biographiques précises.

*
* *

Ce qu'en revanche M. Seillière me paraît avoir négligé dans l'étude des romans de Barbey, c'est la part du simple souvenir, du souvenir d'enfance. Cette notation éclairerait pourtant l'histoire psychologique de l'artiste beaucoup mieux que ne le peuvent faire les thèses les plus brillantes sur le mysticisme esthétique. Jamais, en effet, un patient biographe n'oserait plus affirmer que, si Barbey découvrit la mine du satanisme, ce fut pour concilier les exigences de son catholicisme et les réveils constants de son romantisme moral. Au moins faut-il signaler dans ce besoin, caractéristique en effet, de faire intervenir constamment le diable, de tailler dans le roc des héros possédés, des sorcières et des ensorcelés, une vieille habitude d'enfance. C'est la grand'mère Barbey qui est un peu coupable de ce crime — *felix culpa!* — avec toutes les belles et sombres histoires dont elle grisait dans la « chambre bleue » l'imagination de ses petits-fils. (Voir la lettre à Trebutien du 12 septembre 1856.) C'est aussi le pays de Valognes et de Saint-Sauveur. Il y avait par là (il y a encore) toute une horde de sorciers. On se jetait — on se jette — des sorts.

C'était, il y a cent ans, un sujet de conversation habituel que les méfaits de ces « bergers » vendus au diable¹. Dans son enfance, Jules Barbey a, pour ainsi dire, touché du doigt toutes ces histoires de l'autre monde, auxquelles l'époque des chouanneries mystérieuses et farouches, des guet-apens nocturnes, des révolutions et des contre-révolutions ajoutaient je ne sais quelle acuité inoubliable. Quand on sait tout le temps que d'Aurevilly a mis à élaborer ses romans et ses contes², quand on se rappelle qu'il y a songé quasiment toute sa vie et qu'il les a combinés dès le temps de sa jeunesse, puis recombinaés et repolis sans cesse, on ne distingue plus en Barbey créateur l'homme du « dandysme », ou de « la conversion », ou de l'« effort moral », ou du « retour au naturel », ou de l'« adaptation finale ». Ses œuvres, ce sont ses souvenirs, — vus sans doute sous tel ou tel jour, — mais, après tout, dominateurs, ineffaçables. Inutile d'invoquer, pour les rendre plus claires, l'hystéro-mysticisme du moyen âge.

M. E. Seillière méconnaît si fort cette prédominance du « souvenir », c'est-à-dire, en somme, de l'histoire familiale ou personnelle, dans l'œuvre de Barbey

1. Voir aussi, sur la « moralité » de Saint-Sauveur, le début de l'étude de M. Frédéric Masson dans ses *Petites Histoires* (Paris, Ollendorff, 1910).

2. Il a travaillé quatorze ans à *Une Vieille Maîtresse*.

d'Aurevilly, qu'il en arrive parfois à ne plus du tout comprendre cette œuvre. Un des passages les plus caractéristiques de l'espèce d'aveuglement dont, sur ce point, son livre témoigne, c'est celui où, traitant du « mysticisme diabolique », il aborde le moine Riculf, de *l'Histoire sans nom*. « Le père Riculf, dit-il « (page 186), tient un rôle suffisamment infernal pour « que nous nous dispensions d'y insister davantage. « Bien plus, il semble que l'auteur ait, cette fois, « gratuitement choisi un religieux pour lui faire « endosser le plus odieux des crimes. Sans doute, la « robe vénérée du criminel est comme un condiment « qui ajoute à l'horreur voulue de l'intrigue, mais « tout ce qui fait la beauté de cette œuvre angois- « sante, le paysage et le décor écrasant, la psychologie « divinatrice de la mère, de la fille et de la servante, « n'avait nul besoin de ce surcroît de scandale. Pour- « quoi fallait-il un moine en cette occurrence alors « qu'un berger y était suffisant ? »

— Comment ? un berger ! Mais, d'abord, est-ce que les bergers pénètrent, de l'aveu des mères, dans les maisons où il y a des demoiselles ? Et est-ce que la robe du moine n'était pas précisément l'explication de sa présence dans la demeure hospitalière comme de la confiance qu'on lui témoignait ? — Mais surtout, Barbey d'Aurevilly n'a pas pris un berger « pour lui faire endosser le plus odieux des crimes » parce que

l'Histoire sans nom est une histoire et non un conte.
Cela suffit.

Toutes les histoires racontées par Barbey d'Aurevilly sont vraies, au moins pour une bonne part¹.

1. Sans en être absolument sûr, j'incline à le croire même pour *le Bonheur dans le crime*, ce qui serait à son « immoralité » une première excuse. — Car cette fameuse *Diabolique* a toujours scandalisé les moralistes, Barbey ne pouvant plus lui appliquer la maxime de ses préfaces antérieures : faire « trembler sur les conséquences » de la passion. Il y a là deux criminels, deux assassins qui vivent heureux. M. Scillièrre, tout particulièrement, jette feu et flamme contre ce conte. « Ces pages, dit-il (p. 165), nous montrent une « femme perdue de vices, esclave de ses passions sans frein, destructrice du bonheur d'autrui, une « diabolique » au premier chef, « qui semble néanmoins « descendre du ciel », tant elle reste « sublime d'air heureux, surhumaine de fierté dans l'amour heureux ! Il est capable, écrit naïvement notre homme, de terrasser « tous les moralistes, ce bonheur qui apporte un effroyable désordre « dans la création, et que Barbey ne se fait désormais aucun scrupule d'étaler, dans un éclat fulgurant, sous les yeux de son lecteur ébloui... Bien mieux, l'auteur s'intéresse, de son propre aveu, « à son héroïne, toute criminelle qu'elle soit, à cette Haute-Claire « dont le nom seul semble un brevet de noblesse et de droiture ! « Pense-t-il donc qu'il restera seul à éprouver ce sentiment si « désordonné, devant la pécheresse triomphante et rayonnante ? »

Vais-je paraître immoral à mon tour. Oserai-je un plaidoyer ? Haute-Claire et son complice, *rayonnants* dans leur crime, témoignent d'une inconscience morale absolue ; mais n'est-ce pas comme une marque, comme un sceau de damnation que cette définitive perversité, et cet amoralisme absolu ne peut-il être considéré comme une conséquence dangereuse et terrible de la passion ? N'est-ce pas « faire trembler sur les conséquences » des passions que d'en montrer des effets aussi inouïs ? N'est-ce pas, en tout cas, donner « l'horreur des faits qu'on retrace » ? (Préface des *Diaboliques* elles-mêmes.) Lorsque, dans les faits divers des journaux, on nous parle d'un meurtrier inconscient qui ne manifeste aucun regret de son acte, cette perversion suprême n'est-elle pas présentée comme effroyable et comme particulièrement redoutable ? L'impénitence tranquille, l'affreux bonheur sans remords du coupable, voilà où peut mener la passion...

Et voilà qui enlève de la force à beaucoup des raisonnements qu'on peut faire sur le contenu de ses romans. Il restera bien, sans doute, qu'entre mille sujets il a choisi précisément cette douzaine-là, ce qui peut être, en effet, le signe d'une tournure d'esprit. Mais les impressions inoubliables de l'enfance et quelques souvenirs prépondérants imposaient presque ces choix à Barbey. Ce sont ses romans « première manière » (jusqu'à la *Vieille Maîtresse* et, plus exactement, jusqu'à la seconde partie de la *Vieille Maîtresse*) qui manquent de spontanéité, et dont la conception est raisonnée et *artificielle*. Les autres, en dépit des considérations qu'on peut accumuler sur les évolutions mystico-romantiques du maître, sont ses romans *naturels* et comme instinctifs. Ils sont des « pages d'histoire »¹, — d'histoire embellie, bien entendu, — et de poétiques ou épiques fragments de mémoires.

1. Quand M. E. Seillière prétend encore que les Ravalet (dans *Une Page d'histoire*) n'ont pas pu s'aimer comme le byronien Barbey l'imagine, parce que Rousseau n'était pas né et qu'on ignorait sous Henri IV tous les raffinements des sentiments morbides, je crois bien qu'il se trompe. En tout cas, il y a un fait : c'est que les Ravalet ont été décapités en Grève pour inceste. Je ne sache pas, d'ailleurs, qu'on ait eu beaucoup de choses à apprendre au xv^e siècle mourant... Le monde se recommence toujours, et Rousseau lui-même a dû mettre en scène une *nouvelle*, et non une *première* Héloïse. — Encore une fois, Barbey d'Aurevilly part de faits historiques ou, si l'on préfère, de faits réels.

*
* *

Je n'entends pas, maintenant, faire le relevé des erreurs de détail ou des interprétations erronées de textes qu'au fil de la lecture on découvre dans le livre de M. Seillière¹. Il est une page, pourtant, qui mérite une mention. L'auteur y tient, puisqu'il l'avait déjà publiée, à quelques mots près, dès le mois de novembre 1909, dans *l'Éducateur moderne*.

Il s'agit des origines du dandysme de Barbey. Son critique a cru pouvoir signaler l'explication lointaine de cette manie innocente. Selon lui, si le jeune Jules a de bonne heure attaché tant d'importance à ses culottes, c'est qu'il s'évertuait à corriger une laideur que son aimable famille lui avait toujours reprochée. Dans *la Bague d'Annibal*, Aloys de Syranose (portrait de l'auteur) avait vu, lui aussi, son visage raillé par sa tendre mère. Et Barbey ajoute que ces premières impressions de la vie demeurent si tenaces « qu'elles s'enfoncent dans les natures sensibles

1. Comme dit la chanson, ce n'est pas qu'il en manque. Ainsi, Barbey d'Aureville n'a pas connu Balzac, il le dit formellement dans une lettre à sa veuve. — Ainsi encore, Barbey n'a jamais porté de « manchettes de guipure ». — Pourquoi, de même, M. Seillière veut-il que la lande de Lessay soit un « verger normand » (c'est bel et bien une lande) et qu'il n'y ait pas eu d'étang au Quesnoy ? Le 12 septembre 1836, Barbey écrit à Trebutien : « L'étang du Quesnoy est comblé ! On y coupe des saules et de l'osier. » Etc., etc.

« comme les balles non extraites d'une plaie, et font
« à certains jours couler de nouveau leur sang ».

Cette blessure d'amour-propre, Barbey d'Aurevilly l'aurait lui-même profondément ressentie. Car, dans une lettre à Trebutien, il raconte à son ami (je cite M. Seillière) « qu'il vient de revoir un vieil oncle
« après une longue séparation et que ce parent a eu le
« bon goût de le trouver « extrêmement beau ! » C'est en 1835 et il a vingt-sept ans à cette date. Il ajoute alors : « J'en suis très fier, morbleu, d'autant plus
« que mon adorable famille m'a toujours chanté que
« j'étais fort *laid* ! » « Ceci est décisif, dit M. Seillière,
« et l'on pourrait encore appuyer cette première
« confiance de rancune par une phrase de Barbey
« sur ses migraines, seul don, écrit-il, « de ma géné-
« reuse mère », et noter en passant sa surprise à se
« sentir si profondément ému lorsqu'il revit M^{me} Théo-
« phile Barbey, percluse et paralysée, en 1856, lors
« de son tardif retour au foyer paternel : « Je ne
« croyais pas tant aimer ma mère », soupire-t-il alors
« avec une parfaite sincérité, mais dans une excla-
« mation qui vient rarement sur les lèvres d'un
« fils ! »

La noble indignation de M. E. Seillière n'a pas d'objet. Il n'y a aucune immoralité naïve à dire qu'on ne sait jamais jusqu'à quel point on peut aimer sa mère. Que d'affections ne se révèlent dans

toute leur étendue qu'à la mort de l'être cher ¹ !

Quant à son désespoir d'avoir été traité de « laid » par M^{me} Théophile Barbey, née Ango, Jules pouvait s'en délivrer en se regardant dans la glace. Je ne puis voir là l'origine de ses « précoces révoltes », de son ambition de paraître, etc. Ce sont les personnes vraiment laides qui souffrent d'être traitées de telles. Quand on est beau, ce terme-là ne blesse point. Si M^{me} Théophile Barbey a dit à son fils : « Les enfants aussi laids que toi se cachent », ou quelque aménité de ce genre, elle faisait de la pédagogie pure et simple, elle essayait de le détourner de contemplations personnelles excessives. Cela prouve qu'elle aussi, elle le trouvait beau. Et son fils n'a certainement pas attendu vingt-cinq ans pour le comprendre ².

1. P. S. — M. Ernest Seillière m'a fait l'honneur de m'écrire : « Sur un point seulement, je me permettrai une explication. Vous me semblez interpréter dans un sens qui a été très loin de ma pensée une phrase que j'ai écrite sur les sentiments filiaux de Barbey. J'ai voulu dire tout simplement qu'il est rare qu'un fils s'étonne de beaucoup aimer sa mère et qu'un tel étonnement laisse supposer des relations plutôt froides dans leur passé. » — Je m'empresse de citer ces quelques lignes, et je ne m'y sens pas de mérite, car c'est bien de la sorte que j'avais cru entendre la pensée de M. Seillière.

2. Il ne serait pas embarrassant de signaler à M. Seillière des textes de Barbey aussi importants que ceux qu'il cite. Mais ils ne fournissent pas davantage d'argument « décisif ». En voici un, tiré de la pièce *Treize ans* :

Elle avait dix-neuf ans. Moi, treize. Elle était belle ;
 Moi, laid. Indifférente, — et moi je me tuais...
 Rêveur sombre et brûlant, je me tuais pour elle.
 Timide, concentré, fou, je m'exténuais.
 Mes yeux noirs et battus faisaient peur à ma mère, etc.



En résumé, on peut reprocher à M. E. Seillière, — dont l'ouvrage, je le redis encore, contient de fort belles pages, — d'avoir conçu trop rapidement ses interprétations nouvelles du grand romancier. Il l'a lu, mais vite, et avec un esprit de système. Il cherche le plus souvent dans la métaphysique des explications qui sont dans la biographie. Aussi bien, ne connaît-il pas certains documents encore inédits, dont quelques-uns sont de premier ordre.

Enfin, il oublie volontiers le beau, le noble côté des traits de caractère ou de morale qu'il relève chez Barbey d'Aurevilly. Là où il ne veut voir que l'individualisme romantique avec son orgueil et ses prétentions mystiques, il n'y a souvent qu'une très morale indépendance. Barbey reste un superbe type d'isolement, de résistance, de fierté, de liberté. Ah ! oui, il a détesté les groupes, les coteries et les castes, Bertin et sa « clique », Buloz et la sienne, les Académies, les jurys patentés¹. Mais est-on nécessairement imbu de messianisme parce qu'on refuse de se

1. Dans *A côté de la grande histoire* (p. 296), on lit : « Edouard Drumont est l'auteur d'un livre d'archéologie et d'histoire, couronné dernièrement par l'Académie. Au fond, ce n'est pas là grand'chose pour moi qui méprise les opinions collectives et toutes les espèces de rassemblements. — ceux des instituts comme ceux de la rue... »

laisser mettre le plus petit mors, même d'acier
fin ?¹

1. Louis Veillot, dit-on, eût accepté à cette condition, au journal
l'Univers, la collaboration de Barbey.

VINGT ANS APRÈS LA MORT

C'est le mardi de Pâques, 23 avril 1889, que Jules-Amédée Barbey d'Aurevilly est mort. Plus de vingt ans ont donc passé...

Le samedi saint, il avait été pris d'une hémorragie brusque. Mais, comme il était d'une belle constitution, on put espérer un instant qu'il s'en remettrait. Lui-même, il conservait beaucoup de lucidité et faisait ressouvenir qu'il avait été un causeur étincelant. Le dimanche, il dit encore au D^r Robin et à M^{lle} Read : « Moi qui croyais passer un si agréable jour de Pâques ! »... Mais, dès le lundi, ses forces tombèrent. Le lendemain, à huit heures du matin, il était mort. Le P. Sylvestre, appelé par M. Léon Bloy, avait assisté le grand écrivain catholique.

Barbey d'Aurevilly comptait plus de quatre-vingts

ans ¹, et, bien que sa santé eût reçu, en 1888, une première atteinte grave, il travaillait encore comme un jeune homme. Dans l'espace de quatorze mois, il venait de publier quatre volumes, dont trois de critique et les *Pensées détachées*. Enfin, le jeudi saint 18 avril, il avait dicté pour son « poème en prose » d'*Amaïdée*, qui finissait de paraître en feuilletons et qui allait être édité, une note curieuse, touchante et chrétienne : « Quand il écrivit ces pages, l'auteur « ignorait tout de la vie. L'âme très enivrée alors de « ses lectures et de ses rêves, il demandait aux « efforts de l'orgueil humain ce que seuls peuvent « et pourront éternellement — il l'a su depuis — « deux pauvres morceaux de bois mis en croix. »

Ainsi s'achevait dans la foi et dans le travail une vie de grand labeur et de catholicisme hautement professé. Comme le prouve ce mot : « Moi qui croyais passer un si agréable jour de Pâques ! » elle s'achevait aussi dans les jouissances d'une imagination magnifique et charmante. Ce jour de Pâques

1. Il était né, nous l'avons dit, en 1808, le 2 novembre, « jour de soupirs et de larmes, a-t-il dit (*Ce qui ne meurt pas*), que les morts, dont ils portent le nom, ont marqué d'une prophétique poussière. Oui, j'ai toujours cru que ce jour répandrait une funeste influence sur ma vie et sur ma pensée ».

Il avait failli mourir — il l'a raconté lui-même à Trebutien — aussitôt après sa naissance (à 2 heures du matin). On l'avait baptisé à 10 heures. Il ne fut déclaré à la mairie que le soir, quand on se fut assuré qu'il vivrait. C'est son oncle, Frédéric Barbey d'Aurevilly, maire de Saint-Sauveur, qui dressa l'acte.

n'eût peut-être pas été pour Barbey d'Aurevilly, même bien portant, beaucoup plus « agréable » que les autres. Mais chez lui le rêve embellissait éternellement la réalité.

Aussi les critiques et les chroniqueurs, au pittoresque faux, ont-ils tort de s'attendrir encore ou de s'apitoyer — non sans hauteur — sur cette pauvre chambre où il avait résidé plus de trente ans et où il s'éteignait. Oui, les meubles en étaient quelconques et les dimensions exigües. Mais une imagination aussi opulente que celle de Barbey n'en sentait ni la médiocrité bourgeoise, ni la monotonie¹. Heureux, certes, et non pas à plaindre, les poètes à qui leurs pensées suffisent !

Et puis, quelle noblesse dans ce dédain de la fortune ! La moindre concession aux vils goûts de son siècle eût assuré à ce talent que Sainte-Beuve disait « hautain et fier » l'aisance, la richesse, le luxe qu'ont poursuivis et atteints tant de médiocres. Mais ni son art, ni ses convictions n'étaient flexibles, et s'il a bien entendu ne les plier à rien, il leur a tout sacrifié, au contraire. Talent mis à part, il fut en tout cas un beau caractère.

Le talent, d'ailleurs, « y était », ou plutôt le génie, et nulle œuvre n'est plus personnelle que la sienne. Ce

1. On sait que cette chambre est pieusement conservée.

n'est même plus seulement le romancier qui semble inimitable et que M. Bourget peut aligner avec Balzac et Stendhal : c'est le critique, dont la plume, souvent cinglante et cruelle, mais brillante et rigide comme l'épée, trahit le tempérament le plus vigoureux, l'esprit le plus convaincu et un goût des plus sûrs. Ses *Quarante Médailles de l'Académie* semblent dessinés ou taillés à coups de cravache ; mais que reste-t-il pour nous des quarante personnages qui défilent ? Les trois ou quatre précisément qu'il épargne. Et sa critique endiablée du *Théâtre contemporain*, qui hésiterait à la faire aujourd'hui ? Ce qui nous manquerait, ce n'est que son souffle...

A mesure donc que le temps nous éloigne de Barbey d'Aurevilly, il semble que nous nous rapprochions de son œuvre. Les innombrables articles que, depuis son centenaire, la presse a consacrés à sa personne et à ses travaux suffisent à prouver que son nom n'a fait que grandir. Voici même que les légendes, peu à peu, se dissipent.

A sa mort, nos plus illustres critiques déclaraient indéchiffrables sa vie et son caractère, affecté son catholicisme, paradoxal tout ce qu'il faisait, disait, écrivait ou pensait.

Ensuite, on s'est obstiné à l'assimiler à un pur dandy. Parler de ses cravates dispensait de le lire, et parce qu'il avait écrit sur le *Dandysme et George*

Brummell un ouvrage exquis, on ne voyait en lui qu'un « gandin ». Mais jamais *gandin* n'a laissé trente volumes ! Le chantre de la chouannerie normande, le peintre du Cotentin, le hardi conteur des *Diaboliques* ne saurait être confondu avec un d'Orsay ou un Mylord Arsouille¹. Si, du moins, on nous donnait toujours de ses costumes une description exacte ! Mais la caricature sévit, et à la longue, elle n'est plus drôle. Les fantaisies des reporters, qu'effaierait la prodigieuse originalité de ce talent, et qui, impuissants à le juger, trouvaient simple de colporter et d'amplifier des légendes dites pittoresques, ces fantaisies-là commencent à nous sembler fades. Même les peintures fidèles du pantalon blanc à bande d'or ne suffisent plus aujourd'hui. C'est désormais sur l'écrivain, sur le grand romancier et le grand critique, sur l'œuvre en un mot et non sur la personne physique ou la tenue de l'auteur que l'intérêt se porte. Barbey d'Aurevilly, qui n'aimait ni la badauderie ni les commérages, eût été content.

Mais soupçonnait-il lui-même, à l'heure de sa mort, que l'obstination si éclairée de quelques admirateurs implacables aurait enfin raison de toutes les défiances ? Et quand il disait adieu à M^{lle} Read, savait-il bien que cette amie incomparable épuiserait

1. Voir *les Dandys*, de Jacques Boulenger.

ses forces à donner une édition complète de son œuvre critique et contraindrait les volages lettrés à s'intéresser chaque jour davantage à un mort ? Ceux qui plaignent encore l'isolement de Barbey d'Aurevilly sont-ils sûrs d'être environnés à leur heure dernière et jusque bien loin par delà la tombe d'une amitié si intelligente, si désintéressée, et si utile à leur gloire ?... Bien peu la méritent, il est vrai.

BIBLIOGRAPHIE

DE BARBEY D'AUREVILLY

(OUVRAGES PUBLIÉS JUSQU'À LA FIN DE 1911)

I. — ROMANS, CONTES, NOUVELLES

L'Amour impossible, *chronique parisienne*, un vol. in-8°
(Paris, imprimerie de E.-B. Delanchy), avril 1841.

Dédicace à la marquise Armance D... V... (du Vallon).

L'Amour impossible, un vol. in-12 (Paris, librairie nouvelle,
Bourdilliat, éditeur), mars 1859.

L'Amour impossible, avec *la Bague d'Annibal*, un vol. petit
in-12 de la *Petite Bibliothèque littéraire* (Paris, A. Lemerre,
éditeur), décembre 1884.

20 exemplaires sur papier de Chine, 10 sur papier Whatman.

La Bague d'Annibal, un vol. grand in-16 (Paris, Duprey,
éditeur, rue Hautefeuille ; Caen, imprimerie de F. Poisson),
octobre 1843.

Dédicace à G.-S. Trebutien.

Tiré à 150 exemplaires, savoir : 15 sur papier de couleur, 25
sur grand papier de Hollande, 110 sur papier collé.

Ouvrage publié par Trebutien.

La Bague d'Annibal, avec *l'Amour impossible*, et lui faisant suite, un vol. petit in-12 (Paris, A. Lemerre, éditeur), décembre 1884.

Une Vieille Maitresse, 3 vol. in-8° (Paris, Alexandre Capot, éditeur, 32, rue de la Harpe), mai 1851.

Les trois volumes ne portent pas la même date.

Il y a, d'ailleurs, des exemplaires qui portent des dates postérieures.

Dédicace au vicomte d'Izarn-Freissinet.

Une Vieille Maitresse, 2^e édition, un vol. in-12 (Paris, Cadot, éditeur), mars 1858.

Une Vieille Maitresse, 3^e édition, un vol. in-18 (Paris, Achille Faure, libraire-éditeur), décembre 1865.

Une Vieille Maitresse, deux vol. petit in-12 de la *Petite Bibliothèque littéraire* (Paris, A. Lemerre, éditeur), 1874.

Série de 11 Eaux-fortes par F. Buhot.

20 exemplaires sur papier de Chine, 20 sur papier Whatman.

L'Ensorcelée, avec *Ricochets de conversation, le Dessous de cartes d'une partie de whist*, 2 vol. in-8° (Paris, Alexandre Cadot, éditeur, 37, rue Serpente), 30 octobre 1854 (datée 1855).

L'Ensorcelée, avec *le Dessous de cartes d'une partie de whist (Ricochets de conversation)*, un vol. in-12 (Paris, Librairie nouvelle, boulevard des Italiens, 15), 1858-1859.

L'Ensorcelée, un vol. petit in-12 de la *Petite Bibliothèque littéraire* (Paris, A. Lemerre, éditeur), 1873.

Portrait de l'auteur par Rajon.

Série de 7 Eaux-fortes par F. Buhot.

20 exemplaires sur papier de Chine, 20 sur papier Whatman.

L'Ensorcelée, un vol. in-4°, illustrations photographiques d'après nature, par M. H. Magron, décembre 1892 (sans le texte).

L'Ensorcelée, en préparation : édition de la Société normande du livre illustré.

Le Chevalier Des Touches, un vol. in-12 (Paris, Michel Lévy frères, libraires-éditeurs), 1864.

Dédicace à Théophile Barbey.

Le Chevalier Des Touches, un vol. petit in-12 de la *Petite Bibliothèque littéraire* (Paris, A. Lemerre, éditeur), 1879.

Série de 6 Eaux-fortes par F. Buhot.

20 exemplaires sur papier de Chine, 20 sur papier Whatman.

Le Chevalier Des Touches, un vol. in-8°, dessins de Julien Le Blant, gravés par Champollion (Paris, librairie des Bibliophiles), octobre 1886.

Le Chevalier Des Touches, un vol. in-12 carré, illustrations de Marold et Mittis (Paris, A. Lemerre, éditeur), 1893.

De la collection « Guillaume-Lemerre ».

25 exemplaires sur papier de Chine, 25 sur papier du Japon.

Un Prêtre marié, 2 vol. in-12 (Paris, Achille Faure, 23, boulevard Saint-Martin), 1865.

Dédicace à Marie-Ange Soukhowo-Kabyllin.

Avec griffe de Barbey d'Aurevilly.

Un Prêtre marié, un vol. in-12 (Société générale de librairie catholique, Paris, V. Palmé), 1875.

Un Prêtre marié, 2 vol. petit in-12 de la *Petite Bibliothèque littéraire* (Paris, A. Lemerre, éditeur), 1881.

20 exemplaires sur papier de Chine, 20 sur papier Whatman.

Tous ces exemplaires sont numérotés et paraphés par l'éditeur.

Les Diaboliques (les six premières), un vol. in-12 (Paris, Dentu, éditeur), novembre 1874.

Les Diaboliques (les six premières), un vol. petit in-12 de la *Petite Bibliothèque littéraire* (Paris, A. Lemerre, éditeur), décembre 1882.

20 exemplaires sur papier de Chine, 20 sur papier Whatman.

Série de 6 Eaux-fortes par F. Rops.

Cette édition a été traduite en allemand (J. Barbey d'Aurevilly, *Die Teuflischen* (« les Diaboliques »), aus dem französischen übersetzt von M. von Berthof, Umschlagbild und Buchschmuck von Félicien Rops, Wiener Verlag, Buchhandlung

L. Rosner, 1900). — Le portrait de l'auteur qui se trouve au frontispice de cette version est celui de Rajon (voir *l'Ensorcelée*, édition Lemerre).

Les Diaboliques, édition illustrée d'après les aquarelles de Marodon, un vol. petit in-4° (Paris, Fayard), sans date (1907).

Édition incomplète. — *La Vengeance d'une femme* manque.

Le Dessous de cartes d'une partie de whist (une des *Diaboliques*), avec *l'Ensorcelée*, et lui faisant suite, 2 vol. in-8° (Paris, Alexandre Cadot, éditeur), 1854-1855, et un vol. in-12 (Paris, Librairie nouvelle, boulevard des Italiens, 15) 1858-1859.

Le Bonheur dans le crime (une des *Diaboliques*), un vol. in-4° édité par la Société normande du livre illustré, décembre 1896.

Une Histoire sans nom, un vol. in-12 (Paris, A. Lemerre, éditeur), novembre 1882.

Dédicace à Paul Bourget.

Une Histoire sans nom, avec *Une Page d'histoire*, un vol. petit in-12 de la *Petite Bibliothèque littéraire* (Paris, A. Lemerre, éditeur), juin 1889.

20 exemplaires sur papier de Chine, 10 sur papier Whatman.

Ce qui ne meurt pas, un vol. in-12 (Paris, A. Lemerre, éditeur), décembre 1883.

Dédicace au Dr Seeligmann.

Ce qui ne meurt pas, 2 vol. petit in-12 de la *Petite Bibliothèque littéraire* (Paris, A. Lemerre, éditeur), juin 1888.

20 exemplaires sur papier de Chine, 10 sur papier Whatman.

Une Page d'histoire (1603), plaquette petit in-12 (Paris, A. Lemerre, éditeur), illustrations d'Ostrowski, gravées à l'eau-forte par Courboin, juin 1886.

Dédicace à Louis de Ronchaud.

10 exemplaires sur papier de Chine.

Une Page d'histoire, avec *Une Histoire sans nom*, et lui faisant suite, un vol. petit in-12 (Paris, A. Lemerre, éditeur), juin 1889.

Léa, un vol. in-18 édité par la Société normande du livre illustré, 1907.

Avec un portrait miniature en couleur de Barbey jeune.

Fragment, à mettre en tête du « *Joseph Delorme* » que je dois donner à ..., une plaquette petit in-12, préface de François Laurentie (Paris, A. Lemerre, éditeur), 1912 (sous presse).

II. — POÉSIE

Aux héros des Thermopyles, *élégie, dédiée à M. Casimir Delavigne*, par M. Jules Barbey (librairie A.-J. Sanson, Palais-Royal, galerie des Bois), 12 octobre 1824.

Aux héros des Thermopyles, une plaquette in-4° (Paris, A. Blaizot, éditeur), 1907.

Tiré à petit nombre.

Poésies, un vol. in-16 carré (Caen, imprimerie de A. Hardel), décembre 1854.

36 exemplaires¹.

Ouvrage publié par Trebutien.

1. Voici la dédicace de cet introuvable petit volume :

A

MON TRÈS CHER AMI ET ÉDITEUR

G.-S. TREBUTIEN

A qui dédier ces vers qui devraient peut-être rester inédits?... En vous les offrant, je ne vous les donne pas : je vous les restitue... Vous qui savez éditer comme Benvenuto Cellini ciselait, vous avez taillé mes cailloux comme on taille des diamants, et par là, vous avez fait vôtres et presque précieuses, ces quelques pierres brutes, noires et couleur de sang, dans lesquelles, sans vous, la lumière n'aurait jamais joué.

Jules BARBEY D'AUREVILLE.

Paris, 15 août 1853.

« Trebutien, dit M. de la Sicotière dans sa *Bibliographie des ouvrages publiés par Trebutien*, avait fait de ce volume, pour M^{me} L. T., une copie calligraphiée de sa plus belle main, et enrichie, en manière de commentaire, de citations et fragments empruntés à la correspondance et aux autres travaux de son ami. Ce précieux manuscrit est en ma possession. »

Trente-six ans, *sonnet*, plaquette in-16 carré (Caen, imprimerie de A. Hardel), décembre 1856.

Deux rythmes oubliés¹, plaquette de 16 pages, grand in-16 (Caen, imprimerie de Buhour), décembre 1857.

Papier vélin, 36 exemplaires.
Ouvrage publié par Trebutien.

Deux rythmes oubliés, plaquette de 16 pages in-16 (Caen, imprimerie de F. Le Blanc-Hardel), 1869.

Titre rouge et noir.
36 exemplaires.
Ouvrage publié par Trebutien.

Le Pacha, *rhythme oublié*, brochure in-16 en caractères noirs et rouges (Caen, imprimerie de F. Le Blanc-Hardel), 1869.

36 exemplaires.
Ouvrage publié par Trebutien.

Rythmes oubliés, un vol. in-8° (Paris, A. Lemerre, éditeur), 8 juin 1897.

Ensemble des *Rythmes oubliés* publiés antérieurement, plus tous les petits poèmes en prose composés par d'Aurevilly. — 500 exemplaires sur papier de Hollande, 10 sur papier du Japon. Tous ces exemplaires sont numérotés.

Rythmes oubliés, avec *Poussières* et *Amaïdée*, et faisant suite à *Poussières*, un vol. petit in-12 (Paris, A. Lemerre, éditeur), 1909.

Poésies de Jules Barbey d'Aurevilly, commentées par lui-même, un vol. grand in-8° (Bruxelles, imprimerie de J.-H. Briard), 1871.

Edition publiée sans l'assentiment de l'auteur.
Le texte des poèmes est le même que celui de l'édition publiée par Trebutien en 1854.

Amaïdée, *poème en prose*, un vol. in-12 (Paris, A. Lemerre, éditeur), novembre 1889.

Dédicace à M^lo Trebutien.

1. Prose.

Amaldée, avec *Poussières* et *Rhythmes oubliés*, et leur faisant suite, un vol. petit in-12 (Paris, A. Lemerre, éditeur), 1909.

Poussières, un vol. in-8° (Paris, A. Lemerre, éditeur), 8 juin 1897.

Réédition, avec quelques additions, des *Poésies* publiées par Trebutien à Caen, en 1854.

500 exemplaires sur papier de Hollande, 10 sur papier du Japon. Tous ces exemplaires sont numérotés.

Poussières, avec *Rhythmes oubliés* et *Amaldée*, un vol. petit in-12 de la *Petite Bibliothèque littéraire* (Paris, A. Lemerre, éditeur), 1909.

10 exemplaires sur papier de Chine, 5 sur papier de Hollande, 5 sur papier Whatman. — Tous ces exemplaires sont numérotés et paraphés par l'éditeur.

III. — CRITIQUE

Les Prophètes du passé, un vol. in-16 carré (Paris, Louis Hervé, éditeur, 83, rue du Four-Saint-Germain; Caen, imprimerie de A. Hardel), juin 1851.

Dédicace à la baronne Almaury de Maistre.

Quelques exemplaires sur grand papier de Hollande.

Ouvrage publié par Trebutien.

Les Prophètes du passé, 2^e édition, un vol. in-12 (Paris, librairie nouvelle, A. Bourdilliat, éditeur), décembre 1860.

Edition plus complète que la précédente.

Les Prophètes du passé, 3^e édition, un vol. in-12 (Société générale de librairie catholique, Paris, V. Palmé), 1880.

Cette édition porte l'en-tête : *XIX^e siècle : les Œuvres et les Hommes*. — Un certain nombre d'exemplaires portent la firme Quantin. — La préface est celle de la seconde édition.

XIX^e siècle. Les Œuvres et les Hommes (1^{re} série)¹. — **Les philo-**

1. Il est nécessaire de donner ici quelques renseignements sur la manière dont a été conçue et constituée cette collection : *Les Œuvres et les Hommes*. La pensée, nettement manifestée, de Barbey

sophes et les écrivains religieux, un vol. in-12 (Paris, Amyot, éditeur), novembre 1860.

Dédicace à l'abbé Léon d'Aurevilly.

Recueil d'articles concernant : saint Thomas d'Aquin, Jean

était de grouper les volumes en séries de huit, les séries permettant de reprendre, au fur et à mesure des besoins, les mêmes titres génériques (par exemple, *les Philosophes et les Ecrivains religieux*). C'est donc son plan qui a été suivi, dans la mesure des possibilités de typographie et de librairie, pour l'édition des volumes qu'il n'a pas eu le temps de donner lui-même.

Voici ce que comprennent actuellement les séries :

Première série.

- | | |
|---|--------|
| 1. Philosophes et Ecrivains religieux (<i>épuisé</i>) | 1 vol. |
| 2. Les Historiens (<i>épuisé</i>) | 1 vol. |
| 3. Les Poètes (<i>épuisé</i>) | 1 vol. |
| 4. Les Romanciers (<i>épuisé</i>) | 1 vol. |
| 5. Les Bas-bleus (<i>épuisé</i>) | 1 vol. |
| 6. Les Juges jugés (<i>épuisé</i>) | 1 vol. |
| 7. Sensations d'Art (<i>épuisé</i>) | 1 vol. |
| 8. Sensations d'Histoire (<i>épuisé</i>) | 1 vol. |

Deuxième série.

- | | |
|--|--------|
| 9. Philosophes et Ecrivains religieux (<i>épuisé</i>) | 1 vol. |
| 10. Les Historiens (<i>épuisé</i>) | 1 vol. |
| 11. Les Poètes | 1 vol. |
| 12. Littérature étrangère | 1 vol. |
| 13. Littérature épistolaire | 1 vol. |
| 14. Mémoires historiques et littéraires | 1 vol. |
| 15. Journalistes et Polémistes, Chroniqueurs et Pamphlé-
taires | 1 vol. |
| 16. Portraits politiques et littéraires | 1 vol. |

Troisième série.

- | | |
|--|--------|
| 17. Philosophes et Ecrivains religieux | 1 vol. |
| 18. Le roman contemporain | 1 vol. |
| 19. Romanciers d'hier et d'avant-hier | 1 vol. |
| 20. De l'Histoire | 1 vol. |
| 21. A côté de la grande Histoire | 1 vol. |
| 22. Femmes et Moralistes | 1 vol. |
| 23. Poésie et Poètes | 1 vol. |
| 24. Voyageurs et romanciers | 1 vol. |

Quatrième série.

- | | |
|--|--------|
| 25. Philosophes et Ecrivains religieux et politiques | 1 vol. |
| 26. Critiques diverses | 1 vol. |

Dans cette quatrième série rentreront *les Prophètes du passé*, ainsi

Reynaud, Donoso Cortès, Saisset, Saint-René Taillandier, Jules Simon, Véra, Saint-Martin, l'abbé Mitraud, Ernest Renan, Gorini, Doublet et Taine, Pascal, Auguste Martin, Vauvenargues, Buffon, Saint-Bonnet, Lacordaire, Abailard, Montalémbert, Philosophie positive, Philosophie politique, Enfantin, Humboldt, le père Ventura, le docteur Tessier, Silvio Pellico, Flourens, E. Pelletan, saint Anselme de Cantorbéry, sainte Thérèse, l'Internelle Consolation.

XIX^e siècle. Les Œuvres et les Hommes (2^e série). — Les philosophes et les écrivains religieux, un vol. in-8° (Paris, Frinzine, puis Quantin, éditeur), mai 1887.

Dédicace au chanoine Anger-Billards.

Recueil d'articles concernant : Saint-Bonnet, Proudhon, J. de Maistre, Renan, Raymond Brucker, Michelet, Ernest Hello, Ch. de Rémusat, Jules Soury, M. Matter, Th. Ribot, Caro, Lacordaire, MM. Delondre et Caro, l'abbé Monnin, Léon Aubineau, A. Dumas, M. Alaux, M. Funck-Brentano, M. Georges Caumont, M. Athanase Renard.

XIX^e siècle. Les Œuvres et les Hommes (3^e série). — Les philosophes et les écrivains religieux, un vol. in-8° et in-12 (Paris, A. Lemerre, éditeur), avril 1899.

Dédicace posthume au chanoine Lefoulon.

que *Gœthe et Diderot*, qui sont à rééditer. Ces ouvrages porteront à quatre seulement le nombre des volumes de la dernière série.

L'édition Lemerre, qui ne commence qu'au onzième volume, comprendra la réimpression des dix premiers. — Or, dans les cinq premiers tomes de la première série, la matière était surabondante. M^{lle} Read a donc distrait de ces ouvrages quelques articles, qui ont servi à en étoffer d'autres et qui rentraient naturellement sous les titres génériques choisis d'avance par Barbey. Inutile de dire que, lorsqu'on réimprimera ces cinq premiers tomes, les articles, désormais considérés comme faisant partie d'autres groupements, n'y figureront plus. L'édition in-12 Lemerre, lorsqu'elle sera complètement achevée, comprendra donc, sans aucune redite, l'ensemble de l'œuvre critique de Barbey (*le Théâtre contemporain* étant mis à part). Le titre général *les Œuvres et les Hommes*, supprimé depuis le onzième volume de l'édition in-12, sera repris pour tous les volumes, dès la réimpression du premier de la première série.

Recueil d'articles concernant : Crétineau-Joly, le Dr Pusey, Fr. Lacombe, l'abbé Brispot, l'abbé Christophe, le P. A. Theiner, Dargaud, Chastel, Doizy et Mézières, l'abbé Gratry, M^r R. Salvado, A.-P. Floquet, Michelet, l'abbé Maynard, V. Cousin, Caro, Barthélemy Saint-Hilaire, Taine, Guizot, H. Bonhomme et J. Soury, Ernest Hello.

XIX^e siècle. Les Œuvres et les Hommes (1^{re} série). — **Les historiens politiques et littéraires**, un vol. in-12 (Paris, Amyot, éditeur), décembre 1861.

Dédicace à Edelestand du Méril.

Recueil d'articles concernant : Historiographes et historiens, Capefigue, Michelet, Henri Martin, Amédée Thierry, Roselly de Lorgues, M. Ferrari, M. de Chalembert, Saint-Simon, Nettement, Mignet et Pichot, Marie-Antoinette, Nicolardot, Vaulblanc, Dargaud, M. E. Forgues, le duc de Luynes, Audin, Cousin.

XIX^e siècle. Les Œuvres et les Hommes (2^e série). — **Les historiens**, un vol. in-8^o (Paris, Quantin), avril 1888.

Dédicace à Siméon Luce.

Recueil d'articles concernant : Léopold Ranke, Fustel de Coulanges, Gaston Boissier, Wallon, Gobineau, Henri de l'Épinois, le comte de Gasparin, le vicomte de Meaux, W.-H. Prescott, M. H. Forneron, E. et J. de Goncourt, Nicolardot, Félix Rocquain, Carlyle, Michelet, Oscar de Vallée, Ch. d'Héricault, Taine, Xavier Eyma, Crétineau-Joly, le D^r Révelière.

XIX^e siècle. Les Œuvres et les Hommes (1^{re} série). — **Les poètes**, un vol. in-12 (Paris, Amyot, éditeur), décembre 1862.

Dédicace à Paul de Saint-Victor.

Recueil d'articles concernant : Victor Hugo, Vigny, Théophile Gautier, Brizeux, Sainte-Beuve, Roger de Beauvoir, M^{me} Desbordes-Valmore, Mistral, Soulayr, Pommier, Banville, Leconte de Lisle, Pierre Dupont, Autran, M. de Gères, V. de Laprade, M^{me} de Girardin, Murger, Auguste de Châtillon, Edgar Quinet, Louis Bouilhet, M. Pécontal, Baudelaire.

XIX^e siècle. Les Œuvres et les Hommes (2^e série). — **Les poètes**, un vol. in-8^o et in-12 (Paris, A. Lemerre, éditeur), mars 1889.

Dédicace à la mémoire de H.-Charles Read.

Recueil d'articles concernant : Ronsard, La Fontaine, André Chénier, Agrippa d'Aubigné, Victor Hugo, Heine, Auguste Barbier, Lamartine, M^{me} Aekermann, Richepin, Milton, Corneille, Banville, Laurent-Pichat, Amédée Pommier, Charles Monselet, Hector de Saint-Maur, Paul Bourget, Rollinat, Vigny.

XIX^e siècle. *Les Œuvres et les Hommes*. (1^{re} série). — **Les romanciers**, un vol. in-12 (Paris, Amyot, éditeur), 1864.

Dédicace à Théophile Silvestre.

Recueil d'articles concernant : Balzac, Eugène Suë, Raymond Brucker, Stendhal, Flaubert, Sandeau, About, Ernest Feydeau, Paul Féval, Jules Janin, Jules de la Madelène, E. e J. de Goncourt, M. Deltuf, Charles Didier, M. Duranty, Deux romans scandaleux : *Elle et Lui*, *Lui et Elle*; M. Malot et Ereckmann-Chatrion, Armand Pommier, Ch. Bataille et E. Rasetti, Théophile Gautier, *les Mémoires d'une femme de chambre*, Mérimée, Edgar Poë, G.-A. Lawrence, Gogol.

XIX^e siècle. *Les Œuvres et les Hommes* (1^{re} série). — **Les Bas-Bleus**, un vol. in-12 (Société générale de librairie catholique, Paris, V. Palmé), décembre 1877 (datés : *Paris et Bruxelles*, 1878).

Dédicace à P. Bottin-Desylles.

Recueil d'articles concernant : M^{me} de Staël, M^{me} Le Normand, M^{me} Sophie Gay, M^{me} Emile de Girardin, George Sand, Daniel Stern, M^{me} de Gasparin, M^{me} Edgar Quinet, Eugénie de Guérin, M^{me} A. Craven, M^{me} Marie-Alexandre Dumas, la princesse de Belgiojoso, M^{me} Swetchine, l'auteur de *Robert Emmet*, la marquise de Blocqueville, M^{me} de Saman, *le Retour du Christ*, *Souvenirs d'une cosaque*, M^{me} Louise Colet, M^{me} Gustave Haller, M^{me} André Léo, la comtesse Guiccioli, Henry Gréville, M^{me} Claire de Chandeneux, M^{lle} Clarisse Bader, Catherine Eummerich.

XIX^e siècle. *Les Œuvres et les Hommes* (1^{re} série). — **Les critiques ou les juges jugés**, un vol. in-8^o (Paris, Frinzie, éditeur), décembre 1885.

A partir de 1887, les exemplaires portent la firme Quantin.

Dédicace au comte Roselly de Loques.

Recueil d'articles concernant : Villemain, Sainte-Beuve, Nisard, Philarète Chasles, Janin, Prévost-Paradol, Rigault,

Joubert, Guizot, Paul de Saint-Victor, Taine, Rivarol, Demogeot, Lenient, M. Antoine Campaux, Eugène Talbot, Jules Girard, Henri de Lacretelle, Ch. de Barthélemy, M. Vian, Ernest Hello.

XIX^e siècle. Les Œuvres et les Hommes (1^{re} série). — **Sensations d'art**, un vol. in-8° (Paris, Frinzine, éditeur), mai 1886.

A partir de 1887, les exemplaires portent la firme Quantin. Dédicace à Armand Royer.

Recueil d'articles concernant : Proudhon, Courbet, Th. Silvestre, Paul Delaroche, Géricault, Th. Rousseau, Millet, Gavarni, Alonzo Cano, Frémiet, Z. Astruc, Mozart, Berlioz, Réményi, le Salon de 1872.

XIX^e siècle. Les Œuvres et les Hommes (1^{re} série). — **Sensations d'histoire**, un vol. in-8° (Paris, Frinzine, puis Quantin, éditeur), janvier 1887.

Dédicace à Ernest Havet.

Recueil d'articles concernant : Jacques II, Louis XI, Louis XIII, Louis XIII et Richelieu, la Saint-Barthélemy, la Guerre de Trente ans, Gustave-Adolphe, Savonarole, Jules II, Grégoire VII, Catherine d'Aragon, Elisabeth, Henri IV, Henriette-Marie de France, le cardinal de Retz, Louise de La Vallière, le cardinal Dubois, Catherine II, Dupleix, *Une histoire sans histoire*, Napoléon, les deux Bertin, William Pitt, le comte de Chambord.

XIX^e siècle. Les Œuvres et les Hommes (2^e série). — **Littérature étrangère**, un vol. in-8° et in-12 (Paris, A. Lemerre, éditeur), octobre 1890.

Dédicace posthume au Dr Albert Robin.

Recueil d'articles concernant : Shakespeare, Sterne, Avellaneda, Toppfer, Hebel, Valmiki, Tourgueneff, Heine, Hoffmann, Goethe, Gogol, Dante, Swift, Macaulay, Lawrence, Byron, Leopardi, Lessing, Poë.

XIX^e siècle. Les Œuvres et les Hommes (2^e série). — **Littérature épistolaire**, un vol. in-8° et in-12 (Paris, A. Lemerre, éditeur), juillet 1892.

Recueil d'articles concernant : Balzac, Abailard et Héloïse, Stendhal, M^{me} de Créqui, Silvio Pellico, Lamennais, M^{me} du Deffand, M^{me} Récamier, Nelson, A. de Humboldt, A. de Toc-

queville, Sismondi, Collé, Mérimée, H. Walpole, M^{me} de Sabran et le chevalier de Boufflers, M^{me} Geoffrin, Doudan, Sophie Arnould, M^{lle} de Condé, l'abbé Galiani, Benjamin Constant, George Sand.

XIX^e siècle. *Les Œuvres et les Hommes* (2^e série). — **Mémoires historiques et littéraires**, un vol. in-8^o et in-12 (Paris, A. Lemerre, éditeur), avril 1893.

Recueil d'articles concernant : Saint-Simon, Mallet du Pan, la comtesse d'Aulnoy, la baronne d'Oberkirch, Barnum et le président Hénault, le duc de Lauzun, M^{me} de Genlis, le maréchal de Richelieu, Vaublanc, le duc de Luynes, Garat, Sanson, le cardinal Consalvi, Un page du tsar Nicolas, le général comte de Ségur, Philarète Chasles, le cardinal de Bernis M^{me} de Rémusat, le prince de Metternich, M^{me} Jaubert.

XIX^e siècle. *Les Œuvres et les Hommes* (2^e série). — **Journalistes et polémistes, chroniqueurs et pamphlétaires**, un vol. in-8^o et in-12 (Paris, A. Lemerre, éditeur), août 1895.

Recueil d'articles concernant : E. Hatin, Armand Carrel, Camille Desmoulins, E. de Girardin, About, Vauquerie, les Honnêtes gens du *Journal des Débats*, A. Vitu, Xavier Aubryet, Philarète Chasles, Cormenin, Jules Levallois, E. Pelletan, Fervaques et Bachaumont, Créteineau-Joly, A. Grenier, Granier de Cassagnac.

XIX^e siècle. *Les Œuvres et les Hommes* (2^e série). — **Portraits politiques et littéraires**, un vol. in-8^o et in-12 (Paris, A. Lemerre, éditeur), février 1898.

Recueil d'articles concernant : Shakespeare et Balzac, Mazzi, le cardinal Maury, Guizot, Taine, Ch. de Brosses, la princesse des Ursins, Chateaubriand, Piron, Pellisson, Sainte-Beuve, Machiavel, Anacharsis Cloots, Berryer, A. Dumas fils, Jules Favre, Benjamin Constant, Beaumarchais, Paul de Molenès.

XIX^e siècle. *Les Œuvres et les Hommes* (3^e série). — **Le Roman contemporain**, un vol. in-12 (Paris, A. Lemerre, éditeur), 1902.

Recueil d'articles concernant : O. Feuillet, E. et J. de Goncourt, Flaubert, A. Daudet, Ferdinand Fabre, Zola, Richepin, Catulle Mendès, Huysmans.

XIX^e siècle. Les Œuvres et les Hommes (3^e série). — **Romaniers d'hier et d'avant-hier**, un vol. in-12 (Paris, A. Lemerre, éditeur), premier trimestre 1905.

Recueil d'articles concernant : Stendhal et Balzac, Balzac, George Sand et Paul de Musset, Edouard Gourdon et Antoine Gandon, Erekmann-Chatrian, Paul Féval, ???, Charles Barbara, Gustave Droz, Léon Gozlan, Paul Meurice, Ranc, Xavier Aubryet et Albéric Second, Arsène Houssaye, l'abbé Prévost et Dumas fils, Le Sage, Marie Desyiles, Paria Korigan.

XIX^e siècle. Les Œuvres et les Hommes (3^e série). — **De l'Histoire**, un vol. in-12 (Paris, A. Lemerre, éditeur), fin 1905.

Recueil d'articles concernant : Hurter (Innocent III), Granier de Cassagnac, Guizot, Lerminier, le comte de Champagne, Macaulay, Pierre Clément, Ernest Moret, Emile Bégin (Napoléon), Charles Weiss, Cénac-Moncaut, Labutte, le docteur Hefele (Ximénès), Ernest Semichon, Rapetti (Marmont), Hippolyte Castille, le comte de Champagne, E.-A. Segretain, Léouzon-Leduc, Lecoy de la Marche, le comte de Fersen et la Cour de France, Louis Teste (Léon XIII).

XIX^e siècle. Les Œuvres et les Hommes (3^e série). — **A côté de la grande Histoire**, un vol. in-12 (Paris, A. Lemerre, éditeur), 1906.

Recueil d'articles concernant : Cochut (Law), Pauthier, Beaumont-Vassy, Tallemant des Réaux, E. et J. de Goncourt, l'abbé Huc, le général Daumas (Sahara), Blaze de Bury, Alexis de Tocqueville, Frédéric Vaultier, La Grange-Chancel, Amédée Renée, Capefigue, Joseph de Maistre, Thureau-Dangin, Louis Faliès, Valfrey, le comte Adhémar d'Antioche (Raczynski et Donoso Cortès), Saint-Simon (inédits publiés par E. Drumont), Frédéric Masson (le marquis de Grignan), Forneron (Philippe II).

XIX^e siècle. Les Œuvres et les Hommes (3^e série). — **Femmes et moralistes**, un vol. in-12 (Paris, A. Lemerre, éditeur), 1906.

Dédicace posthume à M^{me} Coignet.

Recueil d'articles concernant : S. Mercier, Henriette d'Angleterre, Alphonse Jobez, Théophile Lavallée (M^{me} de Maintenon), les *Lettres portugaises*, sainte Thérèse, Michelet, le P. Ven-

tura, Bellegarrigue, La Bruyère (notes de Destailleur), Laïs de Corinthe et Ninon de Lenclos, Amédée Renée (les nièces de Mazarin), Hyacinthe Corne, E. et J. de Goncourt (Marie-Antoinette), Vauvenargues, Amédée Renée (M^{me} de Montmorency), Alexandre Weill, Francis Wey, Hippolyte Babou (M^{me} de Sévigné), Jules Vallès, Henri Rochefort, Dumas fils, Blaze de Bury, E. et J. de Goncourt, Emmanuel Rhodis (la papesse Jeanne).

XIX^e siècle. Les Œuvres et les Hommes (3^e série). — Poésie et poètes, un vol. in-12 (Paris, A. Lemerre, éditeur), 1906.

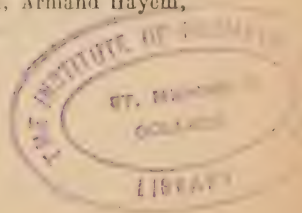
Recueil d'articles concernant : Vigny, le comte de Gramont, Bathild Bouniol, Charles Monselet, Banville, Emile Augier, Louis Bouilhet, Reboul, Baudelaire, Lefèvre-Deumier, Henri Cantel, Maurice de Guérin, Roger de Beauvoir, Louis Wilh, Gérard de Nerval, Gustave Rousselot, A. Vacquerie, Jules de Gères, Achille du Clésieux, Musset, Maurice Bouchor, Belmontet, Hérédia.

XIX^e siècle. Les Œuvres et les Hommes (3^e série). — Voyageurs et romanciers, un vol. in-12, édition du Centenaire (Paris, A. Lemerre, éditeur), fin 1908.

Recueil d'articles concernant : Saint-Marc Girardin, Paul Nibelle, Gabriel Ferry, Champfleury, Desnoiresterres, Méry, Furetière, J.-J. Ampère, A. Regnault, Edouard Salvator, M^{me} de la Fayette, Frédéric Soulié, Hippolyte Babou, Feuillet de Conches, Eugène Fromentin, Maxime du Camp, Francis Wey, Arthur de Grayillon, Ernest Feydeau, M^{me} Sand, Octave Feuillet, l'abbé ***, Victor Hugo, Léon Cladel, Gobineau, M^{me} Paul de Molènes.

XIX^e siècle. Les Œuvres et les Hommes (4^e série). — Philosophes et écrivains religieux et politiques, un vol. in-12 (Paris, A. Lemerre, éditeur), 1909.

Recueil d'articles concernant : Proudhon et Couture, César Cantu, Auguste Nicolas, l'abbé Noiroi, Louandre, le marquis Eudes de M^{me}, l'abbé Cadoret, Pierre Mancel de Bacilly, Edouard Fleury, Gustave d'Alaux, le docteur Véron, Nicole, Bourdaloue, Fénelon, Dupont-White, Wallon, Ch. de Rémusat, Renan, Gustave Doré, le docteur Favrot, Edgar Quinet, Gérard du Boulan, le vicomte Maurice de Bonald, Armand Hayem, Léon Bloy.



XIX^e siècle. Les Œuvres et les Hommes (4^e série). — **Critiques diverses**, un vol. in-12 (Paris, A. Lemerre, éditeur), 1909.

Recueil d'articles concernant : Gérard de Nerval, Charles Nisard, Rathery, Eugène Chapus, F. Grille, Léon Feugère et Ambroise-Firmin Didot, le capitaine d'Arpentigny, le comte Gaston de Raoussset-Boulbon, Charles Monselet, la Critique, les Dîners littéraires, l'Idolâtrie au théâtre, Chamfort, le Voltairianisme contemporain, J.-J. Rousseau, Pélisson et d'Olivet, Ch.-L. Livet, Quitard, Edouard Fournier, César Daly, Emile Augier, Buloz, Alcide Dusolier, Edelestand du Ménil, Armand Baschet, Odysse Barot, le comte du Verger de Saint-Thomas, le colonel Ardant du Picq.

Goëthe et Diderot, un vol. in-12 (Paris, E. Dentu, éditeur), 1880.

Le Théâtre contemporain, I, un vol. in-12 (Paris, Frinzine, éditeur, et maison Quantin), avril 1887.

Dédicace au marquis d'Ivry.

Recueil d'articles concernant : les directeurs de théâtre, Sardou, Pailleron, Dumas fils, Frédérick Lemaître, MM. Carré et Deslandes, MM. Bernard et Clairville, About, Amédée Achard, Léon Laya, M. Thiéry, M. Félicien Mallefille, MM. Clairville et Siraudin, A. Daudet, Augier, Th. Barrière, Dumas père, Molière, Jules Lacroix, Scribe.

Le Théâtre contemporain, II, un vol. in-12 (Paris, Quantin, éditeur), juin 1888.

Dédicace à Henry Lecomte.

Recueil d'articles concernant : d'Ennery, Meilhac, Jules Barbier, MM. Crémieux et Halévy, Molière, M. de Bornier, Dickens, Dumas fils, M. de Lérès, Labiche, Anicet-Bourgeois, Meilhac et Halévy, M. Marc Bayeux, Pailleron, M. Laluyé, M^{lle} Karoly, Dumas père, Frédérick Lemaître, MM. de Saint-Georges et Lockroy, A. Daudet, Jules Moïnaux, Jules Claretie, M. Eugène Nus, Sardou, Frédéric Soulié, Ponsard, Edouard Fournier.

Le Théâtre contemporain, III, un vol. in-12 (Paris, Quantin, éditeur), juin 1889.

Dédicace posthume à Gaëtano Braga.

Recueil d'articles concernant : Octave Feuillet, Dumas fils,

Xavier de Montépin, Cham, M. Henri Rivière, M^{lle} Karoly, M. Alfred Touroude, MM. Belot et Nus, Molière, M. Laluyé, Meilhac et Halévy, Th. Barrière, M. Dumanoir, MM. Clairville, Roqueplan et Siraudin, Benjamin Antier, Gondinet et Labiche, Eugène Manuel, M. Edouard Cadol, M. Verconsin, Victor Hugo, Frédéric Lemaitre, George Sand, Sardou, Anicet-Bourgeois, M. Hervé, Chincholle, M. Imbert, Eugène Sué, Villiers de l'Isle-Adam, M. de Vistre, MM. Brisebarre et Nus, Ponsard, Regnard, Corneille, Louis Ratisbonne, Henri Becque.

Le Théâtre contemporain, IV, un vol. in-12 (Paris, Tresse et Stock, éditeurs), janvier 1892.

Recueil d'articles concernant : Henri Becque, M. Bergerat, Alfred de Musset, M^{lle} Bozacchi, Soumet et Belmontet, Amédée Achard, M. Louis Leroy, M^{lle} Ristori, Catulle Mendès, J. Claretie, Beaumarchais, Ernest Legouvé, Dumas fils, Gondinet, Sardou, Mounet-Sully, Emile Augier, Meilhac et Halévy, A. Daudet, MM. Zola et Busnach, Victor Hugo, Marivaux, M. Abraham Dreyfus, MM. Ganderax et Krantz, Thérèse, Coppée, MM. Belot et Nus, Pailleron, M^{lle} Sarah Bernhardt, Charles Buet.

Le Théâtre contemporain, V, un vol. in-12 (Paris, Tresse et Stock, éditeurs), juillet 1896.

Recueil d'articles concernant : A. Dumas, le Cirque, l'Hippodrome, E. Fournier, M^{lle} Rousseil, A. Vitu, M. J. Lacroix, Mounet-Sully, M. A. d'Artois, M^{me} G. Haller, Anicet-Bourgeois, Emile Augier, M. L. Tiercelin, M. E. Cadol, M. A. Bouvier, M. W. Busnach, M. Malus, MM. Bayard et Dumanoir, M. G. Rivet, M. Millanvoye, MM. Gondinet et Blum, Sardou, Jean Aicard, Casimir Delavigne, H. de Bornier, M. Abraham Dreyfus, Meilhac, Georges Ohnet, Benjamin Antier, MM. Hennequin et Millaud, Vacquerie, M. J. Guillemot, Gondinet, Dumas fils, Labiche, Alfred de Musset, Offenbach, M. J. Nozria, Meilhac et Halévy, M. P. Foucher.

Le Théâtre contemporain, édition du Centenaire, 3 vol. in-12 (Paris, P.-V. Stock, éditeur), 1908-1909.

Les deux derniers volumes sont en préparation.

IV. — SOUVENIRS ET CORRESPONDANCE

Memorandum, un vol. in-16 carré (Caen, imprimerie de A. Hardei), décembre 1836.

Non mis dans le commerce.
Ouvrage publié par Trebutien.

Memoranda. *Caen et Port-Vendres* (1836 et 1838), préface de M. Paul Bourget, un vol. in-18 (Paris, Ed. Rouveyre et G. Blond, éditeurs), décembre 1883.

Memoranda, avec *Du Dandysme et de G. Brummell*, et lui faisant suite, un vol. petit in-12 de la *Petite Bibliothèque littéraire* (Paris, A. Lemerre, éditeur), octobre 1887.

Premier Memorandum (1836-1838), un vol. in-12 (Paris, A. Lemerre, éditeur), mai 1900.

Deuxième Memorandum (1838, et quelques pages de 1864) un vol. in-12 (Paris, P.-V. Stock, éditeur), 1906.

Lettres à Léon Bloy, un vol. in-12 (Paris, Société du Mercure de France), juin 1903.

Avec un portrait et une lettre autographe de l'auteur.
7 exemplaires sur papier de Hollande.

Lettres à une amie (M^{lle} Read), un vol. in-12 (Paris, Société du Mercure de France), second semestre 1907.

20 exemplaires sur papier de Hollande.

Lettres de J. Barbey d'Aurevilly à Trebutien, 2 vol. in-8° (Paris, A. Blaizot, éditeur, 26 rue Le Peletier), fin 1908.

Edition incomplète.

Portrait de l'auteur, gravé à l'eau-forte par Georges Noyon, avec un fac-similé de la signature de Barbey d'Aurevilly.

Tirage à petit nombre. — Il a été tiré en outre : 5 exemplaires sur papier de couleur, non mis dans le commerce, et 40 exemplaires sur papier du Japon, avec deux états du portrait et numérotés de 6 à 45.

V. — OEUVRES DIVERSES

Des causes qui suspendent le cours de la prescription, par Jules Barbey, 44 pages in-4° (Faculté de Droit de Caen. Acte public pour la licence. — Caen, imprimerie de Bonne-serre), 1833.

Du Dandysme et de G. Brummell, un vol. in-16 (Caen, B. Mancel, éditeur, 66, rue Saint-Jean), décembre 1844 (daté 1845).

Dédicace à César Daly.

Quelques exemplaires sur papier de couleur.

Ouvrage publié par Trebutien.

Du Dandysme et de G. Brummell, 2^e édition, un vol in-32 (Paris, librairie de Poulet-Malassis, 97, rue de Richelieu), décembre 1861 (daté 1862).

Du Dandysme et de G. Brummell, 3^e édition, avec *Un dandy d'avant les dandys*, un vol. petit in-12 (Paris, A. Lemerre, éditeur), 1879.

Deux portraits (l'auteur et Brummell) gravés à l'eau-forte par Martinez.

10 exemplaires sur papier de Chine, 10 sur papier Whatman.

Du Dandysme et de G. Brummell, avec *Un dandy d'avant les dandys* et les *Memoranda*, un vol. petit in-12 de la *Petite Bibliothèque littéraire* (Paris, A. Lemerre, éditeur), octobre 1887.

Deux portraits gravés à l'eau-forte par Martinez.

20 exemplaires sur papier de Chine, 10 sur papier Whatman.

— Tous ces exemplaires sont numérotés et paraphés par l'éditeur.

Eugénie de Guérin, Reliquiæ, publié par Jules Barbey d'Aurevilly et G.-S. Trebutien, un vol. in-16 carré (Caen, imprimerie de A. Hardel, rue Froide, 2), 30 décembre 1835.

Sur papier de Hollande, non mis dans le commerce.

Notice sur J.-M. Audin, brochure in-8° (Paris, librairie de L. Maison), mai 1856.

Les Misérables, de M. V. Hugo, brochure in-12 (Paris, chez tous les libraires), octobre 1862.

Dédicace à M. Grandguillot.

Les Quarante Médailles de l'Académie¹, un vol. in-12 (Paris, E. Dentu, libraire-éditeur, Palais-Royal), 1864.

Dédicace à Ernest Chaze.

Les Quarante Médailles de l'Académie, nouvelle édition, un vol. in-12 (Paris, Savine), novembre 1888.

Histoire des inhumations chez les peuples anciens et modernes, brochure in-8° (Paris, imprimerie L. Poupart-Davyl), 1869.

La généreuse jeunesse, brochure in-8° (Paris, typographie Cassigneul, rue Lafayette, 61), juin 1872.

Un dandy d'avant les dandys, avec *Du Dandysme et de G. Brummell*, et lui faisant suite, un vol. petit in-12 (Paris, A. Lemerre, éditeur), 1879.

Un dandy d'avant les dandys, avec *Du Dandysme et de G. Brummell*, et les *Memoranda*, et faisant suite à *Du Dandysme*, un vol. petit in-12 (Paris, A. Lemerre, éditeur), octobre 1887.

Les ridicules du temps, un vol. in-12 (Paris, Ed. Rouveyre et G. Blond, éditeur), 1883.

1. Le duc de Broglie, le prince de Broglie, le comte de Carné, Cousin. M^{sr} Dupanloup, Saint-Marc Girardin. Montalembert. M. de Rémusat, Sylvestre de Sacy, Dupin, Vigny, Feuillet, Vitet, Mignet, Thiers, Barante, Ampère, le duc de Noailles, Pongerville, Falloux, Viennet, Victor Hugo, Ponsard, Laprade, Villemain, Mérimée, Empis, Sandeau, Berryer, Augier, M. Lebrun, Nisard, Flourens, Lamartine, Guizot, le comte de Ségur, Patin, Ernest Legouvé, Dufaure, Sainte-Beuve.

Feuilleton du « Gil Blas » : *Ce qui ne meurt pas*, brochure in-8° (Paris, imprimerie Dubuisson), novembre 1883.

Les vieilles Actrices. — Le Musée des Antiques, un vol. in-12 (Paris, librairie des Auteurs modernes), novembre 1884.

Recueil d'articles concernant :

Les vieilles Actrices : Laferrière, Thérèse, M^{lle} Déjazet, M^{lle} Duverger, M^{lle} Adèle Page, Berryer.

Le Musée des Antiques : L'auguste vieillesse, Rossini-Auber. M. de Saint-Georges, le duc de Brunswick, Feuillet de Conches, le vicomte de la Guéronnière, Taylor.

Antiques et bleues : M^{me} Niboyet, M^{me} Bosquet, M^{me} Olympe Audouard, M^{me} André Léo, M^{me} Ancelot, M^{me} Louise Colet, George Sand, Auguste Barbier, Philarète Chasles.

Un jeune Antique : Prévost-Paradol.

Les vieilles Actrices. — Le Musée des Antiques, un vol. in-12 (Paris, bibliothèque Chacornac), octobre 1889.

Dédicace posthume à Léo Trézenik.

Pensées détachées. — Fragments sur les femmes, un vol. in-18 (Paris, A. Lemerre, éditeur), décembre 1888.

Dédicace à M^{me} de Némethy.

Polémiques d'hier, un vol. in-12 (Paris, Savine, éditeur), mai 1889.

Dédicace posthume à Gabriel Delas.

Dernières polémiques, un vol. in-12 (Paris, Savine, éditeur), novembre 1890.

Dédicace posthume à Louis Hervé.

Les Dédicaces de J. Barbey d'Aureville, préface de Jean de Bonnefon, un vol. grand in-8° avec illustrations et portrait gravé à l'eau-forte par Georges Noyon (Paris, A. Blazot, éditeur), 1908.

1 exemplaire sur Japon ancien, 19 sur Japon, 480 sur vélin du Marais, tous numérotés à la presse.

Pensées de Balzac, recueillies par Barbey d'Aureville, une plaquette in-12 (Paris, A. Lemerre, éditeur), 1909.

TABLE DES NOMS PROPRES¹

- A. (M^{me}), 282.
 ACHÉ (d'), 21, 22, 47, 101, 102.
 ACKERMANN (M^{me}), 49, 53, 275.
A côté de la grande Histoire, 303.
 ACQUET (M^{me}), 101, 102.
Agathe, 29.
 AGOULT (M^{me} d'), voir Stern (Daniel).
Altai, 263, 294.
Amaïdée, 29, 68, 121, 220, 263, 294, 306.
Amour impossible (l'), 4, 23, 29, 30, 68, 123, 263, 269, 276, 294.
 ANCELOT (M^{me}), 139.
 ANGER-BILLARDS (chanoine), 191-202, 221, 241.
 ANGLEVILLE (marquis d'), 195.
 ANGO, vicomte de Dieppe, 65.
 ANGO (Jacques-Pierre), 65, 203-205.
 — (M^{me} J.-P., née Dalleron), 65, 205.
- ANGO (Louis), 65, 72, 203-205, 239.
 — (M^{me} Louis, née Belloy), 65.
 — (Ernestine-Eulalie-Théodose), voir Barbey (M^{me} Théophile).
 ANTIER (Benjamin), 171, 172.
 ARNOULD (Sophie), 231.
 ARS (curé d'), 154.
 « ARSOUILLE » (mylord), 309.
Artelles (M^{me} d'), 8.
 AUBERTIN, 171.
 AUBRAY (Gabriel), voir Audiat.
 AUBRYET (Xavier), 222.
 AUDIAT (G.), 255.
 AUMAË (duc d'), 203, 205.
A un dîner d'athées, 36, 42.
- B. (baronne de), 59, 61, 98, 123, 267, 292.
Bague d'Annibal (la), 4, 29, 30, 139, 263, 269, 276, 291, 300.

1. Sont mentionnés ici : 1^o en caractères petites capitales, les personnes nommées au cours de ce volume, — *la Bibliographie exceptée* ; 2^o en italiques, les héros des romans de Barbey également nommés, — ainsi que les titres de ses ouvrages. — Les chiffres renvoient aux pages.

- BALZAC, 21, 24, 48-51, 82, 263, 272, 300, 308.
 — (M^{me} de), 48.
 BANVILLE (Th. de), 129, 222.
 BARBÈS (famille), 42.
 — (Armand), 42.
 BARBEY (famille), 21, 63-78, 152, 239.
 — (Théophile), 64, 65, 72, 76-78, 134, 240, 259.
 — (M^{me} Th., née Ango), 64, 75, 152, 239, 301, 302.
 BARBEY d'AUREVILLE (Jean-François-Frédéric), 10, 306.
 — — (Jules), *passim*.
 — — (le P. Léon), 72, 75, 148, 150, 172, 174, 186, 192, 200, 209, 210-214.
 BARBEY DU MOTEL (Vincent-Félix-Marie), 65.
 — — (M^{me}, née Lucas de la Blairie), 65, 74, 239, 240, 295.
 — — (Édouard), 75.
 — — (Ernest), 75.
 BART (Jean), 233.
Bas-Bleus (les), 54, 69, 145, 271.
 BAUDELAIRE, 3, 51, 53, 266, 268, 272.
 BAUMANN (Émile), 37, 44, 106, 121.
 BEAUDRAP (de), 24.
 BEAUVOIR (Roger de), voir Roger de Beauvoir.
 BECQUE (Henri), 273.
 BELLANGER (Justin), 124.
 BELLOY (Marie-Anne-Françoise), voir Ango (M^{me} Louis).
 BEQUET, 139.
 BERNARD (saint), 268.
 BERRY (duchesse de), 51, 77, 240.
 BERTAUD (Mgr), 12, 201.
 BERTAUT (Jules), 255.
 BERTIN, 303.
 BEUVE (Louis), 245.
 BIEZ (Jacques de), 76, 204, 205, 245.
 BLANC (Louis), 229.
 BLESSINGTON (comtesse de), 41.
 BLOY (Léon), 222, 305.
 BLUM, 231.
 BONALD (vicomte de), 9, 13, 226, 267, 268.
 BONAPARTE, voir Napoléon I^{er}.
Bonheur dans le crime (le), 34, 272, 298.
 BONNEFON (Jean de), 203.
 BONNELIER, 101.
 BOUILLET (Élisabeth), 99, 211, 236.
 BOULENGER (Jacques), 41, 80, 118, 137, 279, 309.
 BOURDALOUE, 268.
 BOURGET (Paul), 6, 28, 203, 205-207, 221, 233, 274, 308.
Brassard (vicomte de), 40, 263.
 BRISPOT (abbé), 84.
 BROT, 161, 163, 176.
 BRUCKER (Raymond), 120, 121, 265.
 BRUMMELL, 35, 41, 59, 116, 138, 154, 263.
 BRUNETIÈRE, 4.
 BUCAILLE (Marie), 28.
 BUET (Charles), 80, 151, 200, 222, 249, 250.
 BULOZ, 56, 103, 107, 146, 157, 228, 271, 303.
 BURNS (Robert), 21, 209, 210.
Buste jaune (le), 223.
 BYRON, 54, 85, 96, 138, 210, 263, 269, 272, 281, 290.
 CABET, 104, 269.
Calixte, 267.
 CALONNE (baron A.-A. de), 265.
 CARLYLE, 20.
 CARPEAUX, 276.
 CASANOVA, 40.
 CAUSSERON, 24.

- Causseron (Barbe)*, 25, 240.
Ce qui ne meurt pas, 30, 121, 263, 306.
 CHAM (le comte de Noë), 136.
 CHAMBORD (comte de), 104, 206, 240.
 CHARLES-QUINT, 51.
 CHARLES XII, 40.
 CHATEAUBRIAND, 31, 51, 60, 82.
 CHATEAUX (duchesse de), 204.
 CHAVINCOUR (M^{me} de), 223.
 CHÉNIER (André), 219, 274.
 CHEVALIER, 101.
Chevalier Des Touches (le), 4, 23, 32, 43, 44, 47, 76, 100, 135, 160, 228, 238, 243, 269, 272.
 CHINCHOLLE, 276.
 CHORON, 221.
 CISTERNES (M^{lle} de), 176, 181.
 CLADEL (Léon), 274.
 CLARETIE (Jules), 99.
Clary, 61.
 CLERGET (Fernand), 61, 222, 249-255.
 CLIVE, 59, 107, 290.
Clotte (la), 8, 36.
Cocouan (Nénon), 24, 25, 240.
 COLLEVILLE (comte de), 283.
 COPPÉE, 52, 90, 150, 207, 221.
 COQUELIN (Les), 232.
 COQUOIN, 24.
 CORAZZA, 120, 139.
 CORNEILLE, 31, 37.
 CRÉMIEUX, 139.
 CRÉTINEAU-JOLY, 21.
 CRISENOY (Pierre de), 255, 285.
Croix-Jugan (Jéhoël de la), 35, 36, 42, 45, 273.
 CROMWELL, 46.
Cynarose (Aloys de), 263.
Cynthré (Allan de), 263.
 DAINNEBOUY (Famille), 24.
 DALLERON (Julie), voir ANGO (M^{me} J.-P.).
Dandysme et de G. Brummell (du), 4, 29, 34, 41, 68, 80, 85, 88, 154, 155, 264, 308.
 DANTAN, 138.
 DANTE, 18, 232, 242.
 DARGAUD, 164, 166.
 DASH (comtesse) (marquise de Saint-Mars), 136, 139, 158, 174, 176.
 DEFFAND (marquise du), 231.
 DEHODENCQ (Alfred), 242.
 DELACROIX, 11.
 DELAMARE (Prosper), 136, 149, 157, 162, 176, 184, 185, 188.
 DELAVIGNE (Casimir), 214.
 DELISLE (Famille), 71.
 — (Léopold), 237.
 — (M. et M^{me} Xavier), 242.
 DENTU, 181.
Dessous de cartes d'une partie de whist (le), 39, 40, 227, 238, 266, 267, 282.
Diaboliques (les), 8, 17, 23, 32, 33, 38, 40, 41, 43, 45, 53, 85, 139, 177, 205, 237, 263, 272, 275, 285, 286, 298, 308.
 DIDEROT, 51, 107, 274.
Dlaïde, 240.
Don Juan (le plus bel Amour de), 26, 41.
 DOZE (M^{lle}), 139.
 DRUMONT (Édouard), 303.
 DUGUESCLIN, 175, 237.
 DUMAS (Alexandre), 126, 136, 137, 171.
 DUMAS fils (Alexandre), 124, 128, 136.
 DUPONT (Pierre), 210.
 ÉLISABETH D'ANGLETERRE, 163, 164.
 NAULT (Louis), 35.

- Ensorcelée (U)*, 4, 5, 8, 15, 18, 23,
 25, 27, 32, 33, 40, 42-47, 63, 74,
 85, 100, 227, 237, 240, 241, 245,
 270, 272, 277, 285.
 ESQUIROS, 126.
- FAGUET (Émile), 289.
 FALGUIÈRE, 234.
 FAVRE (Jules), 227.
 FÉLI (Victor), 193, 194, 196, 197,
 200, 202.
 FÉNELON, 11.
Ferjol (Mme de), 35.
 FESTUGIÈRE (Paul), 255.
 FEUARDENT (famille de), 24.
Fierdrap (baron de), 24.
 FLAUBERT, 30, 51.
Flers (marquise de), 8, 36.
 FOISON, 22, 101.
 FOURIER, 104.
 FOURNIER (Édouard), 136, 156, 162,
 165.
 FRA PAOLO (Pseudonyme de Scu-
 do), 221.
 FRANCE (Anatole), 13, 82, 265.
 FRANÇOIS d'ASSISE (saint), 193.
 FRANÇOIS I^{er}, 41.
 FRÉDÉGAIRE, 155.
 FROMENTIN, 276.
 FROTTÉ (marquis de), 102.
- GAMBETTA, 273.
 GAUDIN DE VILLAINÉ, 122, 221.
 GAUTIER (Théophile), 82.
 GAY (M^{me} Sophie), 160.
 GENLIS (M^{me} de), 269, 271.
Gentilhomme de grand chemin
 (Un), 47.
 GEORGES IV, 35, 116.
Germaine, 30, 68.
 GERMAINE DE PIBRAC (sainte), 211-
 214.
 GERVILLE (de), 100.
- Gesvres (Bérengère de)*, 123, 294.
 GLATIGNY (Flavie de), 124, 135,
 152, 153, 161.
 GOETHE, 220, 274.
Gathe et Diderot, 169.
 GONCOURT (E. et J. de), 57, 204.
Gourgue, voir *Sombreval*.
 GOZLAN, 276.
Grands ministres du XVIII^e siècle
 (les), 100.
 GRANIER DE CASSAGNAC, 154, 163.
 GRÉGOIRE DE TOURS, 155.
 GRELÉ, 19, 76, 80, 146, 151, 203,
 207, 250, 251, 258.
Griffon (le père), 25.
 GUÉRIN (Maurice de), 2, 95, 98, 116,
 119, 122, 146, 147, 215-220, 221,
 263, 265, 282, 283, 289.
 — (Eugénie de), 60, 85, 88,
 123, 215-218, 281-283, 291.
 — (Marie de), 266.
 GUILLAUME DE MALMESBURY, 76.
 GUIZOT, 154, 155.
- HADOUÉY (le), 24.
Haine du Soleil (la), 224.
 HALLEY (Fernand), 245, 255.
 HARCOURT (comte Georges d'),
 237.
Hardouey (Jeanne le), 35, 46, 240.
 HAREMBEY, 197.
Haute-Claire, 298.
 HAVET, 275.
 HEINE, 168, 274.
 HENRI IV, 299.
 HÉRÉDIA (J.-M. de), 276.
Hermangarde, 25, 36.
Héros de grand chemin (Un), 100.
 HERSAN, 245.
 HERVÉ (Louis), 84.
Histoire sans nom (Une), 26, 32,
 33, 38, 42, 43, 139, 221, 241, 276,
 294, 297, 298.

- Historiens politiques et littéraires*
(les), 134, 208.
- HOMÈRE, 7, 48.
- HORACE, 143.
- HOUSAYE (Arsène), 3, 127, 136, 147, 179.
- HUGO (Victor), 53, 82, 95, 130, 131, 137, 156, 229, 291.
- HURTER, 226.
- HUYSMANS (J.-K.), 53, 274.
- ICARE, 12.
- Ingou (la mère)*, 25.
- INNOCENT III, 226.
- IVRY (marquis d'), 207.
- JACQUES (Monsieur), 47, 48.
- JANIN (Jules), 127.
- JUSTINE, 294.
- KEPLER, 108.
- KLÉBER, 10.
- LABICHE, 136.
- LA BLAIRIE, voir Lucas de la Blairie.
- LA BRUYÈRE, 38, 165.
- LAC (du), 174.
- LACORDAIRE, 194.
- LAFAYETTE, 125.
- LA FONTAINE, 109, 178.
- LAFONTAINE (M^{me} Victoria), 231.
- LAMARTINE, 41, 53, 82, 123, 216, 268.
- LAMENNAIS, 53, 82, 215.
- LANDRY (Georges), 183, 222.
- Langrune (Rollon)*, 271.
- LAURENTIE, 265.
- Léa*, 209, 226.
- LEBON (Jean), 42.
- LE BRUN (A.), 245.
- LECOMTE (Georges), 245.
- LECONTE DE LISLE, 82, 230.
- LEFÈVRE DU QUESNOY, 24.
- LEFRANC (Abel), 282, 283.
- LEGOUVÉ (Ernest), 136.
- LEMAITRE (Jules), 7, 82, 83, 262, 271, 274.
- LEMERRE, 181.
- LE SENNE (Camille), 245.
- Lettres à des amis*, 111.
- Lettres à Léon Bloy*, 111, 112.
- Lettres à Trebutien*, 46, 59, 61, 79-113, 221, 253, 267, 282, 284, 289, 290, 294.
- Lettres à une amie*, 108, 111, 235.
- LHÉRITIER, 136.
- L'HÔPITAL, 245.
- LIGNE (prince de), 229, 233.
- Littérature épistolaire*, 54, 231.
- LOUDUN, 164.
- LOUIS XI, 269.
- LOUIS XIV, 55, 242, 262.
- LOUIS XV, 134, 203, 204, 207, 242.
- LOUIS XVI, 73, 239, 242.
- LOUIS XVIII, 105, 259.
- Louisine à-la-hache*, 36.
- LOUIS-PHILIPPE, 104, 119, 125, 235.
- LOUVOIS, 110.
- LOYOLA (saint Ignace de), 143.
- LUCAS DE LA BLAIRIE (famille), 24, 65.
- (Marie - Françoise - Louise - Jacqueline), voir Barbey du Motel (M^{me}).
- LUCE (Siméon), 237.
- Mahé (la)*, 25.
- MAINTENON (M^{me} de), 269.
- MAISTRE (Joseph de), 9, 53, 119, 196, 226, 265, 267.
- (baronne Almaury de), 216, 217, 282.
- Maîtresse rousse (la)*, 223, 292.

- Malgaigne (la)*, 241.
 MANET, 41, 276.
Marchesa (la), 123.
 MARIE POSTEL (la bienheureuse), 238.
Marigny (Ryno de), 47, 31, 37, 122, 263, 265.
 MARTIGNAC (de), 419.
 MASSON (Frédéric), 243, 244, 296.
 MAUDUIT, 24.
Maulevrier (Raimbaud de), 263, 294.
 MAUPASSANT (Guy de), 25.
 MAUREPAS (comte de), 204, 205.
 MAZARIN (duchesse de), 205.
Mémoires historiques et littéraires, 9.
Memoranda (divers), 58, 59, 61, 96, 107, 115, 117, 120, 121, 123, 221, 224, 226, 233, 250, 264, 265, 267, 280, 284, 285, 289, 290, 292-294.
 MÉNARD (Michel), 222.
 MENDÈS, 275.
 MÉRIL (docteur du), 209.
 — (Edelestand du), 40, 84, 208, 209, 221.
Messe de l'abbé de la Croix-Jugan (la), voir *Ensorcelée (l')*.
 MESNILGRAND (famille de), 24.
Mesnilgrand, 41, 263, 273.
 MICHEL-ANGE, 41, 286.
 MICHELET, 56, 269, 274.
 MILLET, 25.
 MIRABEAU, 73.
 MOLIÈRE, 21.
 MONNIN (abbé), 155.
 MONTESQUIEU, 50, 73, 288.
 MONTFQUET (M^{lle} de), 102.
 MOREAU (Hégésippe), 124.
 MOREL DE COURCY, 242.
Musée des Antiques (le), 228.
 MUSSET (Alfred de), 53, 82, 128, 137.
Mystiques, 100.
 NADAR, 137.
 NAPOLÉON I^{er}, 47, 102.
 NAPOLÉON III, 104, 240.
 NÉHOUE (les), 241.
Néhou (Néel de), 35, 175, 239, 263, 294.
 NÉNOT, 243, 244.
Nénuphars (les), 223, 202.
 NISARD (Désiré), 1, 269.
 NOBLET (Albert), 259.
 NODIER (M^{me} Charles), 41.
 NOË (comte de), voir Cham.
 OCÉANA, 181.
Œuvres et les Hommes (les), 28, 52, 120, 141, 154.
 ORLÉANS (duc d'), régent, 55.
 ORLÉANS (M^{lle} d'), 110.
 ORSAY (comte d'), 41, 118, 309.
 OSSIAN, 122.
Page d'histoire (Une), 30, 43, 275, 299.
 PAUL (saint), 198.
 PÈNE (Henri de), 222.
Pensées de Balzac, 50.
Pensées détachées, 306.
 PERCY (famille de), 24.
 — (abbé de), 238, 243.
Percy (M^{lle} de), 8.
 PEYRONNET (de), 126.
Philosophes et écrivains religieux, 120, 200.
 PIRON, 288.
 PLINE, 99.
 POË (Edgar), 59, 98, 268.
Poésies, 85, 88.
Poètes (les), 54, 210.
 POLIGNAC (prince de), 259.

- POMMIER (Amédée), 164.
 POMMIER (Armand), 164.
 PONTECOULANT, 22.
 PONTMARTIN (Armand de), 16, 157.
 POULET-MALASSIS, 266.
Pourquoi voyager? 224.
Poussières, 61, 222.
 PRADON, 41.
Prêtre marié (Un), 4, 18, 23, 32, 42-45, 146, 175, 227, 239, 241, 263, 267, 271, 272.
 PRÉVOST-PARADOL, 159.
Prophètes du passé (les), 4, 8, 85, 88, 226, 255, 266, 267.

Quarante médailles de l'Académie (les), 141, 151, 228, 243, 308.

 RABELAIS, 140, 178.
 RACINE, 41, 288.
 RANG, 6, 273.
 RASPAIL, 126.
 RATISBONNE (Louis), 127.
 RAVALET (Julien et Marguerite de), 24, 30.
Ravila de Ravilès (comte Jules-Amédée), 41, 263, 273, 294.
 READ (H.-Ch.), 248.
 — (M^{me}), 1, 49, 80, 83, 111, 112, 115, 150, 151, 211, 233, 265, 286, 305, 309.
 RÉGNIER (H. de), 255.
 REMBRANDT, 168.
 RÉMUSAT, 9.
 RENAN, 56, 82, 228, 269, 276.
 REVEL (Jean), 255.
Révistal (Sophie de), 282.
 RICHELIEU, 47.
 RICHEPIN, 275.
Ricochets de conversation, 40, 227.

Riculx (le P.), 35, 273, 297.
Rideau cramoisi (le), 40.
Ridicules du temps (les), 69.
 RIVAROL, 233.
 RIVIÈRES (Sophie de), 282.
 ROBIN (docteur), 305.
 ROCHEFORT (Henri), 273.
 ROD (Edouard), 54.
 RODIN, 232, 234, 235, 243, 244, 247, 248.
 ROGER DE BEAUVOIR, 3, 136-140, 142, 145, 155, 162, 163, — (H.), 115, 138.
 ROLLINAT, 222, 275.
 ROLLON, 21, 28.
Romanciers (les), 51, 54, 120.
 ROSELLY DE LORGUES (comte), 222.
 ROUSSEAU (J.-J.), 269, 282, 299.

 SAINT-AMANT, 140.
 SAINT-CHÉRON (de), 226.
 SAINT-MARC GIRARDIN, 103.
 SAINT-MARS (marquise de, née de Cisternes), voir Dash (comtesse).
 SAINT-MAUR (Hector de), 3, 145-189, 207, 221.
 — (M^{me} de), 124, 150, 156, 166, 176, 186, 187.
 — (M^{me} S. de), 115.
 SAINT-SIMON, 233.
 SAINT-VICTOR (Paul de), 3.
 SAINTE-BEUVE, 3, 4, 28, 53, 55, 82, 85, 95, 146, 177, 218, 219, 225, 233, 276, 279, 288, 307.
 SALGUES (J.-B. de), 134.
 SALOMON, 168.
 SALOMON (Michel), 41, 255.
 SAND (George), 95, 139, 216, 219, 229, 262, 268.
 SCHELLING, 168.
 SCHOLL (Aurélien), 159.

- SCOTT (Walter), 5, 21, 23, 26, 31, 85, 100, 210.
- SCUDO (Paul), 221.
- SEILLIÈRE (Ernest), 86, 106, 217, 248, 249, 257-304.
- SENANCOUR, 91.
- Sensations d'histoire*, 275.
- SÉVIGNÉ (marquise de), 110, 258.
- SHAKESPEARE, 18, 31, 48, 93, 177, 288.
- SHERIDAN, 98.
- Sierra-Leone (duchesse de)*, 35.
- SILVESTRE (Théophile), 222.
- Sombreal (Gourgue-)*, 35, 42, 273.
- Somegod*, 220, 263.
- SOREL (Albert), 54, 278.
- Spens (Aimée de)*, 35, 44, 47, 243.
- SPULLER, 273.
- STAËL (M^{me} de), 53, 75.
- STENDHAL, 51, 263, 269, 272, 274, 287, 308.
- STERN (Daniel) (M^{me} d'Agoult), 271.
- STRAUSS, 265.
- SUÈ (Eugène), 439, 263.
- SUZANNE (M^{lle}), petite-fille d'Hector de Saint-Maur, 132, 133, 142, 176, 187.
- SWIFT, 174.
- SYLVESTRE (le P.), 305.
- Synarose (Aloys de)*, 291, 300.
- SYRÈNE (Clémence de), baronne de Vicq, 122.
- SYRÈNE (Maximilienne de), pseudonyme de Barbey d'Aurevilly, 106, 107, 122, 226.
- TAINÉ, 82, 274, 276, 288.
- Tainnebouy (maitre Louis)*, 23, 44, 245.
- TALARU, 24.
- Théâtre contemporain (le)*, 28, 69, 231, 255, 308.
- Thèse de licence en droit*, 85.
- THIBAUT DE CHAMPAGNE, 124.
- TORQUEMADA, 17.
- TOUCHES (des), 24, 44, 47, 74, 102.
- Touches (des)*, 35, 44, 273.
- Touffedelys (M^{lles} de)*, 24.
- TOUFFREVILLE (M^{ms} de), 24.
- Tragédie à Vaubadon (Une)*, 22, 47, 100, 101.
- TREBUTIN (G.-S.), 2, 11, 17, 20, 21, 25-27, 35, 40, 41, 46, 59, 61, 62, 73, 74, 79-113, 116, 120, 122, 123, 145, 147, 155, 204, 209, 215, 219, 221, 225, 233, 250, 253, 264, 266, 267, 269-271, 282-284, 289-291, 294, 295, 300, 301, 304.
- TYRTÉE, 142.
- UZANNE (Octave), 255.
- VALLÈS (Jules), 222, 273.
- VALLON (marquise du), I, 61, 123, 294.
- VALMIKI, 7.
- VAUBADON (M^{me} de), 21, 22, 101, 102.
- Vellini (la)*, 17, 31, 37, 93, 143, 262, 264, 273.
- Vengeance d'une femme (la)*, 26, 39.
- VERLAINE, 59.
- VEUILLOT (Louis), 174, 268, 304.
- VICQ (baronne de), voir Syrène (Clémence de).
- Vieille Maitresse (Une)*, 4, 17, 23, 25, 31, 36-38, 85, 93, 122, 145, 222, 232, 241, 263, 264, 266, 267, 269, 270, 286, 291, 296, 299.
- Vieilles Actrices (les)*, 69, 228.
- VIGNY (Alfred de), 53, 98, 274.
- VILLÈLE (de), 149.

VINDARD (Frédéric), 71, 236.

VIRGILE, 127, 180.

VOLTAIRE, 288, 289.

Voyageurs et romanciers, 253.

WILH (Ludwig), 168, 169.

YVER (Louis), 198, 242.

ZOLA, 26, 51, 55, 56, 150, 273.

TABLE DES MATIÈRES

A VANT-PROPOS	I
BARBEY D'AUREVILLY	1
LES INFLUENCES DE FAMILLE.	63
LES LETTRES A TREBUTIEN	79
BARBEY D'AUREVILLY ET HECTOR DE SAINT-MAUR.	115
LETTRES CHOISIES DE BARBEY D'AUREVILLY A HECTOR DE SAINT- MAUR (1861-1879).	151
UN AMI DES DERNIERS TEMPS : LE CHANOINE ANGER-BILLARDS .	191
AUREVILLY-ANA.	203
Barbey d'Aurevilly avait-il du sang Bourbon ?	203
La noblesse de Barbey d'Aurevilly.	206
Barbey jeune et Edelestand du Ménil.	208
Barbey d'Aurevilly et Burns.	209
Barbey d'Aurevilly et son frère Léon.	210
Barbey d'Aurevilly et les Guérin.	215
Les amis	221
<i>Poussières</i>	222

Barbey d'Aurevilly journaliste.	225
Historiettes, fantaisies, légendes.	228
Le fameux costume.	232
Barbey d'Aurevilly causeur	233
Le masque de Barbey d'Aurevilly	233
A SAINT-SAUVEUR-LE-VICOMTE. — INAUGURATION DU BUSTE DE	
BARBEY D'AUREVILLY (OEUVRE DE RODIN)	235
L'ÉTUDE DE M. FERNAND CLERGET.	249
BARBEY D'AUREVILLY ET M. ERNEST SEILLIÈRE.	257
VINGT ANS APRÈS LA MORT	305
BIBLIOGRAPHIE DE BARBEY D'AUREVILLY	344
TABLE DES NOMS PROPRES.	333

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

ŒUVRES DE MAURICE BARRÈS

Collection à 3 fr. 50

LE CULTE DU MOI

- * Sous l'œil des Barbares 1 vol.
- ** Un Homme libre 1 vol.
- *** Le Jardin de Bérénice. 1 vol.

LE ROMAN DE L'ÉNERGIE NATIONALE

- * Les Déracinés. 1 vol.
- ** L'Appel au Soldat 1 vol.
- *** Leurs figures. 1 vol.

LES BASTIONS DE L'EST

- * Au Service de l'Allemagne 1 vol.
- ** Colette Baudoche. 1 vol.

-
-
- L'Ennemi des Lois 1 vol.
 - Du Sang, de la Volupté et de la Mort. 1 vol.
 - Amori et dolori sacrum (La Mort de Venise). 1 vol.
 - Les Amitiés françaises. 1 vol.
 - Le Voyage de Sparte. 1 vol.
 - Scènes et Doctrines du Nationalisme. 1 vol.
 - Gréco ou le Secret de Tolède. 1 vol.



LAURENTIE, FRANÇOIS

Sur Barbey d'Aurevilly

FQ
2I89
.B32L38.

